

Codelyoko.fr présente :

Dix ans après

par Belgarel

Traduit du forum par le Pôle Fanfiction

Table des matières

Cliquer sur un titre pour accéder à son contenu

Chronologie

C1. Section 1

C1. Section 2

C1. Section 3

C1. Section 4

C2. Section 5

C2. Section 6

C2. Section 7

C2. Section 8

C3. Section 9

C3. Section 10

C3. Section 11

C3. Section 12

C4. Section 13

C4. Section 14

C4. Section 15

C4. Section 16

C4. Section 17

Épilogue : Un monde sans danger

Chronologie

Selon le calendrier scolaire

Année 0 : juin, le SC est arrêté. Fin de la série.

Année 1, Ulrich est en seconde, Yumi en première. Enfin, les choses se débloquent - les voilà qui sortent ensemble. Mais à cause de leur stupidité chronique, les choses s'étiolent, et à Noël, c'est déjà fini. Par la suite, Ulrich cèdera à Sissi, mais là encore, ça ne durera pas longtemps. Il n'était pas trop d'humeur à aimer.

Année 2, à la fin de laquelle Yumi et Ulrich se séparent. Par la suite, ils ne se voient pas pendant quelques années.

Année 5, Yumi entre dans sa troisième année d'études et Ulrich à sa deuxième- à cette occasion, il change d'établissement. Retrouvailles. Après quelques mois, l'attraction usuelle reprend le dessus : les voilà de nouveau casés ensemble.

Année 6 : à Noël, mariage de Jérémie et d'Aelita.

Année 8 : Yumi a terminé ses études. En novembre, Ulrich et Yumi se séparent. Peu après, elle quitte la France.

Cycle 1 : mars de l'année 10.

Cycle 2 : avril.

Cycle 3 : juin.

Cycle 4 : début septembre/début octobre (année 11).

Épilogue : Année 21. Les grandes dates (ouverture au public, etc.) se passent en Juillet.

Cycle 1

Section 1

- Fini de rêver, Belpois !

Jérémie étouffa un cri de rage. Non seulement il se faisait interrompre dans son travail pour la dixième fois ce matin par le patron, mais en plus, il avait sursauté, sa main avait dérapé, et il avait lancé un programme en chantier. Bref, des heures sup' en perspective à la maison.

- Oui, monsieur Sarles ? siffla-t-il entre ses dents.

Monsieur Sarles était un ancien catcheur, absolument incompetent en matière d'informatique, mais qui s'étant piqué de se reconvertir en « brain coach », « pour le bien de la société de demain », s'était révélé une véritable pointure en management. Même si Jérémie Belpois trouvait la plupart du temps le moyen de le berner, Sarles avait l'œil fin et un nez à dégouter des truffes : il sentait l'arnaque à plus d'un kilomètre.

- C'est pas pour ça qu'tu es payé, Belpois ! ragea-t-il, assombrissant l'espace de travail de Jérémie.

Ce dernier décida de ne pas la jouer profil bas cette fois. Il s'étira, recula sa chaise, mit ses pieds sur son bureau et laissa pendre ses bras jusqu'à terre.

- Je vois pas de quoi vous parlez, monsieur. La boîte me demande de programmer, je programme !

- Joue pas au plus bête avec moi, Belpois, tu risquerais de perdre. Et pas seulement le jeu ! les règles, dans la vie, c'est très simple : tu te bats ou tu t'écrases.

- Charmant. Alors, qu'est-ce que la boîte me reproche dans mes programmes ?

- La boîte, elle te paye pour mener une équipe de chercheurs, voilà ce qu'elle te dit ! si tu veux trifouiller des trucs perso, ça t'regarde, j'en ai rien à faire ; mais pendant les heures de boulot, tu fais ton job !

Cette fois, Jérémie n'en pouvait vraiment plus. Il se dressa si brusquement qu'il désarçonna presque Sarles, qu'il dépassait d'une demi-tête.

- C'est la dixième fois que j'entends ces conneries, déclara-t-il froidement. Mes revendications ne changent pas. Si vous voulez que, comme mon équipe, je sois occupé par les projets de l'entreprise à 100%, alors changez-moi d'affectation. Dans ce projet, je donnerai le strict minimum pour garder mon travail. Je me fais bien comprendre ?

- Mais, mais, c-certainement...bafouilla le contremaître, décontenancé par cette soudaine rébellion. C'est seulement que...la boîte...

- Écoute-moi, Sarles. Écoute-moi, car je vais te montrer comment ça marche, une boîte. D'abord, j'ai un CV en béton, je suis un jeune qui en veut, et à moi seul, j'ai réalisé plus de profits en près de quatre ans que j'ai passés ici que les cinq autres équipes du secteur informatique, sans parler des brevets élaborés à titre personnel dont j'ai fait donation à la maison. Ensuite, tant que je changerai pas d'affectation, aussi sûr que je peux tout savoir de ta vie en moins de deux minutes, le meilleur élément du conglomérat restera aussi efficace qu'un simple employé comme toi. Alors tu fais passer l'ordre. Compris ?

Jérémie se rassit et se remit à pianoter sur son portable, ignorant délibérément son poste de travail et son patron. Un bref moment, le « brain coach » laissa ses muscles se gonfler de colère, mais d'un coup, il pensa qu'il avait pas le droit de casser la gueule au petit gars, et que ça poserait des problèmes s'il le faisait. Comme tout le monde, Sarles avait peur de la paperasse. Il répondit donc franchement :

- Bon, Belpois, je vais voir ce que je peux faire. Cela dit, je te garantis rien. C'est un ordre qui vient de haut, des dirlos, et peut-être même du PDG...ou plus ! C'est qu'ils y tiennent, ça ce projet !

- Pas étonnant, commenta le jeune homme en s'adoucissant. Sur le plan scientifique, c'est une avancée phénoménale.

- Mais justement, continua Sarles en se frottant le crâne, sans laisser transparaître son insistance, comment ça se fait que ça ne te passionne pas ?

- N'insistez pas, monsieur ! trancha Jérémie en se raidissant. Je suis catégorique et j'ai mes raisons : non, je ne veux pas.

- Bon, ça va. C'était juste un coup dans l'eau, tenta de se justifier l'autre en se retirant.

Jérémie grogna en fixant du regard l'écran de son ordinateur de travail. Non, il ne voulait pas. Il n'en était pas question. Ils devraient se trouver quelqu'un d'autre pour faire fonctionner la dernière découverte de la technologie, le Supercalculateur quantique.

•••

- Tu as l'air de bien mauvaise humeur, toi ! C'est encore Sarles et son PDG ? demanda Aelita en levant lui apportant un bout de pizza réchauffé à la va-vite.

- Hein ? tu dis ? s'exclama Jérémie, levant le nez de son éternel portable. Oh, tu as fait à manger ? C'était mon tour, je croyais...

- Tu n'as pas répondu à ma question.

- M'en fous, décréta Jérémie en prenant le morceau de pizza tiède et mou. Je croyais que c'était à moi de faire la cuisine. Pourquoi t'es-tu mêlée de réchauffer ce truc ?

- Oh, t'es jamais content ? Qu'est-ce qu'elle t'a fait, ma pizza ?

- Y'en a que j'en ai marre de ces pizzas avec des anchois que tu sais pas réchauffer ! quand c'est mon tour de cuisiner, j'aimerais en profiter pour manger quelque chose de bon, tu vois ?

- Comme si tu savais mieux cuire un steak que moi ! d'ailleurs, si tu tiens vraiment à manger quelque chose de bon, comme tu dis, tu devrais peut-être penser à cuisiner avant 23 heures !

- Déjà cette heure ? Tu aurais dû me prévenir !
- J'ai bien essayé, impossible de te réveiller sans stimulant ! tu étais hypnotisé par cet écran !
- Cet écran, c'est la prochaine révolution virtuelle du futur ! alors, un peu de respect !
- Mais je m'en fous, moi, de ton machin virtuel ! éclata Aelita en pleurant de rage. Enfin, tu m'écoutes pas ? A quelle heure suis-je rentrée, hein ? Alors, à quelle heure ?
- Je vois pas le rapport.
- A quelle heure, crétin ?
- M'en fous !
- Ça fait cinq heures que je suis là ! cinq heures, et tu ne m'as pas remarquée. Tu ne fais plus attention à moi depuis deux semaines, tu t'enfonces complètement dans ton travail et dans tes programmes ! Ça recommence comme du temps de XANA ; quelque chose de grave te tracasse. Dis-le moi, confie-toi, merde !

La jeune femme ferma d'un coup sec l'ordinateur et planta ses yeux vert sombre dans le regard de son mari.

« Tu ressembles à mon père » cracha-t-elle avec le venin de la douleur.

Elle sortit de la pièce et claqua la porte. Jérémie resta seul, immobile et sonné, à ruminer ses propos. Le voisin du dessous donna des coups de balais à son plafond. Tout parut soudain très clair à Jérémie. Il rouvrit son ordinateur, ferma la fenêtre de programmation et lança le fichier du dernier mix d'Aelita.

Il passa plusieurs minutes à tourner en rond dans le salon avant que celle-ci se décidât à sortir de sa chambre. Enfin, il la serra dans ses bras en versant quelques larmes, jusqu'à ce que les battements de leurs deux cœurs se fassent moins assourdissants et désordonnés.

- Il n'y a pas que Sarles, cette fois, expliqua Jérémie en saisissant son morceau de pizza froid tandis qu'Aelita s'asseyait et prenait sur ses genoux le portable pour peaufiner son mix.

- Quel problème ne peut pas être lié à Sarles ? s'enquit la jeune femme, à la fois satisfaite de la réaction de son mari et surprise par cette nouvelle mystérieuse.

- L'entreprise a décidé de m'affecter à un nouveau projet, auquel elle tient et pour lequel elle attend que je me décarcasse. L'AIESC : Artificial-Intelligence-Endowed SuperComputer.

- Quoi ? s'écria l'épouse. Sa stupeur était telle que, avec un certain effet comique, tous ses cheveux roses se dressèrent et formèrent une auréole assez impressionnante.

- Tu imagines l'horreur. Je sais que nous n'avons plus rien à craindre, qu'il existe encore actuellement des Supercalculateurs encore sous le contrôle du gouvernement (ne serait-ce que ceux qui généraient les Réplikas que nous n'avons pas détruits manuellement), et que non seulement XANA est aux oubliettes, mais même, avec moi à la tête du projet, il est impossible de créer aucun programme similaire. Mais un outil si puissant, relié au réseau, entre les mains d'hommes d'affaires prêts à tout pour gager de l'argent et utilisant une équipe de scientifiques qui croient encore au progrès et à l'avancée technologique...c'est comme si on nous rejouait la scène des débuts du projet Carthage !

Aelita était sous le choc. Elle ne trouva rien à répondre. Plus encore que Jérémie, elle sentait des craintes terribles élever les plus affreux frissons en elle. Son mari craignait seulement le projet pour ce qu'il pouvait donner. Pour elle, elle se sentait aussi terrifiée que si on lui avait annoncé la résurrection de XANA.

- Verre, scotch ! » ordonna Jérémie au bras électronique qui se tenait au-dessus du bar.

•••

A l'âge de 25 ans, Mademoiselle Delmas occupait un poste d'infirmière scolaire dans un obscur collège de la banlieue parisienne. Qui l'eût cru ? se répétait-elle à longueur de journée, en s'occupant des mêmes malades (ou qui faisaient semblant de l'être) ou des profs blessés (le plus récurrent de ses clients était d'ailleurs le prof qui l'avait le plus martyrisée tout au long de sa scolarité et l'avait même suivie à l'établissement où elle avait trouvé un emploi).

Il lui arrivait parfois de revivre ses rêves brisés de petite adolescente, où elle se voyait en haut de la scène, majorette ou mannequin, chanteuse ou danseuse d'opéra, mixeuse ou modiste ; ces jours-là, malheureux celui qui venait à l'infirmerie sans avoir au moins une jambe cassée, car elle se mettait vraiment en pétard ! ce qui, par miracle, causait qu'elle faisait encore mieux son boulot que les jours où elle n'avait pas son mauvais caractère. En effet, à la pensée que l'infirmière puisse « être dans un de ses mauvais jours », les élèves y réfléchissaient à deux fois avant de sécher, et l'absentéisme avait baissé en flèche. Une rumeur courrait même, selon laquelle une fille, se plaignant de s'être cassé un ongle, serait repartie sans ongles et les doigts sanguinolents.

Le reste du temps, Élisabeth Delmas, qu'on le croie ou non, aimait son métier, et était plutôt bonne à ce qu'elle faisait. Elle trouvait le moyen de s'ingérer dans toutes les histoires de cœur, allant de son conseil ou de son machiavélisme pour mettre les choses dans l'ordre qu'elle estimait juste, conseillait les garçons en termes de fleurs et les filles en termes de mode (surtout depuis qu'elle avait réussi l'exploit, qu'on y croie ou non, de transformer une blouse blanche en splendide redingote à étoiles, sa réputation en termes de goût était insurpassable), et savait toujours remonter le moral à ceux qui le perdaient, au point qu'elle opérait même à des guérisons miracles de cancrs.

Son rêve ultime, c'était tout de même de quitter cet établissement et de revenir au collège Kadic, où son père avait achevé sa carrière, et où elle avait elle-même fait ses études. Toute une époque...

Sissi fronça les sourcils. Certes, Mlle Yolande était une infirmière compétente et plutôt admirable, mais elle avait fait son temps ! quinze années dans un lycée, c'est tout de même trop ; place aux jeunes ! et puis, elle n'oublierait jamais la façon dont cette vieille peau s'était moquée d'elle à propos de ses deux kilos en trop.

- Ah, tiens, Mam'zelle Delmas, z'êtes encore dans un de vos mauvais jours ?

Sissi râla. C'était encore lui, ce crétin de nul de concierge, qui revenait sans doute pour ses problèmes de dos ! Qu'est-ce qu'il avait encore voulu faire, ce clown ? le grand écart pour balayer des feuilles ?

- Pour vous, Jim chéri, tous les jours ! susurra-t-elle d'une voix aiguë et mielleuse.

- Tant mieux, car j'reste pas longtemps ! j'ai un rendez-vous d'anciens combattants avec des vétérans des casques bleus de l'ONU.

- Alors que venez-vous faire ici ? répondit-elle doucement, se retenant d'éclater sèchement.

- Oh, deux fois rien. J'vous apporte un p'tit colis qu'on vous a posté. On me l'a apporté à la loge, j'ai pensé que, comme vous logez ici, vous ne sortirez peut-être pas avant un moment...

Un moment de silence s'écoula, pendant lequel Jim n'osa pas partir.

- Merci, monsieur Moralès, finit-elle par souffler en se tournant vers la fenêtre, qui donnait sur la rue grise et remplie de voitures. Tu peux déposer ça près de l'évier, s'il te plaît ?

- Pas de souci, répondit Jim en s'exécutant. Alors, à demain, je suppose.

Il allait sortir, quand Sissi l'interrompit, sans décoller ses yeux de la grise fenêtre.

- Jim, c'est vrai que tu as fait partie des casques bleus de l'ONU ?

• • •

Au-dehors, un couvercle d'acier assombrissait le ciel terne, laissant tomber son ombre sur les immeubles carrés en face de la rue, sur le goudron luisant, et sur les voitures garées pleines de poussière. Les premières gouttes de l'orage commencèrent à tracer de petits cercles sur les carrosseries grisâtres, avec un petit cliquetis métallique, révélant leurs véritables couleurs : bordeaux, ébène, écarlate vif, vert bouteille,...C'était au loin toute une explosion de teintes qui, dans la lumière faiblissantes, faisaient l'effet de fantômes. L'infirmière laissa reposer son front contre la vitre embuée. Il n'était que cinq heures de l'après-midi, et la nuit semblait déjà jeter son ombre sur l'école.

Son cœur se serra de nostalgie. Elle se rappela, une fois encore, l'infirmerie lumineuse du collègue Kadic, le sourire tranquille de Yolande, les vieux amis...un rire secoua sa gorge, quand elle se souvint d'un coup de ce que sa vie était quand elle était en cinquième. La bande qui la traitait comme une peste, Ulrich – le vieil amour d'enfance – qui la fuyait comme la peste, les moqueries de ce crétin d'Odd...et elle qui se défoulait en fouinant, avec l'aide des premiers toutous venus...

- Toute une époque, soupira-t-elle pour elle-même, sentant une larme poindre au coin de son œil.

Elle se décolla enfin de la fenêtre, prit son colis (une petite boîte d'environ vingt centimètres de long) et s'assit devant son bureau. Un sourire plissa ses yeux. Yumi était connectée.

« Salut copine ! »

La réponse ne se fit pas attendre.

« T'en as mis du temps ! du neuf ? ^^ »

« Nan, toujours le blues :s »

« C'est pas un peu tôt pour une crise de la quarantaine ? »

« Bof. J'attrape des rides, et hier, j'ai trouvé un cheveux blanc. »

« Oh, ma pauvre ! pour ma part, j'en ai toute une mèche. »

« Style »

« Pour le reste, ça cartonne. Je pense ouvrir un deuxième bar, à Okinawa. Qui sait, ça finira peut-être par Tokyo ! »

« C'est quand même triste, de rester dans un bureau à tout gérer. Tu ne rencontres pas assez tes clients, Yumi. »

« Tu blagues ? je joue de la guitare toutes les semaines. Je suis comme une habituée ! »

« Et le restaurant ? Toujours pas de nouvelles ? »

« Si. Ils ont trouvé le nouveau chef idéal, une pointure en sushis. Il fait un hotoro divin... »

« En gros, ça se passe bien. »

« Ouais. Et toi, l'infirmerie ? »

« Michaels continue à faire des siennes. Hier, c'était un nez qui saignait, aujourd'hui, fracture du bassin. »

« Comment il a fait ça, ce sale gosse O_o ? »

« Il prétend qu'il jouait au basket. Faudra que je le coince, un de ces jours ! »

« Fais gaffe, il risque de s'en prendre à toi ! »

« Et Millie me rend folle. Hypochondriaque jusqu'au bout ! »

« C'est-à-dire ? »

« Elle s'est chopé, cette semaine, la varicelle, la peste bubonique, le sida, une leucémie, des nécroses de partout, et enfin, de l'acné. »

« Je suppose que tu n'y es pour rien :p »

« Elle l'aura cherché. Du reste, Jim vient de m'apporter un colis mystérieux. »

« Y'a quoi dedans ? »

« Sais pas. On l'ouvre ? »

« Allez, vas-y. Il vient d'où ? »

« Je sais pas trop. Il est passé par plein d'endroits, mais on dirait... »

« Alors ? »

« Je crois qu'il a été envoyé au départ depuis San Francisco »

« Wah ! un sacré bout de chemin. 0.0 Alors, qu'est-ce qu'il y a dedans ? »

« Tu me croiras pas. De la frigolite, partout. La boîte a l'air pleine de frigolite ! »

« Et en fouillant ? »

« Eh ouais ! y'a une clé USB ! »

« Une clé USB ? vraiment ? ça fait au moins quatre ans que j'en ai pas vu. C'est une antiquité ! »

« Grave. Je l'insère. »

A peine la clé fut-elle insérée qu'une fenêtre s'ouvrit ; un programme se lançait de lui-même.

« Alors, qu'est-ce que c'est ? »

« C'est bien fait, ce truc, pour l'époque. La clé s'est déclenchée toute seule. Elle lance une sorte de programme avec des codes partout. »

Mais quelques secondes plus tard, la fenêtre se fermait et rien ne se lançait. Pas une vidéo, pas un fichier. Mais peu à peu commença à s'élever un son, de plus en plus puissant ; l'ordinateur tournait à

fond, arrivait à saturation de ses capacités...

A l'autre bout du monde, assise devant son ordinateur, Yumi Ishiyama attendait que Sissi termine ce qu'elle avait à visionner ou lire pour lui révéler ce qu'il y avait sur cette clé. Cela faisait plus de trois minutes, et elle commençait à s'impatienter, se mettait à tapoter sur le bord de son clavier.

« Qu'est-ce qui se passe ? » écrivit-elle enfin, se délectant de chacun des petits bruits aigres des touches sur lesquelles elle appuyait.

Toujours pas de réponse. D'un coup, Sissi sembla se déconnecter. Yumi fronça des sourcils. Soit le contenu de cette clé était extrêmement important, soit il se passait quelque chose de bizarre. Pourtant, juste après, une réponse apparut.

« Rien. »

Et puis plus rien.

Il n'en fallait pas plus pour intriguer Yumi. Soudain, une sonnerie retentit. Yumi décrocha sur Skype un appel qui venait de Sissi.

- Alors, ça veut dire quoi, il s'est rien passé ?

- Je...je sais pas...bredouilla la voix terrifiée de Sissi. La machine a complètement perdu la boule, et puis....tout s'est éteint avec un arc électrique...

- Quoi ?

- Dis-moi...tu connaîtrais pas, par hasard, l'adresse...de monsieur et madame Einstein ?

- T'es sûre qu'ils pourront faire quelque chose ?

- Sais pas, mais j-je veux comprendre ce qui s'est p-passé.

• • •

- J'en reviens pas de te voir aussi bien installée, et aussi bien dans ta peau, complimenta Aelita en jetant des regards sur tous les objets de l'infirmierie.

- J'aurais pas pu rêver mieux que ce boulot. Après l'école, plus personne ne s'intéresse à la mode autant que les pré-ados, et en plus, ça me permet d'exercer ma générosité naturelle...

- ...ainsi que ta colère et tes talents d'entremetteuse, entre autres, la taquina Jérémie, assis derrière le bureau. Oui, ce boulot te va comme un gant. Je pourrais voir la boîte du colis ?

- La voilà. Comment va mon ordinateur ?

- J'aurais préféré des retrouvailles dans des circonstances moins...funestes, plaisanta l'informaticien. La plupart des circuits sont grillés. Sans mentir, il est vraiment pas en forme. Mais il doit y avoir moyen de récupérer des données sur ce qui s'est passé, surtout grâce à la clé. Tu dis qu'il était connecté à internet quand c'est arrivé ?

- Oui, je parlais avec Yumi. Et le truc encore plus étonnant, c'est qu'après que mon ordinateur ait explosé, juste avant que j'appelle, elle a reçu un message. Un message que j'avais pas écrit.

- C'était quoi comme message ?

- Une réponse à une question : « rien. »

- Le message, c'était « rien. » ? Et la question ?

- Yumi me demandait ce qui se passait.

Le couple Belpois échangea des regards à la fois étonnés et inquiets. Une forme de programme autonome et capable de simuler un comportement humain basique, ça ressemblait à quelque chose de dangereux, quoi que ça puisse être.

- J'ai comme un mauvais pressentiment, déclara Aelita. Je crois même...mais ce serait impossible...Écoute, Jérémie, examinons cette boîte immédiatement !

Le colis tenait dans une boîte en carton rectangulaire, de longueur 19,6cm, de largeur 7,2cm, et de hauteur 5,4cm, banale du reste, contenant non pas de la frigolite mais des morceaux de polyester, sans doute destinés à protéger la clé. Quant à l'extérieur, c'était là sans doute que les choses sérieuses commençaient : la surface toute entière était couverte de timbres et de tampons que les Belpois mirent au moins deux heures à répertorier et classer. Ils finirent par constater, éberlués, que le colis avait passé près de dix ans à aller d'une destination à l'autre à travers toute la planète, sans jamais être ouvert, via des vols internationaux extrêmement rares, et n'était jamais sorti du système de la poste. Le nom d'Élisabeth Delmas, écrit dès le début, avait apparemment été attribué à plusieurs centaines d'adresses, dont aucune n'était correcte, par l'ordinateur de la poste ; en fin de compte, la boîte avait atterri au collège Kadic, d'où elle lui avait été réexpédiée.

- C'est comme si quelqu'un avait piraté le centre de la poste pour que cette clé passe précisément dix ans à voyager, en attendant le moment opportun pour arriver ici, conclut Aelita.

- Exactement, l'appuya Jérémie d'un ton grave qui en disait long. Exactement. J'aimerais avoir la clé à présent.

- Mais...pourquoi dix ans ? s'étonna Sissi, écarquillant ses grands yeux. Et puis à l'époque, nous n'étions que des gamins : qui pouvait bien vouloir nous faire une farce pareille ?

- Quelqu'un qui voulait se faire oublier entre-temps, sans doute, affirma Jérémie en arrachant la clé couverte de suie à son port. Et puis, la vengeance est un plat qui se mange froid.

- Quand même, répliqua l'infirmière, elle me paraît un peu tirée par les cheveux, ton histoire. Je ne vois personne qui soit devenu à ce point mon ennemi. Bon, Hervé a bien pu me faire la tête en seconde, il aurait été capable de me faire un coup pareil, mais ça n'a pas duré. Franchement, j'ai jamais connu qui que ce soit d'assez méchant pour me faire ça !

- Disons que peut-être tu n'étais peut-être pas la cible, mais seulement un moyen, proposa Jérémie comme s'il s'agissait d'un compromis. Ça pourrait coller, non ? Enfin, quoi qu'il en soit, j'en saurai plus quand j'aurai examiné la clé et ce qui reste de ton processeur. En attendant, si ça te branche, je peux te fournir du matos pour remplacer tout ça ; il faudra aussi que tu me signales quels programmes tu utilisais habituellement, pour que je t'aménage un espace de travail à ta convenance.

• • •

- Je n'ai plus de doutes, à présent, affirma Jérémie en s'asseyant sur le vieux lit de bois où Aelita avait dormi quand elle était enfant, à présent poussiéreux et mité, au milieu de débris de l'ermitage, que le temps avait laissés en désordre. La clé de Sissi est un modèle qui n'a jamais paru sur le marché, et elle contenait une partie du code source de XANA ; je dirais que sa capacité d'extension ainsi qu'une bonne partie de sa mémoire y ont aussi été copiées. A mon avis...

- Je ne comprends pas, coupa la voix de Yumi depuis le portable de Jérémie, posé sur une commode à moitié détruite. Ton programme multi-agents n'était-il pas supposé nous débarrasser définitivement de XANA ?

- Si, et XANA le savait. Quand il s'est aperçu que nous le tenions presque entre nos mains, je crois qu'il a dû élaborer un plan d'urgence pour garantir sa survie. Il savait que tout ce qui serait relié au réseau, ou dans un Supercalculateur, serait détruit si nous réussissions à le lancer ; il ne fallait pas courir ce risque. Mon hypothèse est qu'il a dû activer une tour d'un de ses réplikas, créer un spectre qui insère une clé USB avec assez de mémoire, la retirer et l'envoyer par la poste après avoir trouvé le moyen de faire durer le voyage une dizaine d'années où il pourrait ne pas intervenir.

- Mais pourquoi aurait-il choisi Sissi ? interrogea Aelita, appuyée contre la porte.

- XANA savait qu'elle aurait encore moins de raisons que nous autres de se méfier. Il aurait tout aussi bien pu envoyer la clé à Odd ! Qui sait, XANA avait peut-être un faible pour elle ?

- Donc, quelle est la situation actuelle ?

- Les programmes multi-agents créés par XANA sont capables de se répliquer, comme la Marabounta, répondit Jérémie, et même mieux, puisque chaque agent est aussi une source dans le cas de XANA ; ils sont capables de maîtriser n'importe quelle machine, et même de la faire exploser ; enfin, ils sont dans le réseau. Seul point positif, la mémoire de la clé et le temps d'exécution du plan étant tous deux limités, XANA n'a pas pu stocker tout ce qu'il avait en mémoire : il se peut qu'il ne se souvienne pas de nous, de Hopper, de nos programmes, ou de ceux qui lui permettent de créer des monstres, ou même des Réplikas. Cela dit, puisque la clé a effectivement été envoyée, je ne compterais pas trop sur le principal : naviguer dans la mer digitale, échafauder des plans et activer des tours.

- Conclusion, XANA est ressuscité, et nous ignorons ce dont il est capable ! s'écria Aelita avec un désespoir impressionnant, et elle donna un violent coup de poing dans une cloison qui s'effondra en poussière.

• • •

Un long silence suivit cette observation. L'atmosphère était chargée d'une lourde tension, entre colère et haine, frustration et peur. Nos trois héros se sentaient comme brusquement ramenés à la réalité après de longues vacances, et se retrouvaient soudain dans un monde où les problèmes n'en finissaient pas, et où, quand on croyait en avoir fini, une nouvelle tuile vous tombait dessus ! C'est que c'était un sacré travail, que de sauver le monde. A croire que ça n'en finirait jamais.

- Tout est ma faute, soupira Aelita en se laissant glisser à terre. Si je n'avais pas été là, vous auriez éteint le Supercalculateur et tout aurait été fini.

- Je te l'ai dit mille fois, chérie, répliqua son mari d'un ton agacé. Tu étais là à cause de ton père, celui qui a créé XANA ; tu n'aurais pas pu éteindre le Supercalculateur, et c'est moi qui, par trois fois, ai insisté pour qu'il reste allumé en dépit du risque pour nous et pour le monde : si c'est la faute de quelqu'un, que ce soit moi, Franz Hopper ou XANA, je veux bien, mais ce n'est pas la tienne. Maintenant relève-toi, et repartons dans la course !

- Le combat reprend ? demanda la voix de Yumi, avec un mélange inattendu d'ennui et d'excitation.

Jérémie se retourna vers le portable et regarda Yumi droit dans les yeux en esquissant un sourire.

- Sauf si tu es toujours déterminée à vivre dans un monde sans...Lyokô !

La grande question, c'était avant tout comment réunir les Lyokôguerriers. Mais Jérémie affirma que le problème était secondaire : si le combat impliquait de véritables dangers, un retour vers le passé serait de toute façon tôt ou tard nécessaire, auquel cas Odd, Ulrich et William ne tarderaient en aucun cas à rappliquer à l'usine.

- Mais dis-moi, Jérémie, tu es sûr que c'est une bonne idée de réactiver le Supercalculateur de l'usine ? lui demanda Aelita.

- Non : je pense que c'est indispensable. C'est depuis toujours notre seule interface pour lutter avec XANA ; par ailleurs, si XANA est capable de créer des Réplikas, un monde virtuel de plus ou de moins à sa disposition ne changera pas grand-chose.

- C'est vrai qu'en 2005, il existait déjà plusieurs dizaines de Supercalculateurs ; maintenant, les agences gouvernementales ne les ont certainement pas supprimés...et les ont peut-être multipliés ! s'exclama Yumi. On en est presque à considérer le Supercalculateur pour entreprise, dix ans encore et il se retrouve sur le marché !

- La bonne nouvelle, c'est qu'Aelita et moi, nous avons encore gagné de l'expérience en informatique. Vous allez voir, notre travail va devenir de plus en plus impressionnant, promet le jeune informaticien. Je propose un rendez-vous samedi à l'usine, à 18:30 ; j'aurai d'ici-là recréé le Skid, notamment, et aurai peut-être trouvé le moyen de renforcer ses boucliers et ses armes. Sans parler de vos armes. Yumi, tu es partante ?

- Code : Lyokô ! répondit l'ordinateur avec une étrange teinte de joie.

• • •

- Belpois ! je t'ai déjà dit d'arrêter de détourner tes heures de travail sur ton ordi personnel ! retentit la grosse voix de Sarles.

Jérémie se crispa. Pourquoi fallait-il qu'il remette ça, toujours ? il venait à peine de se remettre à travailler sur le Skidbladnir que l'autre venait déjà jouer les gendarmes ! Mais le retour de XANA dans une pleine gloire potentielle avait ravivé son goût pour l'insubordination. Il se tourna vers l'Argus avec un sourire entendu, et présenta calmement ses arguments. Premièrement, il avait toute la matinée effectué le travail qu'on attendait de lui cette semaine, correctement comme l'attestaient trois des cinquante-trois tests que son équipe devait lancer. Ensuite, il venait de passer trois heures et demie à mettre au point les programmes les plus inattendus pour faire avancer le projet, en particulier celui qui permettait le lancement d'un système multi-agent autonome et capable d'agir dans le réseau internet et téléphonique, ou encore cet autre qui générait un monde virtuel en 3D et en temps réel qui permettrait de créer une interface entièrement nouvelle de protection des données et des programmes, et, qui sait jamais, représentait le meilleur espoir du secteur voisin des jeux vidéos – et tant d'autres qu'il serait vain d'expliquer à un catcheur ou à un fan de séries télés pour enfants. Enfin, son travail personnel n'était pas entièrement dénué de lien avec le projet, puisqu'il permettait à un programme vulnérable de résister à un voyage par le réseau mondial de

communication en passant totalement inaperçu – bref, constituait le rêve ultime du hacker professionnel auquel l'entreprise ferait bien appel un jour.

- Alors, patron, puisque travailler ralentirait en fait mon équipe et le projet AIESC, puis-je m'occuper comme il me convient ?

Monsieur Sarles ne sut quoi dire. Il resta là, l'air hésitant, à se gratter la tête, ne sachant dans quelle option étaient le mieux défendus son emploi et sa réputation. D'un coup, il parut changer d'avis et donna au chef du service un formidable coup de poing qui le jeta par terre à un mètre de son siège.

- T'as peut-être 200 de Q.I., Belpois, mais ici, tu fermes ta gueule et tu bosses, dit-il en s'en allant ; Jérémie ne l'entendait déjà plus.

Cycle 1

Section 2

- Franchement, tu veux que je te dise ? t'es un rabat-joie ! ouais, le type du schtroumpf grincheux, le seul qui n'aime pas les fêtes, celui qui n'aime pas danser, celui qui n'aime pas s'en jeter un petit !

« Monsieur Modèle de débauche vit peut-être dans le monde des schtroumpfs, mais moi, j'ai pas envie de me schtroumpfer là-dedans ce soir. Allez, vieux, danse bien, éclate-toi, mais sans moi ! »

- Allez, fais pas la gueule, demain tu bosses pas, tout va bien au boulot ! qu'est-ce qui t'est arrivée, ces trois dernières années ?

« Deux ans et cinq mois. »

- Si tu le dis. Si tu déprimes aussi sec, c'est qu'il s'est passé un truc à cette date, et je compte bien découvrir quoi !

« Tu le saurais si tu faisais gaffe ; par ailleurs, demain tu auras une telle gueule de bois que tes résolutions, tu les ramasseras à la petite cuillère ! »

- C'est juré, ce soir, je bois rien ! d'ailleurs, quand je sors, j'essaye d'en profiter au maximum, moi ; or, payer pour rentrer bourré, c'est pas ce que j'appelle une chouette soirée, moi !

« Ah bon, et c'est quoi, ta définition d'une chouette soirée, hein ? »

- Ben disons que si ça se passe bien, tu es au courant le lendemain matin.

« Tu veux parler du vomi que ta dernière conquête avait étalé sur la table dressée pour le petit déjeuner ? »

- Oh, et puis, t'es trop con ! coupa Odd en racrochant.

Il rangea son portable violet dans une poche intérieure d'une sorte de short asymétrique, coupé pas droit, couleur criarde, duquel pendaient des tonnes de petits cordons bizarres blancs et vert pomme. Ne parlons pas trop de sa braguette décorée et de sa ceinture, qui par un savant procédé, y était liée, et sautons directement au haut, qui lui, apparaît possible à notre époque. Figurez-vous le plus affreux, le plus odieux, le plus vomitif de tous les mauvais goûts, étalé sur une chemise de tissu synthétique fin, sur le thème palmiers et coucher de soleil ; c'est bon, vous l'avez en tête ? rajoutez deux ou trois bon vieux mister green flashy, disposés en tous sens comme s'ils tombaient du ciel cramoyé, déchirez le tout en mélangeant des bouts de puzzle dans la plus complète anarchie, et vous avez une pâle description du monstre. Plus haut, quelques chaînes d'or et colliers de perle, de gris-gris ou de figurines, et enfin, trônant au-dessus d'un visage bouffon, la flamme, toujours plus vive, toujours plus touffue, pointée, et durcie vers le ciel, de l'espoir turquoise. Oui, turquoise et non plus mauve, car Odd avait décrété, deux ans plus tôt, qu'il n'aimait pas trop l'unité et la constance, y compris dans les couleurs.

Pour les petits malins qui croient que nous aurions oublié les fameux pieds, rappelons que nous n'avons parlé que de vêtements ; or, aux pieds, il ne portait rien. Prétendant que c'était une solution efficace à ses problèmes de sudation, Odd avait en seconde abandonné ses inséparables baskets au

bonheur de son chien Kiwi, dont il s'émerveillait toujours autant (« encore plus doué qu'Einstein pour comprendre et démonter les choses les plus vitales et les plus inconnues de l'homme moderne » avait-il dit) ; quant à son idée de chaussettes de couleurs différentes, il venait de s'en défaire, un mois plus tôt, ainsi que de toutes ses chaussettes, dont de toute façon, personne n'aurait voulu (« capable de s'amuser d'un rien, c'est fou comme il est inventif, mon vieux Kiwi ! »). Ce cru dénuement d'ornements était heureusement compensé, grâce à un amour immodéré de la danse préliminaire, par une magnifique collection de teintes chatoyantes, rouges, bleues, noires ou violettes, dont les plus anciennes viraient au jaune-vert ou, avec un peu de chance, au turquoise.

L'ambiance, même devant la boîte de nuit, était déjà chaude ; les puissants battements qui rythmaient son cœur et les cris des filles déchaînées à l'intérieur, soulevant la poussière dans des rayons de lumière rouge qui filtraient au travers du rideau qui voilait l'entrée, élevait dans son sang une poussée d'adrénaline, tout se mettait soudain à bouillonner, et il sentait comme des parfums d'alcool lui monter déjà à la tête, comme si les vapeurs de plaisir l'enivraient déjà. Oh oui, le rythme, qui sonnait toujours plus fort, jusqu'au fond de ses os, il ne pouvait se retenir de le suivre ! Ses jambes commençaient même à se dégeler et à répéter des mouvements qui ressemblaient de plus en plus à des pas – ah !

- Della Robbia, es-fpèce d'andouille ! je t'ai déjà dit de plus remettre tes s-fales pieds ici ! hurla le videur, une sorte d'armoire à glace chauve sapée costard-cravate.

- Oh, allez, juste ce soir, sois sympa ! je serai sage, je promets.

- La dernière fois que v-z'ai c-fédé à tes s-fupplिकास-fions, tu m'as bous-vvié la boule en z-vouant au s-fat.

- J'ai voué quoi aux fats ?

- Rien à battre, s-faleté de...félin, tu rentres pas.

Le meilleur plaisir du chat, c'est de jouer sournoisement avec sa proie : la laisser croire qu'elle pourra s'échapper, indemne, et sauve, retrouver son quotidien de survie, la regarder s'élancer au loin, victorieuse ; puis, d'un traître coup de griffes asséné dans le dos, la ramener par la peau du cou (littéralement parlant) à deux centimètres de la mort. Aussi, quand Odd en eut assez d'aboyer devant le videur, il s'écarta dans l'ombre, et regarda tranquillement son ennemi laisser rentrer, avec une sorte de satisfaction euphorique, tout ce qui ne ressemblait pas de près ou de loin à un Della Robbia – jusqu'aux plus évidents voyous eurent droit ce soir à tous les égards du gardien, pendant les dix minutes que dura sa bonne humeur.

Puis, quand le moment fut propice, il se faufila dans le dos de son ennemi et avant d'entrer vraiment lui asséna le coup fatal, celui qui blesse le plus un homme (nous parlons évidemment de l'orgueil) : en l'occurrence, une ombre, un fantôme, un doute de miaulement.

• • •

Vautré dans son canapé, Ulrich Stern envoya son téléphone voler par-dessus son épaule. Odd était vraiment un crétin fini ; le dernier espoir était qu'il ne parvienne pas à se faire accepter dans la boîte de nuit, et revienne seul à l'appartement. Le bruit que fit le portable en cognant le carrelage froid le laissa tout à fait indifférent ; il se remit à regarder la télé. C'était ainsi qu'Ulrich Stern,

directeur prometteur dans l'entreprise de son père, occupait usuellement ses soirées : à regarder sur un écran les fantômes qui le hantaient, jusqu'à ce que son squatteur attitré revienne, plus ou moins bourré et plus ou moins seul.

« Les amis d'enfance, si vous ne vous en débarrassez pas à l'adolescence, ça vous poursuit toute la vie... » dit la télé, qui passait une sorte de comédie française où il se passait pas grand-chose pour le moment.

Ulrich passa à une autre chaîne. Il tomba sur un film Vietnamien sous-titré en anglais, qu'il avait regardé encore et encore, jusqu'à le considérer comme un grand classique ; il reconnut immédiatement la scène. C'était un passage où deux enfants des rues, une petite fille et un petit garçon, faisaient connaissance sans dire un mot, partageant leur douleur et rien d'autre. Ulrich versa une larme. Ça durait depuis l'enfance : dès l'instant où ils s'étaient vus, Yumi et lui n'avaient pas cessé de partager la même douleur en silence, et de refuser ensemble de fuir de la réalité.

Un sourire s'esquissa au fond de sa gorge – ou bien se serrait-elle de douleur ? Il recevait comme si c'était le premier jour le coup qui l'avait jeté à terre, la blessure qui avait détruit son orgueil et son assurance. La lutte avait toujours été une habitude entre lui et Yumi, dès le premier instant : il ne s'était jamais passé un mois sans que leurs deux corps ne se lancent dans un ballet rival, de défi et de douleur amicale...et il en avait été de même pour leurs cœurs. Dès le premier jour.

Une autre chose qu'il aimait beaucoup dans le film « Trois saisons », c'était la beauté asiatique – la cabane du lépreux, près du champ des lotus sur l'eau, le chant des jeunes filles dans les barques, les cheveux durs et noirs qui coulaient sur leurs visages. Rien de très japonais là-dedans ; mais les cheveux noirs et épais des vietnamiennes lui rappelaient beaucoup le visage de Yumi.

Leur danse rituelle avait toujours continué depuis, sans interruption, sans concurrence. Ils s'embrassaient, et Yumi s'éloignait à l'autre bout de la scène ; il la retrouvait, et repartait aussitôt. Au début de sa seconde, Ulrich avait vu en effet son rêve se réaliser : Yumi était revenue sur sa décision ascétique car, depuis la fin de Lyokô, ses sentiments redevenaient sa préoccupation principale. Bref rêve : la situation était vite devenue insupportable, et leur lutte, tandis qu'ils se rapprochaient, les blessait de plus en plus profondément. Tout avait explosé en moins de trois mois, et, de dépit, il s'était même rabattu sur Sissi. En réalité, l'expérience avec la fille du proviseur n'avait pas été si négative que ce qu'il aurait pu croire ; ç'avait même été une belle histoire. Mais le romantisme exacerbé de sa copine avait fini par l'exacerber lui-même ; faute de pouvoir se concentrer sur ses problèmes de filles, il s'était attaqué à ses problèmes de famille et donc, d'école.

Ce qu'il aimait beaucoup aussi, dans ce film, c'était l'abondance de fleurs à la fin, qui lui rappelait le parfum frangipane-cerisier du shampoing de sa bien-aimée...

C'est bien plus tard, en école de gestion-management, que Ulrich et Yumi, s'étant retrouvés, avaient engagé leur véritable première relation amoureuse. Les choses n'avaient pourtant pas résisté plus de trois ans. Après les études, Yumi était restée un temps en France, à exercer, puis elle était partie au Japon afin d'exercer pour son propre compte. Ulrich ne l'avait pas suivie, à cause de son père.

Ulrich ouvrit un œil. Il avait la tête enfoncée dans un des coussins d'Odd, était tout décoiffé et et

quelque chose de dur le dérangeait à la colonne vertébrale. Il se dégagea des couvertures et retrouva la télécommande qui appuyait contre son dos. Sa montre indiquait 22:22 ; il avait dû s'endormir devant la télévision.

Tout à coup, il entendit un bruit derrière lui, comme si quelque chose tombait. Il se retourna. Il n'y avait rien d'autre par terre que le portable qu'il avait jeté après avoir raccroché à Odd, plutôt salement amoché. Il se leva et s'en approcha ; l'appareil était clairement inutilisable, peut-être irréparable – il avait à peu près le look du beeper dans Bruce Tout-puissant, après qu'une voiture lui soit passée dessus. Dans un coin, une masse informe bougea, et des couvertures émergèrent le vieux Kiwi, qui vint renifler le portable cassé, le saisir dans sa gueule et retourna dans ses couvertures achever le pauvre objet. Ce fut le moment que choisit la télévision pour dire :

« Les amis d'enfance, si vous ne vous en débarrassez pas à l'adolescence, ça vous poursuit toute la vie... »

Ulrich sourit. En effet, il ne risquait pas d'oublier de sitôt Yumi ou Odd ; quant à Jérémie et Aelita, depuis leur mariage, il s'était promis de leur demander bientôt des nouvelles, résolution qu'il ne tarderait sûrement plus à exécuter...

• • •

Odd était comme un seigneur à la chasse ou à la cour : entre le chat et le paon, il alternait les techniques de séduction. D'abord, il avait dansé seul, prenant un verre de temps en temps, pour arroser la piste de son assurance mâle et attractive ; une fois qu'il sentait que le charme commençait à opérer (c'est-à-dire, que les filles avaient l'air de le regarder plus attentivement, avec de grands yeux étonnés et brillants, et surtout, qu'une légère chaleur remontait dans son sternum et dans sa gorge, qu'il attribuait non pas à la tequila mais à l'instinct), il commençait à échanger des œillades et des clins d'œil discrets, ainsi que des petits signes de la main. Sa preuve que ce genre d'attaque était efficace, c'est que cette concurrence faisait peur aux types qui les accompagnaient parfois, assez pour qu'il se soit déjà retrouvé avec des teintes surprenantes autour des yeux. Enfin, l'étape finale, c'était de sauter sur le plus joli de tous les petits poissons rouges (celui qui brillait grâce à l'éclairage) et de l'inviter à danser. A partir de là, c'était une technique infaillible.

Ce soir-là, Odd avait pris un petit verre de plus que d'habitude ; il eut la chance de trouver près du bar une véritable sirène, dans une robe jaune à rayures d'argent. Son œil aux milles reflets, bien qu'il ne le regardât pas, brillait : Odd en fut aussitôt convaincu, elle l'avait vu. D'un pas conquérant et relax, il la rejoignit, s'accouda devant un verre vide, entre elle et un mec plein, et lui tendit la main en l'invitant à danser, sûr qu'elle allait accepter. Si elle lui donnait la sienne, la soirée était gagnée – et plus que gagnée, puisqu'il avait tiré le gros lot !

- Avec plaisir, mon bon monsieur ! répondit-elle en souriant. Depuis le temps que j'attends qu'on me le propose !

Mais au moment précis où Odd allait saisir la main qu'il venait de gagner, tout devint froid et comme un rêve, se brisa. La voix rauque du videur chauve le rappela au monde qui l'entourait.

- Rien à battre, s-faleté de...félin, tu rentres pas.

Il y eut un long moment du silence. Notre jeune fêtard se retourna et regarda la file derrière lui, complètement désorienté. Il n'avait plus la moindre goutte d'alcool dans le sang, son esprit était parfaitement clair, il faisait encore jour et il y avait juste derrière lui un thon en robe jaune à rayures d'argent.

- Bah...euh...bien, marmonna Odd, confus, face à une armoire à glace étonnée. Euh, dans ce cas, on va dire que...c'est bon pour cette fois !

Dès qu'il eut quitté la rue où se trouvait l'entrée de la boîte de nuit, il sortit de sa poche son portable et appela aussitôt Ulrich à domicile.

« Mon vieux, tu vas pas croire ce qui vient de m'arriver ! »

« Oh si, que je crois ! » s'exclama son ami de l'autre côté du fil. « Il vient de nous arriver qu'il était 22:22 dans plus de trois heures ! »

« Toi aussi ? Tu crois que ça a un rapport avec l'usine ? »

« Quoi d'autre ? moi, j'y fonce ; toi, comme tu as bu... »

« Le bon truc, avec le retour dans le passé, c'est que ça permet de ne pas choisir ! »

• • •

Aelita se jeta littéralement dans les bras de Yumi sitôt qu'elle l'aperçut. La retrouver en cher et en os, après plus de deux ans qu'elle était retournée au Japon, c'était un sacré événement. Jérémie fut plus lent, mais son embrassade fut tout à fait chaleureuse et pleine d'émotion.

- Te voilà tout à fait plus grand que moi, maintenant ! remarqua Yumi en plissant les yeux. Qui aurait cru que notre petit Jérémie donnerait une plante pareille !

- Bah, qu'est-ce que la taille y change ? interrogea l'informaticien. Une plante a beau être arrosée par le soleil tous les jours, déclara-t-il en faisant un clin d'œil à son épouse, elle a toujours aussi peu d'aptitudes au combat.

- Je vois ça ! on dirait bien que tu t'es pris une prune aujourd'hui. Mais qui a pu te mettre dans un état pareil, mon pauvre vieux ?

- C'est son patron, répondit Aelita en dissimulant un sourire. Un véritable crétin, plus butor que Jim !

- En tout cas, c'est fou ce que vous avez changé depuis le lycée ! c'est donc ça, être adulte ?

- Toi aussi, tu as changé ; et en même temps, tu es toujours aussi jolie ! dis-moi, ils doivent pas te laisser un instant de répit, les hommes, au Japon ?

- Oh, tu me connais : quand on me plaît pas, c'est foutu, je préfère rester seule.

- C'est tout de même tellement incroyable de se retrouver ici, après tant d'années ! C'est comme si c'était hier. Ce pont, l'odeur de la Seine, le labo...

- Pas plus incroyable que ce que nous nous apprêtons à faire, fit observer Jérémie. Rendez-vous

compte : une deuxième fois, nous allons sortir le Supercalculateur de son long sommeil !

- Techniquement, il a déjà été éteint plus de fois que ça, l'interrompit Yumi en se dirigeant vers l'entrée de l'usine.

- Ça fait combien de temps, déjà, que nous l'avons éteint ? questionna Aelita.

- A la fin de notre année de troisième, dit Jérémie. Ça devait être...oui, en juin 2005. Donc, ça fait neuf ans et neuf mois. Joli chiffre, non ?

- Si seulement on pouvait se rappeler la date exacte, nous trouverions peut-être que c'était il y a neuf ans, neuf mois et neuf jours ! plaisanta d'un ton sarcastique Yumi en empoignant un des câbles qui pendaient toujours là où le pont s'arrêtait, donnant sur ce qui avait dû être le premier étage de l'usine désaffectée depuis maintenant plus de trente ans.

Nos trois héros se trouvèrent enfin devant la porte métallique de l'ascenseur qui descendait au laboratoire secret de Franz Hopper, qui avait été pendant trois ans le centre de leur vie et de la lutte contre XANA...et risquait de bientôt le redevenir. Jérémie pressa de la paume de la main le gros bouton rouge, d'un geste presque oublié qui lui redevint aussitôt familier. L'émotion était à son comble.

- Quand on y pense, tout de même, quelle cachette précaire, siffla-t-il. J'espère que personne n'y a remis les pieds. Notre secret en souffrirait un peu, c'est sûr.

- Comment ça, précaire ? lui lança Yumi. Qui aurait l'idée de venir faire des fouilles ici ?

- Un gamin à la recherche de composants électroniques pour bricoler des robots, par exemple ; mais je pense aussi que n'importe quelle bande de motards de passage, ou encore une équipe de cinéma qui voudrait tourner un film d'horreur de série B, pourrait faire l'affaire.

- Sans parler d'organisations gouvernementales top-secrètes, rappela Aelita. Les hommes en noir...

- Voilà notre taxi, la culpa Jérémie.

Il n'aimait pas le sujet des hommes en noir, car chaque fois qu'Aelita l'abordait, il songeait que ceux-ci avaient pu poursuivre Hopper sans trouver son laboratoire, étaient peut-être lié à ce projet militaire, Carthage, que XANA avait eu pour mission de détruire, et qu'ils avaient laissé agir à son gré le programme ennemi sans jamais intervenir ; et comme rien de tout cela n'avait de sens, il en était venu à conclure que les hommes en noir n'étaient que le support d'une autre peur cachée dans la mémoire sa femme, une autre peur qui expliquerait la disparition de la mère d'Aelita, la fuite et le projet de Franz Hopper, peut-être même aussi l'existence du Supercalculateur. Mais puisque que ces conclusions n'avaient aucun sens, et qu'il avait peur de frustrer ou bouleverser son épouse, Jérémie taisait ses hypothèses.

Avant de descendre à la salle du Supercalculateur, notre intellectuel voulait jeter un regard à chacun des étages, pour vérifier que tout était toujours en état. La salle n'avait pas changé d'un poil. La même vieille odeur de renfermé, le même vieux fauteuil en cuir usé, et surtout, le même métal, le même cercle au centre destiné à projeter des hologrammes. Le jeune homme savait qu'ils n'étaient pas venus pour badiner ; pourtant, il ne put s'empêcher de prendre place dans le siège de commande. Il s'attendait presque à le sentir tourner autour de l'holographe, pour s'arrêter juste devant le clavier, en face des écrans de surveillance et de contrôle. Mais évidemment, rien n'arriva, car tout était mort

dans l'usine tant que le Supercalculateur était éteint.

- Songez que c'est comme le premier stylo d'un écrivain, le premier instituteur d'un grand érudit, le premier gant de boxe d'un grand sportif, que nous redécouvrons là, s'exclama-t-il en retournant vers l'ascenseur. Plus qu'une arme pour affronter XANA, c'est comme si nous faisons revivre...une partie de notre enfance, une source de notre vie.

- Tu ne crois pas que tu vas un petit peu trop loin ? lui lança Yumi, la gorge serrée par une sorte d'amertume.

- Non, je ne crois pas. Je sais que tu veux nous faire croire que toute cette histoire, ce n'était pas si important pour toi, que tu voulais croire que tu pouvais vivre sans ; mais le secret, à cette époque, c'était le ciment de notre vie, le ciment de notre groupe ! Et voilà qu'après dix ans de silence, il revient nous forger un nouveau cœur. Ce n'est pas rien.

Yumi se retourna avec surprise. Ce n'était pas Jérémie, mais Aelita, qui venait de parler.

- Ouais, soupira Yumi, assez peu convaincue. On passe par la salle des scanners ?

- Bien sûr, dit Jérémie. Je veux vérifier qu'ils sont intacts. Et ce n'est pas parce que personne n'est descendu au niveau -1 qu'il n'y a pas eu de SDF qui ait trouvé que ce soit une bonne idée de s'installer dans une salle avec des tonnes de fils et quelques meubles de rangement.

- Mais au fait, Jérémie, comment peux-tu savoir que personne n'est jamais venu ici ? demanda Yumi tandis que les portes colossales de l'ascenseur se verrouillaient devant eux.

- Je ne peux pas en être sûr ; mais la poussière indique que si quelqu'un est venu, c'était il y a un certain nombre d'années.

La salle des scanners était, comme s'y attendait la japonaise, tout à fait comme ils l'avaient laissée, si ce n'est l'épaisse couche de poussière qui la faisait ressembler à une sorte de désert.

- C'est presque aussi terrible que la première fois remarqua-t-elle. En tout cas, cette fois, il est hors de question que ce soient les dames qui s'occupent de la crasse : vous aurez intérêt à vous bouger !

Enfin, le grand moment fut arrivé. A peine nos trois amis y eurent-ils mis un pied hors de l'ascenseur que, comme la première fois que Jérémie l'avait vu, comme le jour où il l'avait éteint, pour toujours croyait-il, le sol de la pièce se déverrouilla, et la machine infernale monta dans un nuage de fumée et de brume, brillante de reflets qui continuaient de s'agiter sur sa surface noire et or. Enfin, le boîtier qui portait le signe de Hopper s'ouvrit, et la manette se tendit.

- Bon, je suppose que c'est à moi de faire ça, dit l'informaticien en la prenant.

Il y eut un instant de vide. Puis ce fut l'explosion de lumière du premier jour.

Cycle 1

Section 3

- C'est maintenant l'heure de vérité, déclara Jérémie en prenant place sur le siège de commande, qui cette fois pivota jusqu'au poste de commande. Je vais installer les différents programmes et mises à jour que j'ai mis au point ces derniers jours, et lancer la construction du Skid. Pendant ce temps, je propose d'aller en mission au secteur 5 pour récolter des informations sur une éventuelle activité de XANA sur Lyokô. Si jamais notre ennemi devait réinvestir son ancien bastion, il ne lui faudrait pas beaucoup de temps. Bien sûr, le mieux demeure les informations sur le réseau.

- Bien, Yumi et moi nous descendons tout de suite.

- Pas tout à fait, objecta Jérémie. Certains programmes que j'installe vont réinitialiser Lyokô et vos pouvoirs : il vaut mieux que vous ne subissiez pas ça en étant déjà sur Lyokô, et puis, ça vous fera une jolie surprise, je pense.

Il fallut donc attendre dix minutes que les premiers programmes de Jérémie aient achevé leur travail avant que Jérémie leur donne le feu vert pour aller aux scanners, en leur disant de s'accrocher pour une sacrée surprise.

- Transfert Aelita, transfert Yumi, dit-il, la voix tremblante d'excitation.

Ce fut sans doute à cet instant précis qu'il comprit à quel point le temps de Lyokô lui avait manqué : tous les efforts qu'il avait fait en informatique depuis, tous les programmes qu'il avait créés, n'avaient pas pour but de continuer une passion antérieure à la découverte du Supercalculateur, mais de faire revivre cette époque, où tous les jours il lançait des matérialisations.

Il regarda les scanners progresser avec satisfaction. Conformément à ce qu'il espérait, les scanners reconnaissaient Yumi et Aelita, et adaptait son travail à leur nouvelle physionomie. Franz Hopper, qu'il ait ou non volontairement prévu le cas de matérialisations répétées au coups d'une vie, était un véritable génie. Soudain, la voix de sa femme la tira de ses rêveries.

- Jérémie ! c'est magnifique !

La dernière fois que Yumi et Aelita avaient mis les pieds dans le secteur 5, l'entrée n'était rien d'autre qu'une grande salle circulaire qui tournait, avec au sol le seul symbole de Hopper, et le secteur en lui-même, une série de blocs ; il suffisait alors de trois couleurs pour résumer l'endroit : du blanc, du bleu, et du bleu clair. Mais sitôt virtualisées, les deux femmes purent voir autour d'elles tout un monde délicat de cristal et de miroirs, fondu en grandes parois courbes, corridors transparents et moulures de toutes parts ; la clarté était telle qu'on aurait pu voir tout le plan du secteur à travers les murs, si ces derniers n'avaient renvoyé de toutes parts les reflets démultipliés d'un lustre unique, suspendu au sommet du dôme, qui émettait une lumière douce et chaleureuse.

Mais l'environnement n'était pas le seul à avoir changé. Outre qu'elle avaient toutes deux grandi et pris des formes et traits résolument féminins (et même, il fallait admettre, plus détaillés), leurs tenues avaient encore été reprogrammées. Yumi découvrit qu'elle était vêtue d'un ample kimono d'un noir d'encre de Chine, sur lequel montaient en ondulant doucement comme des arbres agités par le vent, à peine visibles dans la nuit qui l'entourait, des lignes rouge sombre, presque brunes. Elle ne se lassait pas non plus d'observer la ceinture nouée autour de sa taille, dont le fin tissu de soie écarlate, sur lequel se greffaient de délicats motifs de courbes et de lignes jaunes et vertes entrecroisées, encadrant de part et d'autre de son bassin la courbure de sa hanche et de ses jambes, tombait jusqu'à ses chevilles. Quant à Aelita, elle portait...

« Alors, qu'en penses-tu, mon amour ? » demanda Jérémie.

Yumi tenta d'étouffer un fou rire, mais enfin, elle éclata : Aelita avait été virtualisée dans une robe de mariée en dentelles, avec voile et traîne.

- Ça sent la mort, siffla Aelita d'une voix extrêmement froide. Tu m'enlèves ça tout de suite, monsieur Belpois, ou je te garantis que tu le regretteras.

« Mince, désolé que ça ne te plaise pas. Malheureusement, je n'ai rien en remplacement. Je suis désolé, Aelita, mais pour aujourd'hui, il faudra que tu la portes. Ça ne te dérange pas ? »

- J'accepte, mais c'est uniquement parce qu'elle me va bien dans le palais de cristal.

« Merci, madame Belpois. Bon sang, que chaque jour je suis heureux de t'avoir épousée ! »

- Surtout ne me pousse pas à le regretter, rétorqua la jeune femme d'un ton taquin. Et puis, sais-tu ce qui t'attend ?

Soudain, le cristal de la paroi scintilla, et une ouverture apparut, qui menait vers un tube qui sillonnait de partout. Les deux dames s'élancèrent aussitôt dans cette direction ; un millier d'harmoniques persistant, autour d'une unique note, comme si cent verres chantaient en même temps, s'éleva doucement dans l'atmosphère résonnante, et fit vibrer le secteur tout entier.

- Tiens, Jérémie, tu savais que ton nouveau design faisait de la musique ? l'interrogea Aelita.

« Si . J'espère que ce n'est pas assourdissant ? »

- Au contraire, c'est merveilleux, le rassura Yumi. On croirait de la magie !

« En outre, c'est utile » ajouta le jeune homme en souriant. « C'est un système d'alarme qui vous permet de connaître la localisation d'éventuels ennemis. Vous verrez que normalement, ils devraient émettre un son différent...si toutefois cela devait jamais arriver. »

Le voyage dans le secteur 5 fut un véritable étourdissement à chaque pas. Le décor était toujours construit selon les mêmes matériaux, mais les mille reflets de feu qui s'entrecroisaient, les cent couloirs et tubes qui allaient et venaient, faisaient de cette immense structure de cristal plus qu'un miracle : c'était presque quelque chose de vivant.

- Dis-moi, Jérémie, pourquoi as-tu fait un labyrinthe du secteur 5 ? C'est pas que je regrette l'ancien design, mais au moins, il faut admettre qu'il était pratique.

« C'est une mesure défensive : en effet, le labyrinthe défendra efficacement les deux choses

auxquelles XANA pourrait s'attaquer ici : le cœur de Lyokô, et le Skid. »

- Tu as oublié une chose, Einstein : le Skid et le cœur, on y accède par le haut et le bas de la sphère, rappela Yumi. Et d'ailleurs, comment se fait-il qu'on ne les voie pas ?

« Justement, c'est là le coup de génie d'Aelita : le cœur est englobé dans le système du labyrinthe, et pour le faire apparaître, il faut appuyer sur un mécanisme qui se trouve près du Skid. Grâce à mon système de reflets, le véritable cœur sera encore introuvable un certain temps après ça. Quant au Skid, il est en effet en dehors du système labyrinthe, dans un hangar de fer. Ah, et il y a aussi la tour du secteur 5, qui se trouve à deux pas du Skid, toujours dans le noyau. »

- Bien joué, il faut reconnaître, le complimenta Yumi. Et tu as réussi à faire tout ça en quelques jours ! J'ai presque honte d'être seulement restauratrice.

Ce fut à ce moment que les filles trouvèrent la plate-forme de l'ascenseur ; ce dernier ne se fit pas attendre. C'était encore une fois une merveille, car à la vieille planche entourée de deux hémisphères avait succédé un pont sculpté aux courbures délicates, avec à son bord des barrières aux motifs de vagues. L'ascenseur était néanmoins construit en un matériau différent du reste du secteur, qui malgré la transparence laissait flotter de légères teintes aux reflets lumineux. En y regardant de plus près, les deux amies remarquèrent aussi que cette fois, ce n'était pas une surface lisse et régulière, mais une série de minuscule facettes.

- Du diamant ! s'exclama Aelita, et le rose lui descendit aux joues.

- Dis donc, t'as bien choisi ton homme, toi, plaisanta Yumi. En voilà un qui ne regarde pas à la dépense !

« Si ça peut vous rassurer, il est creux ! je n'ai pas trouvé le moyen d'en fabriquer du vrai, sans quoi, je ne sais pas si je serais encore là. »

Le départ, en revanche, fut affreusement brusque, et la secousse désarçonna Aelita presque au point de la faire tomber. La machine s'arrêta presque aussi brutalement.

- Faudra penser à corriger l'élévateur, il va me rendre malade sinon, signala madame Belpois à son mari.

« Toutes mes excuses. Bon, maintenant, prudence. Vous allez sortir de tous les systèmes de sécurité. Si XANA est sur Lyokô, vous allez bientôt le découvrir. Selon ce que vous trouverez, je pourrai nous assurer une base plus ou moins sûre dans ce Supercalculateur. »

- Qu'est-ce que tu comptes faire ? questionna Yumi tandis qu'Aelita se ruait au bout du pont de cristal où l'attendait l'écran virtuel qui permettait d'accéder à la base de données.

« Eh bien, soit je peux lancer le programme multi-agents, soit, en cas d'auto-reprogrammation de XANA, je peux installer un bouclier à l'entrée du Lyokô, ou du garage du Skid. »

- Du point de vue sécurité, tu pourrais commencer par installer des barrières, en fait. Ah mais oui, il y a nos véhicules...oh, j'ai hâte de retrouver mon Overwing. Jérémie, tu pourrais...

Mais un bruit strident, aigu et métallique, vint soudain l'interrompre. C'était comme si quelqu'un raclait une scie contre un tableau au loin.

« Alerte XANA. Il est dans le coin ; la question est : que peut-il encore faire ? »

La réponse ne fut pas longue à venir. La paroi interne du secteur 5 ne tarda pas à passer d'un blanc laiteux, que Yumi savait constitué de millions de fenêtres remplies de 0 et de 1, à un rouge profond, puis à se déformer, comme en ébullition.

- Ravie de vous revoir, mes petits mantas ! soupira Yumi en dépliant ses deux éventails.

Mais une surprise de taille l'attendait. Alors qu'elle s'attendait à voir sortir des espèces de gigantesques raies de cinq mètres d'envergure, ce furent cinq petits colibris jaunes qui surgirent.

- Quoi ? s'étonna-t-elle. Des piafs ? mais enfin, j'adore les animaux, moi !

« Yumi, sois prudente ! l'alarme indique que cet ennemi dispose d'une arme, et qu'il est contrôlé par XANA. Ne l'oublie pas, quelle que puisse être son apparence. Pour ma part, je lance le bouclier dans le hangar du Skid. »

La jeune fille laissa donc les créatures s'approcher, serrant ses éventails à s'en blesser la main. Mais les petits colibris ne firent que voler de-ci, de-là, autour d'elle, l'observant attentivement, sans l'attaquer. Puis soudainement, ils décollèrent tous et partirent survoler le noyau.

- Jérémie, j'ai toutes les données concernant l'activité de XANA sur Lyokô ! avertit Aelita. Je t'envoie ça. Mais pour une plus pleine idée de son identité, il faudra attendre que le Skid soit terminé. Je crois que la mission est terminée.

« Loin s'en faut : les oiseaux s'en prennent au bouclier. A croire qu'ils ne sont pas si inoffensifs que ça. »

- Mais comment se fait-il qu'ils ne nous aient pas attaqués ? s'étonna Aelita tandis que l'Overwing, seul élément de Lyokô qui n'avait pas changé en dix ans apparaissait.

« Une seule explication possible : XANA ne se souvient plus de nous ! malheureusement, il va falloir lui rafraîchir la mémoire. Filez ! »

Yumi sauta sur le véhicule fraîchement reconstitué, l'ange de Lyokô déploya ses ailes roses, et en un instant, comme si elles n'avaient jamais arrêté leur travail de Lyokô-guerrières, elles furent au sommet du dôme, où trois des bestioles s'acharnaient sur le bouclier. En les voyant attaquer, Aelita dut se retenir de rire : les petits oiseaux ouvraient grand leur bec, devant lequel se concentrait comme une boule de flammes ; puis, quand la boule atteignait leur propre taille, ils la projetaient contre le bouclier en reculant de plusieurs mètres, avant de revenir à la charge. C'était tellement mignon ! Mais elle déchantait bien vite quand sa vieille amie lui expliqua qu'en plus des ailes, une légère auréole dorée était apparue au-dessus de sa tête. Maintenant plus que jamais, elle était l'ange de Lyokô, et son mari, un obsédé des programmes !

- Chéri, faut qu'on parle...menaça froidement la jeune femme.

« Eh bien...pas le temps ! tiens, tu vois, ton auréole vient juste de disparaître ! Et puis, bon, le bouclier a pris un sale coup quand deux de ces bestioles se sont écrasées contre lui... »

- Dis-moi la vérité, Jérémie ! ordonna Yumi. Y a-t-il vraiment urgence ?

« Non. En revanche, je suis curieux de savoir ce que nous réservent ces nouveaux monstres. »

Les jeunes femmes devaient admettre qu'il n'était pas seul dans cette situation. Immédiatement, Yumi lança son éventail, qui se mua en disque de lumière et explosa une des bestioles. Aussitôt, les deux créatures restantes s'éloignèrent du bouclier et commencèrent à attaquer les combattantes.

Après une minute à voir s'agiter les quatre points sur la carte, Jérémie demanda pourquoi l'extermination des deux bêtes restantes prenait tant de temps.

- Qu'est-ce que tu crois, Einstein ? répliqua Yumi. Ces machins...c'est rapide ! et petit en plus. Ma parole, c'est pas du vol – ah ! – c'est de la téléportation !

« Justement, à propos de téléportation, tu te rappelles ce que j'avais expliqué à Odd sur le fonctionnement de ce pouvoir ? eh bien, libre à vous de l'essayer. »

La téléportation ne comportait pas de bug cette fois ; et du point de vue de l'effet de surprise, c'était merveilleux – bien qu'il fallût à l'attaquant qui souhaitait l'utiliser un peu de temps pour prendre lui-même ses repères. Aelita perdit 10 points de vie dans l'aventure, mais les dernières bestioles furent bientôt hors d'état de nuire.

- Cette, fois, on dirait que la mission est vraiment terminée. Tu nous ramènes, chéri ? J'ai hâte de respirer une vraie gorgée d'air frais !

« Désolé, les filles : j'allais lancer le programme de matérialisation, quand le superscan a détecté... »

- Une tour activée ? c'est pas vrai ! déplora Yumi. On en est de nouveau aux grands jours de la lutte contre XANA, alors ?

« Oui et non. D'abord, on ne sait pas de quoi XANA est capable en-dehors de Lyokô. Ensuite, il n'y a pas qu'une tour activée : il y en a deux. Une au territoire forêt, une autre en montagne. Quel est votre choix ? »

- J'avoue que j'aimerais bien voir d'abord à quoi ressemble la forêt après mise à jour, déclara Aelita d'un ton amusé.

- Je te suis, princesse.

« OK, le tunnel est ouvert. Vous avez 10 secondes. »

Outre que le tunnel d'informations et l'ouverture pour sortir du secteur 5 étaient plus détaillés, l'expérience de vol sur l'Overwing, comme put le découvrir Aelita, était plus réaliste : une grande fraîcheur frappait les parties de la peau qui étaient exposées, les cheveux et vêtements se soulevaient comme s'il y avait du vent (notamment la traîne de la robe, qui faisait comme un sillon de nuages dans le ciel), et l'équilibre n'était plus seulement une donnée, la gravité semblait se répandre jusque dans la poitrine. En y repensant, la jeune fille se rendit compte que ses ailes lui fournissaient la même sensation. Juste avant de quitter Cartage, elle poussa un cri d'excitation. Lyokô n'avait jamais été aussi vivant !

•••

Yumi posa l'Overwing en soupirant d'admiration. Les arbres, dans ses souvenirs, n'étaient que des piliers fins comme des bâtonnets, qui s'étendaient verticalement jusqu'à perte de vue, et

finissaient en déliquescence, comme des plantes arrachées, aussi bien en haut qu'en bas – en guise de vie, la forêt n'offrait rien d'autre qu'un peu de mousse, une texture verte au sol, des fissures d'écorce ici et là. A présent, une douce voûte de feuilles bruissantes filtrait la lumière qui descendait du ciel numérique, dans une pénombre variable qui éparpillait partout ses taches de lumière ; les larges troncs qui çà et là y montaient, épais et puissants, avaient tous leur caractère propre : celui-ci faisait le chêne clair et majestueux, cet autre, le platane vieillissant, cet autre encore, le nouveau noyer, et celui-là ouvrait même son tronc, comme s'il attendait que s'y glisse une chouette ou un écureuil.

En arrivant au niveau du sol, l'arbre s'épaississait encore, déployant son écorce majestueuse, jusqu'à enfoncer dans les parcelles de terre autour de lui ses racines profondes, de sorte qu'il était impossible de déterminer si c'était plutôt le territoire qui soutenait les arbres, ou si c'était le contraire. En tout cas, les racines, s'entrecroisant comme au-dessus les branches, ressurgissaient du sol ici et là, à l'anarchie.

Sous les pieds des jeunes filles, la terre verte et plane avait laissé place à une mosaïque de ronces de sous-bois, tapis craquants de brindilles mortes, ou d'herbes vertes et jaunes dont chaque brin se balançait doucement au lent rythme d'un vent invisible ; quant aux chemins, ils étaient balisés avec art par de petits buissons ou monticules de fleurs multicolores et variées.

- Dis-moi, chéri, chaque territoire réserve des surprises comme ça ? lui demanda Aelita. Je m'énervais contre toi hier, je m'en excuse : ton travail en valait la peine.

- J'espère que tu viendras jeter un coup d'œil, un de ces jours, Jérémie ! c'est encore plus impressionnant que le Skidbladnir.

« D'ailleurs, vous aurez l'occasion de voir son nouveau look, d'après les données que vous m'avez envoyées. XANA est bel et bien actif, mais il a trouvé le moyen de protéger la majorité des informations qui concernent son fonctionnement ailleurs sur le réseau, comme la dernière fois : il faudra sans doute plonger pour découvrir ce qu'il en est. »

- Tu fuis le problème. De quoi as-tu peur ? Qu'une fois sur Lyokô, tu sois toujours ridicule, comme disaient Odd et Ulrich ? ne t'inquiètes pas, cette fois, il se peut que nous ne rencontrions pas l'ombre d'un Mégatank !

« La tour se trouve à dix-heures, direction nord-ouest. Vous pourrez bientôt la voir. »

Cela ne faisait que quelques minutes qu'elles volaient quand la voix de Jérémie leur dit de faire demi-tour.

« La tour s'est désactivée d'elle-même, c'est à n'y rien comprendre ! Il ne reste plus qu'à aller au territoire des montagnes. La tour de passage est dans votre champ de vision, à cinq heures. »

- Ça n'a pas de sens, dit Yumi en fronçant les sourcils. XANA doit avoir lancé un mauvais coup irréversible. Jérémie, tu pourrais chercher de quoi il s'agit ?

« Je m'y mets tout de suite. »

XANA avait, pour commettre un méfait irréversible, deux possibilités : soit opérer dans le grand public, soit dans le grand secret. Jérémie rechercha donc sur internet toutes les données récentes qui pouvaient annoncer un grand bouleversement, tout en piratant des bases de l'armée, à la recherche d'un missile manquant ou d'une bombe perdue. Une attaque invisible pouvait venir de partout.

Rapidement, il tomba sur une information qui éveilla son attention. Dix minutes plus tôt, tous les programmes sur toutes les chaînes de télévision et de radio avaient été interrompus pour une annonce présidentielle de cinq minutes. Le timing collait parfaitement. Dès qu'il eut un fichier vidéo de qualité satisfaisante, il le mit en route. Comme il le craignait, au fond de la pupille de la présidente de la république, il pouvait voir briller, fin et blanc, le symbole de Hopper.

« Je vous ai réunis aujourd'hui pour une annonce exceptionnelle, qui va modifier durablement la destinée de notre grand pays libérateur. Nous affronterons des temps durs, d'autant plus durs qu'en nos temps de faible dangerosité (Jérémie tiqua), nous manquons trop souvent de bravitude ! Mais nous le ferons avec courage, car nous sommes enfin porteurs de la vraie liberté, de l'égalité, et de la fraternité entre tous les hommes. Ne fuyons plus, mes amis ! ne fuyons plus nos idéaux, ne fuyons plus nos responsabilités envers le monde... »

Jusque-là, rien de trop effrayant. Le discours politique était certes violent, mais de la part d'une gauche malade, on pouvait tout attendre. Jérémie se demandait à quoi jouait XANA : si le programme avait des opinions socialistes, après tout, pourquoi pas ?

« Aussi, la France ne laissera plus longtemps impunies la tyrannie et l'injustice du marché et des États-Unis ; la France s'élèvera pour défendre les miséreux, la France donnera son or et son sang pour les autres. Aujourd'hui, j'ai l'honneur de déclarer la guerre aux États-Unis d'Amérique ! »

Jérémie en avait assez vu. Le discours emballait assez bien les choses, mais l'information était suffisamment claire en soi : XANA voulait écraser l'usine, et au passage, Paris, les collèges, les bureaux, les maisons, toute la France. De toute évidence, le programme ne se souvenait pas tout à fait d'eux : mais il savait que le Supercalculateur de l'usine représentait une menace. Cela revenait au même.

« Le programme est simple : vous désactivez la deuxième tour et je lance un retour vers le passé. »

- Le plan de XANA est aussi grave que ça ?

« La France est en guerre avec les États-Unis. Je préfère ne pas prendre de risques vis-à-vis de la réaction de la présidente à son réveil »

- Tu as trouvé à quoi correspond la deuxième tour ?

« Je cherche encore, mais si c'est ce que je crois, Internet ne nous dira rien, et vous feriez mieux de vous dépêcher ! »

- Nous sortons de la tour, Jérémie. Dis-moi, les montagnes ont changé, mais elles ne sont pas si impressionnantes que ça !

En effet, le sol demeurait toujours aussi plat et régulier, simplement semé de quelques cailloux et de poussière, et toujours organisé en plate-formes. Mais la brume ambiante se dissipa d'un coup, laissant descendre une lumière aveuglante, et apparaître comme dans le lointain de gigantesques ombres noires et des chemins sinueux qui grimpaient de toutes parts. En regardant encore mieux la roche, on s'apercevait que les textures lisses avaient en fait laissé place à de immenses bloc parcourus de strates ici, de failles là, constitués de roches sédimentaires de compositions toutes

différentes ; là-bas, c'était même une immense falaise qui scintillait, et ici, sous un sommet où montait une douce pente enneigée dont le verglas se muait en stalactites, un point bleu indiquait la présence d'un énorme saphir.

« Je sais, je sais. Et encore, vous n'avez pas vu ce que j'ai fait des banzaïs ! mais vous aurez le temps d'admirer le paysage plus tard. La tour activée est plein sud, à trois heures. Bonne chance, les filles. »

• • •

Soudain, un grand bruit se fit entendre. L'ascenseur descendait. Jérémie sauta de son siège, le cœur battant. Qui d'autre pouvait être au courant de l'existence de cette salle ; qui pouvait être en train d'y venir sans qu'il l'ait orchestré ? Peut-être Yumi avait-elle parlé du rendez-vous à Ulrich ou à Odd ; peut-être XANA avait-il envoyé un spectre polymorphe détruire le Supercalculateur. La porte commença à se déverrouiller : quoi que ce soit qui sorte, le jeune informaticien devrait garder à l'esprit que XANA avait peut-être oublié son visage.

Ça lui fit un choc. Il n'y avait pas d'erreur possible. Il avait beau être coiffé comme un punk, fringué comme un Yankee, ses traits ne trompaient pas : c'était William, de retour sous l'emprise de XANA. Contrairement aux autres Lyokô-guerriers, le jeune homme avait quitté Kadic sitôt le Supercalculateur mis hors services – involontairement, comme chaque fois qu'il quittait un collègue. La jeune japonaise avait en effet pu constater ce qu'il voulait dire quand il affirmait que l'amour le rendait fou : dépité par la victoire de son rival Ulrich, il avait immédiatement perdu tout sens des réalités, son honneur, ses valeurs de bon gars, et avait en deux semaines appliqué sa menace de révéler au proviseur l'affaire XANA. Heureusement, le groupe d'amis n'avait pas été le seul à considérer que amour et folie étaient chez lui liés ; à la fin de l'année, William avait quitté l'internat, et n'avait plus jamais donné signe de vie.

En voyant que le programme avait retrouvé son féal favori, Jérémie ne sut un instant quoi faire. Mais ce malaise ne dura qu'une seconde ; il adopta l'attitude la plus raisonnable.

- Bienvenue. Je suppose que tu viens pour une virtualisation, dit-il en descendant du siège et en s'écartant avec un sourire engageant.

Le spectre fronça les sourcils, méfiant.

- Tu as laissé tes amies m'attaquer. Les amis de mes ennemis sont mes ennemis.

- Oh, je suis désolé ! s'exclama l'informaticien avec autant de sincérité que possible. Ces créatures ont un rapport avec toi ? comme nous ne savions pas ce que c'était, et qu'elles attaquaient nos installations, nous avons cru à un bug. On peut faire quelque chose pour t'aider ?

Le jeune homme serra ses doigts croisés dans son dos, en affectant un air gêné et amical face au spectre noir face à lui, qui le scrutait, impassible. C'était sans doute l'instant de vérité, celui sur lequel se jouait tout le bluff. Soit le programme l'identifiait comme une ennemi, et la discussion virait dans la seconde à la baston, soit il mordait à l'hameçon et essayait de se montrer conciliant.

Enfin, le spectre prit sa décision.

- Il y a une chose que tu pourrais faire pour me dédommager. Une fois que je serai virtualisé, ramène tes amies et détruit la machine. Je ne parle pas simplement de l'éteindre : si possible, fais exploser le laboratoire, pour t'assurer qu'elle sera désormais inutilisable.

- C'est difficile d'accepter, mais puisque nous t'avons causé des soucis, je suis prêt à le faire. Ceci dit, avant, j'aimerais que tu me donnes ton avis sur des fichiers que j'ai trouvés dans une zone protégée. C'est des enregistrements vidéos du journal d'un certain Franz Hopper, qui dit avoir créé cet endroit. Ça pourrait t'intéresser...

Le possédé de XANA hésita un moment, puis se dirigea vers le siège, y prit place et se mit à pianoter. Une fenêtre vidéo s'ouvrit enfin, où le spectre put voir le vieil homme barbu aux lunettes opaques, installé dans ce même siège qu'il occupait à l'instant.

« 6 Juin 1994. Jour 67. Le Projet Carthage était un programme militaire destiné à bloquer les communications ennemies... » commença le scientifique, sous les yeux attentifs de XANA. En lui-même, Jérémie pria pour que la tour soit bientôt désactivée, pour que ce programme prenne fin le plus vite possible. Mais soudain, ce qu'il redoutait le plus se produisit : le micro émit un son. C'était la voix de Yumi.

« Tu ne devineras jamais, Jérémie : les Tarentules sont encore là, à garder la tour. A croire que notre bon vieux XANA n'a pas perdu la main ! »

Le spectre avait tout entendu, mais notre héros fut plus vif que lui : il se précipita vers le micro, et hurla :

- Vite, William est ici !

Un formidable coup de poing lui percuta la tempe, le jetant deux mètres plus loin ; si le jeune scientifique avait oublié la douleur que pouvait causer un coup de poing de XANA, il se souvenait très bien de la façon dont il fallait y répondre : il s'accrocha au siège pivotant et balança ses pieds dans la poitrine de son ennemi.

- Qu'est-ce que tu dis de ça, mon vieux XANA ? cracha-t-il au spectre instable en courant à l'autre bout du laboratoire.

L'autre ne répondit pas. Il se releva, fou de rage, et, comme s'y attendait Jérémie, il commit l'erreur de ne pas s'attaquer à l'équipe via les commandes (peut-être parce qu'il ignorait qu'un des membres était capable de désactiver les tours), et, après avoir arraché le fauteuil pour s'en faire une arme, fonça vers celui qui l'avait attaqué.

Ceci dit, la diversion ne faisait pas tout : Jérémie n'avait aucune idée de la façon dont il pourrait se défendre. La terreur et l'adrénaline firent toutefois bien les choses. L'intellectuel se rua sur son adversaire, lui arracha son arme par les pieds et la retourna contre lui. Une nouvelle fois déphasé, William tomba à genoux. La situation était inversée, mais XANA ne se laisserait pas prendre de la

même façon : l'attaque suivante se fit à coups de tirs électriques, qui jaillirent de la paume du spectre et ravagèrent la pièce toute entière ; Jérémie utilisa son arme comme bouclier, en évitant soigneusement de toucher l'armature en fer, mais le fauteuil commença bientôt à sentir le cuir brûlé. A l'aveugle, il fonça vers la source des éclairs dans l'espoir de se jeter sur lui ; William esquiva aisément, et saisit son ennemi par la peau du cou.

- XANA...susurra-t-il à son oreille. Joli nom que le mien...Grâce à toi, j'ai vraiment hâte de mettre au point de nouveaux protocoles pour obtenir plus d'information. Merci, mon petit bonhomme...

La souffrance arriva comme la mort, fulgurante, omniprésente, imposant partout son impitoyable puissance ; c'était chaque nerf, chaque centimètre carré de peau ou de muscle, que le jeune homme sentait griller. La souffrance devint enfin tout son univers, tout ce qu'il connaissait, tout ce qu'il espérait – hormis la mort, qu'il voyait, qu'il sentait approcher...il perdit connaissance.

• • •

« Jérémie ? Chéri, tu m'entends ? »

L'informaticien ouvrit brusquement les yeux. Tout le lançait encore de partout. Il essaya de bouger, et hurla aussitôt de douleur. Il sentit quelque chose remuer près de lui.

- Oh, ma tête ! se plaignit William. Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? Mais...qu'est-ce que je fous ici ?

La vision du jeune homme devint plus claire ; il n'entendit pas son ancien camarade s'asseoir, puis se mettre debout, mais il vit ses pieds s'agiter sur le sol.

- Toi ? hurla William. Toi ? mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ? J'ai été possédé par un de tes foutus programmes encore une fois, c'est ça ? Réponds, mec !

Il saisit violemment le blessé et le redressa ; celui-ci répondit par un autre cri. Il n'entendait toujours rien de ce que l'autre lui criait. Il vit qu'il s'arrêtait, semblait attendre une réponse avec angoisse. Il essaya de parler, mais ce ne fut qu'un pénible râle qui s'échappa d'entre ses lèvres :

- Entends rien...pas de questions, pour l'instant...m'apporter, devant l'ordinateur...

Il vit le grand type froncer ses noirs sourcils. Tout d'un coup, il hurla, secoua Jérémie, le jeta à terre (ce qui lui fit revenir l'audition comme par magie), et s'en alla en hurlant :

- Ras le bol de vos histoires ; tout ce que je veux, c'est la paix ! alors vos spectres qui m'emprisonnent et me volent des mois de ma vie, vous pouvez vous les mettre où je pense ! J'vous préviens : si jamais, une fois sorti de cet endroit, j'entends une fois parler de vos foutaises, j'vous pète la gueule, à tous !

Jérémie retomba dans les vapes en laissant couler une larme le long de sa joue. La bande avait définitivement perdu un Lyokô-guerrier.

Cycle 1

Section 4

- Chéri, tu t'es réveillé !

Le jeune homme ouvrit les yeux. Ce furent les doux iris d'Aelita qui l'accueillirent. Son regard était inquiet. Jérémie essaya de remuer, il y parvint sans peine. Il se demanda un moment s'il n'avait pas rêvé le départ de William.

- Que s'est-il passé ?

- William m'a électrocuté. Je crois qu'il est parti, mais mieux vaut vérifier sur l'enregistrement.

Les caméras étaient formelles : William, une fois revenu à lui, avait bel et bien quitté les lieux en pétant les plombs, son discours était exactement tel que l'informaticien s'en souvenait ; mais les caméras ne montraient pas que Jérémie s'était réveillé. Il avait donc rêvé, mais ce qu'il avait rêvé n'était pas un rêve.

- Comment se fait-il que vous soyez là ?

- Comme nous n'avions pas de réponse, nous nous sommes dévirtualisées nous-mêmes, expliqua Yumi, près de l'écran de contrôle. C'était il y a environ cinq minutes. En voyant le bazar que XANA avait mis ici, nous avons eu tellement peur que nous n'osions pas lancer un retour vers le passé. On y va, maintenant ?

- Attendez, interrompit Jérémie en se levant. Il faut d'abord que je retire William de la mémoire des scanners.

Mais il n'avait pas fait deux pas qu'il chancela et tomba sur les genoux. Il constata que les verres de ses lunettes s'étaient brisés pendant la lutte.

- Ce n'est rien, c'est juste psychique, dit-il en se relevant. Le retour vers le passé va tout arranger.

- Rien ou pas, tu n'es pas en état, protesta Aelita. Tu restes là, je me charge des scanners et du retour vers le passé.

Le jeune homme laissa un moment son épouse pianoter sur le clavier, en comptant le nombre de cliquetis ; puis, au moment où elle appuyait sur la touche de lancement du programme, il annonça :

- Retour vers le passé.

• • •

Le fleuve s'écoulait lentement sous le pont qui menait à l'usine, mêlant aux teintes du crépuscule les reflets des premières ombres grisâtres de la nuit. La Seine continuait de danser entre ses berges de béton, paisiblement, entre les bâtiments plats qui se dressaient à droite, rouges et orangés, et l'usine, vieille masse fissurée, poussiéreuse et noire comme le charbon. Aelita regardait cette eau calme onduler, soulevant ses teintes changeantes, entre deux mondes – celui de son père, celui du passé, qu'elle croyait définitivement disparu, et celui où elle aurait dû vivre, qu'elle avait pu apprécier pendant dix ans. Dans un monde, elle était une sorte de super-héroïne secrète, qui chaque jour faisait des expériences incroyables qui défiaient la science, contrait les plans d'une entité maléfique presque invincible, sauvait des centaines de vie...dans l'autre, elle était Aelita Belpois, avocate prometteuse le jour, jeune musicienne talentueuse le soir, qui pouvait souvent donner un coup de main à tel ou tel ami, débbugger un portable capricieux, faire les courses, apprendre à son mari que faire un steak de tournedos n'était pas plus compliqué que de préparer un plat de spaghettis le week-end...

Elle ne s'y attendait pas, mais le retour de XANA la poussait à reconsidérer sa vie. Elle avait enfin obtenu ce bonheur dont elle avait toujours rêvé, depuis que Jérémie était parvenu à la matérialiser, neuf ans plus tôt : vivre une vie normale, devenir quelqu'un, avoir un métier, des collègues, des amis ; elle avait pu faire des études, s'amuser, déclarer ses sentiments à Jérémie, tout en prenant son temps ; elle avait pu diriger les choses à sa convenance, profiter des plaisirs du monde réel...mais toutes ces années, d'abord invisible, un manque, un gouffre, avait grandi dans son cœur. Non, ce n'était pas seulement son père, c'était plus profond que cela : ce qu'elle était, d'où elle venait, était loin derrière elle, comme si elle avait oublié, renié ses origines. Après tout, Lyokô avait été, pendant près d'un an, le seul univers qu'elle connaissait. Et elle l'avait laissé derrière elle.

- Tu ne sais plus trop où tu en es, c'est ça ? demanda Jérémie, sortant de l'usine.

Il vint s'accrocher aux câbles du pont suspendu, aux côtés de son épouse. Aelita ne répondit pas tout de suite, le regard absent. Les derniers reflets du soleil couchant, accrochés aux éphémères vaguelettes, mouraient à petit feu. Enfin, la jeune fille aux cheveux roses avoua à son bien-aimé :

- C'est étrange, mais quand j'ai remis les pieds sur Lyokô, je me suis rendue compte que ça me manquait. Pas seulement les aventures et la lutte contre XANA ; ça, c'était toute une époque, mais c'était dangereux. Non, ce qui me manque, c'est ce secret de quelque chose d'extraordinaire, ce quelque chose...

- Qui faisait partie de notre amitié, compléta Jérémie. Il y eut un moment de silence. Dans les arbres qui bordaient toujours l'île de l'usine, des oiseaux se mirent à chanter.

- Ce n'est pas que Yumi se soit trompée, précisa Aelita. Elle refusait seulement de voir que le Supercalculateur, c'était tout de même ce qui rendrait notre amitié si forte et si unique. Le jour où nous l'avons éteint, nous n'avons pas disloqué le groupe ; mais nous avons tellement changé nos vies que nous sommes devenus des amis normaux. Rien de plus.

Le couple resta un moment immobile, songeur, devant les eaux brunissantes. Une humeur mélancolique flottait dans l'air. Le jeune informaticien regarda sa montre ; il était environ 20:35. Un coup de vent rafraîchit l'atmosphère.

- Tu sais, en réalité, j'ai été très contente de voir la robe que tu m'avais faite, confia Aelita sur un ton plus léger. C'est juste que devant Yumi...

- C'est cette robe qu'on aurait dû choisir pour la mairie. Tu avais raison : elle était plus simple, plus belle...

- Tu ne crois pas que c'était une erreur, le mariage ?

Jérémie la regarda d'un air surpris.

- Tu veux dire qu'on aurait dû se contenter du PAX, comme tout le monde ?

- Non. Ce qui m'ennuie, c'est ce concept d'union formelle. Une fois unis face à la loi, nous ne sommes plus ensemble parce que nous nous aimons, mais parce que nous avons signé un contrat. Et nous avons signé un contrat parce que nous étions ensemble et voulions profiter des avantages, pas par amour.

Le jeune homme éclata d'un grand rire joyeux.

- Lyokô nous a bel et bien ramenés dix ans en arrière ! voilà que nous nous remettons à penser comme des jeunes, et non plus comme des adultes !

- En matière d'amour, ce sont pourtant les jeunes qui ont raison, fit observer Aelita.

Son époux garda le silence. A présent, c'était le froid qui se reflétait sur les eaux bleues du cours d'eau. Soudain, tout lui parut clair. Il s'agenouilla, saisit la main de sa femme, et d'un ton solennel, fit sa demande.

- Mon amour, voudrais-tu divorcer ?

• • •

Yumi faisait les cent pas dans le labo, Jérémie regardait les écrans de contrôle d'un air maussade, et Aelita s'était endormie dans un coin. Cela faisait près de deux heures qu'ils attendaient.

- Et si jamais Ulrich et Odd ne venaient pas ? s'enquit Yumi A 19:10, ils pouvaient bien être en train de dormir.

- Odd peut-être, Ulrich jamais, trancha Jérémie.

- Ils pourraient être en voyage. Ulrich est devenu une sorte de cadre aux ordres de son père, n'est-ce pas ?

- Si Ulrich devait voyager pour la boîte, il n'y aurait de toute façon qu'une seule destination possible, et tu le sais très bien. Tu ne crois pas que si Ulrich devait se rendre au Japon, il t'aurait prévenue ?

Yumi prit la mouche et affirma que non. Jérémie haussa les épaules ; il était inutile de discuter. Il se contenta de prier Yumi de lui faire confiance et d'attendre encore. Cinq minutes plus tard, il eut le plaisir de voir apparaître sur ses caméras deux silhouettes qui ne trompaient pas. Odd, dans la tenue excentrique que nous avons déjà décrite, impressionnant surtout de par ses lunettes de soleil en

pleine nuit, et Ulrich, en costume, tendu, s'avançaient sur le pont, regardant jusqu'aux derniers détails de ce décor qu'ils avaient laissé s'évanouir au plus profond de leur mémoire. Il appela Yumi, qui accourut aussitôt ; son visage s'éclaira.

- Ça fait plaisir de les revoir, après toutes ces années !

Jérémie surprit une larme au coin de son œil rieur, mais il eut la délicatesse élémentaire de ne rien signaler, et d'aller réveiller aussi doucement que possible la jeune femme endormie. A la nouvelle de l'arrivée du reste des Lyokô-guerriers, Aelita bondit au cou de son conjoint. L'excitation des retrouvailles était vraiment partout, pensa Jérémie, sentant les battements dans sa poitrine s'accélérer et devenir de plus en plus puissants.

Enfin, les portes de l'ascenseur se déverrouillèrent, et les deux compères apparurent. Lorsqu'ils virent leurs trois amis, qui les attendaient, tranquillement installés dans la salle, l'homme d'affaires et le squatteur demeurèrent un moment stupéfait. Mais une seconde plus tard, leurs réactions étaient on ne peut plus différentes. Odd se rua sur ses vieux potes, surexcité, serra dans ses bras les Belpois et Yumi, s'écriant que tout ça était trop cool, qu'on revenait au bon vieux temps et qu'il adorait l'idée de retourner sur Lyokô. En dix secondes, en était déjà à demander des tonnes d'explications, tandis qu'Ulrich n'avait toujours pas bougé d'un pouce. Parfaitement immobile, livide, le visage décomposé, il fixait Yumi. Il tremblait très légèrement, et il semblait qu'un rien aurait pu le faire tomber à terre.

Mademoiselle Ishiyama, pour sa part, lui renvoyait son regard, dur et impitoyable ; et pourtant, elle sentait monter dans ses jambes et sa poitrine comme une étrange faiblesse, presque une sorte de culpabilité ; regrettait-elle de faire souffrir ainsi un lâche qui n'avait pas osé la suivre à l'autre bout du monde, qui avait tout fait pour rester avec elle sauf affronter directement son père ? était-ce vraiment possible qu'elle éprouve encore des sentiments pour lui ? Après tout, se dit-elle, quand il s'agissait d'Ulrich, rien n'était impossible : vouloir jouer à l'innocente amie, tenter de se séparer, vouloir rester ensemble en dépit de tout ce qui pouvait se produire, être jalouse, faire semblant d'être jalouse...en dix ans, y avait-il eu une seule minute où la situation avait un tant soit peu ressemblé à ce qu'elle prétendait être ?

Yumi se ressaisit vite. Il n'y avait pas eu une minute ; pourquoi faudrait-il que cela change aujourd'hui ?

- Ulrich, ça alors ! s'exclama-t-elle, jouant à la bonne copine. Ça fait un bail, dis donc. Et donc, qu'est-ce que tu deviens, depuis mon départ ? Directeur chez ton père, une promotion sympa, ça : tu dois faire du bon boulot...

- Mouais, ça va pas trop mal, soupira monsieur Stern d'un air assez indifférent, passant un bras derrière sa tête pour se masser la nuque.

- Alors, comme ça, Aelita continue dans la voie du mix ! s'exclama Odd de l'autre côté du labo. Et tu bosses où ?

- En général, je vais faire un tour au géant vert, c'est plus sympa, plus...déganté.

- Déganté ? au géant vert ? ouais, l'ambiance fait un bon boulot – c'est pas pour faire le lèche-bottes – mais la clientèle va pas assez dans l'extrême, à mon goût...

- Je vois ça, constata Jérémie, rieur. Mais où est-ce que tu te dégottes des fringues pareilles ?

Près de l'ascenseur, l'atmosphère était toujours aussi fuyante et fragile que tout à l'heure.

- Mon boulot, ça va, mais ça me passionne pas vraiment, tu sais bien. Et toi, ton bar ?

- La grande préoccupation du moment, c'est surtout le restaurant. Je commence à lancer toute une petite chaîne, tu sais...

Ulrich ne put s'en empêcher, la question lui sortit de la bouche comme une fusée, sans qu'il y prenne garde :

- Tu penses que tu reviendras, un jour ?

Il rougit violemment. Yumi de même. A leur grand soulagement, Jérémie lança une annonce salubre, à l'autre bout du laboratoire.

- Bon, allez, puisque nous sommes là tous les cinq, autant fêter ça. Je connais une bonne adresse, un endroit sympa, pas loin qui doit encore être ouvert à cette heure-ci ; je vous invite tous !

- Allez, on y va, dit Ulrich, retournant dans l'ascenseur.

• • •

Les onze heures approchaient, mais le patron de La Bonne Franquette n'avait pas le cœur de fermer : ce n'était pas tous les jours qu'il avait l'occasion de voir un groupe de cinq vieux amis se retrouver presque à l'improviste et raconter leur vie. Pour ce qu'il avait compris, les copains du petit blond informaticien et de sa femme aux cheveux roses remontaient à l'époque du lycée, où ils formaient une bande inséparable. La japonaise, après quelques années d'études, était retournée à son pays d'origine, où elle avait monté sa propre affaire dans la restauration ; elle faisait ce qu'elle aimait, ça se voyait, et les gens aimaient aussi ce qu'elle faisait : l'entreprise était vivante et florissante, l'ambiance entre les employés agréable et fructueuse, et, d'après les anecdotes qu'elle avait pu raconter, ce n'était pas tous les jours qu'on s'y ennuyait. Le grand bonhomme ténébreux en costume lui avait d'abord semblé taciturne et hautain, plutôt antipathique, mais il regretta bientôt ce jugement hâtif : après quelques dizaines de minutes, il l'avait vu se déridier, et donner de bon cœur dans le plaisir et le bonheur des retrouvailles. Ce pauvre type croyait de toute évidence que son métier lui correspondait, mais ça se voyait : il ne l'aimait pas vraiment, et si les choses continuaient dans cette voie, il s'aigrirait encore plus, irrémédiablement. Par ailleurs, avec son air de ne rien faire, derrière le comptoir, de se préoccuper de ses verres à essuyer et des taches dans les éviers, le patron était un observateur attentif : entre lui et la japonaise, il y avait, à chaque instant, une tension plus qu'évidente qui en disait long.

Mais le client qui procurait le plus de plaisir à l'assemblée et au patron semblait être cette sorte de fausse star, pleine d'humour et d'indélicatesse, un lourdaud habillé d'une façon on ne peut plus étrange et excentrique. Ça, se disait le patron en continuant d'astiquer machinalement un verre qu'il avait en main depuis dix minutes, c'était un vrai glandeur de première, qui passait ses journées à pioncer devant la télé et les jeux vidéos, et ses nuits à danser comme un fou, et plus si affinités. Lui-

même, qui était plutôt intolérant et moraliste, se trouvait pourtant charmé par une sorte de magnétisme : quand ce type avec la mèche turquoise parlait, c'était tout simplement sympa, cool, rafraîchissant, une sorte de piment de la vie. Ce type n'avait ni angoisses ni problèmes, ni plans ni avenir, il se contentait d'être là et d'apprécier la vie. Et pour cause, d'après ce qu'il racontait, il avait des choses à apprécier : entre les blagues et les souvenirs de farces diverses, il ne pouvait pas dire un mot sans provoquer un éclat de rire général. En outre, face à ce client, le patron se sentait enclin à l'indulgence : il avait dû commander au moins deux bouteilles et une dizaine de plats, et tous étaient revenus vides, avec les compliments du mangeur. Un vrai bon vivant comme on les aimait dans les établissements, songea le patron en souriant – et là, comble de l'aubaine, le bon vivant était sans le sou, comme beaucoup de bons vivants, mais il était invité.

- Hé, m'sieur ! cria Odd tout d'un coup. Y'aurait pas encore un ou deux desserts que j'aurais pas essayés ?

Le patron était aux anges. Il proposa d'essayer de confectionner lui-même une recette spéciale et se retira en cuisine.

- Et voilà le travail, se vanta Odd Della Robbia, manifestement fier de lui.

- Admirablement discret, mais efficace, jugea Yumi avec un soupçon d'ironie.

- Très bien, maintenant, expliquez-nous : comment se fait-il que le Supercalculateur ait été remis en marche et que vous ayez lancé un retour vers le passé ?

- En fait, XANA n'a pas tout à fait disparu, contrairement à ce que nous croyons, expliqua Jérémie avec un ton gêné. Comme il savait que mon programme multi-agent était efficace, il a trouvé le moyen de se copier dans une clé USB avant que je le lance.

- Un peu comme un virus dormant, quoi, ajouta Aelita. Il existe toujours, mais il se cache, hors d'atteinte des médicaments, dans les tissus du cerveau ou autres. C'est pour ça qu'on ne sait toujours pas comment vaincre le SIDA, par exemple.

- Jérémie et Aelita ont tout de suite compris que XANA avait infecté le réseau mondial, grâce aux restes de l'ordinateur de Sissi.

- Quoi, c'était elle qui a inséré la clé ? suppose Odd.

- Tout à fait, confirma Aelita.

- Qu'est-ce qu'elle devient ? demanda Ulrich, curieux.

- Elle est toujours en Europe, si ça t'intéresse, lança Yumi aigrement.

- Bref, interrompit brusquement Jérémie. Nous avons donc remis la machine en route pour voir ce dont XANA est capable. Dans l'ensemble, pas beaucoup de changements, mais il faudra explorer la mer numérique pour voir si le programme est encore capable de créer des Réplikas.

- Et ce retour dans le passé ? s'enquit Ulrich.

- Obligatoire, répondit Jérémie. La France avait déclaré la guerre aux États-Unis.

- En outre, William avait blessé Jérémie.

- Je l'avais oublié, celui-là ! s'exclama Odd. Alors, il nous rejoint ?

- Pas vraiment, répondit Yumi. Il préfère sans doute retourner dormir sous les ponts. En tout cas, XANA a toujours un faible pour lui ; j'espère qu'il aura l'intelligence de fuir le plus loin possible, pour nous éviter d'avoir à le combattre de nouveau.

- Et donc, maintenant, que fait-on ? demanda Ulrich.

- Je propose de lancer une expédition dans la mer numérique dès demain. En attendant, mieux vaut rester sur nos gardes : XANA peut encore faire du dégât, même s'il n'a à sa disposition qu'un Supercalculateur et le réseau mondial.

- C'est là le plus gros problème. Il va falloir composer avec le travail. Et cette fois, ce sera encore plus difficile à gérer que du temps où nous étions à Kadic. Yumi va être obligée de s'absenter un certain temps, si elle veut rester ; Ulrich, il faudra compter une heure pour l'aller et retour depuis ton bureau. Quant à Odd...

- Héhé, la chance n'a rien à voir là-dedans, c'est l'intelligence pure ! fit ce dernier, provoquant un éclat de rire général.

- Quant à moi, estima Yumi, je peux bien me permettre quelques semaines de vacances, tout le monde saura se débrouiller sans moi ! espérons juste que ça ne durera pas trop longtemps, sinon il faudra que je trouve autre chose...

- Quoi qu'il en soit, je me sentrais plus à mon aise si nous avions, pour éviter le surmenage...un autre Lyokô-guerrier disponible, plus près de l'usine que nous.

- Tu penses à quelqu'un en particulier ? demanda Odd.

- Oui, confirma Jérémie. Je propose de soumettre à un test mademoiselle Élisabeth Delmas.

• • •

- Alors, qu'en dis-tu ? demanda Jérémie, confortablement installé sur le siège de commande.

- Je...je sais pas trop, avoua Sissi, tremblante. C'est tout de même un peu énorme...je suis contente de vous retrouver, ce n'est pas ça ; c'est juste que toute cette histoire...

- Hé oui, nous avons vraiment un vrai secret au collège ! s'exclama Odd en riant. Là, pour le sens de l'intuition, faut reconnaître : chapeau !

- Tu as juré de garder le secret quoi qu'il arrive, rappela l'informaticien, extrêmement sérieux, fixant l'infirmière du regard. Bien sûr, nous ne voulons te forcer à rien. Mais il faut que tu nous garantisses que tu garderas le secret.

- Le secret ? mais enfin, cette chose ne pourra pas rester un secret bien longtemps. Enfin, votre machin vient de détruire la moitié de mon école ! c'est dangereux.

- Ce n'était pas prévu. Quoi qu'il en soit, ce genre de choses est déjà arrivé et ne pose absolument aucun problème, il faut que tu le saches.

- Aucun problème ? répondit Sissi, étonnée.

Ulrich intervint calmement :

- Aucun. Le Supercalculateur a le pouvoir de reconstruire ce qui a été détruit.

Sissi réfléchit un moment. Enfin, elle demanda.

- Qu'est-ce qui se passe si je parle ?

- Techniquement, rien, répondit Jérémie d'un ton rassurant. Nous ne te demandons pas de te taire. Simplement, si tu veux alerter les autorités, joue franc jeu avec nous.

La jeune infirmière demeura encore pensive un moment. Enfin, elle dit « Désolée », se retourna, et entra dans l'ascenseur. Juste avant que les portes se referment, Aelita lui lança :

- Réfléchis bien, Sissi ! sois sûre de ta décision !

Mais les caméras de surveillance montrèrent qu'après une brève hésitation sur le pont, Élisabeth Delmas, des larmes coulant le long de ses joues, furieuse contre elle-même, se sentant trahie et traîtresse, se dirigeait en dépit de tout remords vers la ville.

- Pauvre Élisabeth, nous l'avons bien peinée ! remarqua Odd.

- On dirait bien, soupira Ulrich. Elle est tout de même incroyable, Sissi. A la fois assez bien intentionnée pour avoir envie de ne pas nous causer de soucis, et assez effrayée pour cafter en dépit de ses désirs.

- Je crois plutôt que c'est une sorte de sens moral, de prudence préventive. Qui sait, peut-être est-ce nous qui avons tort ? remarqua Yumi.

- En tout cas, Odd, j'espère que tu seras plus gentil avec elle cette fois ! ordonna Aelita.

- Pourquoi donc ? je parie qu'elle a toujours beaucoup aimé me chamberer !

- Retour vers le passé, murmura Jérémie.

• • •

- Salut, copine ! annonça Yumi à la cantonade en entrant dans l'infirmierie.

Sissi poussa un hurlement et se rua au cou de son amie japonaise, délaissant un petit garçon dont elle était en train de désinfecter le genou ; sa surprise fut encore plus réjouie quand elle vit que les Belpois la suivaient, et elle les embrassa tous deux chaleureusement.

- Nous amenons avec nous le reste de la bande, annonça Jérémie. Je sais qu'il y a beaucoup de passé, mais considérons que de l'eau a coulé entre les ponts...

Ulrich se fit aussi agréable et sincère que possible, et échangea des bises chaleureuses avec une infirmière troublée de retrouver aussi soudainement un de ses ex. Il poussa même la bonne volonté jusqu'à dire qu'il regrettait la façon dont ça s'était terminé entre eux.

Heureusement, ce moment gênant prit bientôt fin : Odd, qui suivait, jaugea la jeune femme d'un œil niais, et lui balança sans ménagements :

- Mais enfin, comment notre Sissi a-t-elle pu se trouver un look aussi déplorable ? Vous êtes bien sûrs que c'est elle, les Einstein ?

- Moi, je suis bien sûre que c'est toi, Odd, en tout cas, rétorqua Élisabeth, piquée. Une calvitie synaptique aussi remarquable, c'est caractéristique !

- Merci du compliment, répondit Odd avec fierté. Ah, Sissi, ça fait plaisir de te revoir ; honnêtement, un sens de la répartie comme le tien, ça m'a manqué. Au fait, c'est quoi, une calvitie symptomatique ?

La tension était électrique entre Yumi, Ulrich et Sissi, à tel point que l'air à l'intérieur du triangle semblait s'épaissir et grésiller. Entre les farces d'Odd et les remarques de Jérémie, destinées à expliquer la perte de l'ordinateur perdu, et les offres d'Aelita, qui fonctionnaient comme une indemnité, l'atmosphère parvenait à se délier de temps de temps ; mais le triangle infernal reprenait sans cesse tous ses droits, et les amis auraient eu bien du mal à calmer la situation. Enfin, après que le gamin, lassé d'attendre, soit parti jouer au foot sans avoir reçu son pansement, les Belpois et Odd y allèrent chacun de son prétexte :

- Bon, c'est pas qu'il se fait tard, mais Sarles va me tuer si je reste plus longtemps.
- J'ai un rendez-vous dans dix minutes, je n'y serai jamais à temps !
- Bon, ben, c'était toujours aussi sympa, Sissi ! Faudra qu'on se téléphone.

Enfin, Élisabeth, Ulrich et Yumi se retrouvèrent seuls tous les trois, à faire semblant d'ignorer la lourdeur des regards qui circulaient, des remarques qui s'appuyaient, des retraits dans la conversation. Le jeune directeur d'entreprise s'efforçait toujours de relancer la conversation sur les vies des jeunes amies, et elles, d'insister sur le passé, le mode de vie, les nouveaux loisirs, les états de cœur d'Ulrich, et c'était à qui le ferait céder la première. Cette lutte souterraine s'exacerbait bientôt jusqu'à l'insoutenable, et Ulrich s'obstinait à garder l'intérieur de son âme secret ; il suait à grosses gouttes, une veine palpitait sur son front, il se sentait serrer les dents...

En fait, elles lui demandaient un choix, elles lui demandaient d'être claire, et sous des aspects amicaux, se déchiraient violemment le droit de le posséder, pour en faire ce qu'elles voulaient : si Yumi gagnait, ce serait comme toujours, un refus perpétuel ; si Sissi l'emportait, ce serait une simple victoire, où il n'y aurait même plus d'amour ! Ulrich ne voulait pas parler, il ne voulait blesser aucune de ces deux filles qu'il connaissait et respectait, et il les voyait se rabaisser, se traîner mutuellement dans la boue, s'affronter comme des chiffonnières – oh, avec toute la discrétion du monde, certes, mais avec au moins autant de surnoiserie...

Enfin, il n'y tint plus : il se mit à chercher la première vacherie qui lui venait à l'esprit. Dès qu'il tint une idée qui lui parut convenable, il se mit à orienter la discussion vers les affaires de cœur. Il les sentit jouir, les andouilles : sur ce terrain-là, qu'il était facile de lancer la question nue, d'un air indifférent, presque amusé – c'était du passé, après tout.

- Tout de même, avoua-t-il enfin, il y a quelque chose que je regrette.
- Quoi ? demandèrent-elles, avec une curiosité faussement innocente.

Monsieur Stern se délecta d'avance de la phrase qu'il préparait depuis maintenant près d'une minute.

- C'est que vous ne soyez pas sorties ensemble. Vous auriez compris ce que j'ai enduré !

En parfait goujat, Ulrich Stern savourait sa victoire. Il les avait envoyées bouler, toutes les deux ! sous prétexte de compléter le triangle amoureux, avec une élégance suprême, il leur avait signifié sa colère, sa fierté, son dédain ! Enfin, il avait mis fin à cette lutte.

Mais, à sa grande surprise, Yumi goûta tout le piquant de sa réplique, et éclata de rire. Son

masque tomba. La jeune japonaise posa ses yeux amusés sur lui. Alors Ulrich Stern s'évanouit dans leur noir profond et uniforme, si pénétrant au milieu de la pâleur paisible de sa peau ; alors Ulrich Stern comprit qu'il avait perdu.

Cycle 2

Section 5

Une fois de plus, la Bonne Franquette était tout à fait vide. A une heure aussi tardive, il ne restait que la bande de vieux copains, et le patron, accoudé au comptoir, qui ne faisait plus semblant de travailler et écoutait ouvertement la conversation rebondir de blague en blague, passant par des évocations de vieux souvenirs et de gens qu'ils n'avaient plus revus depuis des années. Il commençait d'ailleurs à bien la connaître, cette bande de potes : la japonaise, le grand blond maigrichon qui, dès qu'il ne mangeait pas, déplaçait son ordinateur et ne le quittait pas des yeux, même en parlant et en riant, sa copine aux cheveux rose chewing-gum, qui parlait toujours de musique, le petit requin d'entreprise, qu'on aurait cru éternellement sérieux et taciturne, s'il n'avait pas ce penchant inattendu pour les allusions dignes des esprits les plus mal tournés qu'il ait jamais connus, et le blondinet au look bizarre, ultra-vantard et éternellement agité. Le patron avait l'impression de connaître leurs caractères, leurs goûts, même leurs histoires, comme s'il était lui-même leur pote depuis un bail.

Soudain, au milieu d'une longue tirade d'Odd sur la finale du concours Skate-Gourmet, le blondinet intervint en pointant quelque chose sur l'écran de son ordinateur :

- Regardez donc qui c'est, sur cette photo des anciens élèves !

La bande se massa tout d'un coup derrière le petit écran. Le patron fronça les sourcils. Il se demandait qui ça pouvait bien être, sur la photographie, pour attirer ainsi l'attention !

- Hé, patron ! cria soudain Odd d'un ton enjoué. J'ai encore la dalle, je prendrais bien deux desserts du chef !

- Ha ha, mon bonhomme, on veut m'envoyer en cuisine ? Mais c'est que je commence à bien te connaître, lança le patron avec un rire franc, sortant de dessous du bar deux assiettes déjà prêtes, dégoulinant de crèmes et coulis de mille parfums.

Un changement de stratégie s'imposait.

- Dis-moi, Odd, tu me laisseras goûter ? susurra Aelita à son oreille tandis que le patron servait.

- Hein, quoi ? tu veux picorer dans mon dessert ? Holà, pas touche : le dessert, c'est sacré ! affirma le jeune homme d'un ton sentencieux.

- Oh, je t'en prie, Odd, rien qu'un petit bout, surenchérit Yumi en lui coulant un regard doux.

- Maintenant, c'est toute une bande de morlafs qui me poursuit ? Rêvez toujours, c'est à moi, c'est pour moi ! Vous n'avez qu'à commander les vôtres !

- Dans ce cas, deux desserts pour les dames, patron ! commanda Jérémie.

De dépit, le chef de l'établissement jeta son torchon à terre et descendit l'escalier en maugréant quelque chose du style : « Pas de problèmes ! »

La table entière éclata de rire. Ulrich félicita les filles pour leur plan, Odd demanda de quel plan il s'agissait, et Aelita piqua une bouchée dans son fondant au chocolat pendant que Yumi lui expliquait que l'attaque menée à son dessert n'était qu'un prétexte pour éloigner le fâcheux.

- Bon, choses sérieuses, coupa Jérémie avant qu'Odd n'ait eu le temps de se demander pourquoi sa deuxième assiette avait comme un air différent d'avec la première. Le débriefing de la mission d'aujourd'hui promet d'être passionnant.

- Plus que la mission elle-même, j'espère ! lança Odd. Passer trois heures dans la mer numérique à chercher des fragments de données, je le ferai pas deux fois, non merci !

- Si tu veux, la prochaine fois, on peut prévenir XANA pour qu'il nous envoie des compagnons de jeu, ironisa Ulrich.

- C'était peut-être pénible, Odd, mais ça en valait la peine ! affirma Jérémie.

- Encore des informations sur XANA, ça me fait une belle jambe, ton bla-bla informatique !

- Tout à fait. J'ai en fait découvert que XANA ne peut pas encore créer de Réplikas. Il travaille à se développer, mais pour pouvoir créer un Réplika de Lyokô, il doit d'abord récupérer des données complètes sur chaque territoire. Sans ces données, il n'a aucune prise extérieure sur les Supercalculateurs, ni sur le monde réel.

- Et qu'est-ce qui l'empêche d'accéder à ces données ? demanda Yumi.

- Nous, tout simplement, répondit Jérémie. Pour qu'il récupère les données nécessaires sur un territoire, il doit en avoir activé toutes les tours au moins une fois. Depuis son retour, XANA n'a activé en tout que trois tours différentes. En outre, il doit les garder activées plus de dix minutes, ce qui ne s'est jusqu'ici produit qu'une fois.

- Mais cela ne règle pas le problème, remarqua Aelita. Réplikas ou pas, XANA est toujours dans le réseau mondial : à n'importe quel moment, il est en mesure de se télécharger dans une clé et de remettre ça. Allez savoir, peut-être est-ce déjà fait ! La seule solution, ce serait de lancer un SMA pérenne, n'est-ce pas ?

- C'est la solution pour laquelle je penche, confirma Jérémie. Mais il apparaît que XANA est différent...un peu comme si le programme s'était volontairement mutilé pour être moins vulnérable, vous comprenez ?

- Moi pas, déclara Odd en enfournant son deuxième dessert.

- Disons que le programme de Jérémie ne peut plus neutraliser XANA parce que XANA a changé, expliqua Yumi. Un peu comme si Achille s'était enlevé une jambe.

- Ben qu'est-ch'que ça fait ? interrogea Odd, la bouche pleine.

- Plus de jambe, plus de talon.

- Tout ça pour nous dire qu'on va encore devoir fouiller le réseau ! y'en ai marre, moi, ch'veux un peu d'action !

- Côté action, on va être servis, Odd : désormais, il faudra désactiver les tours dans un délai de moins de dix minutes.

- Attends une minute, Einstein ! interrompit Ulrich en fronçant les sourcils. En speedant, dix minutes, c'est le temps qu'on met pour aller à l'usine ! Comment veux-tu qu'on fasse ?

- C'est là que ça devient vraiment génial : désormais, grâce à un système de boucliers, le

SuperScan nous avertira non plus quand une tour est activée, mais quand elle est attaquée par XANA : en gros, nous saurons environ vingt minutes à l'avance que XANA a l'intention d'activer une tour.

- T'aurais pas pu inventer ça il y a dix ans ? rétorqua Ulrich, de mauvaise humeur. Ça nous aurait tout de même facilité la vie !

- Et donc, c'est tout ? s'enquit Odd. XANA peut pas faire d'autres Lyokô avant d'activer des tours et il faudra retourner un aprèm' dans la capsule du Skid ? Tu parles d'un débriefing passionnant !

- Je crois que Jérémie s'attendait à ce qu'on lui donne quand même quelques avis en live sur le nouveau Skidbladnir, supposa Yumi. Pour ma part, je dois avouer : le bois sculpté façon vaisseau viking ancien avec la proue en tête de dragon, ça m'a bluffée...

- C'est gentil, Yumi, murmura l'informaticien en rougissant. Mais ce n'est pas l'affaire. En réalité, j'ai gardé le meilleur pour la fin.

Il prit la main de son épouse et s'abîma dans un regard amoureux.

- Vous vous souvenez cette espèce de fantôme que vous avez croisé dans la mer digitale ?

- Les traces de données, rappela Aelita. Tu as trouvé pourquoi elles ont subsisté ?

- Non. En revanche, je sais à quoi elles correspondent, affirma le génie. Cette nouvelle va tous vous étonner, mais surtout, il ne faut pas s'emballer. C'est un fragment d'ADN humain.

Un lourd silence se fit autour de la table. Odd en oublia de lécher son assiette. Insensiblement, tous les regards se tournèrent vers Aelita. Jérémie lui serra la main.

- Tu penses que c'est celui de mon père, soupira-t-elle.

- Bien sûr, c'est ce que j'ai tout de suite pensé, affirma-t-il avec autant de douceur que possible. J'ai effectué des tests de comparaison. D'après ce que j'ai pu reconstituer, c'est un bout du chromosome X, qui cumule plusieurs allèles rares. Incompatible avec les deux chromosomes de Yumi ; mais chez toi, ce morceau est compatible à 50% avec chacun des deux chromosomes. Étant donné que nous parlons d'allèles rares, je pense que...

- Tu penses, mais non ! s'exclama Aelita, qui se prit la tête entre les mains en pleurant. Si c'est un fichier fantôme, une trace, il peut très bien venir d'ailleurs. C'est peut-être d'une base de données ADN, ou d'un centre de recherches, que ce mystérieux fichier est originaire...

- Aelita, l'interrompit son mari, et, lui saisissant les poignets, il la regarda droit dans les yeux. Aelita, la nomenclature et l'écriture du fichier ne mentaient pas. Ce fichier est le résultat d'une virtualisation. Aelita, ce fantôme était une trace de ton père.

• • •

L'annonce laissa un silence pénible s'ancrer autour de la table. Aelita sanglotait dans les bras de son mari ; les trois Lyokô-guerriers demeuraient stupéfaits, comme pétrifiés. Enfin, timidement, Yumi osa rompre cet instant de malaise.

- Heu...Jérémie, tu as dit qu'il ne fallait pas...s'enflammer, c'est ça ? Pourquoi donc ?

- Ah, oui, oui, ne nous emballons pas, répondit distraitement Jérémie en passant une main

compatissante dans la chevelure de sa femme. Il la redressa, elle tremblait. Il tenta de mettre autant de douceur qu'il en avait dans ses prunelles, et plissa des yeux ; il la vit sourire.

- Continue, insista-t-elle, la voix cassée, des pleurs séchés sur les joues.

Le jeune homme se redressa, et déclara gravement :

- La quête qui consisterait à ramener Franz Hopper à la vie, si nous l'entreprenons, n'est pas certaine d'aboutir. Des fichiers traces – c'est un véritable miracle qu'il en existe ! et plus encore, que nous les ayons trouvés. Allez savoir comment les autres fragments peuvent se comporter, pour peu que nous les trouvions – pour peu qu'il y en ait vraiment d'autres. J'insiste : c'est une entreprise qui nous prendrait énormément de temps, et qui aurait très peu de chances d'aboutir. Mais voici ce que je propose : faisons du sauvetage de Franz Hopper une de nos priorités, au même titre que la victoire contre XANA. Qui vote pour ?

- En gros, tu nous demandes des heures sup' dans le Skid ?

- J'ai compris, Odd : les prochaines fois, tu pourras sortir en solo, pour augmenter le périmètre de recherche.

- Je vote non, déclara Ulrich sombrement.

Tous se tournèrent vers lui, étonnés par sa décision rapide.

- Je suis désolé, Aelita, ajouta celui-ci. Je n'y crois pas trop. On dirait plutôt un piège de XANA. Et puis allez savoir si ce n'était pas précisément ce fragment que Franz Hopper passait sa vie à chercher dans la mer numérique.

Il ne restait plus que trois votes à faire. La tension était lourde. Chacun avait l'impression de tirer à la courte paille le droit de décider pour le groupe de la vie ou de la mort d'un homme.

- Je vote oui, annonça Yumi. La mort, c'est assez important pour tous les sacrifices.

La tension monta d'un cran. Enfin, Odd se décida :

- Je sais que c'est moralement mauvais, mais je crois qu'il n'y a pas d'autres fragments de quoi que ce soit là-bas. Je vote non.

La décision revenait donc toute entière à Aelita. Celle-ci avait déjà pris une décision ; elle s'y tint avec un calme sans remords.

- Je vote non.

- Hein ? quoi ? s'étonna Jérémie. Non ? mais qu'est-ce qui se passe si on trouve un autre fragment ?

- Je reconsidérerai mon vote, répondit Aelita avec la même impassibilité. Pour le moment, il faudra te contenter de ça.

- N'aie crainte, je m'y fais, dit Jérémie, sans parvenir à dissimuler le dépit dans sa voix. Allez, fin du briefing, place aux desserts ! Ils ne devraient plus tôt tarder, maintenant.

En effet, à peine le jeune homme avait fini sa phrase que la porte de la cuisine s'ouvrait, et que le patron arrivait avec les deux desserts des dames, riant et gai luron. Jérémie, qui se sentait mal à cause de la décision du groupe, regarda d'un air maussade les plats sucrés atterrir sur la table, en pensant que la note serait encore plus salée que d'habitude. Amer, il fit un signe discret au chef pour demander l'addition ; il préférait en finir au plus vite.

La discussion allait son train, quelques rires fusaient encore çà et là, Jérémie réglait en grimaçant les quelques 300 euros que coûtait le repas : la soirée se mourait lentement, tous avaient l'estomac bien rempli, et n'attendaient plus qu'une bonne nuit de sommeil pour terminer cette journée épuisante. Cela n'allait pas durer.

- Quoi ? s'écria Yumi en entendant l'alarme du SuperScan se mettre en route.

- C'est pas vrai, pas maintenant ! râla Ulrich.

- Oh, décadence ! vociféra théâtralement Odd. Y'a plus de respect, vraiment ! Franchement, ce bon vieux...

- On ferait mieux de se mettre en route tout de suite, coupa Jérémie en se levant, pour empêcher que l'autre commette une indiscretion. Merci pour votre accueil ! lança-t-il au patron en franchissant la porte du restaurant.

Presque aussitôt, la porte claqua. Tout le monde était parti. Il ne restait que le patron dans la salle, seul, qui continuait d'astiquer son verre, stupéfait. Une fois de plus, la Bonne Franquette était tout à fait vide.

• • •

- Et ce n'est pas tout ! s'exclama Albert, enthousiaste. Cet ordinateur surpuissant, installé dans une usine complètement abandonnée à deux pas du collège, d'après ce que j'ai découvert hier soir, génère une sorte de monde virtuel en 3D ! Et je pense que les grands bidules à l'étage -2 ont un rapport avec ce monde virtuel !

Il attendit avec une certaine fierté la réaction de Kevin Bougnon, un petit gamin un peu fort, et d'Adèle Desanges, une fille aux traits fins, encadrés entre deux mèches rigides de cheveux rouge sombre. Il n'y avait rien à faire : ses deux copains ne comprenaient absolument pas où il voulait en venir. Il se demanda un moment si faire part de sa découverte à ses amis en valait vraiment la peine.

- Je suis désolé, mentit-il en serrant les dents. Je ne suis pas assez explicite. Ces tubes sont apparemment capables d'effectuer un scan complet de la structure moléculaire d'un corps ; mais cette technologie est tellement incroyable que j'ai du mal à y comprendre quoi que ce soit. En revanche, leur rôle me paraît évident : j'ai trouvé des programmes, dans l'ordinateur, dont le rôle semble être d'activer les scanners, et d'effectuer un transfert de data vers...ce monde virtuel, Lyokô. Et inversement.

Nouveau silence. Adèle et Kevin se grattèrent le tête. Enfin, Adèle osa prendre la parole.

- Écoute, Albert, nous sentons bien que nous passons à côté de quelque chose d'énorme, d'évident pour toi, mais nous ne comprenons toujours rien. Pense que nous ne sommes pas des passionnés d'informatique, nous ! C'est incroyable de trouver une installation pareille ici, mais faut admettre, ça fiche la pétoche !

Le petit bonhomme balança ses jambes d'un air agacé, puis sauta du vieux fauteuil.

- En gros, je n'en suis pas tout à fait sûr, mais l'idée c'est : tu montes dans le scanner, tu es désintégré, et tu réapparaîs dans un monde virtuel en 3D. Plus processus retour.

Les deux autres collégiens écarquillèrent les yeux. Ils n'en revenaient pas de voir Albert causer aussi tranquillement de choses aussi impressionnantes.

- Monde virtuel ? souffla Kevin.

- Désintégré ? soupira Adèle, la voix serrée.

- Je suis convaincu que vous n'avez aucune crainte à avoir, les rassura Albert en souriant. Je vous assure, aucun scientifique n'aurait laissé ça là si cette machine n'avait pas été conforme à ses vœux.

- Justement, je ne vois pas de scientifique dans le coin, objecta Adèle, méfiante. Tu penses vraiment que c'est un bon signe ?

- Peut-être est-il mort avant d'achever son œuvre, conjectura le petit mordu d'informatique. Dans ce cas, c'est à nous de reprendre le flambeau et de faire avancer la science.

- La science, tu parles ! tu ne comprends pas la moitié de ce qui se passe ici. Je ne suis pas sûre que tu comprends bien l'enjeu dont il s'agit, Albert ! sinon, tu monterais toi-même dans cette machine infernale avant d'essayer de nous y envoyer.

Le petit intellectuel tressaillit ; il ne s'attendait pas à une accusation aussi impitoyable. De mauvaise foi, il se convainquit qu'il n'avait jamais envisagé de les envoyer comme cobayes, et l'affirma bien haut.

- Je voulais seulement vous montrer ce truc. C'est vraiment géant, avouez !

- Tu sais, je comprends mieux pourquoi, à l'école, tu as peu d'amis, lui lança Adèle en pleine face. Je croyais qu'ils ne supportaient pas la différence ; je vois aussi que tu n'as aucun sens moral, aucune considération pour les autres. Il n'y a que toi, dans ton monde de savant fou. Envoie-toi tout seul dans ton monde si tu veux, je ne viendrai pas te chercher !

Elle fit demi-tour brutalement en enjoignant Kevin de la suivre. Mais celui-ci ne bougea pas. Il resta tout à fait immobile. Exaspérée, elle lança aux garçons qu'ils étaient aussi crétins l'un que l'autre, et se mit à grimper l'échelle.

Arrivée au rez-de-chaussée de l'usine, pleurant, bougonnant et traînant des pieds, les mains enfoncées dans les poches, Adèle se mit en chemin pour regagner sa chambre. Cette expédition méga-cool n'était en fin de compte rien d'autre que la preuve que ce n'était pas parce qu'on était marginal qu'on était forcément quelqu'un de bien et d'intéressant. Une sorte de grand désespoir s'empara d'elle, comme un doute qu'il y ait quoi que ce soit de bien dans le genre humain, sur cette planète, dans l'univers tout entier : rien d'ignoré à faire valoir, rien qui ne vaille la peine d'exister.

Elle se sentit secouée d'un rire ironique. Quoi ? encore des doutes existentiels ? Malgré toute sa fierté d'être une jeune adulte équilibrée et certaine de ses valeurs, Adèle n'était donc encore qu'une misérable adolescente, perdue entre espoirs et recherches. C'était donc ça, avoir treize ans : se croire adulte, et pleurnicher l'instant d'après. Valait-elle vraiment mieux que ce fou d'Albert ou cet idiot de Kevin ? après tout, outre son aspect surnois, c'était avant tout le fait qu'il se croie plus important que tout le monde qu'elle reprochait à Albert.

Mais elle fut soudain tirée de ses pensées songeuses par un bruit, comme des clameurs qui résonnaient dans l'air. Un groupe d'adultes entraînait dans l'usine, et leurs voix qui résonnaient entre les murs semblaient venir de partout autour d'elle. Effrayée, Adèle se cacha dans un coin que formait le mur avec un bloc qui devait abriter une sorte de hangar, d'après ce qu'elle supposait. Elle entendit de grands bruits ; les adultes semblaient atterrir. C'étaient deux hommes en train de discuter.

- En tout cas, disait Ulrich, j'adore l'idée de ne plus avoir à se presser en se demandant quelle attaque XANA a encore bien pu lancer !

- Je compterais pas trop là-dessus, si j'étais toi. D'après ma montre, ça fait bien dix-huit minutes qu'on a quitté le resto ! répondit Odd. Et tu connais les machins de Jérémie : s'il dit « à peu près vingt minutes », entends un quart d'heure !

- Bof, moi je le trouve plutôt fiable, en général, répondit Ulrich.

- Malheureusement, Odd a raison, concéda Jérémie en arrivant à son tour en même temps que Yumi. XANA est assez fort pour contourner une partie des systèmes boucliers : la tour est activée depuis plus de deux minutes. Il n'y a pas une seconde à perdre : vous foncez aux scanners, je descends au labo par l'échelle.

Soudain, un grand bruit jaillit des profondeurs ; horrifiée, Adèle comprit qu'il s'agissait d'un ascenseur. Il apparaissait que ce laboratoire secret n'était pas si secret que ça, en fin de compte ; qui étaient ces hommes ? sans doute des sortes de savants fous, assez fous pour se désintégrer eux-mêmes. Elle n'osait même pas imaginer ce qu'ils feraient à ses amis quand ils les trouveraient. Peut-être Kevin serait-il poussé de force dans ces tubes, et Albert deviendrait-il lui-même un cobaye. Elle se recroquevilla dans son coin, et l'usine toute entière s'assombrit, se glaça tout d'un coup. Ce fut alors qu'elle vit une sorte de grand bonhomme maigre à la longue chevelure blonde, vêtu d'une blouse blanche de scientifique, surgir de derrière le bloc et courir vers l'échelle. Elle se mit à trembler ; elle n'avait aucune idée de ce qu'elle pouvait faire pour avertir ses amis. Ils seraient inexorablement découverts.

Adèle se ressaisit. Elle commençait à perdre la tête, ce qui était normal dans ce type de situation. L'important, c'était qu'elle n'avait pas été découverte, et que si vraiment ces gens étaient mal intentionnés, elle pourrait toujours aider Albert et Kevin en bénéficiant d'un effet de surprise. Elle attendit que la porte de l'ascenseur se soit refermée ; puis, aussi discrète que possible, elle se faufila à la suite du scientifique, vers l'échelle qui menait au labo.

Cycle 2

Section 6

Albert pianota un moment devant l'écran, après le départ d'Adèle. Il était pensif ; dans sa tête, des idées pleines de rancœur se mélangeaient à des échos des propos de son amie. Il n'avait pas besoin d'elle, mais il fallait reconnaître que c'était dangereux ; elle lui avait porté un coup bas en l'attaquant sur sa réputation, mais n'était-il pas vrai que la solitude l'avait aigri ? Et même si il avait l'impression de savoir ce qu'il faisait, aurait-il eu le courage de se mettre lui-même dans un de ces machins ?

- Envoie-moi, dit calmement Kevin en lui mettant une main sur l'épaule.

Albert le regarda avec de grands yeux.

- Tu es certain ? tu sais, je crois qu'en fait, elle n'avait pas tout à fait tort. Et qu'est-ce que je fais, moi, si tu es désintégré ?

- Envoie-moi, répéta Kevin. Je ne crois pas ses histoires. Je veux voir à quoi ça ressemble.

- Bon...OK, si tu insistes...marmonna Albert, surpris. Enfin, je sais pas si je devrais, mais...

Mais son copain était déjà parti, en train prêt à descendre à la salle des scanners.

- Très bien, grommela pour lui-même Albert en commençant à paramétrer le programme de matérialisation. Du calme. Rien de grave ne risque d'arriver. Tout est sous contrôle. De toute façon, une machine aussi puissante doit être dotée de procédures de contrôle...Tu es prêt, Kevin ? demanda-t-il après avoir branché les haut-parleurs du niveau inférieur.

- Je suis déjà dans un des scanners, répondit ce dernier. Le numéro 2.

- Très bien...alors on y va. C'est un grand voyage pour l'humanité. Tu seras le premier être humain à passer à travers une procédure de virtualisation.

- Tout à fait faux ! protesta une voix courroucée. JE suis le premier être humain à avoir fait ce voyage !

Albert fit pivoter son siège et manqua d'en tomber. Le mur du laboratoire venait de s'ouvrir, et derrière, il y avait comme une sorte de sas, dont sortirent deux hommes, un en costume noir et un autre vêtu...absolument n'importe comment. Un troisième homme, un grand gringalet en blouse blanche de scientifique, sauta de l'échelle.

- Techniquement, Odd, les premiers être humains à avoir fait le voyage sont Aelita et son père, rectifia le type en costume.

- Si ça c'est pas une surprise ! s'exclama le gars en blouse en s'avançant vers le collégien. Des

jeunes ont envahi l'installation.

Vif comme une bête traquée, Albert Steigne sauta de son siège et bondit de l'autre côté du laboratoire, prêt à s'échapper.

- Réagis pas au quart de tour comme ça ! s'exclama Jérémie en prenant place sur le siège. Nous ne te ferons pas de mal ; pour le moment, nous avons d'autres chats à fouetter que vous, croyez-moi. En revanche, ce serait bien qu'on puisse parler un petit peu après avoir sauvé le monde. Si ça ne te dérange pas, tu peux rester dans ton coin une dizaine de minutes ?

Albert déglutit. Ces gens semblaient plutôt rassurants, mais en cas de conflit, il était certain de ne pas pouvoir s'échapper : le gringalet l'aurait rattrapé en deux enjambées.

- Bon, vous filez aux scanners, rejoindre les filles. La tour activée est dans le territoire de la banquise, au Sud-ouest de votre position de virtualisation, à deux minutes en véhicule. Cette manche sera serrée.

« Problème dans la salle des scanners ! » cria Yumi.

- Qu'est-ce qu'il y a ? s'écria Jérémie, suant à grosses gouttes face à ce coup imprévu qui rendait la lutte encore plus difficile.

« Soit le gamin est capable de lancer des éclairs avec les mains, soit XANA a trouvé le moyen de contrôler les êtres humains en dissimulant ses traces ! »

Jérémie jura.

- La cavalerie arrive, annonça-t-il. Le gosse en haut n'a pas posé de problèmes pour le moment. Aelita et toi, je vous envoie. Le gamin ne doit surtout pas

« Nous sommes en position, Jérémie. Dépêche-toi ! »

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda Albert, inquiet. Je peux faire quelque chose pour aider ?

- Tu ferais mieux de te taire pour le moment, répliqua Jérémie en lançant les transferts, un rien sur les nerfs. Les explications, c'est pour plus tard.

Soudain, le collégien se rua sur l'informaticien et lui décocha une droite qui le jeta à terre et prit sa place devant les écrans de contrôle.

- Rien ne se fera ici sans mon accord ! décréta-t-il. Ces dames seront dévirtualisées dès leur arrivée !

Mais notre informaticien s'était déjà relevé, et ripostait, prêt à en découdre pour protéger Yumi et Aelita. Il fallait admettre que celui lui faisait un drôle d'effet de combattre un ennemi plus petit que lui ; mais derrière le garçon, il voyait clairement le spectre. Il délogea XANA de son trône et le lança contre le mur, où il se mit à grésiller, déformé par des bugs informatiques ; il profita du bref répit que lui accordait le KO du nouveau spectre pour terminer la virtualisation de ses amies et leur envoyer les bécanes.

- Odd, Ulrich, quelqu'un ! appela-t-il j'en ai un de plus sur le dos !

« Tu nous excusera, Einstein, mais notre cancrelat à nous, il est plus coriace, c'est une sorte de petit gros costaud ! » répondit Ulrich entre deux cris de douleur et de rage.

Ces manipulations n'avaient pris que quelques secondes ; c'était déjà assez de temps pour que le spectre se relève et revienne à la charge, les mains brûlantes et lançant des éclairs. Jérémie esquiva le coup et s'appêta à riposter ; mais soudain, quelque chose tomba du plafond et écrasa Albert.

- Ça alors, mon vieux, je savais que tu avais tes défauts, mais une trahison pareille, je ne l'aurais pas cru ! s'exclama Adèle.

Elle aida Jérémie à se relever.

- Je ne sais pas ce qui lui a pris, tenta-t-elle d'expliquer d'un ton désolé. Sincèrement, je ne le croyais pas capable...

- Pas de désillusions pour le moment : ton copain n'est pas lui-même. Essaie de l'envoyer dans l'ascenseur, s'il te plaît. Je me charge de le bloquer. Quand on aura réglé tout ça, nous vous expliquerons tout.

- Réglé tout ça quoi ? s'écria Adèle, tout à fait paniquée. Comment ?

- Fais-nous seulement confiance, insista Jérémie en appuyant bien sur chaque mot. Ça se joue dans un monde virtuel. Explications pour plus tard !

Adèle hésita un moment, puis saisit son ami inanimé par les épaules pour le traîner dans l'ascenseur, incertaine de ce qu'elle était supposée faire. Peut-être faisait-elle confiance à ces inconnus ; en tout cas, elle agissait comme ils le lui demandaient, se rendit-elle compte à mi-chemin. Soudain, Albert remua ; son visage se crispa en une grimace particulièrement mauvaise, et il tenta de frapper la collégienne. Celle-ci recula en hurlant, horrifiée par son ami dont la main brillait de milles feux. Tout à coup, ce dernier s'effondra, assommé par le grand type en blouse.

- Allez, soupira-t-il, finissons le travail.

Jérémie aida la petite à porter le corps inanimé jusque dans l'ascenseur, puis, aussi vite qu'il put, regagna son siège, et verrouilla toutes les portes.

- Ulrich, Odd, comment ça se passe en bas ?

« Ça chauffe, dans le coin ! » répliqua Odd. « J'espère que Yumi et Aelita s'en sortent bien sur Lyokô ! »

•••

Les deux femmes atterrirent dans un gigantesque tas de neige, dont chacun des flocons était aussi détaillé que les pétales des fleurs dans le territoire de la forêt. Elles les prirent dans leurs mains, où ils se mirent à fondre, laissèrent tomber l'eau qui se changeait en gouttes de glace, et regardèrent tout autour d'elles la pureté de la glace aux milles reflets, et du ciel nuageux.

- On dirait un tableau, soupira Aelita, émerveillée.
- Nous prendrons le temps de nous émerveiller plus tard, lança Yumi pendant que les véhicules apparaissaient. Pour le moment, on fonce à la tour.

Une petite surprise les attendait. Au lieu des usuels Overwing, Overboards ou Overbikes, deux luges sculptées dans la glace, véritables objets d'art, étaient apparues.

- Dis-moi, Aelita, ton mari est devenu un véritable poète avec le temps.
- Que veux-tu ? je l'ai bien formé, répliqua la jeune femme, riante, en enfourchant un de ces nouveaux véhicules.

Ce dernier se mit aussitôt à glisser à toute vitesse dans la direction qu'elle désirait, précédé d'un nuage de paillettes et de flocons volants. En regardant plus attentivement, notre héroïne put déceler dans cette nuée confuse comme des poils blonds et pattes de loup qui s'agitaient d'avant en arrière. Un moment après avoir acquis la certitude que ces nuées devaient être des ébauches de chiens de traîneau, elle osa enfin crier : « Yah ! » ; il y eut comme un claquement de tonnerre, et la luge, qui déjà allait à toute vitesse, accéléra brusquement, doublant sa vitesse. Yumi rattrapa Aelita en hurlant sa joie. La tour se dessinait déjà à l'horizon.

- C'est magnifique ! s'écria la japonaise, prise d'excitation.

Bientôt, les traîneaux s'arrêtèrent, projetant de grandes gerbes de neige et de glace pilée devant eux, qui dessinèrent de douces flammes bleues sur le sol uni de la banquise.

- Voyons voir ce que XANA nous réserve cette fois, siffla Yumi en dépliant ses éventails.
« Deux monstres inconnus et cinq colibris, tout autour de la tour ! on peut dire que vous avez été gâtées. Il ne vous reste que quatre minutes ; mais ce serait bien que vous ayez fini avant, Odd est au tapis et Ulrich ne pourra pas en encaisser beaucoup plus. » lança à toute vitesse la voix de Jérémie entre deux soupirs essoufflés.
- Reçu, Jérémie ! répondit Aelita. Elle déplia aussitôt ses ailes et fonça vers le halo rouge de la tour. Yumi, quant à elle, se téléporta juste au pied de la tour.

L'accueil fut rude. Outre les oiseaux cracheurs de feu, la japonaise dut éviter les attaques de deux espèces de pingouins gigantesques, qui lançaient en rafale des lasers de leur bouche en se dandinant sur leurs grandes pattes plates. Par bonheur, leurs grands ventres blancs étaient une cible facile ; après quelques cabrioles et roues, Yumi eut enfin l'occasion de lancer son éventail, qui se planta dans l'un d'eux comme dans du beurre ; l'oiseau bleu et blanc explosa aussitôt.

- Si c'est comme ça que tu as remplacé tes blocs, XANA, tu as perdu au change ! s'écria-t-elle, euphorique.

Malheureusement, les colibris demeuraient toujours aussi invisibles, et deux de leurs tirent atteignirent Yumi, au bras et à la cheville ; elle tomba, roula, et envoya son éventail restant à

l'aveuglette, espérant toucher un de ses ennemis au hasard ; l'instant d'après, elle se téléportait, et ramenait ses armes à elle par télékinésie. Les monstres suivaient, visibles cette fois. Elle se jeta sur le côté. Ses éventails, avant d'arriver dans ses mains, firent deux victimes supplémentaires ; elle les lança ensuite dans la direction du pingouin : l'un d'eux explosa un des trois colibris, l'autre fonça droit sur l'ennemi ; mais celui-ci leva son aile, dans laquelle l'éventail se planta avec un bruit de métal.

Surprise, Yumi jura. Les ailes agissaient comme des boucliers ; cela compliquait la situation. Le grand oiseau pencha son bec vers l'arme, l'arracha, et d'un puissant mouvement de tête, la renvoya vers la jeune femme. Celle-ci tenta de le dévier par télékinésie, mais il était trop tard ; la dernière chose qu'elle vit avant d'être dévirtualisée, c'était un des champs de forces roses d'Aelita, qui entourait bientôt le monstre, et le fit exploser.

Aelita était désormais seule face à deux colibris. Une idée lui vint soudain. Elle monta en flèche, suivie par les deux oiseaux, qui lançaient leurs boules de feu ; elle monta aussi haut et aussi vite qu'elle put, au-dessus de la brume du décor, à travers les nuages ; puis soudain, elle s'arrêta, généra le plus grand champ de force qu'elle ait encore créé, et le lança contre ses assaillants. Elle redescendit aussitôt, sans croiser aucun ennemi. La voie semblait libre jusqu'à la tour.

- Jérémie, tu les vois ? demanda-t-elle. Il n'y eut pas de réponse. Elle ne voyait rien. Mais soudain, la voix de son amant lui répondit :

« Aelita, il n'y a plus un seul ennemi dans le secteur ! la tour est tout à toi ; il ne te reste plus qu'une minute pour la désactiver. Dépêche-toi ! »

L'ange de Lyokô sortit enfin de l'épaisse couche de nuages, et atterrit à une dizaine de mètres de la tour. Jérémie dégageait des torrents d'adrénaline, mais cela ne l'étonnait pas, étant donnée la situation dans le laboratoire – ce n'était pas la première fois qu'il subissait une attaque de XANA, et que la situation se rapprochait d'un stade critique. La jeune femme était confiante, elle était dans les temps ; elle s'avança sereinement vers la tour. Mais à peine avait-elle fait trois mètres, qu'à sa droite, il y eut comme un scintillement.

Aelita s'immobilisa, oubliant tout, la tour, le danger, XANA. Une sorte de voile pâle à demi translucide, troué et voletant, flottait à quelques pas de la tour. Un instant, elle crut que l'ombre grise allait s'évanouir dans la neige et la glace, mais son intensité revint. Un vent invisible l'agitait.

- Jérémie...murmura-t-elle.

Il n'y avait pas de réponse. Aelia sentait une étrange chaleur lui monter dans la poitrine – oui, une chaleur, sur Lyokô, la première qu'elle eut jamais sentie. Elle se dit que si elle avait été dans son corps, son cœur aurait battu la chamade, ses joues auraient viré au rouge, une fièvre folle se serait emparé d'elle...

Enfin, seule, la tête dans les nuages, elle brisa la réalité : comme si elle avait toujours su ce qu'elle devait faire, elle s'avança lentement vers le fantôme, en chantant, et posa ses mains sur lui, sans s'arrêter de chanter. Une lumière aveuglante envahit son champ de vision, et elle fut soudain comme envahie par une puissance extérieure, qui la possédait ; oui, c'était comme un torrent de force, un torrent qui coulait, furieusement, à travers elle, qu'elle devait avaler et qu'elle sentait

descendre dans son chant ininterrompu, car le fleuve le gardait éveillé malgré elle ; plus encore, Aelita n'existait plus, elle était comme une étape ou un pont, un découpage artificiel du monde, qui ne durerait pas. Puis tout s'arrêta.

Do, do, sol, sol, la, la, sol. Les notes, métalliques, résonnaient avec la régularité d'un métronome. Aelita sentait ses doigts heurter les touches d'ivoire du piano droit, encore et encore. Mais tout d'un coup, elle s'interrompit, et se retourna.

Il y avait quelqu'un devant elle, mais elle ne savait pas qui, elle ne voyait rien dans ce blanc uni. Cette personne dit quelque chose. Puis elle n'était plus là. Ensuite, Aelita allait se retourner de nouveau, et se remettre à jouer au piano.

Tout disparut juste après. Aelita était seule, près de la tour. Le fantôme avait disparu, il était parti.

La jeune femme se dirigea sans y songer vers la tour. Elle était tout en haut, posait sa main sur l'écran numérique. La tour était désactivée, Jérémie lui disait qu'il allait la ramener. Enfin, ses pieds d'abord, ses jambes ensuite, tout se transforma en cartes scintillantes, tandis que l'architecture de son corps disparaissait. Ce ne fut qu'alors qu'elle osa le penser.

Son père l'avait oubliée.

• • •

Lorsque le scanner s'ouvrit, Aelita en pleurs se retrouva face à des visages épuisés et affligés. Seul Odd, allongé contre un des scanners, semblait souriant, malgré une grave brûlure au thorax qui le lançait péniblement à chaque inspiration. Ulrich, maussade, avait du sang qui lui coulait du haut du front ; Yumi, des traces de griffures sur la joue. Dans un coin, près des deux autres scanners, la silhouette de Kevin se brisait contre le mur ; plus loin, c'était celle d'Albert, contre la porte brisée qui laissait voir la cage d'ascenseur.

Jérémie descendit l'échelle, visiblement éprouvé et las. Ses lunettes étaient brisées, et ses cheveux indiquaient qu'il était en train d'être électrocuté quand la tour avait été désactivée. Les portes, dans le fond de la pièce, coulissèrent juste après son arrivée, ouvrant l'accès à l'élévateur, dont le sol avait été troué.

- Chérie, soupira-t-il en boitant vers elle, chérie, qu'est-ce qui s'est passé ? tu étais au pied de la tour une minute avant la fin du compte à rebours ; que s'est-il passé ?

- Je n'ai pas réussi à réactiver la tour à temps ? murmura la jeune femme, sentant ses pleurs jaillir comme si un barrage avait lâché en bas de ses yeux.

- Tu avais cinquante secondes de retard, répondit Jérémie, s'accrochant à ses épaules. Cinquante secondes ! et comme tu le vois, nous aurions bien aimé que le carnage s'arrête un peu plus tôt...Alors, qu'est-ce qu'il y a eu ? d'autres monstres ? un piège ? la méduse ?

Mais Aelita n'était sûre de rien. Elle insistait pour que l'équipe monte au laboratoire avant de révéler quoi que ce soit. Yumi et Odd parvinrent enfin à raisonner Jérémie et Ulrich, dont les nerfs faillirent lâcher. On transporta les deux collégiens dans l'ascenseur en les plaçant à distance respectable du trou qu'un des spectres avait fait dans le sol pour sortir, puis ce fut le tour de Odd (qui avait tenté en protestant de se mettre lui-même debout). Dans le laboratoire, les deux garçons

inconscients furent allongés à côté d'Adèle, qui avait elle aussi donné du fil à retordre à Jérémie, et les Lyokô-guerriers s'assirent en cercle autour d'Aelita, qui tout en expliquant, pianotait fébrilement sur le clavier du centre de contrôle.

- Au moment de rentrer dans la tour, j'ai vu un autre fichier fantôme qui se promenait juste à côté. Sauf que ce fichier-ci était de dimensions bien plus considérables, et, qui plus est, il semblait instable. Je sais que je n'aurais pas dû, mais j'étais comme hypnotisée : je me suis approchée, je l'ai touché.

- Tu n'as pas fait ça, s'écria Jérémie, horrifié.

- N'aie pas peur, je chantais. Je suis vraiment navrée, mais je vous avais complètement oubliés ; j'avais même oublié la tour, j'avais oublié XANA. Ensuite, j'ai vu...des souvenirs de mon père...ou plutôt des fragments.

Elle demeura silencieuse un moment devant ses amis pensifs. Puis elle reprit :

- C'était très étrange. Je me souviens de cette scène, j'étais avec lui ; mais la voir de son point de vue, et constater que...je n'étais pas là...les informations me concernant...c'était comme incomplet...

Elle se leva du siège, et le présenta à Jérémie.

- Le fragment est là, sous tes yeux, dit-elle. Je l'ai récupéré.

Ce dernier se leva, comme en transe, sur le point de rentrer dans un monde sacré ; les autres le fixaient, comme si il allait toucher un cadavre dans sa tombe. Le silence fut si complet que les cliquetis du clavier résonnaient comme des barres de métal cognées les unes aux autres ; dans cette musique sinistre, pas un souffle humain, pas un bruissement de mouvement vivant, n'osait se faire entendre. Puis enfin, Jérémie cessa d'explorer les données. Il enleva ses lunettes et les posa sur le clavier, se passa une main sur le front en soupirant, et resta un moment sans rien dire.

- Qu'est-ce que ça donne ? demanda Odd dans un râle douloureux.

- Cela donne une bonne partie du patrimoine génétique de Franz Hopper, quelques éléments de son esprit, et surtout, le fonctionnement des fichiers fantômes.

- Traduction ? demanda Ulrich, qui comprenait ce que l'informaticien disait, mais pas où il voulait en venir.

- Le dossier Franz Hopper est complet à près de 30%, et nous serons bientôt en mesure de traquer les autres traces de son existence dans la mer numérique, expliqua Aelita en versant un pleur. Avec quelques efforts, nous avons un espoir...de le ramener à la vie.

- Je vote pour, définitivement, lança Jérémie.

- Je suis, ajouta Yumi.

- Il n'y a plus à hésiter, déclara Odd. La mort vaut bien tous les sacrifices, a dit Yumi.

- Pauvre chéri, ces heures sup' dans la mer numérique, tu n'y échapperas pas ! fit la japonaise, moqueuse.

- Alors nous avons un nouvel objectif, conclut Aelita avec une certaine émotion.

- Si vous y croyez, interrompit une voix amère.

Tout le monde se tourna vers Ulrich. Celui-ci était, de toute évidence, réprobateur face à cet engouement soudain. Il rappela, très froidement :

- Je n'ai rien contre l'envie de sauver Hopper ; mais je crois toujours que c'est un piège de XANA. Le fait que nous avons perdu une tour n'est pas un accident.

- Tu as peut-être raison, concéda l'intellectuel d'un ton tout aussi froid. Peut-être XANA souhaite-t-il utiliser les fantômes comme appât. Pour ma part, je ne change pas d'avis. Ça vaut la peine d'essayer.

- Je sais que je ne suis pas très neutre, mais je partage son avis, ajouta son épouse. Quand bien même nous serions seuls à le vouloir, mon mari et moi pourrions tout laisser tomber pour le sauver.

La décision était irrévocable, cette fois. Franz Hopper n'était pas mort.

Cycle 2

Section 7

- Il nous reste un problème à régler, souleva Ulrich en redressant. Que fait-on des jeunes après leur réveil ? Je suppose qu'on va d'abord leur demander des informations, et que ça va se terminer par un retour vers le passé, n'est-ce pas ?

- J'avais en fait une autre idée, avança Jérémie. Je tiens toujours à cette idée, qu'un Lyôko-guerrier supplémentaire ne nous ferait pas de mal.

- Quoi ? s'écria Odd. Mais ce sont des gosses !

- Ce serait tout de même malvenu de notre part de leur en tenir rigueur, rappela Aelita.

- Surtout de la part d'Odd ! rajouta Ulrich, ce qui amusa la bande toute entière.

- A qui penserais-tu en particulier ? demanda Yumi une fois le fou rire d'Odd calmé.

- La gamine, Adèle, précisa Jérémie. Albert m'a l'air d'un Hervé miniature ; il était tout de même prêt à envoyer un être humain avant de faire des tests sur quoi que ce soit d'autre.

- Pour ça, tu ne peux pas lui en vouloir, Einstein, lança le propriétaire dudit chien. Kiwi est si intelligent qu'il est tout à fait humain !

- Eh bien...marmonna Jérémie après un silence gêné, je ne pouvais pas le savoir à l'époque.

- Quoi qu'il en soit, coupa Ulrich, cet Albert ne m'inspira pas confiance : pour moi, c'est sûr, il est exclu.

- Tu dis ça uniquement parce qu'il t'a attaqué dans le dos, le taquina la jeune japonaise.

- Ça me paraît une raison suffisante, se défendit le jeune directeur de commerce froidement.

- Mais pourquoi refuserais-tu ce Kevin ? questionna Aelita.

- Je ne le refuse pas, expliqua son mari ; simplement, je pense que nous n'avons besoin que d'une seule nouvelle recrue, et que cette jeune fille fera très bien l'affaire. Pour moi, tout dépendra de sa réaction à notre histoire : soit elle sera des nôtres, soit elle sera une connaissance sympathique, qui nous aura aidé un jour à déjouer une attaque de XANA, mais ne nous aura pas rejoints.

- Aidés, aidés, c'est tout de même elle qui t'a mis les cheveux en pétard, rétorqua Odd en rigolant. Je t'ai déjà dit que ça t'allait bien ?

- Jérémie a raison, c'est l'intention qui compte, le soutint Yumi. Elle est partie avant cette histoire de virtualisation, mais pour le reste elle a été courageuse – au point même d'attaquer ses propres copains pour défendre des inconnus. Je crois qu'elle mérite sa chance.

- Ce sera à elle de nous convaincre, ajouta la jeune femme aux cheveux roses en guise d'accord.

- Pour moi, c'est bon, affirma Odd.

Ulrich paraissait toujours douteur. Enfin, il consentit à regarder avant de voter, bien qu'il ne vît pas l'utilité d'un nouveau combattant dans les rangs.

Ils attendirent encore quelques minutes avant le réveil des adolescents. La première à sortir de sa

torpeur fut Adèle. Elle se braqua brusquement et se redressa, jetant des regards affolés autour d'elle, comme une bête en cage. En un instant, elle avait vu ses deux amis allongés à deux pas d'elle, et les adultes regroupés près de l'écran de contrôle, qui commençaient à remarquer qu'elle avait recouvré ses esprits.

- Qu'est-ce qui se passe ? cracha-t-elle rageusement aux cinq inconnus. Qu'est-ce que vous leur avez fait ? Qu'est-ce que vous nous avez fait ?

Jérémie fit pivoter le siège et sourit d'un air qui se voulait rassurant. Il avait été convenu que ce serait lui qui mènerait les opérations et les explications.

- Je vois que tu es revenue à toi, déclara-t-il d'un ton plaisant. Sache que tu es libre de partir à tout moment ; pour ma part, je préférerais que tu comprennes d'abord.

- Arrêtez votre bla bla et répondez à mes questions, rétorqua la collégienne, méfiante et agressive.

Jérémie manqua d'avaloir de l'air. La petite ne manquait pas de répondre. Odd éclata de rire.

- Si tu veux qu'Einstein arrête de parler et t'écoute, embrasse la dame aux cheveux roses !

L'informaticien fronça les sourcils. Il n'aurait jamais cru que cette vieille histoire reviendrait le hanter un jour. Il se retourna vers Odd et lui siffla froidement qu'il ne regrettait toujours pas le coup de poing qu'il lui avait filé ce jour-là.

- Ça, un premier coup de poing, ça ne s'oublie pas ! plaisanta le cadre. Admets qu'il fallait bien ça pour te réveiller !

- Mes questions ! hurla Adèle, furieuse d'être ainsi ignorée.

- Désolé, fit précipitamment Jérémie en se retournant vers elle. Je sais que c'est un peu difficile à croire, mais tes amis d'abord, puis toi ensuite, avez été possédés par une entité maléfique que nous affrontons en secret depuis maintenant plus de dix ans grâce à cette installation. Pour plus de détails, tu devras attendre le réveil de tes amis.

- Mais qui êtes-vous ? interrogea la jeune fille, qui n'en démordait pas de sa curiosité.

- Juste une vieille bande de copains du collège Kadic, répondit l'adulte avec un rire engageant. Voici Ulrich Stern, Odd Della Robbia, Yumi Ishiyama, Aelita Stones Belpois, aussi connue sous le pseudonyme « Rolling », et moi je suis son mari, Jérémie.

- « Rolling » ? demanda Adèle, et son cœur se mit à battre à toute vitesse. La DJ de l'amour ?

- Elle-même, fanfaronna fièrement le brûlé, agitant au-dessus de sa tête une main en signe de célébration.

- Jérémie Belpois ? marmonna Albert. Il semblait émerger à moitié des vapes. Le premier prix ?

- La fierté de l'établissement, se souvint Ulrich. J'avais oublié. Mon père en avait été vert.

- Ridicule de sa part, trancha Yumi.

Quelques instants après, les deux garçons étaient debout et en savaient à peu près autant que leur

amie.

- Vous resterez bien pour les explications, n'est-ce pas ?
- Qu'on en finisse, répliqua Adèle
- Bien, droit au but. Venez par ici, vous verrez comment toute cette histoire a commencé pour moi. Vous verrez, ça a sans doute un air de déjà-vu ! ajouta-t-il en clignant de l'œil.

Tandis que les adolescents approchaient, Jérémie pianota un moment sur le clavier et lança un vieux fichier, qui se lança sous les yeux des trois jeunes gens.

« Journal de Jérémie Belpois, élève de quatrième au Collège Kadic. 9 octobre. Il y a quelques semaines, je cherchais des pièces pour terminer mes petits robots. Impossible d'en trouver dans le coin...Du coup, je me suis décidé à aller fouiller l'usine désaffectée, pas très loin du collège. Je me disais qu'il devait y avoir là-dedans plein de vieux trucs mécaniques qui pourraient sans doute me servir...

« Je n'ai pas été déçu. Incroyable ! J'ai découvert une sorte de complexe informatique avec un labo, des scanners... et surtout, un ordinateur hallucinant ! Pour l'instant, je n'en ai parlé à personne. C'est mon secret. Le truc le plus génial qui me soit jamais arrivé.

« Et ce n'est pas tout. Ce soir, malgré ma trouille, j'ai décidé de rallumer cet ordinateur. C'était incroyable : j'ai vu s'afficher la plus belle femme qu'on puisse imaginer. Il semble que ce soit forme d'intelligence virtuelle qui habite cet ordinateur, enfermée dans une sorte de monde incroyable appelé Lyôko, rempli de monstres bizarres ! Comme elle se fait attaquer dès qu'elle sort, elle est pour le moment obligée de rester dans une sorte de tour.

« J'ai baptisé l'intelligence artificielle Maya avec son accord. Pour le moment, je ne comprends pas encore très bien à quoi correspond ce monde virtuel. Mais je compte bien le comprendre, et si cela s'avère possible...j'espère la ramener sur terre ! »

La fenêtre se ferma, laissant les trois adolescents dans l'attente de précisions. Jérémie reprit.

- Avec le temps, nous avons découvert que le véritable nom de Maya était Aelita ; en réalité, il ne s'agissait pas d'une intelligence artificielle, mais d'un être humain, une petite fille envoyée dans ce monde virtuel âgée d'à peine treize ans, dans les années 80.

- Une seconde ! interrompit Albert. Ça ne tient pas debout. D'abord, personne ne ferait quelque chose d'aussi cruel. Ensuite, un ordinateur quantique, il y a plus de vingt ans ? c'est actuellement une utopie pour le marché de l'informatique, alors à l'époque, c'était proprement irréalisable.

- Dans le monde que tu connais, tu as sans doute raison, concéda l'informaticien ; mais le Supercalculateur, Lyôko, et la virtualisation d'Aelita sont l'œuvre d'un seul et même homme que tu ne connais pas, un génie, savant fou, seul capable de mettre au point une machine pareille, dont les possibilités encore aujourd'hui dépassent l'entendement : il s'agit du père même d'Aelita, Franz Hopper. Crois-moi ou pas, pour des raisons que nous ne comprenons pas encore très bien, il a construit cet endroit, bâti Lyôko, et s'est virtualisé, ainsi que sa fille. Près de dix ans après, lorsque j'ai rallumé le Supercalculateur, Aelita était seule sur Lyôko ; quant à Hopper, il avait dû fuir dans le réseau mondial, après avoir orchestré l'extinction de cette machine infernale.

- En admettant que c'est possible, pourquoi aurait-il fait ça ? lança Adèle. Cela revenait à emprisonner sa fille dans une machine éteinte.

- Avant de créer Lyôko, Franz Hopper avait mis au point, pour raisons militaires, un programme multi-agents appelé XANA. Mais pour parfaire son intelligence artificielle (seul moyen de lui permettre d'accomplir sa mission, qui était d'anéantir un autre programme du même style), Hopper a commis l'erreur de le rendre pour ainsi dire humain. XANA s'est peu à peu affranchi, auto-reprogrammé, et, à l'insu de son créateur, est devenu maléfique. Comme le programme avait été enfermé dans le seul Supercalculateur, le seul moyen pour Hopper de l'empêcher d'agir à sa guise était de désactiver le complexe. A tout prix.

« Quand nous avons trouvé Aelita, elle avait perdu la mémoire : nous ignorions donc tout de l'affaire. Mais notre décision de laisser l'ordinateur allumé tout en procédant à des tests pour la ramener fut récompensée : nous avons en fin de compte réussi à la matérialiser, et à vaincre XANA. Mais entre-temps, le programme avait réussi à s'échapper de Lyôko, et à infester le réseau informatique mondial. Le Supercalculateur de l'usine était désormais notre seul espoir pour espérer vaincre ce fléau.

- Pourquoi ne pas l'avoir éteint ? questionna Adèle.

- Parce qu'une fois XANA sur Internet, tout devenait possible. En outre, nous avons bientôt découvert qu'il avait infecté d'autres Supercalculateurs, développés par des organisations secrètes, dans le monde entier. XANA pouvait agir et lancer des attaques aux quatre coins du globe.

- Comment un simple programme pourrait-il lancer des attaques comme nous en avons subies nous-mêmes ? interrogea Albert, sceptique.

- Sur Lyôko, il existe quelques dizaines de tours, qui sont des interfaces de communication entre le monde informatique et la réalité : par elles, XANA est en mesure de générer à proximité de la machine des spectres. Ces derniers sont capables de choses dont vous n'auriez même pas idée. Heureusement, XANA a beau vouloir jouer au plus fin, nous arrivons toujours à nous en sortir.

C'était beaucoup d'informations à assimiler d'un coup. La curiosité d'Albert et d'Adèle ne cessait de pousser plus loin les questions, ou de revenir sur des points qu'ils ne saisissaient pas très bien, de se faire répéter les choses, ou de se lancer dans des mystères dont parfois Jérémie était bien en peine de traiter. Quant à Kevin, il semblait bien en peine de comprendre quoi que ce soit ; en fait, ce gamin avait l'air de ne pas écouter.

Peu à peu, au fil des réactions gênantes, Jérémie put déceler des nuances qui différenciaient les deux adolescents. Albert, de toute évidence, semblait considérer que le risque était tout à fait énorme et inconsidéré, et en même temps que Jérémie sous-estimait les bénéfices qu'on pouvait retirer d'une telle expérience (il insistait particulièrement sur le plan commercial, sans vraiment préciser ce qu'il entendait par là). Adèle, en revanche, était plus admirative devant la vie secrète de nos héros, comme si elle mesurait mieux le danger et les enjeux. Mais ce qui lui permit vraiment de faire la différence, ce fut une remarque d'Albert.

- Mais pourquoi n'avez-vous pas fait part de votre secret aux autorités après qu'Aelita et XANA soient sortis de l'ordinateur ? N'était-ce pas l'option la plus sage ?

L'informaticien haussa les sourcils, l'air de le défier de deviner les raisons. Au lieu de chercher à

comprendre, le petit intellectuel chercha à se défendre :

- En effet, ils auraient certainement traité le problème avec plus de compétence, et XANA aurait été éliminé en moins de deux, avec beaucoup moins de risques ! En outre, vous pouviez espérer une récompense, du prestige, peut-être même des droits sur cette formidable invention !

Le jeune homme jeta un regard discret au reste de la bande. Aelita dissimula une grimace d'écœurement dans une espèce de fausse toux grasse, Yumi se pinçait le nez comme pour le réchauffer (ce qui signifiait qu'elle ne pouvait pas le sentir), Ulrich posait ses deux doigts sur ses tempes et les faisait rebondir (ce qui figurait la grosse tête, le plus souvent à l'intention de Jérémie), et Odd jouait à dessiner de la main dans les airs une sorte de vaguelette, qui montait et descendait comme un serpent (façon de dire qu'il le trouvait sournois). Les amis étaient plutôt unanimes. Le jeune homme se pencha enfin vers Albert, et lui répondit, le plus froidement possible :

- Si nous n'avons rien dit, il y a plusieurs raisons. D'abord, étant donné que nous avons lutté contre XANA pendant plus d'un an, nous étions incontestablement les plus compétents. Ensuite, Aelita étant dotée d'une fausse identité, nous préférons rester discrets sur ses origines. Enfin, au cas où cela t'aurait échappé, la première chose que nous avons faite était jurer le secret. A présent, nous vous proposons de partir. Faites ce que vous entendez ; nous aimerions seulement avoir votre parole que vous ne nous trahirez pas.

Albert se ratatina littéralement devant ce discours prononcé sur un ton presque menaçant. En fin de compte, il s'empressa de promettre qu'il ne dirait rien à personne, pas même aux policiers. Le regard d'Adèle hésitait entre la bande d'amis et le petit intellectuel, un peu gêné et apeuré. Quant à Kevin, étonné de voir Albert agir ainsi, il jura presque machinalement. Enfin, Adèle, qui semblait avoir envie de rester, finit par monter l'échelle à la suite de ses copains, en jurant de ne rien dire.

Une fois les adolescents partis, Jérémie demanda aux autres ce qu'ils pensaient de cet entretien.

- Je crois que ça me convient, dit Aelita. Tu devrais la suivre jusqu'à ce qu'elle soit seule.
- Elle avait l'air d'avoir des doutes sur son copain crasseux, fit remarquer Odd. Et puis, elle semble plutôt sympa, cette gamine. Ça roule pour moi.
- Je pense qu'elle doit revenir, approuva Yumi. Ne serait-ce que pour que nous soyons sûrs.
- Je ne dis pas non, marmonna Ulrich. Mais je ne suis pas encore sûr qu'elle soit digne de confiance.
- Ça me convient pour le moment, répondit Jérémie.

Il se leva du siège, enleva sa veste avec un grand bâillement et la jeta en boule sur le siège.

- Quelqu'un a une idée de l'heure ?
- Plus d'une heure du matin, répondit Ulrich. T'as intérêt à nous ramener assez tôt pour nous offrir une bonne nuit de sommeil, Einstein.
- Ça dépendra de ce qu'elle nous révélera.

• • •

Adèle serra Albert et Kevin dans ses bras en tremblant. Elle avait le sentiment désagréable qu'elle allait les trahir ; mais ces gens dans le laboratoire semblaient, après tout, honnêtes, droits et dignes de confiance. Puisqu'ils les avaient laissé partir, après tout, c'est qu'ils n'étaient pas mauvais – rien de ce qu'elle pourrait leur dire ne nuirait vraiment à aucun d'entre eux, espérait-elle. Elle regarda ses amis descendre l'échelle, enveloppés dans la noirceur des égouts souterrains ; puis elle referma l'entrée béante en tirant la plaque de métal rouillé, et resta un moment assise au milieu du pont, près du trou par lequel ses amis avaient disparu.

Enfin, elle se releva. La nuit était vraiment magnifique – à travers les épais nuages bleus de la pollution nocturne, le vent soufflait une douce musique et les étoiles perçaient la voûte céleste de leurs points dorés. L'eau fraîche reflétait la brillante lune, qui en était à son dernier croissant. C'était comme une fissure blanc qui tranchait également l'unité de l'eau noire comme de l'encre, et du ciel noir comme un plafond de mine, que rien ne parvenait à noyer ou à arrêter. C'était comme un espoir d'évasion.

Ses pensées des dernières heures la rattrapèrent. Dès l'instant où Albert avait exhibé sa découverte, ni lui ni elle n'avaient été les mêmes : seul Kevin était parvenu à demeurer indifférent, et le mérite ne lui était pas grand. Albert, lui, avait vu sa tête gonfler, et s'était grandi en une sorte de génie inégalable, responsable de l'avenir de l'humanité – c'était presque, en fait, comme si ce laboratoire avait été son œuvre à lui. Mais elle-même, qu'avait-elle été ? toute aussi certaine de porter d'immenses responsabilités devant cette découverte et l'engouement de son ami, toute aussi pétrie de principes et de valeurs, de fins qui excusaient les moyens. N'avait-elle pas été convaincue qu'il valait mieux renoncer à son amitié avec Albert que de le laisser utiliser le SuperCalculateur pour virtualiser Kevin ? N'était-elle pas convaincue, maintenant, qu'il valait mieux retourner voir ces adultes que de le laisser révéler leur secret, prendre une décision qui ne lui appartenait pas ? C'étaient ces doutes souterrains qui la paralysaient depuis plusieurs minutes, la laissaient immobile et vide d'idées devant une stupide plaque de fer. Adèle se redressa, et regarda vers l'usine.

Soudain, elle se rua vers le bord du pont, s'accrocha aux câbles qui le suspendaient, et hurla, tendue vers le fleuve impassible :

- Je voudrais que rien de tout ça ne soit arrivé !

Des sanglots la secouaient, elle ne savait plus quoi penser. Le monde était devenu si différent, elle se sentait tiraillée par tant de valeurs et d'idées contraires, que rien n'était plus clair, et qu'elle ne savait pas ce qu'elle devait faire.

Il lui fallut encore quelques minutes de calme et de silence. Elle se mit à faire les cent pas sur le pont, sans réfléchir, sans penser, sans s'enfoncer dans un brouillard de considérations bizarres. Soudain, elle s'arrêta. Une chose était claire : en dépit de son amitié, elle estimait qu'Albert faisait fausse route ; si elle se taisait, elle laissait faire, et les pires conséquences pouvaient en découler pour ces gens, qui s'étaient montrés amicaux et lui avaient fait confiance ; si elle faisait ce qu'elle estimait juste, elle leur rendait leur confiance et s'en montrait digne – et même mieux, elle pouvait espérer que l'expérience se révélerait en fin de compte aussi bénéfique pour Albert que deux mois d'amitié.

Elle comprit qu'elle n'avait que trop tardé : à l'heure qu'il était, le petit informaticien devait avoir atteint le lycée, et essayait peut-être d'avertir le principal. Espérant de tout son cœur que les anciens élèves du collège Kadic étaient toujours dans le sous-sol du laboratoire, elle se mit à courir vers l'usine.

Tout à coup, juste avant d'arriver à l'endroit où les cordes pendaient, elle vit sortir de l'ombre une silhouette grande et maigre, qui s'était confondue avec le mur, et l'avait observée pendant tout le temps où elle avait douté.

- Toutes mes félicitations, Adèle ! s'exclama la voix de Jérémie. Je savais que tu étais digne de confiance – autant pour tes amis que pour nous.

Le scientifique se retourna avant que la jeune fille ait vu son visage, saisit la corde et glissa dans le vide. La collégienne le suivit en courant, et lui lança :

- Attendez, monsieur ! Vous m'espionniez ?

- Appelle-moi Jérémie, répondit l'homme en appuyant sur le bouton rouge d'appel de l'ascenseur. Nous sommes amis, maintenant, si tu veux bien.

- Ma question ! insista la fille aux cheveux rouges.

- Plus exactement, j'attendais que tu sois seule pour te proposer de revenir. Mais quand je t'ai vu hésiter, j'ai pensé qu'il valait mieux que tu restes seule un moment ; ton attitude joue en ta faveur auprès de nous.

- Que voulez-vous dire ? s'étonna celle-ci, surprise.

- Tu es venue nous prévenir que ton ami nous fait courir un risque, et que tu doutes de lui, déclara l'informaticien avec une légèreté qui surprit fortement Adèle.

Elle suivit l'adulte dans l'ascenseur sans dire un mot, frappée d'une sorte de mutisme stupéfait. Enfin, à l'ouverture de la porte, elle osa lui demander :

- Vous êtes omniscient ou quoi ?

Jérémie éclata de rire et s'avança vers ses amis.

- Si elle apprend à nous tutoyer, définitivement, oui, c'est bon pour moi ! s'écria-t-il joyeusement en prenant place dans le fauteuil.

- Mais qu'est-ce qui vous a pris tant de temps ? soupira Odd, une main sur la poitrine. Je souffre le martyr, moi !

- C'est donc pour ça que tu parlais tant ? ironisa Ulrich en se déridant.

- Ce type est increvable : en deux heures, il s'ennuie tellement qu'il n'a plus mal ! observa Yumi.

Adèle Desanges était surtout ébahie par l'aspect détendu et reposé de ce groupe d'amis qui, tant que les garçons étaient encore là, étaient demeurés tendus ou sérieux, donnait soudain l'image d'une heureuse bande de gais enfants tout à fait décontractée.

- Mais enfin, vous n'avez pas regardé les écrans de surveillance ? s'exclama l'informaticien, outré.

- Si, Aelita a insisté ! lança Odd. On l'a regardé tourner en rond, puis soudain, elle est revenue. La belle affaire ; qu'est-ce que c'est censé nous montrer, sinon que tu nous a laissés poireauter ici ?

- Si tu essayes de te mettre un peu à sa place, Odd, ça montre tout ce que nous voulons savoir, expliqua Yumi.

- C'est moins évident quand on n'y est pas, tenta d'opposer Aelita, pour prendre la défense de son ami. Puis elle sourit à Adèle et ajouta : ne t'en fais pas, dans quelques minutes, tu comprendras où nous voudrions en venir.

- Pour moi, ce qui m'inquiète, c'est que vous ayez l'air de savoir qu'Albert pourrait vous dénoncer et que ça ne vous inquiète pas.

Le type allongé fut secoué d'un grand rire, qui se termina en toussotements. Il n'en était pas moins, en dépit de sa brûlure, extrêmement amusé.

- C'est donc pour ça qu'elle est revenue ? demanda Odd.

- Comme si c'était pas évident, soupira Jérémie.

- Dans ce cas, elle est digne de confiance, c'est le moins qu'on puisse dire, affirma Yumi.

- Elle a tout de même été capable de vouloir balancer un de ses copains, observa Odd.

- A ton avis, pourquoi a-t-elle tourné en rond pendant dix minutes ? marmonna Jérémie, presque déprimé.

- Oh ! s'exclama le blessé, illuminé.

- Je suis toujours assez peu enthousiaste face à ton idée, Jérémie, soupira Ulrich ; mais je donne mon feu vert.

- Bien : peu de mots, comme toujours, monsieur Stern, le taquina Aelita. Merci. Eh bien, il ne reste plus qu'à entendre la confirmation d'Odd.

Est-ce inattendu ? notre héros donna sa bénédiction. Les cinq Lyôko-guerrier savourèrent cet instant historique en silence. Chacun songeait à quel point ça leur ferait bizarre de ne plus être entre eux, d'accepter une fille qu'ils connaissaient à peine, dans leur groupe ; du coin de l'œil, ils la scrutaient, comme pour essayer de mieux savoir qui elle était, de mieux la comprendre. Adèle était une grande adolescente maigre, dont les baskets aux pieds, et tenue mauve ample pour le reste du corps, témoignaient d'un certain négligé discret et anticonformiste (la mode étant passée entre-temps à des tenues exclusivement moulantes et flashy). De ses traits puissamment creusés se dégageait une sorte de force mature et coléreuse, une assurance fière et courageuse qui n'était pas une simple apparence, mais davantage un espoir idéal vers lequel elle tendait en permanence. Sa bouche se tordait amèrement, son nez long nez osseux se dressait sans crainte, ses yeux noirs enfoncés dans leurs orbites perçaient de leur lumière sa peau dure avec décision, et les mèches rouge sombre de sa chevelure jetaient sur la peau pâle de son visage comme des secrets douloureux.

Preuve, s'il en faut, que l'on peut lire sur une physionomie absolument ce que l'on veut.

- Vous allez me dire ce que vous me voulez, oui ou non ? s'impativa la jeune fille.

- Tout de suite, répondit Jérémie, aux anges. Nous venons de décider de t'offrir une place dans

notre groupe, pour lutter contre XANA.

Adèle ne s'attendait pas du tout à cela. Elle resta un moment interdite, incapable de réagir. Il eût été vain de nier, se dit-elle, qu'elle n'avait pas eu envie, en écoutant l'histoire de nos héros, de participer à cette lutte contre un fléau qui mettait le monde en danger, de découvrir ce à quoi pouvait ressembler un monde virtuel généré par un ordinateur ultra-moderne des années 80, d'en savoir plus sur ces adultes et leur vie cachée de super-héros ; mais cette vague envie n'avait été jusque-là rien d'autre qu'un rêve, une chose qu'elle n'osait même pas se figurer tant ça paraissait éloigné de la réalité. Et voilà que soudain, sa vie basculait. Ce fut un choc presque aussi important pour elle que la découverte du complexe souterrain et de la lutte contre XANA.

- Alors, qu'en dis-tu ? demanda Aelita, amusée.

- C'est juste...trop gros pour moi, avoua Adèle. Toute cette histoire me dépasse complètement, c'est si énorme...Et puis, si Albert...

- Ne te soucie pas de ça, ce n'est pas un problème, assura l'informaticien. Crois-tu que nous l'aurions laissé partir comme ça si nous l'avions redouté ?

- Et puis, tu as tort : cette histoire te va comme un gant, ajouta Aelita. Tu es courageuse, tu as un grand sens moral, et surtout, tu sais garder un secret ! C'est quelqu'un comme toi qu'il nous faut.

- Mais comment pourrais-je me retrouver embarquée dans une telle histoire ? Je ne suis qu'une ado comme toutes les autres, se lamenta Adèle.

- Tout comme nous l'étions quand ça a commencé, rappela Ulrich. Et je peux te dire qu'on vit très bien en sachant qu'après l'école, on peut courir sauver le monde en plongeant dans un monde virtuel où vit un sympathique programme humanoïde.

- Du reste, sache bien que devenir Lyôko-guerrière est un processus dangereux, mais réversible, précisa Yumi. Si tu veux partir et ne plus entendre parler de nous, tu peux le faire quand tu veux. Alors, que décides-tu ?

La collégienne entra dans une autre minute de doute, durant laquelle elle resta parfaitement silencieuse et concentrée, tentant de faire la part des choses. Enfin, une fois sa décision prise, elle redressa la nuque et annonça d'une voix extatique :

- J'en suis !

Un grand cri de triomphe unit Yumi, Aelita, Jérémie et, brièvement, Odd, dans une allégresse de bienvenue. Ils ne pouvaient s'en empêcher, cette petite, ils l'adoraient déjà. Même Ulrich ne put réprimer un sourire.

- Bon, maintenant, le programme est simple, déclara l'informaticien. D'abord, vous descendez tous à la salle des scanners, où nous l'accepterons officiellement dans notre groupe. Ensuite, vous remontez, je fais un bref briefing des missions en cours, puis nous lui révélons notre dernier secret, d'accord ?

- Bien reçu, Jérémie, approuva Ulrich en descendant l'échelle qui menait aux scanners.

Une heure plus tard, notre vieille équipe de Lyôko-guerriers était à jamais changée. L'espoir était

revenu, Lyôko gagnait une deuxième jeunesse, et les affaires de l'usine continuaient, dans le secret.

Cycle 2

Section 8

Il était cinq heures du soir. Albert Steigne, petit premier de classe féru d'informatique et de mécanique, sortait des égouts, en face de la vieille usine désaffectée du quartier. Il avait prévu de longue date d'aller y faire un tour, un jour, dans l'espoir d'y découvrir des pièces ou des bouts de fils qui lui permettraient de bricoler un petit robot capable de faire le barman – c'était son projet pour le concours de science qui aurait lieu à la fin de l'année prochaine, en troisième. Au bout du pont, il arriva à une sorte de vide ; le sol de l'usine, couvert d'une épaisse couche de poussière, s'étendait plusieurs mètres en contrebas, et devant lui, de longs câbles pendaient du plafond. Le petit intello déglutit, avant de saisir à deux mains d'un des câbles, et de se laisser glisser, centimètre par centimètre et sans regarder en-dessous de lui, jusqu'en bas.

Dès que ses pieds eurent touché la pierre, il ouvrit les yeux et se mit à regarder autour de lui. Ça et là étaient entreposés des grandes caisses en carton, tantôt isolées, tantôt empilées ; il s'approcha d'un des tas, devant une sorte de hangar fermé par un rideau de fer, monta dessus et ouvrit une des caisses à son sommet : elle était remplie de grandes plaques de tôle, lourdes et encombrantes. En fouinant encore, Albert ne trouva rien d'autre dans les caisses. En outre, songea-t-il, lesdites caisses semblaient assez propres et neuves : leur propriétaire légitime devait s'en soucier encore. Il décida donc d'explorer un autre endroit dans l'usine.

Ce fut dans la salle du convoyeur qu'Albert trouva son bonheur : bras mécaniques, outils divers, roues de toutes sortes en-dessous de la chaîne – il y avait de quoi souder, de quoi fabriquer des puces électriques, et même, non loin, quelques plaques de matières premières à l'abandon. Derrière l'écran de contrôle, Jérémie et Adèle regardèrent le petit collégien fouiller un moment la pièce, puis repartir les bras pleins de pièces métalliques diverses et plus ou moins importantes.

- Tu vois, je te l'avais dit ! exulta Jérémie tandis qu'Albert s'enfonçait dans les égouts. Tout est bien qui finit bien. C'est un des grands avantages du retour vers le passé : on sait à l'avance ce qu'il faut éviter.

- Je suis vraiment soulagée, admit Adèle. Mais je ne me sens pas à l'aise à l'idée de le croiser tous les jours et de faire...comme si rien ne s'était passé.

- Le principe, c'est que justement rien ne s'est passé, fit observer Odd d'un air cool, qui se dissipa bien vite sous un regard assassin lancé par Yumi.

Aelita mit une main compatissante sur l'épaule de la nouvelle recrue.

- Ne t'en fais pas, lui dit-elle, plus sérieusement. Tu t'y feras. Et puis, tu nous auras, nous. Tu verras, ces aventures ne t'empêcheront pas de vivre normalement : c'est juste comme si tu venais d'obtenir une vie parallèle.

- Justement, à propos de vie parallèle, intervint Ulrich. La vie sur Lyokô, c'est tout de même

quelque chose ! Alors, Jérémie, es-tu prêt à nous montrer les résultats de ton travail de ce matin ?

- Et comment ! s'exclama celui-ci, très content de lui. J'ai assuré, tu verras. Son habillement est soigné, son mode de combat, impressionnant, et son véhicule, parfait. Tout est configuré, et prêt à fonctionner !

- Tu n'oublieras pas une chose, Einstein ? souleva Odd.

- Hein, quoi ? Qu'est-ce que j'oublieras ? s'exclama l'autre, surpris.

- Quelque chose que tu n'aurais pas envie de retenir, évidemment, lança Ulrich, moqueur.

- Et qu'est-ce que je n'aurais pas envie de retenir ?

Les quatre adultes échangèrent subrepticement un regard entendu. L'informaticien sentait qu'ils s'amusaient follement, et il n'aimait pas ça. Les lèvres de Yumi s'étirèrent en un sourire sadique.

- Que se passerait-il si XANA profitait de ton...manque d'exercice, pour t'envoyer un spectre ?

- Quoi ? rugit Jérémie, terrifié. Chérie, mon amour, ne les laisse pas faire ça !

- Je te rappelle que nous sommes en train de divorcer, mon chou, répliqua Aelita d'un air snob et hautain. Et puis il faut admettre qu'ils ont raison : prudence est mère de sûreté !

- Laisse-moi au moins me donner un air...présentable !

Ulrich et Odd ricanèrent. La supplique terrifiée de Jérémie leur semblait en effet tout à fait appropriée : la seule fois où Jérémie avait mis les pieds sur Lyokô, son costume façon super-héros lui allait comme un caleçon trop grand, le comble du ridicule étant atteint lorsqu'il tentait de combattre. Adèle ne connaissait pas tous les détails de l'histoire, mais elle rit de bon cœur avec les Lyokô-guerriers ; ceux-ci, magnanimes, le laissèrent faire pour lui-même ce qu'il avait fait pour eux – en dépit des insistances d'Aelita.

Il avait été décidé que, pour une première expédition, Adèle n'irait pas dans la mer numérique. Le but était de trouver quelques bestioles de XANA et de se faire un peu la main. Après dix minutes à le laisser pianoter fébrilement sur son clavier, les Lyokô-guerriers l'entraînèrent enfin de force dans l'ascenseur.

- T'as intérêt à assurer là-bas, Einstein, chuchota Ulrich à son oreille. J'ai parié vingt euros sur toi avec Odd. Ce n'est pas que je te croie fort, mais...

- Tu viens pas avec nous ? s'enquit Jérémie, inquiet.

- Eh non ! s'exclama Ulrich gaiement. Devine quoi ? ta charmante épouse a insisté pour venir ; c'est moi qui resterai aux commandes. Et puis comme ça, tout le monde t'aura vu essayer de te battre !

Jérémie répondit qu'il trouvait le comportement de ses amis véritablement écœurant, ce qui relança l'hilarité générale. Ce fut boudeur qu'il regarda Ulrich disparaître dans l'ascenseur et monta lui-même dans un des grands cylindre métalliques aux parois de lumière qui menait à Lyokô. Il en oubliait d'avoir peur ; ou bien peut-être avait-il simplement gagné en bravoure. En face de lui, Odd montait dans un scanner et lui faisait un petit signe moqueur de la main en souriant niaisement. Jérémie lui rendit son sourire.

- A moins que j'aie fait une erreur de calcul, tu seras surpris de voir à quel point je serai différent

de la dernière fois, lança-t-il, fièrement.

- Et si t'as fait une erreur, Einstein ? rétorqua Odd, sans se départir de son petit air narquois.

Le sourire de Jérémie s'étira.

- Tu ne me verras pas, mentit-il. Et sait-on jamais ce qui peut se passer en dix minutes...

Les portes sur scanner se refermèrent sur un visage horrifié d'une part, et un autre plein de défi. Dans le bruit du scanner qui chauffait, Jérémie crut distinguer le rire clair et heureux de son amante. Mais son esprit fut bientôt accaparé par d'autres choses. La machine chauffait, la lumière devenait aveuglante ; Jérémie osait à peine imaginer ce qui se passerait si Ulrich se trompait. Des sensations désagréables lui couraient dans tout le corps, jusqu'au bout des doigts. Jérémie comprit qu'il s'agissait de la peur.

- Transfert Odd. Transfert Jérémie, hurlèrent les haut-parleurs.

Le ton inquiet d'Ulrich était très communicatif. Jérémie se mit à douter. Après toutes ces années sans pratique, son ami se souvenait-il encore de la procédure qui permettait d'envoyer ses amis sur Lyokô ? L'informaticien se mit à serrer les poings jusqu'à s'enfoncer les ongles dans la peau, la peur le pétrifiait. Il se sentait lentement tourner, il avait le tournis- ou n'était-ce qu'une sorte de panique brutale ?

- Scanner Odd. Scanner Jérémie, annonça Ulrich en bafouillant.

L'intellectuel se sentit pris d'une violente crise de claustrophobie ; il était sûr qu'Ulrich avait oublié une étape, il se mit à marteler contre les parois brillantes du scanner, il se brûla le plat de la main. Ce fut à cet instant qu'il comprit qu'il était trop tard, qu'il n'y aurait de retour en arrière pour personne. La dernière chose qu'il entendit, ce fut la voix grave d'Ulrich – Ulrich, aux commandes, qui ne se doutait pas qu'il avait tué ses deux amis.

- Virtualisation.

• • •

Jérémie était seul, suspendu dans un grand espace bleu uniforme, il se sentait tomber, tomber à l'infini ; il hurla de terreur, et atterrit sur le bas du dos.

- Toujours aussi élégant, pour faire ton entrée, Einstein, le charria Odd.

Jérémie se releva en maugréant et en se massant le derrière. Le territoire du désert était tel qu'il avait voulu le faire : une immense plaine de sable, couverte de dunes en croissants – blancs, dorés, ocre, rouges, les teintes formaient de grands motifs, desquels émergeaient ici et là de gigantesques rochers crevassés et couverts de veinules rouge sang, ou de grands cactus imposants, couverts d'épines longues comme des ciseaux et aiguisées comme des rasoirs ; et, dans le ciel numérique,

omniprésent et omniscient, flottait le puissant soleil, entouré de ses mille mirages chatoyants. Il y avait, Jérémie le savait, mille détails à explorer, mille choses imprévues à voir – l'oasis aux palmiers ombragés, les ruines de la cité arabe, les idoles brisées sur les vestiges de l'ancienne route, la plaine morte aux sables mouvants...Mais le panorama qu'offrait le sommet de la dune où ils étaient était aussi tranchant et saisissant que les plus beaux paysages de l'Arizona.

- Mouais, fit Odd, l'air assez peu convaincu. Rien que de voir tout ça, ça me donne soif, à moi.

- Je le prends pour un compliment, rétorqua Jérémie. Ça veut dire que j'ai réussi à faire ressembler ce territoire à un vrai désert !

- Le pire, avec Lyokô, c'est que quand on a soif ou mal au ventre, on n'a même pas envie de manger ou de boire : c'est juste une sorte d'insatisfaction qui ne correspond à rien ! continua Odd tandis que Jérémie détaillait sa tenue.

Il avait globalement réussi à produire l'effet qu'il voulait ; et comme cette fois il avait une tenue qu'il avait lui-même choisie, il s'y sentait mieux, plus sûr, la portait plus fièrement. Dans l'ensemble, Jérémie Belpois avait tenté de mixer l'apparence d'un super-héros et celle d'un grand scientifique dans les teintes bleues et blanche. La plus grande partie de son costume était constituée d'une combinaison moulante bleu sombre, qui lui dessinait par endroit plus de muscles qu'il en avait – ceux qui faisaient envie, tels que les plaques de chocolat ou les pectoraux – sur laquelle une pâleur nuancée traçait comme des signes fantomatiques. Mais cette combinaison était partiellement dissimulée par une sorte de cape fendue ou de blouse blanc cassé accrochée à ses épaules, à demi transparente, comme immatérielle, dont les pans flottaient doucement dans son dos, comme si un vent invisible les animait.

En faisant glisser ses doigts de métal sur ses joues, Jérémie se rendit compte avec soulagement qu'il n'avait pas de lunettes, mais ce qu'il ne pouvait voir, c'était que ses montures étaient pour ainsi dire dessinées autour de ses yeux en noir. Son soulagement, d'ailleurs, dut bien vite disparaître, quand il passa une main au-dessus de sa tête. La dernière fois qu'il était allé sur Lyokô, Jérémie avait reçu en guise de coiffure une sorte d'amas blond et lisse, entortillé en motifs et en courbes bizarres, qui s'élevaient vers le ciel tel un chignon en apesanteur – un peu comme si ses cheveux étaient, pour résumer, sortis d'un tube de crème fraîche. Cette fois, c'était presque pire : des mèches rigides partaient dans tous les sens, dessinant autour de son visage comme un chapeau de piques jaunes et noires. Jérémie devait admettre que ça renforçait bien plus son look de savant fou que l'espèce de simulacre de blouse qu'il avait mis au point, mais il n'en restait pas moins que cet aspect l'inquiétait.

Pendant ce temps, Odd avait continué sa dissertation sur les diverses émotions dans Lyokô ; en fin de compte, il conclut qu'il avait faim, et regarda Einstein tenter d'un air contrarié de rassembler ses cheveux le plus près possible de son crâne.

- T'en fais pas, Einstein, t'as l'air parfait. Bon, faudra attendre de te voir en action pour que tu sois impressionnant, mais je t'assure que t'as plus l'air aussi ridicule qu'avant !

- Tu crois vraiment, demanda l'informaticien en s'arrêtant de toucher à ses cheveux, d'un ton plein d'espoir.

- Ouais, t'en fais pas. Le look savant fou futuriste qui vient de se prendre une explosion chimique

dans le nez, c'est parfait pour effrayer XANA, se moqua Odd.

De rage, Jérémie sortit de nulle part une sorte d'arme à rayons qui ressemblait à un jouet en plastique bleu et transparent, avec un design pensé dans le style des équipements extraterrestres, et le braqua sur son ami. En pleine action, le regard glacé et une arme dans la main, Jérémie avait en effet l'air beaucoup plus redoutable que perdu, à se lamenter de la forme adoptée par ses cheveux.

- C'est aussi parfait pour impressionner Aelita, murmura Odd, soudain intimidé.

Jérémie ne résista pas à la tentation, en dépit du soudain calme d'Odd : il tira, ce qui emprisonna Odd des pieds jusqu'au cou dans un épais bloc de glace.

- Bah, c'est tout ce que tu sais faire ? lança l'autre, provocateur.

- Tu veux parier ? rétorqua l'autre avec une froideur amusée.

Il balança son arme, qui se dissipa en une sorte de fumée cendreuse avant de toucher le sol, passa la main près de son bassin et fit apparaître un nouvel engin, long et métallique comme un fusil de chasseur. Odd se fit aussi timide et lâche que possible, ce qui n'empêcha pas l'intellectuel de tirer à nouveau ; mais cette fois, le tir ne fit que briser la glace.

- Tout de même, je suis trop fier de ce que j'ai programmé pour te détruire, fit Jérémie, faussement hautain, en jetant cette deuxième arme. Je fais bien sûr allusion à ton magnifique costume, Odd, ajouta-t-il avec une sorte de ton ironique.

Notre chat avait, pour sa part, perdu tout ce qui ressemblait de près ou de loin à cet être virtuel qu'il avait été jadis, hormis la mèche qui flambait au sommet de sa tête, devenue turquoise. A partir de son cou, des sortes de gros poils rigides et de toutes les couleurs (avec beaucoup de turquoise et beaucoup de mauve) lui faisaient comme une fourrure d'ours mal léché, jusqu'à ses pieds nus, semblables en tous points à ses pieds humains : crevassés et velus. Pour le reste, sa queue était toujours là (couverte de ces poils étranges), ainsi que les griffes au bout de ses doigts (eux aussi semblables à ses doigts humains) ; en outre, Jérémie lui avait permis d'avoir cette fois des griffes rétractables, pour en faire un vrai chat. Enfin, l'icône de Kiwi, qui avait quitté son torse (à son grand désespoir, la première fois qu'il était revenu sur Lyokô, et où il avait cru son bien-aimé chien effacé), brillait sur son front comme un tatouage tribal.

A la grande surprise d'Aelita, qui s'était violemment élevée contre les idées que lui exposait son mari, Odd Della Robbia avait énormément apprécié cette apparence carnavalesque – au point même de regretter de ne pas avoir ce look en soirée.

Leur petite dispute prit bientôt fin. Ulrich avait pris son temps, mais il avait enfin réussi à matérialiser les filles. Ce furent d'abord Aelita avec sa robe de mariée, puis Yumi dans sa tenue de combat qui apparurent ; et enfin, Adèle tomba du ciel.

• • •

Ulrich s'éloigna de l'écran de contrôle pour le moment. Il venait d'envoyer les véhicules, son rôle était fini pour un moment, il se contenterait de jeter un coup d'œil distrait à l'écran de temps à autre. Il se laissa de nouveau entraîner dans ses pensées, comme cela lui arrivait de plus en plus souvent depuis que le SuperCalculateur avait été rallumé. Le plus souvent, c'était les années de lycée qu'il ressassait. C'était sans nul doute à ce moment que tout avait basculé. Il se souvenait de chaque mot.

« Ulrich, je te propose un défi. » résonna dans sa tête. une voix qui n'était plus vraiment celle de Yumi, tant il l'avait fait parler encore et encore.

« Tant mieux, j'adore les défis ! »

« Gagne le prochain combat, sous peine d'un gage. »

Ulrich avait immédiatement su ce qu'elle avait à l'esprit. Il y avait quelque chose qui l'avait trahie – il n'aurait su lui-même dire quoi. Les mots étaient peut-être trop enfantins pour son regard, sa requête était peut-être trop décidée ; il lui semblait encore sentir les battements du cœur de sa voisine faire trembler près de lui la cloison du gymnase contre laquelle il s'était appuyée.

« Tu mènes ce défi jusqu'au bout, d'accord ? »

Ulrich étouffa un rire ironique. Le rire acide de l'ironie du sort.

« Ulrich, Stern, montrez à ces deux andouille ce que c'est qu'une lutte ! »

Ulrich n'avait rien montré du tout. Il avait écouté les battements de son cœur qui s'accéléraient, il avait regardé les joues de Yumi rougir ; il sentait chaque muscle de leurs deux corps se lancer l'un vers l'autre, chaque mouvement, chaque halètement – en combat, la présence de Yumi avait toujours été forte. Ç'avait toujours été ça, la lutte.

« T'as fait exprès de perdre ? » lui demandait-elle, pressant son coude sur sa poitrine, les cheveux et les yeux humides.

« T'as fait exprès de gagner ! » avait-il répliqué, à bout de souffle. « Alors, qu'as-tu gagné ? »

Couvrant leurs chuchotement aux oreilles de l'assistance, Jim, professeur de sport, hurlait aux élèves du cours d'arts martiaux quelles prises ils avaient faites, avec quel enchaînement, et avec quel degré de perfection.

« Vous voyez, beuglait-il, c'est ça, que j'appelle de la lutte ! »

Un grand éclat de rire s'éleva dans l'assistance. Toujours couchés sur le sol, Ulrich et Yumi étaient en train d'échanger un long baiser.

Mais la vérité, c'est que ce n'était pas le moment du baiser qu'il regrettait. Ce n'était même pas le temps bienheureux où il sortait avec Yumi, l'aimait librement, se disputait avec elle. C'était ce changement qui avait eu lieu au cours de la même année.

« Mais enfin, qu'est-ce que tu as, Ulrich ? Il est temps de te réveiller, mon garçon ! Je te croyais juste fainéant, je découvre à présent que tu es aussi malheureux – tu n'a même pas souri quand maman t'a offert ta bande dessinée de Noël. Ressaisis-toi, sois un homme ! » lui répétait son père.

« Laisse-moi tranquille. » rétorqua le jeune homme, faisant mine de monter dans sa chambre.

Mais son père lui saisit le bras et lui fila une taloche. L'adolescent, étonné, fut d'un coup très impressionné par le regard d'acier de son père. Soudain, celui-ci devint comme une figure d'autorité qu'il ne pouvait plus fuir, qu'il ne pouvait plus ignorer.

« Mon fils, je ne l'ai pas vu, mais tu as un problème. Un problème qui t'empêche de travailler correctement à l'école. Qui te ronge. Confie-toi à moi. »

Ulrich ne pouvait plus supporter ce regard, qui à présent mêlait à la sévérité habituelle comme une inquiétude, une honnêteté troublante. Il baissa les yeux.

« Je suis amoureux » confia-t-il. « Je suis amoureux, et aujourd'hui, tout est terminé. »

Il redressa la tête.

« Je te promets, à partir d'aujourd'hui, tout ira mieux. »

Ulrich fut un moment secoué par un rire irrésistible. Tout ira mieux, avait-il dit ! oh, ça oui, tout avait été mieux – il n'avait pas été amoureux une seule seconde de Sissi, il s'était comporté de façon exemplaire vis-à-vis d'elle, mais aussi vis-à-vis de son père, de l'école, de tout. C'était d'ailleurs cela qui avait en fin de compte désespéré Sissi ; qui, avec le temps, l'avait désespéré lui-même...Le Lyokô-guerrier frappa du poing sur l'accoudoir. Quel crétin ! il aurait dû se préoccuper de ce qui était vraiment important, y mettre toute son énergie, au lieu de se laisser aller. Au lieu de céder aux arguments de son père, il aurait dû remettre ça avec Yumi, il aurait dû aimer, il aurait dû vivre ! qu'avait-il appris, toutes ces années ? qu'avait-il retiré de tout ça ? qu'était-il devenu ? un fils à papa desséché et solitaire, un portrait de son père !

Il ne commettrait pas la même erreur. Il venait de prendre la décision qu'il avait refusée d'envisager deux ans et demi plus tôt, quand Yumi était partie au Japon, qu'il avait refusée de penser quand il l'avait retrouvée, qu'il avait fui depuis ses quinze ans. Il venait de comprendre ce qu'il n'avait pas compris quand il n'avait pas pris l'avion, quand il ne l'avait pas aimée comme jadis, quand il avait baissé les yeux devant son père, en n'osant plus lui dire qu'il n'était pas lui. Il aimerait.

- Ils sont impressionnants, n'est-ce pas ? lança une voix familière dans son dos.

Monsieur Stern se retourna brusquement, le souffle coupé. Yumi venait d'apparaître, remontant de la salle des scanners. Il se tourna brusquement vers l'écran de contrôle, et constata que ses amis, sur Lyokô, avaient trouvé des ennemis en nombre.

- Oh, tu ne faisais pas attention, comprit la jeune japonaise.

- Non, répondit-il, les yeux fixés sur l'écran. Je pensais à autre chose. Comment se débrouillent-ils ?

- C'est à se demander qui partira en dernier. Ils sont encore maladroits par moments (d'ailleurs, c'est Adèle qui m'a porté le coup de grâce), mais ils n'ont pas une seule égratignure, et ils massacrent du monstre comme s'ils avaient fait ça toute leur vie.

- Jérémie aussi ? s'étonna Ulrich, se souvenant de la magnifique dévirtualisation dont il avait été victime face à un Mégatank la seule fois où il était venu sur Lyokô.

Yumi sourit.

- Jérémie surtout.

•••

La bande de Lyokô-guerriers se rassembla autour de la nouvelle recrue. Celle-ci était vêtue d'une grande robe bleu sombre, presque noire, soyeuse et seyante, accompagnée de chaussons en cristal brillant, de gants blancs, et d'un collier de perles – une tenue qui n'aurait pas paru déplacée dans une soirée mondaine, et dont la couleur tranchait avec le violent rouge écarlate de ses yeux stylisés en

crinière à la façon d'une chevelure de mangas.

Mais le plus plaisant, c'était de voir le regard de la jeune fille balayer le sol, le paysage, le ciel numérique, et l'expression émerveillée qui s'allumait sur son visage et dans ses yeux brillants.

- C'est donc ça, Lyokô ? s'écria-t-elle, impressionnée.

Elle ne se lassait pas de la vue, de ses mouvements, de son apparence. Les anciens de la bande rirent de bon cœur.

- C'est donc ça, Jérémie ? demanda Aelita, plissant des yeux.

Elle se dirigea vers son amant et l'enlaça amoureusement.

- Contente de te voir enfin sur Lyokô, dit-elle, et elle l'embrassa.

Adèle applaudit, et ajouta qu'elle remerciait beaucoup monsieur Belpois pour la robe.

- Ulrich, appela l'informaticien, envoie-nous nos bécanes avant que j'étrangle cette petite qui ne me tutoiera jamais !

Il n'avait pas fini de parler que les trois véhicules apparaissaient. L'intellectuel et la nouvelle recrue tournèrent un moment autour d'eux, jusqu'à ce qu'Odd, insistant pour aller à la chasse aux monstres, file sur l'Overboard, au loin, laissant les autres se partager les deux véhicules restant.

- Bah, il va droit vers le bout du territoire ! s'exclama le cerveau, moqueur.

- En attendant, Adèle, après toi, je m'accrocherai à ta taille, proposa Yumi en montrant l'Overwing.

- Vous n'avez pas plus de véhicules ? interrogea la jeune fille.

- Il faut dire que nous n'en avons pas besoin ; et même, souvent, trois personnes sur Lyokô, ce sera beaucoup, fit observer Aelita.

- En attendant d'un moyen de transport plus décent, puis-je vous offrir une ballade en moto, madame ? demanda Jérémie en enfourchant l'Oberbike.

Les civilités passées, les deux recrues durent conduire. Le début fut franchement catastrophique, du moins pour Adèle. L'Overwing manqua plusieurs fois de s'écraser, Yumi de tomber, et Adèle de crier en fermant les yeux. Mais en quelques minutes, elle parvint à comprendre comment maîtriser l'engin, et se trouva même capable de faire des figures que Yumi elle-même n'avait jamais tentées, telles que le looping, le dérapage, ou un tonneau qui ne fit pas exploser la machine. Quant à Jérémie, il fut du début à la fin un pilote moyen, faible au début, plus expérimenté par la suite, mais toujours timide face aux manœuvres un peu périlleuses.

Soudain, Odd avisa une patrouille de colibris et de tarentules qui arpentait le désert, foulant une route de pavés bordée de ruines et de statues à demi détruites et hurla gaiement que la récréation commençait enfin.

Aussitôt, Jérémie bondit de l'Overbike en disant à Aelita de prendre les commandes, et arriva trente mètres plus loin, face aux monstres. Ceux-ci firent feu immédiatement ; il parut disparaître aussi brusquement qu'il était apparu, mais il refit surface posté en équilibre précaire sur le crâne chauve d'une des statues, un long flingue à la main lançant des boules de feu. Avant que les créatures répliquent, il avait déjà éliminé deux colibris et une tarentule ; sitôt qu'elles tirèrent, il sauta de la statue, qui tomba en poussière, sur la tête d'une des tarentules restantes, d'où il détruisit encore un oiseau. Il bondit aussi vite, aussi loin que possible, et se retourna à temps pour voir exploser le monstre sur lequel il s'était tenu, et dégommer encore un colibri. Jusque-là, pas un seul de ses tirs n'avait manqué sa cible. Quelle surprise !

Bientôt, Odd et Aelita furent aussi sur le coup ; les monstres se mirent à exploser par centaines et sans interruption, des Krabes à surgir des dunes, et l'excitation monta de partout. Le moins joyeux était pourtant réservé à Yumi, qui se chargeait de protéger de ses éventails la collégienne, qui cherchait encore à faire fonctionner son pouvoir. Étant donné qu'elle ne savait même pas ce qu'elle pouvait faire, cette tâche était assez difficile pour elle. Au bout d'un moment, Jérémie en eut assez de les regarder patauger ; il utilisa une seconde fois son pouvoir spécial, qu'il surnommait « les bottes de sept lieues », pour les rejoindre en une seule enjambée de cinquante mètres, gelant au passage quelques Krabes et colibris de quelques tirs bien placés.

- Ce n'est pas comme ça que ça risque de venir, fit remarquer le jeune homme. Il t'aurait suffi de me demander !

- Je n'ai pas de pouvoir, c'est ça ? désespéra Adèle.

- Qu'est-ce que tu racontes ? tous les être humains en ont un ! la rassura Jérémie tandis que Yumi, blessée, lançait un de ses éventails sur un colibri vraiment impoli. Le tien est tout simplement assez peu évident. Retourne-toi, regarde un monstre, et essaye de penser que tu l'aimes beaucoup, si fort qu'il le sache.

- Penser que je l'aime ? s'étonna la jeune fille.

- Que tu veux lui montrer le droit chemin, fit Jérémie d'un ton mystérieux. En fait, ça, ce n'est que ton pouvoir spécial : il faut que tu restes concentrée un moment pour le faire fonctionner, moment pendant lequel je te couvrirai.

- Qu'est-ce que tu racontes, Jérémie ? s'écria Yumi, paniquée, récupérant son éventail et le renvoyant à une tarentule qui n'avait de cesse de la canarder depuis tout à l'heure. Elle ne ferait pas mieux de combattre elle-même d'abord ?

- Fais-moi confiance, tu vas adorer.

Adèle obéit. Elle quitta la protection de Yumi et fixa droit dans les yeux le premier monstre qu'elle vit, à savoir un colibri. Elle s'efforça de penser qu'elle adorait ces petites plumes jaunes et ce ventre blanc, ces ailes bleues presque invisibles à force de battre, ce tout petit oiseau mignon et tout fragile, elle concentra sur lui une bienveillance protectrice qu'elle n'avait encore jamais ressentie envers aucun être vivant – oui, elle voulait l'aider, oui, elle voulait lui montrer qu'il existait d'autres choses dans le monde, oui, des choses merveilleuses, qu'il ne tenait qu'à lui d'explorer...

- Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Yumi, paniqué, en montrant le colibri sur lequel se concentrait la nouvelle recrue.

Ce dernier s'était immobilisé, entouré d'un halo rouge sombre ; les autres créatures à ses côtés arrêtaient de tirer, et fixaient le petit oisillon, surprises ; elles tentèrent de faire feu, mais les tirs au laser des Krabes et les boules de feu des colibris n'affectaient pas la bête, et Jérémie se faisait une joie de décimer les monstres inattentifs. Yumi poussa un cri suraigu. Adèle était entourée du même halo, et elle continuait de fixer le colibri, les yeux brillants d'amour.

Tout à coup, les halos devinrent si épais qu'Adèle et le colibri ne furent plus que deux boules de couleur de tailles différentes ; et tout aussi brusquement, les deux boules foncèrent l'une vers l'autre, et dans un feu d'artifice formidable qui aspergea le champ de bataille d'étincelles, se rencontrèrent.

De l'explosion émergea une petite forme toute violette, fébrile, volant en tous sens ; c'était un colibri, mais il ne semblait pas doté d'intentions belliqueuse. Les monstres et notre bande s'étaient arrêté de combattre, et regardaient voler le colibri violet au-dessus du champ de bataille, perplexes.

Un cri résonna dans l'atmosphère. C'était la voix d'Adèle.

- Yaaah ! c'est trop génial !

Le colibri se mit à tourner de plus en plus vite au-dessus d'un Krabe, se posa dessus, et lui picora la carapace fébrilement ; en moins d'une seconde, le monstre explosait.

- J'y crois pas ! s'exclama Yumi, stupéfaite.

- Et si ! exulta Jérémie en se remettant à tirer tranquillement sur les bestioles, qui étaient toutes tournées vers le colibri violet, qui à présent se mettait à monter en flèche, et le canardaient sans parvenir à le toucher. Avec ça, vous aurez tout de même la vie plus facile.

- Mais elle peut faire ça à tous les monstres ?

- Sans aucun souci. Elle n'est pas franchement dans le genre intellectuel, notre Adèle – mais c'est une empatte sans pareil, ça c'est sûr. Par intuition, elle comprend les gens en un regard, et on dirait que ça marche aussi avec les programmes !

- Incroyable...

Mais un tir de colibri la ramena brutalement à la réalité – et ce presque littéralement, puisque désormais, il ne lui restait presque plus de points de vie.

La bataille battait toujours son plein, de nouveaux monstres continuaient d'apparaître par dizaines (à se demander pourquoi XANA continuait d'en envoyer), et les Lyokô-guerriers (en particulier les moins expérimentés) de décimer les rangs de l'armée ennemie. Après un moment, les Krabes et les colibris cédèrent même la place aux Mangouins, comme les avait surnommés Odd, décrétant que puisque les créatures n'étaient ni franchement des pingouins ni des manchots, il ne fallait pas les appeler pingouins ou manchots. Adèle, atteinte par un tir de tarentule, était retombée en perdant la moitié de ses points de vie, et tentait de rejoindre Jérémie au milieu d'une mer de monstres absolument délirante.

- Il faut que j'en attrape un autre ! hurla-t-elle quand elle y parvint enfin. Tu peux me couvrir ?

- C'est impossible, protesta l'intellectuel. Si tu te fais tirer dessus, c'est fini pour toi. Et puis, il faut que tu apprennes à maîtriser ce qui sera ton mode de combat le plus courant : l'attaque directe.

- J'ai une autre attaque ?

- Oh, ça, oui, et elle en vaut le coup d'œil ! Regarde dans une direction et imagine que tu concentres toute la haine et toute la colère que tu as jamais ressenties, et tu verras.

Adèle se jeta à terre pour éviter une attaque de Mangouin, et se releva très vite ; elle mit aussitôt en application le conseil de Jérémie. Soudain, un long trait rouge continu jaillit de ses yeux, comme un flux pur d'énergie lumineuse, et continua de brûler avec une sorte de grésillement électrique. Au loin, vingt mètres plus loin, Yumi hurla ; le trait arrivait sur elle. Mais à sa grande surprise, il ne semblait pas lui faire de mal ; elle le regarda avec surprise s'arrêter sur son ventre, releva la tête, et fit un signe joyeux, amusée par ce qui se passait.

Elle n'eut pas le temps d'achever. A peine avait-elle commencé à remuer la main qu'elle était dévirtualisée.

- Et oui, chère Adèle, ton regard est un poison. Alors, prête à continuer la compétition ?

- Une compétition ? interrogea la jeune fille.

- Oh oui, répondit en riant Jérémie. Pour savoir qui est le meilleur exterminateur de monstres. Un petit programme statistique que j'ai mis au point...

- Partante à cent pour cent ! s'écria la jeune fille, enthousiaste.

• • •

Ulrich commençait à s'embrouiller. La conversation n'avait cessé de tourner autour de choses indifférentes, d'Odd et de son vieux chien, de marché ou d'entreprises, de politique même – mais qu'en avaient-ils à foutre de la politique, enfin ? Il ne savait même plus trop ce qu'il disait, il argumentait pour défendre absolument n'importe quoi. Enfin, il n'y tint plus.

- Yumi, il y a quelque chose que je voudrais te demander depuis maintenant plus d'un mois. Quelque chose qui m'importe beaucoup.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Voilà...Ça fait plus de deux ans, mais...Est-ce que tu m'en veux de ne pas t'avoir suivie au Japon ? quand tu es partie, tu sais ?...

La japonaise ne répondit pas tout de suite. Elle ne s'attendait pas à cette question, et ça la troublait ; se souvenir de son départ, c'était remuer beaucoup de choses du passé, qu'elle avait à peu près oubliées et enfouies. La fin de leur relation en particulier, où elle-même, à force de trouver son copain insensible, n'était absolument plus amoureuse et n'osait pas lui en parler ; sa décision de partir dans un Japon en crise pour fuir cette Europe qui vieillissait, s'endormait sur ses lauriers, vivait son petit train-train quotidien et routinier sans se poser de questions, sans rien éprouver d'agréable, de vrai, de personnel – pour fuir Ulrich qui n'avait plus de cœur.

- C'est que...je ne t'ai jamais demandé de me suivre...

- Je sais, mais j'aurais dû ! s'écria celui-ci, son visage se tordant d'une expression douloureuse. J'aurais dû tout quitter, j'aurais dû oublier mon père et ses foutaises, j'aurais dû abandonner derrière moi l'Europe, mon boulot et toutes ces choses qui n'avaient aucune importance à mes yeux – j'aurais dû voir ce que j'avais près de moi, tout ce bonheur que je ne goûtais pas assez pleinement!

Ulrich leva les yeux et regarda à travers un rideau de larmes. Yumi s'était reculée, un peu effrayée par ce débordement soudain, et lui avait à moitié quitté le siège dans son brusque désespoir ; son cœur battait comme un fou, à lui en faire mal aux côtes. La situation se figea dans une sorte de froid insensible. Ni l'un ni l'autre ne savaient quoi faire. La jeune femme avait toujours peur, et sentait se durcir en elle, au milieu de sa crainte surprise, comme une sorte de souffrance, de compassion pour cet Ulrich qu'elle voyait soudain si détruit, détruit plus qu'il ne l'avait cru lui-même ; quant à ce dernier, il se sentait rongé par une honte comme il n'en avait jamais ressentie. Qu'osait-il faire, lui qui avait été si lâche, si indifférent, si stupide ? mendier de l'amour ?

Ce fut Yumi qui la première eut le courage de parler. Et son ton, catégorique, plus froid, plus dur, que la glace, que le métal d'un poignard, transperça Ulrich de part en part.

- Tu aurais dû, mais c'est fini.

Oui, c'était fini. Tout était fini, depuis ce jour en seconde. Des larmes coulèrent encore sur les joues d'Ulrich. Qu'avait-il cru ? il ne le savait trop lui-même. Peut-être n'avait-il rien cru, s'était-il juste laissé emporter dans sa folie. Cependant, il se prit à espérer...espérer que Yumi lui pardonnerait, se jetterait dans ses bras, et l'aimerait encore, récompensée cette fois de tout l'amour qu'il aurait dû lui rendre ces dix dernières années.

Il aurait dû, mais...c'était fini.

Cycle 3

Section 9

Jérémie pianotait sur le clavier de son ordinateur portable avec une excitation à son comble. Le pouvoir d'Adèle lui avait donné une idée – et si seulement il parvenait à la réaliser, cela signait la fin des ennuis dans une large mesure. Il était tellement absorbé par son programme qu'il n'entendait absolument plus ce qu'on lui disait et ne faisait plus du tout attention à ce qui se passait autour de lui. Tout à coup, un hurlement le tira de ses rêveries et de ses réflexions intenses.

- Belpois !

Le jeune homme sursauta. Le visage de Sarles se trouvait à vingt centimètres de lui, et l'ancien sportif le fixait d'une façon presque terrifiante. L'entraîneur se redressa avec un sourire satisfait.

- Eh bien ! il m'en aura fallu, tu temps, pour te tirer de ta concentration ! J'ai quelque chose à te dire, Belpois.

- Je vous écoute, répondit l'informaticien, calme en apparence, mais appréhendant la suite en réalité.

A sa grande surprise, Sarles s'inclina.

- J'ai été un peu trop dur avec toi ; je vois que depuis un mois, le projet avance correctement, et même au-delà des espérances du patron. Je voudrais que tu m'excuses.

- Bien sûr, répondit l'autre en riant. Du reste, tu disais que...le projet avance au-delà même des espérances du patron ?

- Je savais que ça ne poserait pas de problèmes avec toi ! fit l'autre, visiblement soulagé. Ouais, le projet cartonne, en particulier grâce à tes programmes bonus. Les directeurs y ont jeté un coup d'œil, et quand les gars de l'équipe ont expliqué, ils ont adoré !

- De quel programme parles-tu en particulier ? s'étonna Jérémie, saisi d'une peur subite.

- Oh, tu sais, ce truc que tu m'as montré pour défendre ton droit à travailler en parallèle.

- Le monde virtuel, interface de protection des données ?

- Ouais. Ils y ont réfléchi pendant toute une semaine, et c'est fantastique – ça dépasse de loin tout ce qu'ils avaient pu imaginer ! Ils pensent que ce support permettrait de créer une véritable simulation, avec des applications dans le domaine des effets spéciaux au cinéma, du jeu sur Internet, et même du jeu vidéo de l'avenir. Ils ont même parlé de projets utopiques et de choses absolument incroyables ! tu aurais vu leur enthousiasme, ils pensent que ce secteur de recherche est le produit le plus prometteur de la boîte depuis plus de vingt ans. Et tout ça, grâce à toi !

Jérémie était absolument abasourdi. C'était une véritable catastrophe. Si son entreprise lançait un

deuxième SuperCalculateur, dénué de la protection que fournissait l'énergie virtuelle du SuperCalculateur de l'usine aux tours, ou les scanners face aux attaques – ou pire, si le programme permettant de créer un monde virtuel était balancé sur le marché – alors tout espoir était définitivement perdu. XANA serait capable de créer des centaines de Réplikas à nouveau en moins de temps qu'il ne fallait pour le dire. Et tout ça à cause de lui.

- Mais comment se fait-il que les patrons aient vu ça ? s'étonna l'employé avec un air content.

- Oh, euh...eh bien, j'ai profité de ta pause pour prendre ton portable personnel et leur montrer ces fameux programmes, avoua le cadre intermédiaire. Je suis désolé, Belpois, mais c'était le seul moyen de sauver ta peau.

- Quand est-ce qu'ils comptent l'utiliser, mon programme ? s'enquit Jérémie. Car je dois avouer qu'il est encore loin de fonctionner, et que des hasards extraordinaires seuls ont permis de le faire arriver là où il est.

- Des hasards ? fit Sarles, à moitié surpris et à moitié suspicieux. Je croyais qu'il n'y avait pas de hasards en informatique ?

- Ce n'est pas vrai lors de la conception, souligna Jérémie avec un clin d'oeil. Par exemple, une fois, des bonbons sont tombés sur mon clavier, et ça a réglé de soi-même un problème avec lequel je me battais depuis des mois !

- Ah bon...ah...bafouilla Sarles, peu convaincu. Bon, en tout cas, dès demain, le programme sera donné à travailler à chacun des membres de l'équipe. Ils pourront s'y mettre tout de suite, mais bien sûr, avant le lancement, il faudra encore attendre que les autres taupes à côté aient résolu leur problème quantique, ajouta-t-il avec un sourire niais avant de se retirer.

Jérémie se replongea pensivement dans son travail de programmation ; il n'avait plus le cœur à continuer ce nouveau programme dont il venait d'avoir l'idée. Pour le moment, tout en exécutant son petit boulot de récitation (car la plus grande partie de son travail pour l'entreprise consistait à recopier les codes qu'il avait trouvé sur le SuperCalculateur treize ans plus tôt), il se concentrait sur un moyen de faire face à cette nouvelle menace sans perdre son poste, car, après tout, c'était la seule prise qu'il avait maintenant sur cette nouvelle machine infernale...

• • •

Sur le pont de l'usine, Odd commençait à s'impatienter. Aelita, Adèle et Ulrich tentaient de le calmer, mais il n'y avait rien à faire : monsieur Della Robbia était nerveux à l'idée que Jérémie leur demande de faire des heures supplémentaires, et en fin de compte, ne les invite pas au restaurant, le laissant mort de fin.

- Enfin, Zarb, c'est ridicule ! le rabroua l'adolescente en l'appelant par son nouveau petit surnom. Jérémie ne ferait jamais ça à un estomac sur pattes !

- Et d'ailleurs, Yumi est également en retard, dit Aelita. Comment peux-tu lui en vouloir à lui seul ?

- Je lui en veux parce que s'il n'avait pas dit qu'il serait en retard, Yumi serait arrivée, et tout le monde serait en ce moment même à bord du Skid ! Donc, j'ai faim par sa faute !

Le reste de la bande soupira. Il était inutile de vain de vouloir raisonner un type aussi obstiné, mieux valait simplement le laisser se défouler sur le responsable tant qu'il n'était pas là. Mais à peine les amis s'étaient-ils résignés à laisser Odd grogner des insanités tout son soûl qu'une silhouette se dessina à l'autre bout du pont.

- Ah, merci, Einstein n'a pas trop traîné ! s'exclama le râleur.

Ce dernier fut bientôt déçu : ce n'était pas Jérémie qui était apparu à l'autre bout du pont, mais Yumi. Celle-ci avançait par grandes enjambées furieuses et soufflait comme un bœuf, rouge de colère.

- Eh bien, c'est quoi ce retard ? lança le blond, qui était dénué de tout sens de l'observation pour ce genre de circonstances.

Son châtiment fut de se faire passer dessus sans aucun ménagement ; son mal de ventre redoubla, il resta plié dans un coin à digérer les effets d'un puissant coup de poing.

Mais Yumi continuait sa course furibonde. Elle passa sans les saluer devant Aelita, et Adèle, puis s'arrêta devant Ulrich, se cambra fièrement et gonfla son torse. Le jeune directeur, qui avait pâli dès qu'il avait vu l'humeur massacrant de sa bien-aimée, se mit à trembler comme une feuille.

- Toi ! commença-t-elle à hurler, au comble de la rage.

- Écoute, Yumi, je sais que...tenta de s'excuser Ulrich.

Un violent coup de pied au menton l'empêcha aussitôt de continuer et le fit tomber en arrière. A terre, il gémit et commença à se masser la mâchoire ; il saignait abondamment du nez, ce qui tachait ses mains et tous ses vêtements.

- Espèce de crétin dégénéré ! beugla Yumi, hors d'elle, avant que quiconque eût pu réagir. Mais enfin, tu tournes pas rond dans ta tête de con ou quoi ?

- Je suis vraiment désolé, Yumi, marmonna péniblement Ulrich en commençant à se redresser. Je n'aurais pas dû...

- Râh ! gueula la geisha en rouant de coups le corps recroquevillé à terre. Ta gueule, ta gueule !

Aelita et Adèle se précipitèrent pour retenir leur amie, l'empêcher de commettre quelque chose d'irréparable, qu'elle regretterait. Mais même si deux paires de bras lui enserraient les poignets dans le dos et l'entraînaient en arrière, elle fut capable de pousser d'un dernier coup de pied le jeune homme d'affaire dans le vide derrière lui ; Ulrich bascula.

Ce fut un instant d'horreur. Personne n'osait bouger. Personne n'osait aller regarder en contrebas. Personne ne voulait regarder personne, y compris soi-même. Le bruit de la chute du corps s'accompagna d'un craquement sinistre. Soudain, la jeune japonaise se remit à respirer, d'un souffle saccadé ; comme folle, elle se rua vers le vide et sauta sans voir si elle attrapait une corde, les yeux fermés et débordants de larmes.

Ulrich était à ses pieds, à demi redressé. Il sourit en la voyant.

- Je l'aurai bien mérité, dit-il.

Dès qu'elle le vit sourire, toute sa colère lui revint. Elle lui décocha un nouveau coup de pied qui le mit au tapis et partit en courant.

•••

- Je serais tout de même curieuse de savoir ce qu'il a bien pu lui faire pour qu'elle te mette dans cet état...

- Même moi, gloussa Adèle, alors que tout le monde dit que je suis impulsive à souhait, je ne me suis jamais acharnée sur personne à ce point.

Odd était parti avec le blessé, pour l'emmenner à l'hôpital le plus proche. Outre son abondant saignement de nez, le jeune homme avait écopé d'une entorse à la cheville. Le plus bête, avait-il avoué, c'est qu'il avait fait exprès de se laisser tomber – par envie suicidaire ? par espoir de vengeance ? Les dames avaient recommencé d'attendre Jérémie, pour lui annoncer que l'expédition dans la mer numérique était annulée. Ce qu'elles feraient avec grand regret, étant donné que la mission du jour concernait non seulement un foyer d'informations sur XANA qui permettrait peut-être d'en finir avec le programme, mais aussi avec un important fragment fantôme de Hopper, le premier qu'avait repéré le programme de traçage fabriqué par Jérémie.

- Je n'avais jamais vu Yumi dans cet état, continuait Aelita, pensive. J'espère qu'Odd nous dira ce dont il s'agit...

L'atmosphère était encore lourde de la bagarre quand, quelques minutes plus tard, l'informaticien arriva en courant, complètement épuisé.

- Annulation de la mission d'aujourd'hui ! s'exclama-t-il avant d'arriver sur place ; puis, lorsqu'il ne vit ni Ulrich, ni Odd, ni Yumi, il s'étonna : il y en a qui sont encore plus en retard que moi ?

- Ils sont repartis, expliqua Aelita. Il y a eu une altercation ; Yumi a failli tuer Ulrich – et ce n'était pas assez pour la calmer.

- Du coup, ça tombe bien que la mission d'aujourd'hui soit annulée, renchérit la collégienne. Quelle est la raison ?

- La raison, répondit froidement Jérémie, c'est qu'une mission urgente et mille fois plus importante vient de nous tomber sur les bras ! Alors, avec ou sans cette bande de crétins, nous allons la mener, à trois !

- Quoi ? s'écria Aelita. Mais c'est de la folie, Jérémie ! Je sais bien que nous n'avons pas encore croisé de monstres dans la mer numérique, mais tout de même, y aller à deux seulement, c'est de la folie !

- A deux ? rétorqua Jérémie. Qui a dit qu'il y aurait deux personnes ? Je parle de deux travaux à effectuer simultanément : un dans la mer numérique, un autre translaté.

- Jérémie, du calme, l'interrompit Adèle. Tu as l'air d'un fou !

L'intellectuel soupira en se passant une main sur le front. Comme toujours quand elle lui disait

ça, la jeune fille avait raison. Il n'en restait pas moins que, quand il reprenait, même si son ton était plus calme, son propos demeurait toujours inchangé. Cette fois, pourtant, il n'eut même pas le courage de changer de ton.

- Si nous ne le faisons pas, le problème sera réglé : XANA sera capable de créer des Réplikas d'ici demain. Nous aurons perdu notre ultime espoir de l'anéantir à jamais. C'est capital, ce que je vous signale !

- Bon, écoute, Jérémie, je veux bien que nous nous lancions là-dedans, mais à condition que tu descendes toi-même sur Lyokô ! insista Aelita.

- S'il n'y a vraiment aucun autre moyen, je suis prêt à le faire, répliqua Aelita. Allons-y ; chérie, nous filons aux scanners ; Adèle, tu t'occupes des commandes. Tu envoies Aelita dans le secteur 5 et moi, près d'une tour, que tu actives, dans laquelle je rentre, et à partir de laquelle tu lances le processus de translation à mon signal. Je te guiderai.

Il n'avait pas fini de parler que l'ascenseur était déjà arrivé et qu'il poussait les filles dedans. Même Aelita confia qu'elle n'avait jamais vu son mari dans un tel état de panique.

Une fois dans la salle des scanners, Aelita dut supporter la panique de Jérémie qui voulait monter aux commandes pour les activer lui-même, et déconcentrait Adèle à force de s'énerver. Elle finit même par lui balancer une claque.

- Et maintenant, tu rentres dans ton scanner et tu la laisses faire ! lui jeta-t-elle.

A contrecœur, il s'exécuta. Dès lors, il ne fallut pas plus de quelques secondes pour permettre à Adèle de lancer la virtualisation.

Enfin débarrassée de lui, songea Aelita en atterrissant sur la paroi de cristal du secteur 5. Ce n'était pas que son mari l'agaçât autant d'habitude, mais son comportement depuis son arrivée la révoltait. N'avait-il pas entendu ? Ulrich était passé à deux doigts de la mort, Yumi risquait de quitter la bande, et lui ne se souciait que de cette mystérieuse mission dont, probablement, il exagérait l'importance. Il n'avait pas même dit un mot sur l'état de ses amis. Était-ce seulement la panique, ou bien aimait-elle un monstre ?

Tout en courant au sein du labyrinthe, guidée par la jeune fille, elle songeait qu'il lui arrivait de plus en plus souvent d'être dégoûtée de l'obsession de Jérémie à vaincre XANA ; il lui semblait parfois que si son amant se battait, c'était plus pour régler une vieille affaire personnelle, une vengeance, que pour la protéger, elle, du programme malfaisant. Depuis que Lyokô avait été remis en route, elle avait l'impression de le perdre, de ne plus le connaître. Où était passé ce jeune homme timide et passionné dont elle était tombée amoureuse ? elle ne voyait plus qu'un squelette décharné, violent et insensible.

Je dois perdre la tête, moi aussi, pensa-t-elle en appuyant sur la clé qui débloquent le mécanisme d'invisibilité du Skid. Peut-être est-ce moi qui perds le sens des réalités ; un pétage de plomb ne peut pas faire de lui un monstre...non plus que de Yumi...

Dans l'immense salle de cristal où elle se trouvait apparut alors, suspendue dans les airs entre quatre piquets d'ébène, une grande sculpture d'acajou et de verre, qui, dans l'ensemble, ressemblait au premier modèle du Skidbladnir par la forme, mais qui désormais était ornée de moulures, de sculptures délicates, d'anges gravés et d'inscriptions en latin, sans mentionner une immense figure

de proue assise à son sommet, représentant un immense dragon asiatique siégeant sur un tas d'or, qui tournait son regard en même temps que le Skid, crachant éventuellement des flammes de rubis aux moments les plus inattendus, et dont le corps s'enroulait tout le long du vaisseau. La voilà, la véritable passion de mon mari, ne put s'empêcher de penser Aelita.

« Aelita, Jérémie est dans les temps. » l'informa Adèle. « Il m'a demandé de lancer un programme de son ordinateur avant de t'embarquer. Attends deux secondes...Voilà, c'est prêt. Dès que c'est fini, je t'envoie. Recontacte-moi au hub ; je t'enverrai les coordonnées que signale Jérémie. »

Une immense lumière envahit le hangar du Skidbladnir pendant plusieurs dizaines de secondes ; quand elle eut cessé, le dragon poussa un hurlement sauvage, et ses yeux s'allumèrent, lançant une lumière verte qui se refléta dans le secteur tout entier. Aelita s'empressa de monter à bord, et sitôt cela fait, brisant tous ses records de vitesse, elle quitta le territoire, entra dans la mer digitale, et sortit de Lyokô.

- Bien, je suis au hub maintenant, déclara-t-elle enfin.

« Pas trop tôt ! » lui reprocha Adèle. « Si tu savais ce qu'il a pu être casse-pieds. Alors, le code, le voilà – à toi de jouer. Il dit que tu dois chercher quelque chose que regarde le dragon, et qui deviendra noir dans la lumière verte, et juste stationner devant en attendant plus d'instructions, qu'il t'enverra quand il sera à son bureau. Comprenne qui peut ! »

- Non, je vois ce qu'il veut dire. Souhaite-lui bonne chance de ma part pour son travail.

« D'accord, mais c'est bien pour toi. Il faudra que tu lui offres de chouettes vacances le plus vite possible, car urgence ou pas, il dépasse les bornes, ton Jérémie ! »

Aelita soupira, et replongea dans ses pensées.

• • •

- T'en fais pas, le docteur a dit qu'il faudrait même pas opérer, insistait Ulrich. Une attèle et c'est tout ; je serai sur pieds dans moins d'un mois !

- Mais je sais pas si tu te rends compte du bol que tu as eu ! répliqua Odd.

- T'appelles ça du bol ? lança le cadre, ébahi. Je pourrai rien faire d'ici trois semaines !

- Elle aurait pu te casser le cou, vieux ! elle était déchaînée, du jamais vu.

- Elle en a fait plus qu'elle ne le voulait, tenta-t-il de le convaincre, fuyant le problème. Je suis sûr qu'elle regrette.

- Et moi je suis sûr qu'elle regrette de t'avoir raté, rétorqua son copain. Tu vas pas me dire ce qui l'a fait réagir comme ça ? à moi, ton vieux pote ?

L'autre garda le silence. En d'autres circonstances, il aurait ignoré Odd et serait parti, les mains dans les poches ; mais le souci, pour le moment, c'était qu'il ne pouvait pas se déplacer. Il était forcé d'avouer.

- J'ai...je l'ai fait suivre par un détective privé...

- Quoi ? s'écria Odd. T'as fait ça ? elle a pas tort de dire que quelque chose tourne pas rond chez toi !

- C'est juste que quand elle a dit que c'est fini, j'ai – comment dire ? – perdu la boule. J'ai voulu savoir...être tout à fait sûr...qu'elle ne me cachait pas quelque chose, quelqu'un.

- Et alors ?

- Je crois que j'aurais préféré qu'elle ait trouvé quelqu'un. Au moins, elle aurait été heureuse, et puis, j'aurais pas eu la preuve que je suis le dernier des cons.

Odd laissa passer un silence désespéré pendant qu'un urgentiste s'occupait de son attèle. Il était tout à fait abasourdi, tant par l'état de son ami que par la réaction de Yumi.

- Tu crois que tout est vraiment fini ? chuchota-t-il dès qu'ils furent seuls.

- Tu essaierais de vérifier si tu étais moi ? rétorqua sèchement le blessé en exhibant sa jambe.

- Sans hésiter, répondit l'autre sur un ton de défi. Ishiyama et Stern, ça sonne faux, mais ça s'arrête pas comme ça ! Pour qu'elle réagisse aussi violemment, il faut bien qu'elle ait éprouvé quelque chose de violent.

- Une violente haine, ça te va ? lança l'autre en tentant de se remettre debout et de boîter jusqu'à la sortie.

- Je suis convaincu qu'elle n'a jamais été aussi amoureuse de toi ! le poursuivait l'autre.

- C'est ça, c'est ça, ricana l'autre froidement. Je crois qu'elle est prête à passer à l'acte.

- Mais enfin, je croyais que Yumi et toi, vous aviez déjà...

Ulrich se retourna et le regarda d'un air désespéré. Odd était vraiment le dernier des crétins, pour ne pas comprendre cette blague après tant d'années passées avec lui. Monsieur Stern, résigné à expliquer, lança en claquant la portière de sa voiture :

- Un acte de haine, pas d'amour, tête de nœud.

Il démarra en trombe, laissant son vieux pote seul à l'hôpital, avec deux heures de marche en perspective, et peut-être une porte fermée à l'arrivée.

• • •

Jérémy venait d'arriver au pied de l'immeuble où il travaillait, après une longue course de spectre polymorphe. Sa firme possédait les bureaux des étages 20 à 40 d'une immense tour de verre du quartier de la défense, heureusement désert. Ça faisait beaucoup de choses à fouiller, songea-t-il ; heureusement, en sa qualité de spectre polymorphe translaté, il était toujours doté des pouvoirs qu'il avait sur Lyokô, et, en particulier, celui de créer une arme adaptée à ses besoins.

Le premier obstacle, c'était la porte fermée à clé. Comme il préférait la discrétion, Jérémy lança un grappin directement à la fenêtre du premier étage qu'il comptait attaquer, le plus haut, où travaillaient les directeurs. En un rien de temps, il arriva à la vitre brisée, et, accroché au rebord, la fit fondre et s'introduisit dans une pièce déjà sombre. Un nouvel outil apparut entre ses doigts, un petit ordinateur portable au centre d'une sphère orangée de quatre mètres de rayon. Il tapa quelques signes sur le clavier, lançant ainsi un programme qu'il avait passé plus d'une heure à produire. La

sphère demeura orange. Il marcha de long en large pour être sûr d'avoir exploré chaque centimètre cube de l'étage, il ne se passa toujours rien. Il grogna ; il lui faudrait faire tous les étages.

« Jérémie, Aelita est au hub. » résonna soudain la voix d'Adèle.

Le jeune informaticien soupira et lui envoya les coordonnées auxquelles devait se rendre Aelita dans le réseau pour se connecter au système de l'entreprise d'un ton agacé. Puis, quand ce fut réglé, il pointa un gros canon sur le sol, près de l'ascenseur.

- Jérónimo, marmonna-t-il pour lui-même, sans grand enthousiasme.

Il tira, le sol s'effondra, et il descendit par l'ouverture béante qu'il avait ouverte vers l'étage inférieur.

Trois étages plus bas, il eut enfin une bonne surprise. La sphère devint verte. Il tapa quelques mots sur la machine, qui rétrécit son rayon de recherche à trois mètres. Ainsi, petit à petit, il parvint à localiser ce qu'il cherchait. C'était dans le poste de travail du bureau de Sarles.

- J'ai trouvé ! annonça-t-il à Adèle. Aelita est en place ?

« Oui » répondit Adèle. « Mais je pense que ça pourrait l'aider si tu lui expliquais d'abord d'où te vient cette mystérieuse nouvelle mission ! »

- Si tu y tiens, soupira Jérémie. Mon entreprise a mis la main sur les programmes qui permettent de créer Lyokô et vont bientôt les donner à travailler aux employés. Tant qu'il n'y a qu'une ou deux choses à faire pour détruire la copie qu'ils ont du programme, ça ne me dérange pas ; mais dès demain, il sera trop tard, et XANA pourra mettre la main sur ces précieux codes sans même avoir à activer de tour ! Nous ne pouvons pas nous le permettre.

« J'ai rien pigé, mais je retransmets à Aelita. Attends encore un peu. »

Monsieur Belpois fut à la fois très impatient et, au regard de son état d'excitation après dix secondes d'attente, très patient. Quand enfin il put transmettre les instructions à Aelita, ce fut un soulagement comme il n'en avait jamais connu. Il avait un moment cru que les filles ne lui répondraient jamais, lui feraient la tête, abandonneraient la mission, le laisseraient mariner sur Lyokô... Sans savoir pourquoi, il sentait bien qu'elles lui en voulaient toutes les deux.

Pendant que la pilote du Skidbladnir effectuait les opérations demandées par son mari, isolant les informations dangereuses du réseau, Jérémie se prit à penser à cette affaire que lui avaient racontée Aelita et Adèle à son arrivée ; cette fois, il ne parvenait pas à chasser ce problème de son esprit. Que cet affrontement ait été aussi violent le pétrifiait – quelles causes pouvaient avoir entraîné un tel déchaînement de colère ? quelles conséquences pour le groupe ? il se prit un moment à frissonner (ce qui, pour un spectre, était tout de même extrêmement grave) en songeant que peut-être Yumi ne reviendrait pas dans la bande, ou qu'Ulrich ne voudrait pas se charger du combat contre XANA avec une jambe cassée et des béquilles. Le plus terrible, ce fut l'image qui lui vint soudain, de mademoiselle Ishiyama en train de faire ses bagages pour retourner au Japon, à son bar, à son restaurant. A cette simple idée, il était mort de terreur.

« Mission accomplie. A toi de jouer, Jérémie. » dit Adèle, le tirant de ses pensées.

- Hein, quoi ? ah, oui ! bafouilla le spectre polymorphe, revenant à ses esprits. Je vais chercher le plus d'informations possibles sur ces informations, à savoir d'où elles viennent et si elles ont été copiées ailleurs.

Il alluma la machine, sûr désormais que les informations qu'elle contenait étaient protégées de l'accès par le réseau informatique par le Skidbladnir. Un nouvel outil eut tôt fait de lui révéler que le programme présent dans la machine avait été copié à partir de son propre portable, et qu'il n'avait été copié vers aucun périphérique. Le jeune homme translaté poussa un soupir de soulagement. Il n'aurait même pas à demander à Aelita de traquer d'autres traces du programme dans la mer digitale. Il se releva, détruisit l'ordinateur en quelques coups de rayon fondant, et soupira.

- Mission terminée avec succès. Joli boulot, les filles. On arrête la translation, tu nous ramènes et...

« Je suis désolée pour toi, Jérémie, mais Aelita a insisté. » interrompit Adèle d'une voix sévère.

- Quoi ? s'étonna celui-ci. Quelque chose cloche ? Ne me dis pas qu'en dépit des circonstances, elle veut...

« Dès qu'elle aura récupéré le fichier fantôme que nous devons traquer et récolté les données, elle reviendra ; mais pas toi. »

- Comment ça ? s'écria le jeune homme, plutôt furieux. Qu'est-ce que ça veut dire ? XANA ?

« Tu restes cette nuit sur Lyokô, a-t-elle dit, pour réfléchir à ton comportement. Et elle dit qu'il ne s'agit pas que d'Ulrich et Yumi. Honnêtement, je ne comprends pas tout ce qu'elle veut dire, mais je dois admettre que t'as pas été top sur ce coup, Einstein. »

- C'est parce qu'il y avait une urgence ! protesta l'informaticien. J'avoue, je suis pas fier non plus d'avoir paniqué comme ça et économisé les considérations sur tout ça, mais nous avons un problème vital !

« Je sais pas trop ; de toute façon, je ne peux rien faire face à Aelita... »

Une idée traversa soudain l'esprit de Jérémie. Il se mit aussitôt à cavalier en direction de l'usine, avec toute sa vitesse de spectre polymorphe. En un bond, il était descendu de la tour et avait enfoncé le sol d'une place du quartier d'affaires ; et tout en courant, il essayait de gagner du temps.

- Bon, Adèle, si je ne reviens pas, il y a du moins des choses que tu dois faire. D'abord, détruit mon ordinateur portable ! il contient lui aussi le programme, et Sarles doit croire que ce programme est définitivement perdu. Donc, un bon coup de talon dans les circuits devrait faire l'affaire ; vise avant tout le disque dur.

« C'est comme si c'était fait. »

Quand elle revint lui annoncer la destruction de la machine, Adèle ne savait pas que l'intellectuel traçait à présent à travers le bois de Boulogne à toute vitesse.

« Autre chose à faire ? » demanda-t-elle.

- Oui. Il faut que tu lances une recherche de Réplikas, pour vérifier que XANA n'a pas mis la main sur le programme. C'est un vieux fichier du SuperCalculateur, je vais t'expliquer comment le faire fonctionner...

Le temps qu'il donne les instructions et que le programme ait été lancé, et il était en vue de l'usine.

« Pas de Réplikas détectés pour le moment. » annonça Adèle tandis que Jérémie se glissait dans la salle de contrôle.

- C'est normal, c'est un vieux programme ! s'écria Jérémie en attrapant son amie par derrière.

Il la souleva du siège en la tenant fermement, tentant de ne pas lui faire de mal au possible – ce qui tenait de l'exploit, vu la façon dont elle se débattait. Enfin, il n'y tint plus, et sortit une sorte de petite lampe torche qui émit une forte lumière dans ses yeux et l'endormit pour une minute. Enfin seul, il put travailler tranquillement sur l'ordinateur pendant la minute de translation qui lui restait. Sitôt se fut-il redressé, satisfait, qu'il vit la collégienne se réveiller. Il s'agenouilla.

- Je suis sincèrement désolé, mais il fallait que je le fasse. Pour parler à Aelita. Maintenant, tu devrais rentrer chez toi ; nous n'allons pas tarder à en faire autant, de notre côté.

Mais la jeune fille aux cheveux rouges n'eut pas le temps de déterminer si le spectre était un rêve ou un être présent qu'il avait déjà disparu. Soudain, elle vit sur l'écran un compte à rebours qui en était à trois secondes. Elle se rua vers les commandes, mais une fois arrivée là, elle ne sur quoi faire ; le compte à rebours arriva à zéro, et la jeune fille put entendre sous ses pieds les scanners chauffer pour matérialiser le scientifique.

Ça va chauffer, songea-t-elle en imaginant la réaction d'Aelita quand elle verrait que son mari avait réussi à se matérialiser contre son gré. Et puis quoi encore ! il n'y aura pas qu'Aelita, se dit-elle : après tout, ce crétin l'avait tout de même agressée à cause d'une scène de ménage que monsieur avait jugée un peu trop froide et distante. D'un coup, elle se sentit tout à fait d'accord avec les excès de la dame aux cheveux roses.

Il était dit que les dames feraient des leurs, ce soir-là !

Cycle 3

Section 10

Monsieur Stern ferma à clé la porte de son appartement. Chaque fois qu'il revenait d'une mission sur Lyokô, le soir, en retrouvant cet endroit rangé, paisible, banal pour tout dire, il avait l'impression de ne pas être à sa place, sans pour autant déterminer si sa véritable place était chez lui, dans le salon, une assiette sur les genoux, en train de déguster un dîner cuisiné à la va-vite, ou dans le monde virtuel, sur Lyokô, à combattre des monstres, ou dans le réseau, à rechercher et extraire des informations sur XANA et sur Hopper.

Il enleva lentement son imperméable brun pâle et boita jusque dans la cuisine, où il commença à ouvrir des conserves et à préparer un café noir. Il n'avait pas très faim, et était si las qu'il ne souhaitait rien d'autre que de s'oublier dans le sommeil, mais la situation ne supportait pas le moindre bien-être ; sans y penser, il s'auto-flagellait pour avoir commis une bourde irréparable, qui lui avait ôté Yumi plus sûrement qu'aucun prétendant.

Et quel prétendant, encore ! tout à son mal-être, il se remit à songer à sa jalousie stupide : dès le début, il avait craint ce William à tort, et les choses avaient réussi à empirer quand il était enfin sorti avec Yumi ; ces aventures de collégiens, encore, n'étaient pas grand-chose par rapport à la véritable paranoïa qui l'avait saisi quatre ans plus tard, et durant toute leur relation. La dernière chose qu'il lui avait dite avant qu'elle ne parte au Japon, n'était-ce pas qu'il lui souhaitait beaucoup de bonheur avec un nouveau japonais ?

Et tout ce temps, Yumi était restée seule.

- Espèce de...crétin...dégénéré...se répéta-t-il tout haut, comme il n'avait cessé de le faire ces derniers jours, pour lui-même.

Il sentit une grimace amère, un simulacre de sourire, lui étirer les joues et la gorge.

Ulrich se rendit compte qu'il fixait l'eau bouillante depuis cinq minutes. Il baissa machinalement la chaleur de la plaque et versa quelques poignées de pâtes sans trop regarder ce qu'il faisait.

De l'affaire du détective privé, au moins, une bonne chose, et une seule, était ressortie : le jeune directeur avait compris pour quelle raison, toutes ces années, son cœur avait été malade. Ce qui n'était au départ qu'une lubie d'amoureux était devenu le pire des fléaux dans son esprit et dans sa vie. Il avait lié amour et jalousie, à un point qu'on ne pouvait même pas concevoir. Il avait aimé en convoitant, et il s'était tant acharné à convoiter qu'il avait oublié ce qu'était l'amour – si jamais il avait connu amour sans envie.

Il venait à en douter : avait-il jamais aimé Yumi sans l'envier aux autres, sans vouloir se l'accaparer, connaître chaque instant de sa vie ? cette histoire n'avait-elle pas été dès le début un amalgame de rivalité, de colère, de revanche, de dépit ? qu'avait jamais été ce tendre trouble, en fin de compte, si ce n'est un désir d'en finir, de vaincre, de l'emporter sur cette fille qui, la première fois qu'elle l'avait vu, l'avait tout de même envoyé au tapis ?

Quelle ironie du sort ! le voilà qui avait fini exactement de la même façon que son ancien rival :

l'amour l'avait rendu complètement fou. Il n'y avait jamais eu que de la jalousie. Et c'était Yumi qui, en fin de compte, avait gagné. Yumi, qu'il avait tant blessée...avec sa tête de con...

Ulrich était presque heureux qu'elle lui ait cassé la figure. Heureux ? il en était même tout à fait soulagé, oui, dans le fond, c'était un véritable émerveillement que de songer que c'était enfin fini...

Une sonnerie criarde indiqua soudain que quelqu'un cherchait à entrer dans l'immeuble. Le jeune homme revint brutalement à la réalité : deux heures avaient passé depuis qu'il était rentré, deux heures de déprime, durant lesquelles il avait ressassé inlassablement les mêmes réflexions, les mêmes idées, jusqu'à aboutir à un système complet d'explication et d'interprétation de son enfance et de sa vie d'adulte comme découlant directement de l'essence de la jalousie et du malheur. Un grésillement s'échappait de la casserole, où il n'y avait pour ainsi dire plus d'eau, et où une sorte de pâte informe se tordait, presque dansante, étirée entre entre bulles d'air qui éclataient de toutes parts en lançant de grands nuages nauséabonds, et une espèce de rigidité indéfinissable.

Cette andouille d'Odd a dû encore oublier ses clés, se dit le cadre en se dirigeant vers l'interphone. C'est ce qui arrive à chaque fois qu'il sort. Qu'y faire ? c'est une marmotte qui se terre dans son trou, il n'y a pas de solution avec ce genre d'énergumènes, comme disait son père. Quand il fut arrivé, il demanda d'un ton ennuyé qui était là.

« C'est moi. » fit une voix familière entre toutes.

Ulrich appuya aussitôt sur le bouton qui permettait au visiteur d'ouvrir la porte et fonça aussi vite qu'il le pouvait dans sa chambre pour enfiler une veste et un pantalon propres. Il fallait absolument que tout dans l'appartement ait l'air nickel pour accueillir son père.

•••

Jérémie se retournait encore et encore sur le canapé, enroulant et serrant autour de lui les draps plissés dont il finissait par devenir prisonnier. Il ne parvenait pas à se sortir ses problèmes de la tête. Ses problèmes ! et combien de milliers d'autres choses. En fait, ce n'était pas tant ses problèmes que des segments émotions fixes, des fragments de pensée incessamment répétés et avortés, dans lesquels il s'enlisait.

Aelita était partie très courroucée et il était rentré seul, il avait peur, et pour elle et pour lui, pour l'avenir et leur bonheur – n'était-ce pas la pire des situations, que d'être en train de dormir dans le salon après à peine trois ans de vie commune ? Il était aussi furieux, il en avait assez, de ces crises de colère et de rejet qui revenaient périodiquement l'angoisser sans jamais se régler tout à fait : il en voulait à Aelita et à son père, il en voulait à ce maudit programme XANA, il en voulait à son travail et à Sarles, il s'en voulait à lui-même, et tout cela s'élevait en une sorte de ras-le-bol généralisé. Sa seule consolation, c'était qu'en ce moment même, Aelita était dans un état sans doute similaire au sien – et c'était une consolation bien amère.

Enfin, il n'y tint plus, il se leva. Il resta un moment debout dans la chambre conjugale, immobile. De toutes les pièces où ils vivaient, c'était le seul endroit où il n'y avait jamais eu de dispute. Jérémie aimait cette pièce. La douceur des draps, la douce odeur du parfum d'Aelita sur l'oreiller, tout dans son aspect chaleureux et feutré le calmait ; il se souvenait que le plus important, pour lui,

dans sa vie toute entière, avait toujours été la femme qu'il aimait, et l'amour qu'il éprouvait pour elle. C'était cela seul qui lui avait donné ait la force de lutter encore et encore contre XANA dès le premier jour, c'était cela seul qui l'avait tenu éveillé des nuits entières alors qu'il n'avait encore que treize ans. Bien sûr, il ne l'avait pas aimée au premier regard, il n'avait d'ailleurs jamais cru aux « coups de foudre » ; mais bien que son amour se fût construit petit à petit, avec le temps et les mots, il avait tout de suite senti pour elle...une espèce de tendresse protectrice – plus, oui, car il savait déjà à ce moment qu'Aelita était forte, autonome, capable d'affronter de terribles dangers à un âge où lui n'osait même pas monter dans un scanner. Alors comment se pouvait-il que toute cette force positive, qui le poussait, qui l'entraînait vers elle, se retournât contre son bonheur, contre son amour, contre son couple ? comment l'amour pouvait-il le pousser à haïr ? Et surtout, comment calmer les choses ?

Les mots qu'avait prononcés Aelita au début de leur dispute, les derniers avant leur virtualisation, résonnaient dans son esprit. « Je veux bien que nous nous lancions là-dedans, mais à condition que tu descendes toi-même sur Lyokô ! » Devait-il comprendre qu'elle lui reprochait de prendre trop peu de risques ? d'agir de trop loin ? Non, elle savait qu'il combattait lui aussi de toute son âme, qu'il préfèrerait mourir que de laisser XANA gagner. Non, c'était autre chose – quelque chose de profond, qui concernait leur relation. Ce n'était pas simplement la position de donneurs d'ordres qu'il occupait sans arrêt à l'usine, non, ce n'était pas seulement une question de rapport hiérarchique...

L'évidence le frappa soudain. C'était un problème de distance. Depuis que le SuperCalculateur avait été rallumé, nos deux héros avaient passé de plus en plus de soirées à rechercher des informations ou des fichiers fantômes, désactiver des tours, payer des notes effarantes à la Bonne Franquette, programmer de nouveaux outils et à dormir, qu'à vivre ensemble, amoureux, dans les bras l'un de l'autre, à partager quelque chose qui ne fût pas Lyokô (il en avait d'ailleurs oublié ce qu'ils faisaient de leurs soirées jadis). Et encore, partageaient-ils véritablement Lyokô ? elle sur un monde virtuel, lui derrière un écran d'ordinateur, faisaient face aux choses de façons totalement différentes.

C'était comme aux premiers temps de la lutte contre XANA, quand Jérémie tentait désespérément de la matérialiser – à ce souvenir lointain, sa gorge se serra et les larmes lui montèrent aux yeux. En ce temps-là, que n'aurait-il pas donné pour poser sa main sur sa joue, pour voir son sourire se dessiner sur un visage de chair, pour entendre le bruit de sa respiration à ses côtés, marchant dans la nuit ? n'était-ce pas précisément le même rêve, le même désir, qui lui remuait les entrailles dans tous les sens depuis plusieurs heures, à présent ?

Enfin, il sortit de la chambre, et se mit à cheminer à travers les nuits estivales, d'un pas régulier tout entier rythmé par un but précis. Il savait ce qu'il devait faire.

• • •

Aelita sentit une caresse délicate effleurer sa joue, elle ouvrit les paupières ; une douce blancheur l'entourait de partout. Était-ce un rêve, ou bien venait-elle de se réveiller ? Elle vit le visage souriant de son amant se pencher vers elle, laissant couler dans ses yeux un regard doux et amoureux, plein de confiance et de légèreté, tel qu'elle ne l'avait plus vu depuis...des mois. Une vigoureuse senteur de fin de printemps envahit son âme tandis qu'il lui prenait la main ; elle se leva

avec lui, mais c'était comme si toute la pesanteur de ses soucis était restée à terre, comme si elle laissait tout derrière elle, tout ce qui n'avait pas d'importance, toutes les broutilles et toutes les rancunes.

Dans la lumière blanche omniprésente, la jeune femme aux longs cheveux roses sentit une étrange sensation d'élévation soutenir son cœur. Elle se plongea une nouvelle fois dans le regard rassurant et amoureux de Jérémie, retrouvant une paix, un doux plaisir de vivre, qu'elle n'avait pas connu depuis une éternité, lui semblait-il. Oui, c'était sûrement un rêve : cette lumière, cette tranquillité, ne pouvaient exister quand elle était éveillée. Elle marchait, chaque pas retentissant comme dans un grand vide, les yeux plongés dans ceux de son amant, et un sourire au cœur.

Puis soudain, il s'éloigna, et elle ne le suivit pas. Il lui envoya : « A dans une minute, chérie » avant de disparaître, effacé par la blancheur omniprésente. D'un coup, Aelita revint à elle-même, ce fut comme si elle s'était réveillée. Elle s'était endormie dans la salle du SuperCalculateur, seule dans l'usine, elle avait pris l'ascenseur avec son mari, et à présent elle subissait l'habituelle procédure de virtualisation dans un des scanners. Il n'y avait pas eu un mot, pas une idée, seulement le silence, la gentillesse, l'amour. Ce qui lui manquait. Alors pourquoi s'inquiétait-elle ? elle ne cessait de se demander ce qui allait se passer sur Lyokô, pour quelle raison Jérémie l'avait-elle amenée là, si même cet homme parfait surgi de nulle part était bien Jérémie. Un instant, elle se prit à espérer qu'elle rêvait encore, et qu'elle se retrouverait seule, dans la salle secrète des souterrains de l'usine désaffectée, seule dans un univers qui tombait en morceaux, où son mari lui tapait sur les nerfs, où XANA était de plus en plus dangereux, mais où du moins elle n'avait pas peur que quelque chose ne soit pas réel.

La première chose qu'elle vit, une fois virtualisée, c'était un ciel dur comme le saphir, dans lequel se traînaient çà et là de grands nuages blancs et cotonneux, et que rayait un unique rayon blanc, qui en frappant une étoile se décomposait en un arc-en-ciel sucré. Sous lui s'étendait à perte de vue un gigantesque champ d'herbes foisonnant de fleurs d'été, qui comme dans une peinture jetaient sur fond vert et jaune des grandes taches rouge et or en guise de pétales. Une rivière d'argent chantait entre les mottes de terre fraîche d'où émanait quelque chose de tout à fait nouveau sur Lyokô, la puissante et vivifiante odeur de la pluie. C'étaient des dizaines de senteurs estivales qui s'entrecroisaient ainsi dans les airs, créant un incroyable bouquet de sensations nouvelles. Un souffle de vent fit rouler une grande vague sur les herbes et fleurs au moment où Aelita commença à tomber, et ce fut comme un ballet de couleurs quand elle atterrit dans les bras de Jérémie.

- Pardonne-moi, chuchota-t-il près de son oreille, tandis qu'elle se pelotonnait contre lui. J'aurais dû comprendre plus tôt..

- Comprendre quoi ? interrogea-t-elle, incertaine de ce qu'il voulait dire.

Une étincelle malicieuse pétilla dans le regard du scientifique.

- Que tu m'aimais, répondit-il en souriant.

Une violente émotion secoua Aelita, déchirée entre l'éclat de rire et la culpabilité. Ces mots, si légers en apparence, ne pouvaient pas être un fruit du hasard : en les lui disant, son mari se

souvenait encore du premier jour où il les lui avait murmurés. Elle vécut la scène une deuxième fois, avec une intensité décuplée. La pénombre du crépuscule passa sur ses yeux ; elle était dans le parc du lycée, des millions de bourgeons légers se balançaient entre les étoiles, et elle, foulant à grandes enjambées les jeunes pousses qui perçaient les dernières neiges, fonçait comme un taureau furieux vers un grand bonhomme maladif qui la regardait s'avancer avec appréhension.

Comment avait-il pu lui faire ça, à elle ? comment avait-il pu déclarer dans son dos, sans lui en parler, qu'il ne voulait plus la voir ? qu'il pensait que ça valait mieux pour elle et pour lui ? Car ce n'était pas un mensonge, ce n'était pas une farce d'Odd : le lycéen l'avait bel et bien dit, elle l'avait entendu le répéter. Qu'était-ce encore que cette réaction ? une forme de harcèlement ? Elle bouillonnait, hurlait de rage : pourquoi ne se battait-il pas, s'il s'estimait malheureux ?

Blessée par tant de goujaterie, elle réclama des explications. Et le misérable bonhomme qui lui faisait face ne put que bégayer que c'était son choix, que c'était sa faute, et qu'elle était responsable. Aelita insistait, il perdait la tête ; enfin, il lui cracha : « J'en ai juste marre ! tu ne me regardes jamais, tu me fuis, tu es devenue froide, froide et insensible ! »

La jeune fille ne sut pas trop ce qui arrivait, quelle colère la prenait soudain ; toujours est-il que l'instant d'après, elle était figée, le bras dur, la main gauche raide, et que Jérémie s'était tu, une grande trace rouge sur la joue droite, les lunettes tombées sur les racines tortueuses d'un chaîne à près d'un mètre de là. Il la regardait, et elle n'osait bouger. Aelita savait que sans ses lunettes, l'intellectuel était pour ainsi dire aveugle. Si proche qu'elle fût de lui, sa tête n'était déjà plus qu'une tache pâle en-dessous d'une boule rose bonbon. Et pourtant, il ne fit pas un mouvement pour récupérer ses lunettes ; il ne pensa même pas à les chercher. Il semblait que, pour la première fois, il voyait clair.

Jérémie baissa les yeux et soupira.

« Pardonne-moi » dit-il. « Je...je n'avais pas compris... »

Soudain, toute sa fureur quitta Aelita. Et elle sut aussitôt qu'il s'agissait de quelque chose de vraiment important. Son cœur battit plus vite, son souffle s'accéléra, elle était pendue aux lèvres du jeune garçon.

« Compris quoi ? » murmura-t-elle tout doucement, comme si elle embrassait déjà la réponse.

Jérémie releva la tête, les yeux remplis de larmes.

« Que tu m'aimais. »

- Mais en fin de compte, comme tu le vois, j'ai décidé de passer la nuit sur Lyokô, comme tu me l'as si vivement demandé, déclara Jérémie, plein de bonheur en désignant le ciel au bleu profond.

- Nous sommes vraiment sur Lyokô ? demanda Aelita. Mais enfin, comment as-tu fait cette merveille ?

- Eh bien, c'est un nouveau territoire expérimental que je construisais à mes heures perdues – notamment, quand je n'avais plus de données à analyser ou que les emboîtements de fichiers de Franz me cassaient la tête.

- Ça me fait penser...tu as réussi à comprendre comment ça se fait que les fichiers soient toujours entiers, non corrompus, et qu'ils se baladent sans se disloquer dans la mer numérique ?

- En fait, la mission d'aujourd'hui constituait à récupérer un petit fragment qui permettait de vérifier une hypothèse. Vois-tu, dans le premier fantôme, il y avait un fichier auquel je n'avais pas prêté grande attention ; mais en y regardant de plus près, je me suis rendu compte qu'il avait servi à mettre au point un programme qui n'apparaît nulle part ailleurs, et que Hopper gardait visiblement

sur lui. Je me demande si ce n'était pas une sorte de dispositif de secours, pour éviter une mort définitive.

- Virtualisé à jamais...soupira Aelita. Mon père aurait donc réussi à trouver de son vivant le moyen de vaincre la mort ?

•••

Monsieur Stern senior faisait les cent pas dans la cuisine de son fils. Enfin, il explosa.

- Enfin, regarde-toi, Ulrich ! je ne te reconnais pas.

Le jeune directeur essuya sans broncher ce jugement sévère. Il avait connu pire en matière de remontrances, depuis le temps où il avait décidé de travailler avec son père – et même plus encore avant. Ce dernier s'arrêta un moment près de l'évier, dans lequel son fils avait balancé en vitesse la casserole de spaghettis, d'où dégoulinait une sorte de pâte à demi fondu et de couleur indéfinie ; il la prit du bout des doigts et l'examina avec une grimace tout en continuant ses commentaires.

- Tu vis n'importe comment, tu abrites un SDF, ton appartement est dans le plus complet...désordre, lâcha-t-il en jetant la mixture. Et faut-il parler de ton attitude au travail ? Tu sais parfaitement que je ne t'emploie pas pour glander, et ça fait bien trois mois que ça se relâche gravement ; si tu étais un salarié normal, j'aurais déjà trouvé le moyen de te mettre à la rue. Ça recommence comme quand tu étais gosse. En quelle année était-ce, encore ? Tu devais être en primaire, à cette époque...

- C'était pendant que j'étais au collège, grogna Ulrich d'une voix terne.

Son père le regarda avec son regard le plus sévère.

- Je n'aime pas ce ton, fiston, siffla-t-il, menaçant. La prochaine fois que tu me défies de la sorte, je sanctionne. Décidément, on te croirait redevenu un adolescent. C'est d'ailleurs ce que tu as toujours été : un petit adolescent rebelle et je-m'en-foutiste. Moi, je veux que tu sois un homme. C'est compris ?

Ulrich soupira. Son père venait de lui prouver une fois de plus qu'il ne l'avait jamais connu. Il essayait désespérément de s'expliquer l'attitude de son fils avec des séries de rapprochements, des stéréotypes tout faits et tout simples. En temps normal, il n'aurait même pas laissé sa colère monter et il aurait perdu la face sans même grommeler ; pire, il aurait admis sa défaite et sa part de responsabilité tout aussi placidement. Mais là, il ne pouvait s'empêcher de se révolter contre cette stupidité, contre ces automatismes, contre cette vision toute faite du monde et des gens.

- Je t'ai déjà répété mille fois que la vie est un combat ! s'exclamait le vieil homme avec énergie. Un combat ! j'approche de la soixantaine, il est temps que je pense à celui qui après moi tiendra ma place dans les rangs – et je serais navré si tu n'étais pas le légitime héritier du trône, mon garçon. Tu me verrais confier mon poste à Anches ? ou à Ngyuen ? Pourtant, ces deux hommes sont des directeurs plus compétents que toi, et si tu ne te remues pas, je ne te ferai aucun cadeau : le poste ira

au plus capable ! Alors défends-toi, bats-toi !

Les lèvres d'Ulrich remuaient en même temps que celles de son père, lançant en silence un discours tout aussi véhément, tout aussi énervé. Oui, il voulait se défendre, oui, il voulait se battre, il débordait d'énergie guerrière – et il aurait volontiers enfoncé un katana dans la gorge de ce père stupide, pour le faire taire.

Mais il n'allait donc jamais arrêter de déblatérer ses conneries ? Ulrich avait beau acquiescer platement en hochant la tête constamment, donner du vrai dans tout ce qu'il disait et dans tout ce qu'il s'imaginait, son père n'en finissait pas d'enchaîner hypothèse stupide sur hypothèse stupide.

Puis d'un coup, il songea qu'il avait perdu Yumi et se sentit la dernière des andouilles. Toute sa force le quitta, il s'effondra en pleurant sous les yeux de son père.

- C'est ça, pleure, perdant ! lui lança l'autre d'un ton acide. Ah, tu viens de comprendre ; ah oui, ça me fait mal à moi aussi, de voir ce que tu deviens. Une loque, une bouillie informe et indigeste, comme ce machin que tu as essayé de faire dans la casserole. Pleure, andouille !

Soudain, Ulrich n'y tint plus ; il se rua sur son père, l'agrippa au collet et le souleva jusqu'au niveau de ses yeux.

- Écoute bien ça, vieux con, cracha-t-il, glacial comme jamais il ne l'avait été. Je viens de me prendre la veste de ma vie. Alors tes grands discours de merde, je m'en bats les couilles. Et je sais de quoi je parle ! ça fait dix ans que je me bats les couilles !

Il le jeta à terre. Un moment, il resta devant le vieil homme, ramassé à terre et toussant dans la poussière du paillason. Une loque, pensa-t-il, face à ses efforts pitoyables pour se relever. Puis il fit demi-tour et partit dans sa chambre en jetant sa cravate derrière lui et claqua la porte. Il sortit une valise de dessous sa commode et l'ouvrit sur le lit. Il partirait à Okinawa dès le lendemain, quel que soit le coût. Il commençait à rassembler des vêtements et autres affaires quand on frappa timidement quelques coups à la porte.

- Fous le camp de chez moi, connard ! hurla Ulrich, sans la moindre trace de peur dans ses pensées.

La porte s'ouvrit.

- Ton père m'a demandé de te dire qu'il voulait que tu ailles au Japon avec lui demain, fit une voix familière. Une affaire de boulot, je crois. Il avait l'air assez perdu. Je peux rester, le temps d'empaqueter mes affaires à moi ?

- Tu garderas l'appartement pendant mon absence, répondit le cadre plus calmement, tout en empêchant Kiwi d'emporter une chemise blanche d'un revers de main.

- Quand je te disais de lui dire non, tu sais, je voulais que tu lui dises non, pas que tu le traites comme une sous-merde, se moqua Odd. Si je comprends bien, tu vas quand même au Japon avec le connard ?

- Je n'ai pas le choix, soupira Ulrich, qui avait pris sa décision dès que son vieux pote lui avait

annoncé la nouvelle. Si j'y vais autrement, je risque de ne pas avoir de place.

- Je ne sais pas si Yumi va vraiment partir ; en fait, ça m'étonnerait, estima le glandeur. Il y a Lyokô.

- Et il y a le restaurant et le bar ; d'après mon détective, les affaires stagnent depuis son départ, elle ne peut pas se permettre de rester absente plus longtemps sous peine de voir le chiffre d'affaires baisser. Il faut qu'elle soit là en personne pendant quelques semaines au moins. Je suppose que pendant notre absence, Adèle, Aelita, Jérémie et toi arriverez à vous occuper de XANA et de Hopper.

- Mince ! s'écria soudain Odd en se tapant le front. Mais qui donc va s'occuper de Kiwi ?

- Ben...toi, supposa Ulrich en arrêtant de plier un jean pour regarder un moment son ami d'un air étonné.

- Oui mais non ; je comptais te le confier ce week-end...

- Ah bon, tu pars ?

- Ouais, répondit Odd avec une sorte de gêne bizarre. Enfin, pas tout à fait...c'est juste pour deux jours...

- Bon, ça fera deux jours de conserves pour le cabot, conclut Ulrich en fermant sa valise.

- Attends...Justement, pour cette histoire de week-end, je voulais juste te dire ce dont il s'agissait...

- A mon retour, si tu veux bien, le coupa Ulrich en le bousculant pour sortir de sa chambre, une petite valise à la main. Là, j'ai d'autres soucis. Bon, je vais chez le vieux.

La main d'Odd se posa sur son épaule, l'arrêtant. Ulrich, surpris, regarda le sourire engageant et rassurant de son copain.

- Tu la retrouveras, lui assura-t-il. Cette fois, ça va marcher, je le sens.

- J'ai déjà entendu ça, rétorqua Ulrich avec une sorte de moquerie pessimiste.

- Ouais, mais aujourd'hui, c'est différent ! se défendit Odd. Tu aurais vu la haine dans ses yeux, la colère qu'elle dégageait, la pâleur de son visage quand tu es tombé : ça ne peut être que de l'amour.

- Depuis quand t'y connais-tu en amour ? lança le cadre avec un grand sourire sardonique.

- Hé, tu n'as pas envie que je t'en parle avant ton retour, fit l'autre, moqueur.

- Nan, t'es sérieux, s'enquit le jeune homme, qui sentait la joie revenir lui faire oublier ses ennuis. Et c'est quelqu'un que t'as rencontré où, cet amour de la semaine ?

- Très drôle. Si tu avais eu un peu plus le sens de l'observation, tu aurais remarqué que ça fait près de deux mois que j'ai pas mis les pieds hors de chez toi. En conclusion, tu sauras que ce n'est ni du léger, ni du fêtard, clama le gars à la mèche turquoise avec une sorte de fierté.

- Et cette fille, il y a deux semaines ?

- Hein ? fit l'autre, décontenancé. Oh, euh...en général, on dit qu'on se refait pas ; c'est faux, bien sûr, mais ça prend du temps...Même si cette fois, je te jure, c'est vraiment du sérieux !

- C'est vrai que deux mois, pour toi, avec ou sans fidélité, c'est une première. lança l'autre. Ça alors, te voir casé, toi ! je rêve...

- Surtout avant toi, c'est impossible, renchérit le glandeur, ironique. Allez, va réparer ça. Sus au Japon !

Un sourire, le premier vrai sourire qui ait détendu son visage depuis le début de la conversation, pénétra le cœur d'Ulrich. Oui, se jura-t-il, quel que soit le prix, il retrouverait Yumi – pour qu'elle le sauve, pour qu'il la mérite, pour qu'il puisse réparer tout le mal qu'il lui faisait.

Cycle 3

Section 11

Sur les platanes frémissants de la cour du lycée se couchait par taches une délicate lumière de reflets dorés ; pelant par larges pans verticaux les écorces vertes des grands troncs verticaux, le soleil chauffait la sève de l'été, faisant bouillir l'intensité du bleu du ciel, dorant les larges feuilles bruissantes, et descendant encore et encore, vers le sol, où l'arbre et la lumière enfonçaient puissamment leurs racines, faisant courir sous la surface du goudron un dense réseau de veines ambrées. Mais Adèle ne pouvait pas même distinguer, d'où elle était, ni le goudron brûlant de la cour de récréation, ni les arbres brillants, ni, au travers des ramures, un petit coin de ciel qui perçât : il n'y avait que l'ombre sur le sol, et la grande forme menaçante de l'arbre.

- Or, $y=ax+b$ d'après l'énoncé ; donc, $f(x)=a$. C'est fini pour cet exercice, déblatérerait au tableau une petite dame qui approchait de la quarantaine.

L'élève jeta un bref coup d'œil à sa montre. Il restait moins de dix minutes – et c'était la troisième fois depuis qu'elle le savait qu'elle se demandait quelle heure il était. Le cadran affichait 15:56 – autant dire une torture. Elle soupira avec un peu de rage, et, pour se consoler de son malheur, survola du regard la classe, dont l'état, dans l'ensemble, n'était pas plus brillant que le sien : fatigués, énervés, prêts à sortir pour certains, assommés ailleurs, chuchotant entre eux de partout, ses compagnons de douleur n'en pouvaient plus de ce cours de deux heures de mathématiques qui semblait ne jamais devoir en finir. Mais étrangement, cette vision ne lui apporta pas le même réconfort que les fois précédentes, car elle songea que, pour la plupart, rien d'autre ne les attendait qu'un week-end sans cours ; elle, en revanche, brûlait d'envie de savoir comment s'était dénouée la situation d'hier : comment Aelita avait-elle traité ce crétin de Jérémie ? avait-elle découvert la raison pour laquelle Yumi avait failli tuer Ulrich ? et surtout, dans l'ensemble, comment les choses pourraient-elles s'arranger ?

Elle se rendit soudain compte que son regard s'était posé, presque machinalement, sur Albert, une table à sa droite, séparé d'elle par une place désormais vide. Cela faisait quelques semaines que le petit intellectuel avait décidé de ne plus rester à côté de sa voisine et de ne plus lui adresser un mot – sans pour autant avoir le courage de quitter le premier rang pour le dernier. En quelques jours, c'était le groupe tout entier qui s'était disloqué : d'abord Kevin, ensuite Albert. Adèle n'aurait su dire pourquoi. Elle passait pourtant autant de temps qu'avant avec eux, sinon plus, pour essayer de garder une vie normale. Mais pourtant, à ses yeux, ils avaient progressivement perdu de l'importance, de l'originalité, elle avait commencé à sentir sa tête gonfler (après tout, ces deux ans qu'avait duré leur amitié, n'avait-elle pas joué à la petite cheftaine fédératrice ?) ; eux avaient commencé à la trouver moins intéressante, à se définir non plus comme membres d'un petit clan, mais comme individus fiers et capables d'utiliser aux mieux leurs capacités : Albert, pour décrocher les derniers dixièmes de points qui séparaient sa moyenne trimestrielle du 20/20 dans toutes les

matières excepté le sport, et Kevin...pour être Kevin.

Celui-ci, toujours penché sur son cahier, avait décroché son regard gras du manuel où il enchaînait les exercices, et dardait sur son ancienne amie un œil noir. Adèle laissa son regard rebondir vers la cour de récréation. Ce qu'elle y vit ne manquait pas d'intérêt.

Il y avait des choses dans la cour qui bougeaient dans l'ombre – deux grandes formes encadrant une plus petite. A première vue, c'étaient des gens qui marchaient, deux hommes en costume noir trois pièces, encadrant la silhouette voûtée, vêtue de même, du jeune proviseur du lycée ; les trois hommes se dirigeaient probablement vers le bureau du chef d'établissement. L'affaire attirait son attention, quand soudain un des deux hommes, une véritable baraque, empoigna par la cravate le directeur, et lui murmura quelque chose à l'oreille, avant de le repousser violemment. Ce dernier s'inclina et mit un doigt sur ses lèvres en signe de silence, affirmant quelque chose d'un air qui voulait prêter à la confiance. La scène n'avait pas duré dix secondes, mais à présent, l'intérêt d'Adèle était carrément piqué, et il lui tardait d'en apprendre plus. Malheureusement, les trois hommes s'arrêtèrent de parler et disparurent hors du champ de vision restreint de la jeune fille.

Celle-ci regarda sa montre. Encore deux minutes. Le triangle était isocèle rectangle. Adèle n'en pouvait vraiment plus de ce cours de maths.

• • •

Charles de Gaulle était en vue. Dans le taxi, le silence était toujours aussi vide qu'au premier instant pour Ulrich, aussi plein pour son père. Même en entrant chez ce dernier, même lorsqu'il lui avait fallu écouter les explications sur les intérêts de l'entreprise dans le contrat qu'il fallait à tout prix renouveler, le jeune directeur n'avait pas prononcé à mot. Ni question, ni affirmation bien claire, ni même le bonjour. Cette attitude insupportait au moins autant que de coutume, si ce n'est plus ; mais cette fois, le vieil homme sentait chez son fils que quelque chose d'important se passait, quelque chose qui n'avait rien à voir avec la paresse – quelque chose qui était davantage du registre de la haine, de la violence, de la noirceur – et il ne pouvait s'empêcher de se demander constamment si cette dimension de son fils n'avait pas existé sous ses yeux pendant des années, sans qu'il ne s'en rendît compte. Peut-être, se répétait-il par fragments, Ulrich ne vivait-il pas si mal que ça ; peut-être, oui, tout ce qu'il voyait, sans doute, n'était pas de la paresse, pas un problème de mode de vie, mais quelque chose de plus fort, de plus actif, qui avait un rapport avec lui-même...se pouvait-il qu'il connût si mal son propre enfant ? qu'il ait été si aveugle pendant tant d'années ? Non, certainement pas : ce n'était rien d'autre qu'une colère d'adolescent, une rébellion comme les jeunes savaient si bien en faire en ce temps-ci, un coup de tête passager et inconséquent. Il était tout à fait absurde de continuer à tourner en rond, ça n'avancait à rien.

Un dernier tournant, une ligne droite ; le soulagement décompressa la poitrine du vieil homme, oppressée sous une sorte de peur viscérale de continuer ces réflexions : payer le taxi, enregistrer les billets et les bagages, prendre un café, regarder les rayons des magasins hors de prix, enfin cette attente insupportable était terminée. Mais à peine le taxi s'était-il arrêté qu'Ulrich, une petite valise à la main, sortait de la voiture et s'enfonçait dans la foule tassée à la sortie des terminaux. Peu lui importait son père qui s'agitait derrière en filant un billet au tacot et en se ruant sur le coffre pour saisir ses affaires et le poursuivre. En fait, le faire tourner en bourrique lui plaisait beaucoup. Il enfonça un chapeau de pêche jusqu'aux sourcils, et disparut dans la foule. A présent, les véritables

problèmes commençaient. Il devait d'abord faire changer sa place si c'était possible, ensuite de quoi il pourrait s'envoler librement vers le Japon – vers Yumi, le cœur battant bêtement.

Échapper à son père tout en restant coincé au milieu d'une file d'attente longue comme la mort ne fut pas aussi aisé qu'Ulrich l'espérait. Dix fois il le vit passer, sourcils froncés, à grandes enjambées, cherchant son fils parmi mille visages inconnus ; plusieurs fois, il ne tint qu'à un fil qu'il le trouvât. Enfin, le père se plaça dans une file d'attente non loin de lui. Ulrich demeura très nerveux jusqu'à ce que, une demi-heure plus tard, il fût entré dans la zone internationale. Une fois qu'il y fut, il se mit à courir entre les boutiques et cafés hors de prix, courir vers la zone d'attente, sans savoir si c'était pour fuir son père ou pour savoir si Yumi y serait – car il y avait, oui, une infime chance, qu'elle ait décidé de rentrer, qu'elle ait pris ce vol, et c'était pour cette infime chance qu'il laissait tout tomber, oui, qu'il plaquait tout...

Les quelques rangées de siège du terminal, sous la vaste serre de fer et de verre, étaient tout à fait vides. Sachant que son père l'y retrouverait si il s'y attardait, Ulrich se remit à arpenter la zone internationale, scrutant la clientèle entre les rayonnages ; et à chaque minute qui passait, son inquiétude s'enflait démesurément, il revenait à la zone d'attente, il craignait de croiser son père, il ne voulait pas oser penser que peut-être Yumi n'était pas partie.

Il finit par s'installer à la terrasse d'un vendeur de boissons quelconque ; il prit un coca à cinq euros, et se mit à le siroter nerveusement – le verre fut vide en moins de deux minutes. Soudain, tandis qu'il regardait sa montre en espérant presque que les aiguilles allaient se mettre à faire du vent, une voix familière le fit sursauter.

- Ulrich ?

Il tomba à terre et se releva. La jeune femme venait de disparaître dans le flot des voyageurs. Elle allait quitter l'aéroport. Elle ne voulait pas qu'il la poursuive, elle ne voulait pas qu'il lui parle, elle regrettait d'avoir attiré son attention. Mais sa folie entraînait Ulrich : non, il refusait que ce soit terminé, non, car qu'elle le veuille ou non, il la poursuivrait, lui parlerait, parviendrait à attirer son attention ! Il s'élança derrière elle, hurlant son nom d'une voix rauque et désespérée.

• • •

Le proviseur recevait des gens importants dans son bureau, c'était ce qu'avait dit la secrétaire. Il ne voulait être dérangé sous aucun prétexte. Adèle avait répondu qu'elle n'avait pas l'intention de le voir et était sortie de la pièce, déçue. En effet, pendant la conversation qu'elle avait eu avec la secrétaire, elle n'avait rien pu entendre de ce qui se disait dans le bureau ; sans doute les étrangers étaient-ils très précautionneux de ne pas parler fort. Elle passa au plan B et se faufila derrière le bâtiment, en-dessous de la fenêtre du proviseur. Il faisait une chaleur caniculaire en ce début d'été, et pourtant celle-ci était hermétiquement fermée, volets clos. Pas moyen d'entendre le moindre son. En même temps, se dit-elle, si ces hommes en noir prenaient la peine de parler bas, ils n'allaient pas commettre l'erreur élémentaire de laisser la fenêtre grande ouverte. Elle rageait. Toujours avoir un plan B pour le plan B, se dit-elle.

Tout à coup lui vint une idée. Elle sortit son portable et appela la seule personne capable de trouver une stratégie efficace dans cette situation : Jérémie.

En apprenant qu'il y avait des hommes en noir à Kadic, celui-ci réagit bizarrement.

« Tu les connais ? » demanda-t-elle.

« Oui...enfin, pas tout à fait. En réalité, c'est plutôt Aelita qui en connaîtrait quelques-uns. Ça sent les services secrets du gouvernement. Tellement top-secrets qu'eux-mêmes n'ont peut-être aucune idée de qui ils sont réellement, si tu veux voir le genre... »

« Cool. » exulta la jeune fille avec un sourire excité.

« Pas tout à fait. Il se peut que ça concerne le SuperCalculateur. »

Cela fit un choc à Adèle de penser que ces types violents pouvaient en avoir après elle à cause de ce secret. Mais toute terrifiée qu'elle était, elle n'allait pas se laisser faire et déballer ce qu'elle savait.

« Tu aurais pu me dire que XANA n'était pas notre seul ennemi ! »

« En réalité, nous ne savons rien de ces hommes en noir, ni de ce qu'ils savent. Je ne m'attendais pas à les voir réapparaître. »

« C'est malin, en attendant ! Qu'est-ce que je fais, moi ? je fuis ? »

A l'autre bout du fil, Jérémie éclata de rire. Il essaya de maquiller son rire dans une sorte de tousotement ; Adèle conclut que Sarlès avait dû lui jeter un drôle de coup d'œil.

« T'inquiète pas ! » murmura-t-il enfin. « Je doute que ces gars connaissent ton existence, et si ils en avaient après toi, ce serait le domicile, et non pas l'école, qu'ils surveilleraient. Si ils sont à Kadic, c'est sans doute pour se renseigner sur Franz Hopper. »

« Quoi, le type mort ? qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ? »

« Il était prof ici avant. Ce qui est étonnant, c'est qu'ils enquêtent encore plusieurs dizaines d'années après sa disparition. Il faut que tu découvres pourquoi. »

« Impossible : ils se sont bouclés dans le bureau du dirlo. »

« Le nouveau proviseur est jeune, et ne connaît rien de Hopper. Il devra les emmener à la salle des archives, puis à la vieille gare. Il faut que tu te caches à proximité du casier. »

Le message était reçu. Adèle se mit aussitôt en route vers la gare désaffectée ; après une demi-heure de bus, elle arriva dans une grande salle grise, sombre et poussiéreuse, encombrée de rangées de sièges de plastique en désordre, couverts de graffitis et à moitié cassés. Sur le sol traînaient des restes de bouteille cassées, des vieux journaux ou des cartons, quelques couvertures qui attestaient que des sans-domiciles pouvaient y établir un squat en cas de besoin. La jeune fille se colla contre le mur tagué de l'entrée ; les deux hommes étaient déjà là, devant une rangée de casiers vert foncé renversés et, pour plusieurs, forcés. Ils étaient accompagnés d'un employé de la gare.

- C'est ici, messieurs. Casier 167. Vous avez de la chance, il est intact. Je vous laisse à votre enquête.

- Encore une minute ! l'interrompt un des deux hommes sombrement. Où est la clé ?

- Nous ne l'avons pas. Sans doute Hopper lui-même l'a-t-il gardée avant de disparaître.

- Nous en doutons. D'après nos archives, sa maison a été fouillée après sa disparition. Et

contrairement à d'autres, nos archives à nous sont très précises, appuya-t-il.

- Peut-être avez-vous mal fouillé. Et du reste, si Hopper n'a pas donné le nom de sa femme, je suppose qu'il avait ses raisons.

- C'est déjà beaucoup supposer, monsieur, rétorqua froidement celui dont Adèle n'avait pas encore entendu la voix – et cette voix était tellement insensible, tellement menaçante, que la collégienne en frémit : ça sentait le meurtrier.

Après que l'employé, timide et pressé, se fut enfui, l'homme à la voix de tueur reprit la parole.

- Nous emportons le casier, et ferons de analyses dessus, ajouta-t-il à l'adresse de son collègue tandis que le jeune directeur s'en retournait au travail. Empreintes digitales et ADN – en particulier, nous chercherons le marqueur. Fais venir les ouvriers, je m'occupe des rats du labo. Je veux que cette affaire soit éclaircie d'ici deux heures.

Adèle en avait assez entendu : le but des recherches de ces hommes était, comme Jérémie l'avait supposé, d'ouvrir et faire des analyses sur le casier.

Ce qui voulait dire, d'après Jérémie, que ces hommes seraient capables de remonter jusqu'à Aelita.

• • •

Monsieur Della Robbia gara la voiture d'Ulrich à une certaine distance de sa destination, pour deux raisons. D'abord, une place libre au bord d'un trottoir non payant était une bénédiction qui n'avait aucune chance de se reproduire dans la soirée, et quitte à se garer aux dépens de quelqu'un, autant être sûr de ne pas se faire gauler la place. Par ailleurs, il avait près de vingt minutes d'avance, et mieux valait marcher devant quelques pâtés de maison que d'arriver trop en avance à un tel rendez-vous. Un peu d'air frais lui ferait du bien, il avait besoin de se détendre. Il savait parfaitement la fragilité de sa position ; il n'avait pour ainsi dire aucun atout, aucune supercherie à mettre en avant, et tous ses défauts, tous les problèmes qu'entraînaient sa situation étaient connus. L'enjeu de cette soirée était immense, et la réussite n'en tenait qu'à un fil.

Odd épousseta le tissu rugueux de son costume gris foncé, se passa la main sur les cheveux, éteignit son portable (c'était la première fois depuis que XANA était réapparu), vérifia son nœud de cravate, aplanit son pantalon sur ses cuisses, vérifia ses lacets et son cirage – il était tout beau tout propre comme un sou neuf. Il se mit à balancer les bras. Ça y était, la porte de l'appartement était en vue. Façade classe – elle lui avait dit que c'était l'immeuble tout entier – quartier chic – il avait oublié toutes les recommandations qu'elle lui avait faites – pignon sur rue – ça y était, il était nerveux, il avait encore un bon quart d'heure d'avance, la ponctualité, c'était décidément pas son truc...

C'était très sérieux, se répétait-il, adossé contre le mur de la baraque, le regard levé dans le vide. Et il n'en était pas le premier surpris. Comment, lui, Odd Della Robbia, était tombé amoureux, au point de changer aussi radicalement ? et le costume n'était rien à côté de son nouveau mode de vie. Il était allé jusqu'à se promettre, après tout, de ne plus pointer jusqu'à ce qu'il trouve un emploi. Un emploi ! oui, lui, dans une entreprise, ou dans un bureau ! ou bien planté derrière un comptoir, à

tenir la caisse, à faire les soirées chez un pote en musicien masqué, magicien pour les anniversaires de gosses, équilibriste dans un cirque ; tout paraissait possible, il ne savait plus très bien qui il était à force d'envisager toutes ces possibilités d'avenir...

L'air frais commençait à l'agacer. Il avait envie de s'allumer une clope. Quelle idée stupide de garder le paquet dans sa poche, pour se mettre à l'épreuve, comme il disait. C'était perdre l'épreuve que de refuser de perdre la cigarette, comme elle lui avait dit. Il avait décidé d'arrêter de fumer, il n'avait pas assumé, c'était bien fait pour lui, après tout. N'en restait pas moins que la situation, l'ambiance, ses pensées, tout collait terriblement bien avec une petite clope – une dernière...

Cette fois, il était vraiment accroc. Et pas dans le style béguin de la semaine, non – la vraie maladie du fou raide dingue, les aventures mystiques du cœur. C'était pas spécialement génial, dans le fond (même si, quand il éprouvait une envolée d'amour, cette pensée lui eût paru sacrilège) – mais dans une certaine mesure, ça en valait le coup, d'être amoureux. Se ranger lui donnait presque bonne conscience. Certes, il n'en avait jamais eu besoin avant ; mais c'était une expérience relativement sympathique, tout de même – de sorte que jusqu'aux ennuis qu'elle impliquait se changeaient en merveilles.

Il tira une grande bouffée et écrasa sa clope à peine entamée sous sa semelle avec un mélange de soulagement et de dégoût de lui-même. Quelque chose qu'il n'arrivait toujours pas à saisir, après toutes ces années, c'était le menton. Il ne savait pas quoi exactement, mais il avait quelque chose de particulier, ce menton. A la fois ferme et inexistant, pointu et rond, lisse et marqué ; il changeait parfois du tout au tout en moins d'un clignement d'yeux. Comme cette chevelure qui coulait sur ses épaules rondes, si liquide, si douce...

Il n'y avait rien de mieux que de penser à elle, que de savoir qu'il pouvait la voir, tous les jours, rire avec elle, pleurer, la soutenir, devenir quelqu'un à ses yeux – eh ! cela, ne l'avait-il pas déjà réussi ? bon sang, il s'était entiché tellement vite de cette fille ! Ça l'avait frappé comme un coup de foudre...Et lui, toujours aussi crétin, lent à changer, lent à comprendre...Mais bon, c'était ce qu'il se disait chaque fois qu'il se souvenait d'elle...

Soudain, il avisa, de l'autre côté de l'avenue, un homme en costume brun avec une canne, une barbe blanche et un béret, qui longeait les murs débordant de lierres et de branches d'arbres qui masquaient les berges. Pas de doute, c'était bel et bien son père – mais il ne traversait pas. Odd commença à sentir des sueurs froides sous son costume. Elle lui avait pourtant confirmé, la veille, que c'était dans ce bâtiment. Ou peut-être l'avait-il mal comprise ? Il se précipita devant la porte et regarda désespérément à la recherche d'une liste des noms. Il n'y en avait pas. Seulement une grande plaque portant la mention « MUSEUM D'HISTOIRES NATURELLES. Fermeture momentanée en raison de l'incendie Nous vous prions de bien vouloir nous excuser. »

De l'autre côté de la rue, l'homme introduisait une petite clé dorée dans un grand portail de fer rouillé, penché sur la serrure qu'il ne voyait pas. Odd traversa à toute vitesse la route qui le séparait de lui et l'aborda.

- Bonjour monsieur. Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi... »

Le vieillard releva la tête et le considéra l'air concentré. Enfin, il déclara :

- Eh bien, votre tête me dit bien quelque chose, mais impossible d'y coller un nom. Est-ce vous

qui devez dîner avec nous ce soir ?

- Oui, monsieur, confirma Odd en aidant son hôte à ouvrir le portail. Croyez bien que j'en suis ravi.

- Moi de même, jeune homme, moi de même, déclara l'autre en lui serrant la main. Depuis le temps que ma fille me répète qu'elle ne trouve personne, c'est véritablement un bonheur que vous soyez apparu !

Jamais Odd ne s'était senti aussi mal. Il ne pouvait s'empêcher, tout en faisant bonne figure, de songer que deux semaines plus tôt, il avait déraillé. En moins de deux mois qu'avait jusque-là duré leur histoire, elle l'avait déjà présenté à ses parents, et il l'avait déjà trompée. Sa résolution était prise, il avouerait – et il le savait, elle le pardonnerait.

Bien caché derrière le mur, c'était un véritable château qui se dressait. Le jeune prétendant poussa une exclamation admirative. Tourelles, briques, fenêtres gothiques, statues entre les arbres dans le jardin – ce n'était plus une maison, c'était un palais de mégalomane.

Le premier réflexe du vieil homme fut de s'en excuser humblement.

- Ce n'est rien, le rassura Odd. Votre fille m'avait prévenu, et elle m'a tout expliqué. Sûr, une occasion pareille, ça se refuse pas !

- Vous m'avez demandé, à l'entrée...marmonna le vieil homme en prenant le bras d'Odd. Je suis supposé vous connaître ?

- D'une certaine manière, oui monsieur – et je suis sûr que vous vous souvenez de moi, même si vous ne m'avez pas reconnu. Je suis un de vos anciens élèves du lycée Kadic, Odd Della Robbia.

- Della Robbia ? Sortant avec ma fille ? s'écria le vieil homme en sursautant ; le jeune homme sentit une grimace de terreur déformer ses traits. Ah mais ça, où va le monde ! ajouta-t-il, avec un éclat de rire difficile à interpréter, jusqu'au moment où il tapa affectueusement l'épaule de cet homme qu'il admettait presque déjà comme son fils pour l'emmener à l'intérieur.

Soudain, tandis qu'Odd aidait le vieil homme à escalader les degrés qui menaient à la porte du château, le portail grinça derrière eux et, vêtue d'une splendide robe se soirée rouge en soie luisante, Sissi apparut. Odd et son père se précipitèrent vers elle chaleureusement ; mais soudain, elle leva les mains, et une onde de choc les secoua. Le jeune homme tomba à terre, et vit à côté de lui monsieur Delmas évanoui. Il voulut se redresser, quand il s'aperçut que cela lui était impossible. Il était comme immobilisé par une force invincible ; au-dessus de lui, il pouvait voir ce corps tant aimé le surplomber, avec au sommet, le sourire narquois du symbole de Hopper. Le spectre mit un doigt devant ses lèvres étirées d'un air moqueur, et se pencha, effleurant de ses lèvres le visage d'Odd.

- Ne t'en fais pas, mon amour, ce n'est qu'un petit service que j'aimerais demander à un de tes amis, susurra-t-il. Après, je te laisserai festoyer tout ton gré...

• • •

Jérémie bondit de joie. Il n'était pas vraiment excité, mais pour ne pas faire tache dans l'ambiance générale, il fallait bien faire semblant de trouver que l'allumage du SuperCalculateur était une expérience formidable. Hurlant gaiement « Ça fonctionne ! Ça fonctionne ! » et embrassant ses

collègues, il n'en continuait pas moins de songer avec inquiétude à ces choses que lui avait racontées Adèle. En outre, malgré ses protestations, Sarlès lui avait confisqué son ordinateur portable. Que se passerait-il en cas d'attaque de XANA ? « Des interférences ! » songeait-il amèrement. « Quel crétin. S'il avait voulu éviter les interférences, il aurait dû confisquer les téléphones, pas éteindre les ordinateurs ! ou même, au mieux, isoler l'expérience sous terre. » En fait, il avait vraiment hâte que ces idioties qui l'ennuyaient plutôt soient terminées.

Tout à coup, il sentit remuer dans sa poche son téléphone portable. C'était Odd qui appelait. Curieux, il décrocha au mépris du bruit ambiant et courut se réfugier dans les toilettes.

« C'est toi, Odd ? Qu'est-ce qui se passe, mon vieux ? »

« Non, Jérémie, ce n'est pas Odd. Il est quelque peu indisposé pour le moment. » répondit, au grand étonnement de Jérémie, la voix de Sissi. Et le plus surprenant restait à venir. D'un ton toujours aussi naturel et décontracté, elle continua : « C'est XANA. J'aurais un petit service à te demander ; ça te dérangerait de m'aider ? »

« XANA ? » s'écria furieusement le scientifique. « Qu'est-ce que c'est que cette embrouille ? Qu'est-ce que t'as fait à Odd ? Pourquoi nous nargues-tu comme ça ? »

« Mais voyons, je n'ai rien fait à Odd. Pas encore – et il ne dépend que de toi qu'il s'en sorte sain et sauf. Notre objectif est, bien entendu, commun ; mais je ne peux pas agir par moi-même cette fois-ci, de peur qu'un échec ne me fasse repérer par des gens hauts placés. Vois-tu de quoi je veux parler ? »

« Ouais, je crois que je sais où tu veux en venir... »

« Autant quatre gamins qui explosent à cause d'un satellite détourné, mon cher Jérémie, n'ont rien de suspect, autant deux enquêteurs morts des services secrets lancés sur l'affaire Hopper me sont-ils nuisibles. Nous allons, par conséquent, devoir travailler ensemble. Y es-tu prêt ? »

« Je pense bien. Pour peu que tu arrêtes de menacer mon ami. »

« Ne t'en fais pas, cher Jérémie. Dès que la copie est terminée, je désactiverai le spectre – mais pas la tour. J'ai de toute façon une autre monnaie d'échange – et crois-moi sur parole, je serai fair-play. C'est encore le meilleur moyen que j'ai de me prévenir contre ce type de désagréments à l'avenir. Nous voulons tous deux lutter dans le secret, n'est-ce pas, mon chéri ? »

« Où veux-tu en venir, XANA ? » l'interrompit l'intellectuel, irrité par tout cet interminable blabla.

« Tu administres aux deux hommes mon petit poison à mémoire, tu trafiques les données qu'ils ont reçues, et tu reçois en cadeau un petit paquet de ces morceaux fantômes que vous traquez à vos heures perdues dans le réseau, mon cœur. Alors, chouchou, t'en dis quoi ? »

« Marché conclu. Il y a une copie du programme d'émission des portables dans la zone G du SuperCalculateur de l'usine. Envoie-moi des instructions plus détaillées par mail. »

Jérémie raccrocha et retourna embrasser ses collègues, très troublé. N'était-ce qu'une impression, ou bien XANA avait-il tellement changé depuis la dernière fois qu'ils l'avaient affronté ?

•••

Sept heures du soir. Jérémie s'effondra dans le canapé. La journée avait été épuisante. La nuit le serait aussi. Il entendit derrière lui, dans la chambre à coucher, quelque chose remuer ; quelques

secondes plus tard, Aelita, en chemise de nuit, les cheveux en désordre, apparaissait à ses côtés.

- Tu as l'air fatigué, murmura-t-elle dans un baiser, posant une main sur sa tempe. Ils ont réussi à mettre leur SuperCalculateur en route ?

- Pire que ça, soupira Jérémie. Ils ont déjà installé l'OS et l'interface est complète.

- Au moins, cette semaine, XANA nous a laissés tranquilles, tenta de le rassurer Aelita. Pour la première fois en trois mois, nous avons pu prendre du temps pour nous.

- N'empêche que j'avais raison, opposa Jérémie en sortant son ordinateur de sa pochette. XANA préparait quelque chose.

Il ouvrit le portable. La tour activée s'afficha, bien en évidence. Aelita bondit avec frayeur.

- Quoi ? Mais pourquoi n'as-tu rien dit ? s'exclama-t-elle.

- T'en fais pas. Quand je l'ai découvert, il était trop tard. Mais cette fois, il n'en a pas après nous. Tiens, regarde, ajouta-t-il en montrant le niveau d'activité de la tour, qui venait de chuter radicalement. Je suis désolé pour ta soirée concert, mais nous allons devoir nous charger d'un devoir peu courant.

Au même instant, le téléphone de Jérémie vibra. Le message de XANA contenant les instructions venait d'arriver.

- Jérémie, je comprends rien ! s'écria la jeune femme, un peu perdue, tandis que son copain lisait ce qui était écrit sur son portable.

- C'est bien simple. Les hommes en noir se sont manifestés, et ni XANA ni moi ne veulent les voir mettre leur nez dans les affaires du laboratoire. Comme ce n'est pas la première fois que nous travaillons avec XANA – et ça, il l'a découvert dans ses propres fantômes –, ce dernier m'a juré de ne pas nous doubler.

- Et tu lui fais confiance ? s'inquiéta Aelita.

- Mieux, répondit Jérémie avec un sourire rusé. Je crois que c'est nous qui allons le doubler. Après tout, il l'a bien mérité. Et la clé en vaut la peine.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- Eh bien, s'est simple. J'ai jeté un coup d'oeil aux anciennes données que nous avons récupérées sur le secteur 5, à notre première visite. Combinées à d'autres, elles révélèrent des choses formidables. Et notamment ceci : XANA sait pourquoi il a été créé, et sa mission initiale continue d'être le cœur de chacune de ses actions.

- Tu veux parler du projet Carthage ?

- J'en sais rien. Mais je compte bien le découvrir. Va t'habiller, nous recevons ce soir.

•••

« Les passagers à destination de Tokyo sont attendus aux postes d'embarquement. Les passagers à destination de Tokyo, dernier appel. »

Ni Ulrich ni Yumi ne bougeait. Ils étaient face au poste d'embarquement, totalement immobiles, et se regardaient en chiens de faïence. Ce serait à celui qui embarquerait le dernier – à celui qui

prendrait la décision finale.

Le flot de la foule des voyageurs indignés et les plates excuses des hôtesse concernant le problème technique qui avait coincé l'avion au sol alourdissaient encore le silence qui régnait entre les deux amis. La tension allait croissant, toujours aussi insensée.

Ulrich parla.

- C'est ma faute, je sais. Mais je ne recommencerai pas la même erreur.

- C'est toi, l'erreur, rétorqua Yumi froidement. Tu as été l'erreur de ma vie. Je l'ai compris et accepté. A ton tour.

- Tu as compris que je ne parle pas du détective quand je parle d'une erreur ?

- Tu as compris que je parlais de toi ? s'emporta-t-elle, des larmes dans les yeux.

La grande silhouette noire de Yumi se défigea et lança vers Ulrich une douleur acérée. Un poing fermé heurta de plein fouet sa mâchoire inférieure et l'allongea à terre, un mètre plus loin. Il ne réagit pas.

« Les passagers à destination de Tokyo sont attendus aux postes d'embarquement. Les passagers à destination de Tokyo, dernier appel. » répéta la voix. Le terminal était vide, et les hôtesse les attendaient impatiemment. Soudain, Yumi se détourna et fonça au poste d'embarquement au milieu des hôtesse stupéfaites, presque effrayées. Elles ne savaient pas si elles devaient vraiment accepter une passagère qui venait de casser la mâchoire d'un autre passager. Mais en voyant que celle-ci était particulièrement en rogne, elles n'osèrent pas même penser à s'interposer et s'écartèrent timidement.

Monsieur Stern suivit, un filet de sang coulant le long de son cou. Pour le coup, les dames refusèrent, lui proposèrent un autre vol, tentèrent de l'arrêter. Il ne les écouta pas et les repoussa d'un grand geste furieux. Il ne pouvait pas parler, mais son regard était assez éloquent. Il n'avait plus rien à perdre.

Ulrich parvint tant bien que mal à se frayer un chemin entre les uniformes rouges jusqu'à l'intérieur de l'avion. A peine avait-il franchi la porte que celle-ci se fermait d'elle-même, laissant hors de l'appareil la moitié de l'équipage.

« Mesdames et messieurs, bienvenue à bord du vol 743 en direction du ciel. Je suis votre commandant de bord Xavier ANA, et je vous souhaite un agréable voyage vers une mort certaine. »

Ulrich était consterné. Le véhicule massif se mit brusquement en mouvement, faisant tomber les hôtesse à terre autour d'Ulrich. Une panique générale s'éleva parmi les passagers qui quittèrent leurs sièges et se ruèrent en toutes directions, vers le cockpit, vers les issues de secours, les la soute, harcelant les membres de l'équipage dont ils pouvaient se saisir pour savoir ce qui se passait. Il y en avait même qui se frappaient dessus dans la bousculade générale. D'autres restaient, eux, pensifs, à regarder le sol défiler près des hublots, espérant encore quelque intervention extérieure, ou refoulant l'étonnement, et cherchant à s'imaginer la mort.

« Xavier ANA ? » se dit Ulrich à lui-même. Pour sûr, c'était une blague de mauvais goût. Mais rien que de songer que le programme était capable d'avoir envie de faire de l'humour, c'était une surprise.

« Nous prions aux passagers de relever leurs tablettes et d'attacher leurs ceintures pour la durée du décollage » continuait la voix dans le tumulte général, tandis que les consignes de sécurité s'affichaient à l'écran avec les différents tutoriels explicatifs. La foule ne s'en montra pas plus calme pour autant.

Le jeune homme se releva d'un coup d'entre les quelques hôtesses qui avaient réussi à rentrer avec lui et montra son ticket à l'une d'entre elles. Elle ne comprit d'abord pas. Puis elle finit par lui faire un signe. Aussitôt il se mit à courir à quatre pattes vers la place 43B, en s'appuyant sur les dossiers des sièges de la rangée centrale. C'était là qu'il avait le plus de chances de trouver Yumi.

Avant même d'arriver à la bonne rangée, il la vit qui essayait elle-même de courir vers l'avant de l'appareil. Il entendit dans la foule un cri déchirant qui l'appelait, reconnut son visage parmi dix autres, couvert de larmes et tendu tout entier dans la direction où elle espérait ne pas le trouver. Le cœur lui bondit dans la poitrine. Oui, songea-t-il en lui-même, oui, elle l'aimait. Soudain, leurs regards se croisèrent, tous deux pleins de larmes.

« Ah, et j'oubliais. » reprirent les hauts-parleurs. « Petit message personnel à de vieux amis : les divorcés travaillent pour moi, alors ne vous en faites pas : je leur ai promis de ne pas leur faire de mal. Je tiens rarement mes promesses, mais ce coup-ci je saurai montrer que j'ai mon honneur. Du reste, pour le moment, ils sont encore en prison. »

Ulrich et Yumi étaient tout à fait impuissants. Ils n'avaient aucun espoir, et l'avion décollerait dans moins de trente secondes.

Le jeune homme ne pouvait pas parler. Mais il arriva aux côtés de celle qu'il aimait et il lui prit la main. Ses yeux étaient plus éloquents que tous les mots du monde. Quant à ce qui les attendait...ce n'était pas la première fois que ce type de situation se produisait, et il avait bon espoir qu'il n'y avait aucune mort certaine à l'horizon.

Cycle 3

Section 12

Mieux valait jouer la surprise, songeait Jérémie en s'avançant dans le couloir. Faire semblant de ne pas être au courant. Cela les ferait hésiter, les rendrait moins sûrs d'eux-mêmes, peut-être même moins méfiants ; en outre, donner aux enquêteurs une impression d'effet de surprise pouvait leur faire plaisir, permettre de mieux les manier. Il appuya sur le bouton de l'interphone.

- C'est pour quoi ? demanda-t-il.

« Police Secrète Gouvernementale. Nous avons un mandat. »

- Bien, bien...marmonna Jérémie. C'est nous que vous venez voir ?

« Oui. Ouvrez. »

- Voici, déclara le scientifique en pressant le bouton d'ouverture de la porte. Troisième étage, messieurs. A tout de suite...

Jérémie éteignit l'interphone, légèrement nerveux. C'était maintenant que tout allait se jouer. Le but était de pénétrer leur base, à tout coût. Pour la suite, ils aviseraient.

Il appela Aelita, qui se mit derrière lui dans l'entrée, un peu en retrait. Il ne put s'empêcher de la serrer dans ses bras, pour sentir leurs deux cœurs battre ensemble, avec la même peur. L'un comme l'autre, ils prolongèrent leur étreinte. Le jeune homme pouvait presque sentir la peur d'enfant de son aimée pénétrer dans ses propres entrailles, jusque dans la moelle de ses os, et se mélanger à la sienne. Il lui caressa les épaules, sentant sous ses doigts s'accroître les frissons qui la faisaient pâlir.

- Tout va bien se passer, lui dit-il enfin, tentant de la rassurer autant qu'il voulait se rassurer lui-même. Ils ne nous feront rien, et nous en serons enfin débarrassés.

Une autre sonnerie retentit. Jérémie ouvrit la porte et contrefit l'étonnement face aux deux hommes en costume qui se dressaient face à lui.

- Bonjours messieurs. Je suis Jérémie Belpois, et voici mon ex-femme, Aelita. Quelle affaire vous amène ?

En voyant Aelita, les deux enquêteurs demeurèrent un moment stupéfaits. Ils échangèrent de derrière leurs lunettes de soleil un regard mystérieux pour se concerter, puis le plus petit serra la main de Jérémie et répondit :

- Une longue affaire concernant votre concubine, monsieur. Nous aimerions en discuter autour d'un verre.

- Cela ne pose aucun souci, fit le jeune homme, les invitant à entrer. J'ai un barman électrique,

vous aller voir, une petite merveille...

- C'est un problème d'Etat, des services top-secrets les plus avancés de la science, qui nous occupe, monsieur, le coupa l'enquêteur. Pas de bavardages inutiles. Nous savons tout sur votre situation, nous venons discuter sérieusement.

Il s'installa et commanda un whisky, puis un verre d'eau fraîche pour son collègue.

- Avez-vous, monsieur, connaissance d'un certain Waldo Schaeffer, et de son laboratoire secret ?

- Comment ? fit mine de s'étonner Jérémie. Vous voulez parler de cette salle souterraine avec de l'équipement informatique hors d'usage ? Eh bien, oui, nous en savons...

- L'équipement informatique du laboratoire de Schaeffer est hors d'usage ? coupa le jeune homme.

- Oui, il n'y a rien là-bas. Seulement les restes d'un vieux SuperCalculateur quantique. Hé hé, bien utile dans mes recherches, de voir comment ça peut fonctionner, ricana l'informaticien d'un air roublard.

Les deux enquêteurs échangèrent un regard.

- Eh bien, voilà qui nous avance dans la question du laboratoire de Schaeffer. Nous en avons perdu la trace il y a un certain nombre d'années ; à l'époque, tous les services qui pouvaient avoir quelque idée de sa localisation ou même de son existence ont été décimés et leur matériel détruit. Il nous reste encore à savoir comment, et ce qu'est devenu l'homme en question.

- Vous voulez parler de ce Waldo Schaeffer ? Jamais entendu parler, mais heureux de connaître le nom d'un génie aussi en avance sur son temps, mentit Jérémie.

- Et vous, mademoiselle ? lança le jeune enquêteur à la dame aux cheveux roses, qui restait en retrait, debout près de la porte. Le nom de Schaeffer vous dit-il quelque chose ? Je vous préviens, vous avez intérêt à coopérer.

- Malheureusement, je suis navrée, mais je n'ai jamais entendu parler de cet homme.

- Et Franz Hopper ?

Aelita remua encore la tête. Les sourcils de l'enquêteur se froncèrent et il lança froidement : - Anthéa ?

Comme Aelita reproduisait le même signe, l'enquêteur sembla abandonner la partie. Il se plongea dans un profond mutisme. Soudain, son collègue, une grande baraque renfrognée et couverte de tatouages, prit la parole, et déclara froidement :

- Ils se foutent de ta gueule.

L'autre fut vif comme un serpent ; une affreuse grimace déforma son visage, il bondit sur Jérémie, et lui colla un flingue sur la tempe. Ce dernier ne put s'empêcher de paniquer. Après tout, ces hommes du gouvernement se feraient-ils vraiment des scrupules de l'épargner, lui ?

- Te fiche pas de nous, gamine, lança-t-il en enlevant la sécurité. Si tu ne coopères pas honnêtement, nous serons forcés de nous séparer d'un témoin précieux.

- Il faut nous comprendre, répondit la jeune femme sans oser se départir de son calme. Vous ne jouez pas vous-mêmes franc jeu. Rien qu'en me voyant, vous avez réagi étrangement. Qu'est-ce que

vous avez décidé ? de m'emmener ?

- Faut-il que je t'explique qui décide et qui pose les questions ici ? ragea l'autre.

- Je connais Franz Hopper, ou Waldo Schaeffer de son vrai nom, ainsi que son épouse Anthéa. Tous deux sont morts, déclara soudain Aelita.

- A la bonne heure, conclut l'autre en lâchant Jérémie et en rengainant. Mademoiselle veut bien parler. Alors dis-nous ce que tu sais.

- Waldo Schaeffer était un brillant physicien recruté par les services secrets du Projet Carthage, destiné à bloquer les communications russes ; Anthéa Hopper, son épouse. Il a, pour des raisons d'éthique, pris la fuite, et s'est retranché sous la couverture d'un pseudonyme. Pendant des années, il a enseigné la physique à Kadic, tout en établissant une base destinée à détruire le projet Carthage, dont je ne sais pas vraiment en quoi il consistait. Après la disparition de sa femme Anthéa, lui-même n'a vécu que quelques années à l'ermitage, avant de disparaître dans des conditions mystérieuses, sans doute à cause d'un accident de laboratoire.

- Comment se fait-il que tu saches tout ça ?

Aelita n'osa d'abord pas répondre. Mais elle vit que l'interrogateur s'amusait à faire glisser sa main vers la gaine accrochée à sa ceinture. Soudain, elle avoua :

- Parce que ce sont mes parents !

Les deux enquêteurs s'immobilisèrent. On aurait cru qu'ils avaient complètement oublié la présence de leurs hôtes. L'homme à la voix de tueur parut avoir quelque chose à dire. Enfin, il déclara d'une voix claire et articulée :

- Scotch !

- Pareil pour moi, commanda l'autre tandis que la machine remplissait le verre du patron d'un liquide ambré et de quelques glaçons.

- Ça te paraît plausible ? interrogea le plus grand des deux après avoir englouti une rasade d'alcool.

- Ça expliquerait pas mal de choses, admit le plus loquace, sa voix devenant un peu plus aiguë au passage de la boisson. Notamment le départ de Hopper du projet Carthage-X, l'apparition mystérieuse de Mlle Stones, sa fausse identité...

- Note, elle est un peu jeune.

- C'est vrai que pour ce qu'on sait, elle devrait avoir trois ou quatre ans de plus, pour le moins. Mais bon, tant qu'on ne saura pas où est passée X. Anthéa, tout est envisageable. Et puis vas savoir, puisqu'elle n'était pas destinée à la reproduction, quels...

- Pardon messieurs...intervint Jérémie timidement. Peut-être n'avez-vous pas envie que nous vous entendions réfléchir ?

Les deux agents secrets tournèrent simultanément leur regard vers l'informaticien. Ils haussèrent les épaules.

- Mouais, soupira le plus petit des deux. On ferait peut-être mieux de vous ramener à la maison avant de parler entre nous...

- Scotch, ajouta la brute.

- D'autant que nous devons de toute façon partir. Mouais, un dernier pour la route, peut-être...

Une fois servi, il ajouta, se penchant vers l'oreille de l'informaticien :

- Ceci dit, monsieur Belpois, il faut que je vous explique bien l'affaire : votre épouse n'est pas, aux yeux du gouvernement, un être humain, mais une propriété. A partir de maintenant, son identité et ses droits lui sont enlevés ; elle sera provisoirement rebaptisée X.Aelita. Quant à vous, dans ces conditions, nous devons vous garder en observation, dans la même cellule si vous voulez.

- Bien. On y va, croassa le colosse en reposant son verre d'un geste peu assuré.

- Une minute ! s'exclama Aelita en se levant. De quel droit pouvez-vous m'ôter mon humanité ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de X.Aelita ou de X.Anthéa ? J'exige qu'on m'explique !

- T'as rien à exiger, mignonne, rétorqua l'autre en posant à son tour son verre vide. Tu es un bien des services scientifiques de l'État, en tant que tu es fille de l'expérience X.Anthéa : c'est tout. D'ailleurs, je connais des rats de laboratoire qui seront plus qu'heureux de voir débarquer un nouveau sujet de ta qualité. Le fameux allèle-marqueur A, ça n'indique que du bon. Ah, ça, ils la regrettaient, cette bonne vieille X.Anthéa !

- Allèle-marqueur A ? murmura Aelita, dans l'écroulement généralisé du monde qui se produisait autour d'elle.

Le colosse se leva en poussant sa chaise et épousseta sa veste.

- Les cheveux, dit-il en sortant.

• • •

- Bien. Maintenant, 90° à gauche, annonça l'homme qui guidait Jérémie, juste à avant de bifurquer.

Entraîné par une paire de menottes, le jeune intellectuel n'eut d'autre choix que de continuer à se laisser faire, en écartant prudemment son bras libre pour éviter de se prendre un mur.

- Quand nous enlèverez-vous ces bandeaux ? normalement, nous sommes dans un bâtiment inconnu ; ou bien faut-il que nous ne voyions rien ?

- Vous pourrez retrouver la vue quand vous aurez pénétré les quartiers secrets. Pour le moment, nous sommes dans un bâtiment public. La prudence et notre juridiction nous intiment de ne pas laisser connaître son apparence. Mais dès que l'ascenseur sera arrivé au niveau secret, nous vous relâcherons. Avez-vous des objets qui émettent des ondes sur vous ?

- J'ai un portable, répondit Jérémie. A ce propos, pourrais-je passer, avec votre permission, un bref coup de fil à une amie ? c'est pour le boulot. Il s'agit juste de donner une confirmation.

- Ça ne devrait pas poser trop de problèmes. Je vous arrange ça. Quel numéro ?

- Le contact A.D. Ce sont ses initiales.

- Voilà, dit l'autre après quelques secondes en collant le portable contre son oreille. Après, nous serons dans l'obligation de vous le confisquer.

- Je comprends, concéda Jérémie tandis qu'une sonnerie criarde l'assourdissait.

- 90° à droite, et peu après, 90° à gauche.

Adèle ne fut pas longue à décrocher. Entendre sa voix familière aurait presque rassuré Jérémie, si elle n'avait été aussi tendue.

« Allô ? »

Adèle savait tout de la situation présente, et dans l'ensemble, il fallait admettre qu'un plan aussi incertain lui faisait extrêmement peur. Plus encore qu'à Jérémie.

« Salut Alice, c'est Jéré. Je pourrai pas venir ce soir, alors il va falloir que tu t'en charges toute seule. Bon, ben c'est pas compliqué, tu lances les programmes, tu récupères les données, tu appliques le protocole à la lettre, et s'il y a un pépin – eh bien, on en reparlera sans doute quand on se reverra...Tout est bien clair ? »

« A cent pour cent, Jérémie. N'en reste pas moins que j'aimerais pouvoir compter sur ton aide ce soir si ça foire. »

« T'as qu'à demander à quelqu'un d'autre, au pire. » répondit-il, d'un air impatient. « Ça me plairait vraiment pas mais...bon, je crois qu'on a eu le temps de tout se dire ; me reste plus qu'à te souhaiter bonne chance. »

La sensation du téléphone appuyé contre son oreille disparut et le bruit du téléphone dont le clavier se verrouillait retentit dans le silence. Ils venaient de s'arrêter.

- Merci monsieur. Bon sang, c'est terrible...

Il se remit à se lamenter tout haut du sort qui attendait Aelita, comme il n'avait cessé de le faire dès l'instant où les types lui avaient parlé de cette histoire d'expérience scientifique. Il s'agissait de garder une couverture plausible ; mais tout en faisant semblant de se plaindre, le jeune informaticien n'avait cessé de se morfondre intérieurement de la douleur et du doute qui devaient en même temps remuer la femme qu'il aimait. Celle-ci n'avait pas dit un seul mot. Elle demeurait hermétiquement pensive et silencieuse. C'était comme si elle avait perdu la parole en même temps que son humanité ; et chaque seconde qu'elle passait sans dire un mot torturait Jérémie, tandis qu'il se torturait lui-même en jouant cet odieux jeu sur lequel l'avait lancé XANA, au lieu de la reconforter.

Ce n'était pas la première fois, après tout, qu'Aelita marchait, se mouvait, respirait l'air ainsi que ceux qui l'entouraient, en sentant le puissant sentiment de sa différence marquer chacun de ses mouvements, l'écarter, la déplacer hors d'un monde auquel elle n'appartenait pas de droit. Ne s'était-elle pas jadis crue un simple programme informatique, une intelligence artificielle ? Même si elle était même à l'époque, le souvenir de cette époque douloureuse n'avait pas disparu. Elle avait vécu heureuse, à l'abri de ce genre d'interrogations, pendant toutes les années où elle s'était crue aussi humaine que tout autre être humain, aussi vivante que tout autre être vivant. Et voilà qu'elle était autre chose, tout d'un coup : un résultat d'expérience, à nouveau, un être fabriqué et conçu de toutes pièces – quoi ! rien de libre qui n'eût le droit d'exister, rien de vrai non plus – rien en fait, d'autre qu'un immense mensonge. Moins encore que jamais ; elle était devenue un objet, une contrefaçon ou une sorte d'hybride – saurait-elle jamais un jour quoi exactement ?

Car dans le fond, son patrimoine génétique ne mentait pas : elle appartenait bel et bien à l'espèce humaine. Qu'entendait-on par sujet d'expérience ? les plus folles conjectures se pressaient dans son esprit. X.Aelita...Après tout, si les scientifiques du gouvernement avaient été capables de fabriquer une machine aussi impressionnante que le SuperCalculateur quantique du dessous de l'usine plus de vingt ans avant que les principes n'en soient pleinement compris – si leur savoir permettait de

remonter le temps, de développer la technologie des spectres, de désintégrer la matière et de la réarranger à volonté ; de simuler un cerveau humain, de lancer des lasers explosifs à la mode star wars, alors qu'est-ce qui rendait impossible qu'elle ne fût... une sorte de clone, une ébauche d'OGM humain ?

Toute sa vie basculait sur cette unique information, qui semblait pénétrer au plus profond de son cœur et annihiler tout ce qu'elle avait connu, tout ce qu'elle avait été jusque-là. Mais non, se dit-elle soudain ; non, trois fois non, ce n'était pas elle ! peu lui importait ce que pouvait être le secret entourant sa naissance ou celle de sa mère : elle était née, elle avait grandi, elle avait éprouvé, elle avait connu ; elle avait aimé, elle avait douté, elle avait craint, elle avait voulu – et elle voudrait encore. C'était tout cela qui la constituait, non un amas de gènes. Après tout, s'était-elle jamais identifiée à un gros paquet de flotte avec une couche de protéines surnageant dedans, et quelques bouts d'ADN ? Qui aurait eu l'idée de se voir comme un simple corps, quand c'était ce qu'on avait connu, quand c'était l'esprit, quand c'étaient le cœur qui avaient vécu ? Et elle se répétait qu'elle n'osait pas imaginer la vérité...

Soudain, Aelita sentit la grande main de l'homme en noir qui se tenait dans son dos glisser sur son cou. Il desserrait le bandeau qui lui couvrait les yeux. Tout d'un coup, la lumière l'aveugla, et elle se retrouva devant une grande salle oblongue aux murs blancs, avec, à perte de vue, des tables couvertes de dossiers épais, d'ordinateurs, et occupées ici et là d'hommes en costume noir. Après plusieurs dizaines de mètres entre des couloirs de bureaux, Jérémie et Aelita arrivèrent devant une petite porte où les hommes en noir les firent rentrer. Ils étaient désormais enfermés dans une salle privée même de lumière.

A peine étaient-ils dans l'obscurité que la jeune femme se retrouva délicatement enserrée par son amant. A ce moment, elle ne put retenir les larmes qui s'accumulaient dans ses yeux, et céda tout d'un coup au malheur. De terribles sanglots secouèrent sa poitrine et sa gorge pendant plusieurs minutes ; et il n'y avait même plus besoin de mots pour que l'un et l'autre sentent la même douleur, les mêmes questions, les mêmes rages s'acharner sur leur âme. Ils savaient qu'il n'y avait à cela rien de grave, que non, cela ne changeait rien, absolument rien – mais qu'il ne servait à rien de le dire ou de le répéter. Et pourtant, ils se le répétaient, et ils le disaient encore et encore.

Rester ainsi dans les bras d'un autre être humain, qui partageait sa douleur, comprenait ses doutes, mais lui affirmait entre deux baisers qu'elle était toujours humaine, qu'elle était toujours elle-même, et que c'était cela qui était important, finit par tranquilliser Aelita. Même, cela lui fit beaucoup de bien. Elle se sentit heureuse comme jamais elle ne l'avait été, et ses larmes changèrent de goût.

- Bien, finit-elle par dire. Où as-tu mis les flacons ?

- Ils sont dans mes chaussures.

- Qu'est-ce qu'ils contiennent, précisément ?

- Des nano-robots que XANA a réussi à développer. De la même façon que la fois où Ulrich a perdu la mémoire. Mais il y a mieux : ces robots sont nettement plus performants que la dernière fois. Ils pourront non seulement détruire un certain nombre de souvenirs bien précis, mais également les remplacer – directement sous le contrôle de XANA. Surtout, il est très important de ne pas toucher la matière dans laquelle ils vivent.

- Et quand est-ce qu'on les administre ? on attend que les enquêteurs viennent ouvrir ?

- C'était le plan de XANA. Le principe et la plus grande faille, si tu veux mon avis : car cela signifie plusieurs heures de détention – et donc, plusieurs heures de tour activée. Tout peut arriver entre-temps. Notamment qu'Adèle éteigne le SuperCalculateur s'il tente de rompre sa promesse en activant une deuxième tour pour récupérer les informations. Ce qui serait une catastrophe autant pour lui que pour nous : il ne s'y risquera probablement pas...

- On a changé de plan, d'après ce que tu laisses entendre ?

- Tout à fait. Grâce à mon coup de fil de tout à l'heure, Adèle a pu repérer notre position. Tout ce qu'elle a à faire, c'est rappliquer, translaturée. Je lui ai mâché le travail : ce sera l'affaire de dix minutes...Elle arrive, elle nous libère, on s'occupe de finir le boulot en effaçant les mémoires des ordinateurs et en mettant des nano-robots sur les dossiers compromettants, et le tour est joué.

- Et à quel passage doublons-nous XANA pour connaître sa mission ?

Jérémie hésita. Enfin, il déclara :

- Quand nous menaçons d'éteindre le SuperCalculateur et de reconfigurer les nano-robots pour effacer toute trace de mémoire informatique dans le réseau.

Aelita frissonna. Elle savait parfaitement que Jérémie ne ferait jamais une chose aussi terrible que de détruire l'équipement informatique du monde entier et de tuer, par la même occasion, le fantôme de son père, simplement pour vaincre XANA ; et c'était à ce point évident qu'elle craignait que XANA ne soit pas assez bête pour ne pas s'en douter.

• • •

Adèle fonçait tellement vite qu'elle avait l'impression que des ailes lui poussaient sur le dos. Il ne restait que cinq minutes avant que la translation ne prenne fin, et le bâtiment indiqué par le repérage satellite était à peine en vue. Selon toute apparence, c'était un immeuble de bureaux des plus normaux du quartier de la défense. Mais elle savait que c'était en réalité une porte d'entrée vers des bureaux des services secrets du gouvernement ; comment retrouver Jérémie et Aelita dans une telle botte de foin, en moins de cinq minutes ?

La réponse fut si spontanée, se présenta de façon si évidente, que la jeune fille en fut désarçonnée. Il y avait des gens dans cet immeuble, et elle pouvait les sentir – comme des monstres de XANA sur Lyokô, il lui semblait qu'elle comprenait la façon dont ils fonctionnaient, ce qu'ils pensaient, ce qu'ils éprouvaient. Rien de bien passionnant dans l'ensemble, si ce n'est fatigue, concentration, absorption dans le travail, abnégation ; trois ou quatre seulement faisaient exception. Elle n'eut aucun mal à comprendre qu'elle percevait Jérémie et Aelita. Et par ailleurs, tous ces gens étaient sous ses pieds.

L'affaire n'était pas compliquée. Elle laissa l'instinct la guider jusque dans la cage d'ascenseur, lui faire appuyer sur les boutons des étages 29, 45 et 62, et se laissa doucement descendre à l'étage secret. Elle se retrouva, dès que la porte de l'ascenseur fut ouverte, devant un boîtier à combinaisons. Ce n'était pas cela qui allait l'arrêter. Un regard un peu perçant, et la porte de métal, certes toujours verrouillée et épaisse d'une bonne dizaine de centimètres, arborait un magnifique trou. On dirait une porte pour hobbits, songea Adèle en se baissant pour passer, avec un sourire de petit enfant.

Les choses sérieuses commençaient dans le trou des hobbits. Dès qu'ils la virent entrer, les agents présents dans la salle sortirent leurs armes et se mirent, presque sans sommation, à faire feu. Il s'en fallut de peu que le jeune fille ne soit touchée et que le spectre s'efface. Elle se cacha prudemment sous un des bureaux de cette pièce immense aux aspects labyrinthiques et se mit à réfléchir à toute vitesse, malgré l'adrénaline qui inondait ses veines. De sa vie, elle n'avait jamais éprouvé une frousse pareille. Le silence s'était fait, les agents se déplaçaient ; elle avait beau se concentrer, elle ne parvenait pas à les saisir, ils la refusaient hermétiquement, ils résistaient, le temps pressait, et ils se rapprochaient...

Ça y était ! un revolver à la main, elle s'approchait lentement de la position où la fille s'était planquée...elle s'arrêta soudainement.

Dubois faisait un signe pour demander ce qui se passait. Le sang d'Adèle ne fit qu'un tour. L'agent bondit par-dessus la table qui le séparait de Dubois et lui flanqua un coup de poing avant de se mettre à couvert. Dubois était KO, les autres étaient tellement étonnés qu'ils n'avaient pas encore réagi – il devait en rester cinq, peut-être six debout. Vif comme l'éclair, l'agent secret bondit hors de sa cachette et se rua dans un corps à corps acharné contre ses collègues. Il hurlait comme un fanatique :

- Ne me descendez pas, les mecs ! putain de merde, elle me contrôle, la salope ! tirez pas, bordel !

Petite facétie d'Adèle. Son arme secrète était dévoilée par cette ruse, mais au moins, elle était sûre que les agents n'oseraient pas tirer. Le principal était tout de même qu'il n'y ait pas de mort.

Puis ce fut une découverte merveilleuse. Le co-équipier de l'agent dont elle avait pris le contrôle sortit soudain de sa poche une matraque électrique. Le choc fut pour le moins rude, mais pendant que l'homme en noir achevait d'assommer la marionnette de la collégienne, Adèle surgit de sa cachette et, d'un regard furieux, brûla le poignet dudit coéquipier, pour s'emparer plus facilement de l'arme. Comme il ne restait que deux hommes en état de lutter, ce ne fut pas difficile de les désarmer d'un regard, puis de les maîtriser. Pas difficile, mais risqué, dans la mesure où une balle bien tirée abîma le spectre d'Adèle au dernier moment.

Elle se releva enfin, épuisée. Pas moins de douze agents secrets étendus au sol, dont les deux qu'elle avait vus ce même après-midi, parmi des piles de papiers en désordre, des écrans d'ordinateurs cassés et des bureaux renversés. C'était plutôt du bon travail. Elle ne fut pas longue à trouver les patrons.

- Mission accomplie, Jérémie. J'ai un peu foutu le souk dans l'entrée, mais tu m'excuseras si je reste pas pour ranger ?

- Aucun souci, Adèle, répondit l'autre en souriant étrangement, d'un air un peu préoccupé, tandis qu'Aelita fonçait hors de la cellule avec les deux ampoules de nano-robots, le regard déterminé. Tu devrais réapparaître directement dans la salle des scanners dans un peu moins de deux minutes. La première chose à faire, c'est de vérifier que XANA ne tente rien, d'une part en cherchant à activer une autre tour, d'autre part en envoyant deux spectres différents avec une seule tour. Tu n'as qu'à taper « Adelejuin2.exe » cette fois, et là encore, le SuperCalculateur se chargera de tout. S'il y a un pépin, tu nous appelles.

- Reçu. Vous allez faire quoi, ici ?

- D'abord, vérifier les dossiers papiers et les ordinateurs. Puis il faudra aussi qu'on envoie à XANA une image de la salle pour que quelque chose explique l'état de la porte, et d'autres

données...

- Et après, vous vous barrez ?
- Bien sûr. Pas envie de rester ici pour leur petit-déjeuner...Pourquoi ?
- Je sais pas...si j'étais toi, j'en profiterais pour fouiner un peu, déclara Adèle.

La conversation se termina brutalement, tandis que le spectre d'Adèle se dissipait dans les airs. Jérémie marmonna pour lui-même :

- Mouais, mais je sais pas si j'ai vraiment envie de découvrir ce dont il s'agit...

Puis il s'empressa de courir rejoindre Aelita, qui était en train de plonger dans la bouche du type à la voix de tueur un morceau de papier avec une partie du contenu d'une des deux éprouvettes.

• • •

Yumi ne savait trop quoi penser. Elle ne pouvait s'empêcher d'être impressionnée par la façon dont Ulrich s'acharnait devant elle sur le porte du poste de commandement. Sa mâchoire nécessitait de toute évidence des soins urgents, le sang abondamment répandu et séché sur son visage et sa chemise lui donnant l'air d'un spectre à peine sorti d'un cercueil – et pourtant, sans se plaindre, il était tout entier absorbé dans sa tâche, à pousser et pousser encore le chariot contre le fer sans faire le moindre dégât à la porte. Il continuait de lutter sans se décourager.

- Alors, elle revient, cette hôtesse ? hurla-t-elle à la foule des passagers terrifiés qui se massaient derrière eux.

Bon nombre de ces gens avaient été brutalement évacués du chemin par Ulrich, songea la jeune japonaise, encore impressionnée par la vitesse avec laquelle Ulrich avait réussi à lui frayer sans mot dire un chemin jusqu'à la porte verrouillée du cockpit. Une lumière noire avait brillé dans ses yeux, un feu sauvage que rien n'aurait pu apaiser – et pas la moindre trace de panique n'avait altéré sa détermination. C'était comme ça qu'il avait toujours été, dans les pires moments – totalement intrépide.

Yumi arracha de force des explications à l'hôtesse. Celle-ci garantissait qu'il n'y avait pas moyen de démonter les chariots, et encore moins de franchir la porte. Yumi la repoussa avec énervement, sentant le désespoir l'envahir. C'était bien beau de regarder cette andouille écervelée s'acharner comme une bête, mais cela ne mènerait à rien.

Tout à coup, le chariot que malmenait Ulrich se brisa, et les barres de métal qui le composaient se détachèrent toutes, plus ou moins tordues, de la carcasse, tandis qu'Ulrich furieux les en arrachait. Il en lança à Yumi en faisant des signes vers les portes et vers les réacteurs. Celle-ci le comprit immédiatement.

- Un conseiller technique en plus de cette putain d'hôtesse ! hurla-t-elle en couvrant le vacarme que faisait Ulrich en s'acharnant sur la porte avec les barres brisées.

Un petit homme chauve et binoclard émergea de la foule en bafouillant.

- Je suis ingénieur dans l'aéronautique civile. Vous ne pouvez pas atteindre les réacteurs pour empêcher le décollage, mademoiselle – pas avec la foule.

- Alors tu conseilles quoi ? rétorqua la jeune femme.

- Continuer à s'acharner sur les portes, soutint-il. Enfin, celle du commandant.

Yumi sentit soudain un grand flot de désespoir l'envahir. Elle avait bien peur, en entrant dans le cockpit, de ne pas trouver le pilote sous l'emprise de XANA, mais l'équipage évanoui, et l'avion hors de contrôle. Si cette porte contre laquelle luttait Ulrich était leur dernière chance, vraiment, elle était bien maigre.

L'hôtesse arriva enfin en déclarant que tous les circuits électriques de l'avion avaient été coupés et sabotés, et que les membres de l'équipage qui avaient subi des décharges électriques en s'attaquant aux portes étaient en train de reprendre conscience sans, semblait-il, avoir subi de séquelles.

Avant que la jeune femme ait eu le temps de songer à sa décision pour la suite des opérations, la porte du commandant, dans un sinistre grincement, se faisait transpercer par la barre de métal d'Ulrich. Ce dernier parvint à passer son bras dans le trou qu'il avait ménagé, et ouvrit la porte en se bloquant dedans.

- Pousse-toi ! lui cracha Yumi en se ruant dans le cockpit.

Il la retint en tortillant une jambe tant bien que mal, l'épaule toujours coincée dans la porte. Il s'en fallut de peu qu'un grand arc électrique émergeant du tableau de bord ne la foudroie. Elle poussa un cri aigu. Les deux pilotes et leur conseiller technique étaient tous trois avachis sur leurs sièges, évanouis, la peau brûlée. Exactement le scénario qu'elle avait redouté.

Ignorant le cri de panique de l'hôtesse qui assistait derrière elle à ce spectacle, elle attira à elle le petit conseiller technique en le tirant par la cravate et cala son regard dans le sien.

- Sur quel bouton doit-on appuyer pour couper les arrivées de carburant vers les réacteurs ? demanda-t-elle calmement. Parle et ne t'approches pas, ajouta-t-elle en allant briser une tablette d'un des sièges de première classe, bousculant la foule qui se pressait pour rentrer dans le cockpit.

Quand elle fut revenue, le petit bonhomme reposait à terre à côté du co-pilote, et Ulrich, libéré, lui signifia qu'il avait vu quel bouton devait être pressé et tendit le bras. Yumi lui céda la tablette presque à contrecœur, répugnant à le voir jouer au héros encore une fois. Le jeune homme, pour sa part, se prépara attentivement, certain qu'il n'aurait pas deux chances. Enfin, il fit glisser, avec la planche de plastique, une languette au-dessus de la tête du pilote et recula d'un bond. Le bruit des réacteurs s'évanouit petit à petit, et l'avion commença à ralentir en plein milieu d'un virage. Il semblait bien que XANA avait perdu. Ce fut un grand soulagement dans l'avion – et, en même temps, une certaine appréhension, un certain malaise. Car s'il n'était pas question de mort, le bruit s'était répandu que ce qu'il y avait dans le cockpit n'avait aucun sens, et une peur agitée continuait de planer parmi les passagers.

Le calme fut de courte durée. A peine Yumi s'était-elle extirpée du cockpit avec la ferme intention de tenter de démolir une des portes de secours, que la voix qu'elle avait entendue cinq minutes plus tôt se mettait à résonner dans le noir complet de l'appareil.

« Air France remercie chaleureusement de sa précieuse collaboration la passagère mademoiselle Ishiyama, et son fidèle chien monsieur Stern, amené en dépit de l'insistance de l'équipage dans le compartiment des passagers, et tient à solliciter leur aide pour régler un nouveau problème technique. »

Soudain, les lumières s'allumèrent toutes d'un coup, et les télévisions diffusèrent des images d'un dessin-animé de Pixar. La voix reprit.

« Bien que l'électricité et les arrivées de carburant à bord de l'appareil aient été coupées, le commandant de bord Xavier ANA a trouvé le moyen d'assurer aux très estimés passagers clients du vol 743 les services qui leur sont dus. Comment nos héros arrêteront-ils le pilote fou ? Vous le saurez au prochain épisode. »

• • •

Neutraliser les agents et vider les disques durs d'ordinateurs, ç'avait été l'affaire d'un petit quart d'heure à tout prendre. Du gâteau pour un tandem comme Jérémie et Aelita. La véritable difficulté, c'était d'éplucher les piles de paperasse éparpillées sur le sol, pour y trouver des informations touchant à l'affaire Hopper, les trier, les remplacer en couvrant ses traces grâce à l'équipement informatique, et tout ranger. Non pas que ce fût impossible ; mais le désordre ambiant laissait l'impression qu'il faudrait pour ce faire des heures qu'ils n'avaient pas. Pour ne rien arranger, Jérémie savait que si XANA apprenait que les nano-robots avaient été administrés plus tôt que prévu, la tour pouvait être désactivée n'importe quand, avant même qu'ils aient terminé le travail convenu. Bref, leur position était délicate, face à une épreuve quasiment titanesque.

Aelita, jusque-là, avait réussi à reconstituer les piles, et trouvé cinquante des cent documents qui les intéressaient – regroupés, pour une bonne partie, dans les mêmes dossiers, mais parfois isolés. Jérémie, pour sa part, en avait remplacé le tiers. Il était très ralenti par la nécessité d'utiliser des gants pour couvrir ses empreintes digitales (précaution qu'il avait estimé indispensable), qui lui faisait faire d'innombrables fautes de frappe. Ce boulot de longue haleine l'énervait.

Dix minutes passèrent encore. De temps à autre, un inspecteur se mettait à remuer en grognant ; Jérémie lui filait un coup de pied pour le faire se tenir tranquille. Il commençait à suer à grosses gouttes, et Aelita trouvait de moins en moins les documents ; elle devait partir à un poste de travail éloigné, mais son amant s'y opposait, n'aimant pas l'idée qu'elle s'éloignât, compromettant les brillants résultats de leur collaboration.

Il s'était à peine fait une raison que le téléphone se mit à sonner. Il décrocha nerveusement.

« Adèle ? »

« Le niveau d'activité de la tour a l'air bizarre. On dirait que ça a brusquement augmenté... »

« Quel nombre ? »

« 43%. »

« Appelle Odd. Qu'il se ramène à toute vitesse avec sa caisse, peu importe ce que ça lui coûte vis-à-vis de son dîner avec Sissi. C'est une question de vie ou de mort. »

« Qu'est-ce que ça veut dire ? »

« XANA est en train de se préparer à lancer un spectre. Plutôt gros. Tu vas voir, ça va monter à

plus de 85% d'activité, quand le spectre sera lancé. »

« 85% ? Ce qui veut dire ? »

Jérémie hésita. Autant lui dire la vérité. Dans une situation pareille, un peu de panique ne pouvait pas faire de mal.

« Ce qui veut dire que si XANA a bien prévu son coup, je ne donne pas cher de notre peau. »

• • •

Si on omettait la façon dont elle avait commencé, la soirée était un véritable délice pour Odd. Sissi était un véritable délice, dans sa robe fendue rouge, ses longs cheveux noirs délicatement bouclés coulant doucement sur les reflets de soie du tissu – mais le goût suprême de sa mise, le détail dont il ne se lassait pas, c'étaient ses deux boucles d'oreille, de longs tuyaux cristallins finement sculptés, et qui, pendant à une courte chaîne d'or, se balançaient de part et d'autre de son fin visage, caressant de temps à autre la courbe de l'arrière de ses joues. Qui l'eût cru, songea-t-il avec un petit sourire ? Cette chipie, cette petite peste coquette, s'était avec le temps transformée en une ravissante créature, aux manières si prudentes, au cœur si touchant ! C'était sans doute ce qui l'avait le plus conquis chez Sissi : la façon dont son cœur avait changé.

Moins d'une semaine après le jour où Sissi avait, une fois de plus été refusée dans le groupe, attiré par l'envie de la taquiner, Odd avait eu la force de se bouger de jour de son lit, et d'aller faire un tour au lycée où elle travaillait. Mais en arrivant, en rampant, sous la fenêtre de l'infirmierie, il avait entendu des voix en sortir. Étonné, il avait écouté. Et là, quelle n'avait pas été sa surprise. Élisabeth était en train de consoler une petite fille qui pleurait de ce qu'aucun garçon ne voulait sortir avec elle parce qu'elle était trop petite.

« Voyons, ma chérie, il ne faut pas trop faire attention à ce qu'elle te dit. Elle peut être très méchante quand elle est vexée, mais crois-moi, si elle avait raison, vraiment, crois-tu qu'elle aurait ressenti le besoin de te le dire ? et puis, les garçons, tu sais, pour l'importance que ça peut avoir... »

Petit à petit, Odd avait commencé à entendre décliner les sanglots. C'était incroyable : Sissi était en train de trouver les mots justes. Puis soudain, le jeune homme sursauta. Son cœur battait à toute vitesse, il avait des larmes au bord des yeux, ça faisait une demi-heure qu'il écoutait la voix de l'infirmière, et la porte venait de se fermer en claquant.

Ce qui était génial aussi, cette soirée-là, ce n'était pas seulement qu'il pouvait regarder Sissi rire et lui parler tout son soûl – ça, à la rigueur, pour le nombre de fois qu'il l'avait déjà fait ! non, c'était surtout qu'il se sentait si bien, dans une atmosphère si conviviale, avec monsieur Delmas et sa fille, qu'il se permettait absolument toutes les blagues dont il avait envie, et que toujours on riait de bon cœur, sans jamais juger sa maladresse déplacée ; et puis, ce qu'il se goinfrait ! Il se sentait, en réalité, parfaitement à sa place.

C'est pourquoi, quand le message d'Adèle arriva, Odd hésita sérieusement à bouger. Enfin, il se décida. De toute façon, il pourrait bien y avoir un retour dans le passé, avec la perspective de ne pas voir cette fois monsieur Delmas évanoui et Sissi en train de l'électrocuter. Il prétexta un coup de fil urgent, sortit de table, et fonça à la voiture d'Ulrich en songeant que, deux minutes plus tard, Sissi et son père se rendraient peut-être compte qu'il n'était plus dans la maison.

Trouver la voiture, y monter, se ruer vers la défense, ramasser Aelita qui courait dans la rue, foncer à l'usine, descendre au labo – tout cela prit tellement de temps qu'il en fut presque malade. Il ne cessa pas une seconde de maugréer ; Aelita, elle, ne disait pas un mot, mais la tension était à son comble. Le pire moment, ce fut quand, alors qu'ils étaient dans l'ascenseur, ils reçurent simultanément un message de Yumi leur annonçant que XANA venait de prendre le contrôle de son avion au sol. Odd jura et se rua hors de l'ascenseur comme un fou, suivi par Aelita qui courait presque aussi vite.

- Tu peux aller aux scanners ? cria-t-il à Adèle en commençant à programmer la procédure de virtualisation automatique.

- Je veux bien essayer, répondit Adèle. Après tout, ça fait près d'une demi-heure que je suis sur terre. Tour activée dans le désert, à l'oasis.

- Chiotte ! ragea Odd, sans bien savoir pourquoi.

Adèle, qui s'apprêtait à descendre à la suite d'Aelita, s'arrêta et le regarda d'un air surpris.

- C'est étrange que tu sois aussi nerveux.

- Qu'est-ce que tu crois ? rétorqua-t-il violemment. La vie de mes amis est en jeu, et vous vous êtes lancés dans une combine bizarre avec XANA ! je savais que ça allait mal tourner, et ça m'énerve de penser que je le savais !

- Tu es sûr ? lui lança Adèle en disparaissant. Ce serait pas parce que t'es en train de te ranger ?

De rage, Odd frappa sur le dossier de la chaise vide à ses côtés. C'était plutôt parce que ça le dérangeait beaucoup de passer sa soirée sur Lyokô tandis que Sissi pleurait dans les bras de son père, oui !

• • •

Aelita, tout en courant vers la tour, se sentait submergée par une sorte de sentiment de ras-le-bol. C'était un peu comme si quelque chose l'avait vidée d'elle-même. Tout ce qui lui importait, c'était d'en finir au plus vite avec toute cette affaire, puis de rentrer à la maison – de tout oublier, de se coucher et dormir. Lorsqu'une tempête de sable aveuglante enleva toute visibilité à l'environnement, elle y fut presque indifférente. Après tout, qu'était-ce qu'une tarentule à affronter, visible ou pas ? A ses côtés, Odd s'escrimait contre un escadron de colibris invisibles, pour protéger Adèle qui tentait de prendre le contrôle de l'un d'eux ; Aelita, pour sa part, faisait face à des rafales de lasers, esquivant, se protégeant, répondant à l'aveuglette – et alors ? elle en avait bien vues d'autres, la tour était en vue, et comme d'habitude, elle y serait en moins de cinq minutes.

C'est du moins ce qu'elle était en train de penser quand un des traits finit par la toucher. Elle tomba à terre en poussant un cri presque mécanique. La tempête de sable disparut soudain. Au-dessus d'elle se tenait, assombrissant le soleil de sa masse puissante, un authentique Mégatank – depuis le temps qu'elle n'en avait plus vu ! elle se souvint alors à quel point ces machines ne lui avaient jamais manqué. Ce dernier s'ouvrit brutalement, laissant apparaître, dans une lumière aveuglante, une espèce de cœur en métal maintenu entre deux coquilles creuses par des tendons, comme des filaments ; déjà de l'énergie commençait à s'accumuler dans le cercle central. Aelita vit

soudain défiler sous ses yeux tous les moments où elle avait parlé à Ulrich ou à Yumi, tous sans exception, depuis le premier jour, et songea avec horreur que c'était fini, qu'ils allaient mourir, et que rien ne pourrait les sauver. Son esprit au désespoir commençait déjà à élaborer des plans terrifiés. Elle rematérialiserait Odd et Adèle, mettrait son père sur une clé, et éteindrait le SuperCalculateur en espérant que cela suffirait à sauver ses amis. Oui, elle ferait cela, car même si cela devait signifier que l'aventure du voyage dans le réseau et de la lutte contre XANA était définitivement terminée, au moins elle ne les laisserait pas mourir sans agir – pour avoir simplement lutté trop mollement.

- Ça y est ! cria la voix d'Adèle. Mais...

Tout à coup, le Mégatank se referma et se mit à lentement tourner sur lui-même. La jeune femme à terre se releva timidement. Puis, tout d'un coup, il se rouvrit et fit feu sur le groupe de colibris d'une part, et sur la tarentule stupéfaite de l'autre. Hécatombe massive. La voix était libre.

- Trop cool ! hurlait Adèle, décrivant des cercles autour du point d'eau, avant de faire un magnifique plongeon et de ressortir sur la plage toute ruisselante d'une eau noire et luisante comme de l'encre, tandis qu'Aelita fonçait à toute vitesse vers la tour.

- Pas mécontent que ça se règle, soupira Odd. Quelqu'un sait où en est Einstein ?

« Je viens d'arriver, Odd. Tout était au poil dans le bureau deux minutes après le message de Yumi, ce qui signifie que je n'aurai qu'à remonter un petit laps de temps avant le point de non-retour...Avec un peu de chance, tu pourras retourner à ton dîner et faire comme si de rien n'était. »

- Merci, vieux. C'était vraiment important pour moi.

- Youhou ! cria Adèle, tentant d'escalader un palmier courbé grâce à la vitesse. Tentant, car bien entendu, le palmier céda dans un craquement sinistre et Adèle se retrouva à rebondir en direction de l'étang avoisinant.

Un moment plus tard, Aelita sortait de la tour.

- Eh bien ? que se passe-t-il ? pas de retour vers le passé ?

« J'arrange mon petit marché avec XANA, répondit Jérémie gaiement. Le fantôme que nous attendions est en chemin. »

- Tu veux dire que je vais devoir le récupérer manuellement ?

« Yep. Alors, vous voyez quelque chose ? »

- Eh bien, il y a bien un trait de lumière bizarre par là, près de l'horizon. On dirait...nan, sans blague, un gardien ! s'exclama Odd. Ah ça alors, ça fait un bail !

- Ça sent le piège, dit Aelita, méfiante. Moi, je laisse pas ce truc s'approcher de moi.

« Pas d'inquiétude. » tempéra Jérémie. « Il devrait pas. D'après XANA, il devrait exploser dans trois, deux, un... »

Et en effet, la lumière diffuse du gardien s'évanouit à l'instant, laissant place au pâle halo blanchâtre du fantôme de Hopper.

- A toi de jouer, princesse, conclut Odd.

• • •

Ce soir encore, la Bonne Franquette était terriblement animée, par nos six habitués. Ulrich et Yumi avaient décidé, en fin de compte, de ne pas partir – personne n'avait réussi à comprendre exactement ce qui s'était passé à l'aéroport, si ce n'est quelques indices sur un certain Xavier ANA et sur son humour douteux. Mais même Jérémie n'avait pas trouvé intéressantes les considérations sur l'humanité de XANA en retrouvant ses deux amis réconciliés – ce qui, selon le mot d'Odd, en disait suffisamment.

A peine le patron fût-il descendu à la cave à vins, Ulrich se leva et inaugura les discours de toasts, d'un ton à la fois sérieux et quelque peu...étrange, presque drolatique, avec une sorte de fausse solennité.

- Je souhaiterais dédier ce verre à un ami qui nous est très cher, qui est resté là pour nous pendant toutes ces années, qui nous a rendu parfois malheureux, très souvent heureux, et que je ne regrette pas d'avoir connu. Cet ami est le cœur de notre groupe, que dis-je, l'essence de notre vie – et nous pouvons toujours compter sur lui pour nous rappeler qui nous sommes, pour nous conseiller, pour nous guider dans notre lutte pour le bien. C'est à cet ami que nous devons Aelita, c'est à lui que nous devons de nous êtres rencontrés, connus, et aimés, tous autant que nous sommes. C'est à cet ami que nous devons d'être, chacune et chacun l'un pour l'autre, des êtres exceptionnels. A XANA.

Un grand éclat de rire suivit cet apologie de leur ennemi, et pourtant personne ne put s'empêcher de remarquer que ce que disait Ulrich était parfaitement vrai. En particulier, Aelita remarqua que Yumi rougissait violemment.

- A mon tour, lança la jeune avocate en se levant. J'aimerais, pour ma part, remercier un homme qui nous est précieux à tous. Un homme qui a toujours été là pour moi, et qui a toujours consacré sans limites sa vie à ce qu'il jugeait bon. Sous ses dehors renfermés, il ne renonce à aucun sacrifice, à aucune abnégation, à aucun défi, pour venir en aide à ceux qu'il aime. Ce n'est pas tant chez lui l'intelligence que le cœur que j'admire, car je sais que je lui dois tout, et que sans lui, notre lutte ne serait rien – notre groupe n'existerait même pas. A Jérémie.

L'intellectuel, qui pianotait furieusement sur son ordinateur, rougit brutalement. Aelita ne lui avait jamais fait d'éloges comme ça, et surtout jamais en public. Voyant qu'il ne savait absolument pas comment réagit, la table partit d'un grand éclat de rire, qui s'étouffa bientôt, quand Yumi, d'un geste soudain et rapide, se leva, un grand sourire aux lèvres.

- Moi, je dis que tu es partielle, Aelita. Après tout, tu félicites l'homme que tu aimes, ce qui n'est pas difficile. Mais un éloge digne de ce nom, chez les Lyokô-guerriers, doit aussi parler de courage et de sang-froid, d'honneur et de force. Je connais à cette table quelqu'un qui, en plus de tout ce dévouement, rassemble des qualités rares chez les hommes. Quelqu'un qui, dans les pires situations, sera toujours capable de renverser la donne. Son esprit fonctionne à une vitesse incroyable quand le danger risque de lui ôter la vie ; mais c'est toujours d'abord à protéger les autres qu'il pense. Que lui fait donc la souffrance physique ou mentale, que lui fait donc que son cœur saigne ? il accourra

quand même.

- Sans blague, intervint Odd avec un petit sourire malicieux, je ne savais pas que Yumi serait capable de si bien me décrire ! On croirait presque qu'elle est amoureuse de moi !

Un grand éclat de rire s'éleva, tandis que Yumi et Ulrich rougissaient violemment, redoublant les rires. La japonaise ne perdit pourtant pas contenance : elle s'était lancée dans cette histoire, elle la mènerait jusqu'au bout.

- En effet, c'est de l'homme que j'aime que je parle, répondit-elle hautement à Odd, qui s'arrêta immédiatement de rire et sentit son cœur battre de joie à l'idée que, pour la deuxième fois, Yumi était en train de faire une déclaration d'amour à Ulrich. C'est de lui que j'aime...et que j'ai toujours aimé.

Ulrich se leva précipitamment et enserra dans ses bras la jeune nippone, pour lui donner un long baiser. La table se remit à rire et à applaudir, avec une nuance cette fois de soulagement. Scène de pur bonheur.

Lorsqu'enfin les deux visages se séparèrent, les regards plongés dans les regards, doux et langoureux, Yumi murmura faiblement :

- Je parlais bien sûr d'Odd Della Robbia.

Le rire repartit pour un bon moment pendant que les deux amants s'embrassaient de nouveau.

- Bon, ben, je crois que c'est à moi de blablater maintenant, lança le jeune homme en se levant à son tour, tandis que Jérémie, nerveusement, lançait son programme de montage. Eh bien, sacrée soirée ! deux repas en moins de cinq heures, des courses de folie, Aelita qui fait des découvertes absolument sans importance, mes potes qui apprennent pour Sissi et tout...

- On te dira pas qu'on n'est pas surpris, pour le coup !

- Bof, si tu te souviens, la première fois qu'il l'a vue...

- Et puis y'avait cette fois, aussi, en première...

- Vos gueules ! interrompit Odd d'un air faussement magistral ; puis, quand le calme fut revenu, il reprit : ouais, bon, j'ai eu du mal à savoir à qui je dédierais ce verre, alors j'ai désiré le lever à l'héroïne de la soirée, qui a sauvé la partie deux fois : une fois en translation, une autre fois sur Lyokô. C'est-à-dire Adèle. Car, bon, moi je dois dire, je savais pas trop s'il fallait un autre guerrier, je faisais confiance à Jérémie ; bah ça alors, c'qu'il pouvait avoir raison ! quand on pense que sans la petite, Ulrich et Yumi seraient rôtis dans les carcasses d'un Airbus, pour le moment...Donc, merci à Adèle, qui nous a permis de connaître du poulet trop cuit ce soir, plutôt que des carcasses humaines trop cuites, et à elle !

La jeune fille sourit. Une chose qu'elle avait toujours, sans trop oser se l'avouer à elle-même, beaucoup adoré, c'était que les adultes lui fassent un compliment sur sa conduite et sur sa personnalité. Car certes, il était toujours très gratifiant de se voir reconnue par ses pairs, mais savoir que des gens qui avaient plus d'expérience vous estimaient comme un égal, c'était vraiment un bonheur rare.

- Bon, eh bien, qu'est-ce que je dirai, moi ? demanda-t-elle en se levant à son tour. Je dois dire

que je me sens assez intimidée face à vous tous...et ce n'est pas tellement ce que nous vivons ensemble, ce côté héros de l'ombre, qui m'impressionnait tant au début, que j'aime tellement dans ce groupe, que le fait que...Vous êtes tous des gens géniaux, agréables, drôles, avec des vies passionnantes, pleines d'émotion et de plaisir et tout ça...plus encore, quand j'ai un problème, je sais que je peux compter sur vous, comme vous comptez sur moi. Alors, même si c'est pas tous les jours facile d'être une Lyokô-guerrière, je dois dire que...vous êtes la chose la plus cool qui me soit jamais arrivée dans ma vie. A l'amitié !

De grands sourires bienveillants se joignirent aux applaudissements tandis qu'Adèle se rasseyait, aussi rouge que ses cheveux, et avec dans le regard une sorte de défi. Mais personne ne songeait à rire d'elle et de la naïveté de ce qu'elle avait dit.

Le groupe se tourna peu à peu vers Jérémie, demandant en silence qu'un dernier discours conclue cette longue suite. Mais le génie demeurait assis, et continuait de taper sur le clavier, presque nerveusement.

- Heu, chéri...murmura Aelita en se penchant vers lui.
- Chut ! cracha-t-il sans détourner les yeux de son écran.

Personne n'osa vraiment l'interrompre. Heureusement, en quelques secondes, Jérémie s'était arrêté de trifouiller dans ses programmes, avait lancé un protocole, et prenait la parole.

- Sacrée soirée pour ma part. J'ai découvert dans les dossiers du gouvernement – ou des gouvernements, car la France est en fait assez peu impliquée dans cette affaire – des informations à couper le souffle. Nous savons déjà que la mère d'Aelita, Anthéa, est plus ou moins le résultat d'une expérience assez peu axée sur l'éthique, et que le projet Carthage tournait autour d'elle ; eh bien, j'ai des détails, des noms, et en particulier, je sais que le dossier aurait été fermé il y a longtemps si quelques traces étranges n'avaient pas mis la puce à l'oreille des enquêteurs, obligés de reconstituer entièrement l'histoire du groupe. C'est de la folie : le projet Carthage, d'une importance capitale aux yeux de Ronald Reagan lui-même, est tout simplement tombé dans l'oubli, et tout ce qui y touchait avait, ou peu s'en fallait, totalement disparu. En particulier, Anthéa vivait avec Hopper. La raison pour laquelle XANA a été créé me paraît donc assez claire : couvrir l'enlèvement de Anthéa par Hopper, qui voulait lui offrir une vie d'être humain. C'est du moins ce que je crois. C'est la raison pour laquelle le SuperCalculateur a été créé, c'est la raison pour laquelle XANA pouvait activer des tours, c'est la raison pour laquelle Hopper a construit tout ce qui nous entoure : protéger Aelita et sa mère.

Les informations auraient déjà été assez impressionnantes si elles s'étaient arrêtées là. Or, je suis désormais certain que les services secrets ignorent totalement où se trouve Anthéa. A moins, donc, que Hopper s'en soit volontairement séparé, il n'y a logiquement sur terre personne qui ne sache ce qu'elle est devenue, personne hormis XANA. Et je crois que c'est bel et bien lui qui, accédant à des parties surprotégées du SuperCalculateur, a réussi à l'enlever en faisant passer sa disparition pour une fatalité aux yeux de Hopper. Plus encore, je pense que les hommes en noir qui poursuivaient périodiquement Hopper pour le pousser à se virtualiser dans Lyokô n'étaient pas des agents secrets, mais des illusions envoyées par XANA. Je crois ainsi avoir reconstitué la genèse de cette histoire.

- Attends, ce que tu es en train de nous dire, c'est que XANA a enlevé ma mère et cherché à se

débarrasser de mon père de sa propre initiative ?

- Précisément. Se débarrasser de ton père, et de tout ce qui pouvait avoir idée de l'existence d'Anthéa, du SuperCalculateur ou de XANA lui-même. Raisonnement simple, grandes conséquences. XANA n'a toujours pas terminé d'effectuer sa mission, qui n'est pas tant d'exterminer l'humanité (ça, c'est, je dirais, un moyen de s'assurer qu'il n'y aura aucune entrave à l'accomplissement en question) que de...prendre soin d'Anthéa, afin qu'elle ne soit jamais découverte.

- Tu crois qu'elle est toujours vivante ? demanda nerveusement Yumi.

- Qui sait ? En tout cas, elle est prisonnière de XANA. Mais pour ce qui est des certitudes, c'est que le morceau de Franz que nous a filé XANA, même s'il contenait quelques impuretés surprenantes, probablement incrustées par la Méduse, est vraiment impressionnant. Honnêtement, je crois que nous approchons du but. Pour le moment, le SuperCalculateur est en train de ré-assembler les fantômes. Nous verrons ce que ça donne dans deux secondes.

Jérémie tourna vers ses amis son portable. Soudain, une fenêtre s'ouvrit, pleine de schéma complexes et de données mouvantes, de matrices en mouvement et de codes incompréhensibles. Même Aelita semblait ne rien comprendre.

- Heu...Jérémie, bafouilla-t-elle. Je crois que je ne comprends rien à cette fenêtre.

Jérémie ramena l'ordinateur sous ses yeux, et les lunettes lui en tombèrent du nez. Il se mit à pianoter furieusement, avec tellement d'émotion que personne, pas même Odd, n'osa l'interrompre pendant plusieurs minutes que dura sa lutte avec la machine. Enfin, stupéfait, le jeune homme retomba mollement sur son siège et lança, avec la touche entrée, un programme qui permettait de décrypter les segments d'informations qu'il avait sous les yeux. Un fichier vidéo, sous les yeux terrifiés des six Lyokô-guerriers, s'ouvrit.

L'image montrait, avec une netteté incroyable de certains détails, une salle aux murs blancs et aux canapés verts. Au bout, un grand homme musclé était assis à un bureau. Il s'interrompit et se mit à regarder vers nos amis.

- So, what did you decide ? Will you join us ? (Alors, qu'avez-vous décidé ? Vous nous rejoindrez ?)

Le bureau ovale disparut tout d'un coup, et la voix de Hopper, au milieu d'un millier de parasites, lança : « I'm Franz Hopper. I can help you. Im' Franz Hopper. I can help you. »

La fenêtre se couvrit de parasites également. Puis soudain émergea l'image distincte d'une petite fille aux joues et aux cheveux roses roses, dont le nez grossissait et rapetissait alternativement, et dont le visage ne semblait être qu'un masque de plastique constamment étiré – elle n'avait pas de jambes, mais le vêtement qu'elle portait était très net. Soudain vint l'enserrer dans ses bras une grande forme sombre aux cheveux roses, mais dont la silhouette noire ne laissait rien apparaître qui permît d'identifier un être humain.

Le couloir vert dans lequel Hopper marchait lui donnait envie de vomir, comme le montraient les mots qui l'entouraient. Des milliers de bouts de pensée se cognaient dans sa tête, que parfois les jeunes gens voyaient apparaître aléatoirement sur l'écran, très brièvement et de façon incomplète. Hopper marchait à côté d'un homme en costume noir, à l'air vaguement sadique, dont le sourire

acide ne présageait rien de bon. Confiance. Peur. Hopper courait, courait derrière une grande silhouette noire au cheveux roses dans le couloir. Elle était nue. Hopper trébuchait, les murs volaient en éclats partout, un grand rugissement montait derrière. Mort. Du sang sur les mains, un flingue – il avait tiré à travers les lunettes, droit dans l'œil sadique. Mort, bon Dieu !

« I'm Franz Hopper. I can help you. I'm Franz Hopper. I can help you. »

Le fichier se ferma. Le groupe des Lyokô-guerriers était stupéfait. Enfin, Odd rompit d'une voix tremblante le silence.

- Einstein, qu'est-ce que c'était, ça ?

L'informaticien ne répondit pas immédiatement. Il demeurait pensif devant l'écran parfaitement normal de son ordinateur. Aelita se mit à le secouer. Enfin, il répondit.

- Le signe que nous commençons à approcher de notre but. Le fantôme de Hopper nous a répondu.

Cycle 4

Section 13

- Aelita, fonce ! il ne te reste que deux minutes ! hurla Jérémie en pianotant comme un fou sur son clavier.

Il se passa une main sur la tempe. Elle glissa le long de ses cheveux trempés de sueur. Le cœur serré, il regardait Adèle se faire projeter contre un mur de l'usine. Bon sang ! les spectres se dirigeaient vers le laboratoire ; en passant par l'échelle, ils seraient dans cette même pièce dans quelques secondes. Mais pire que tout, Adèle ne bougeait absolument plus – rien que les caméras ne puissent détecter, en tout cas. Jérémie se prit à craindre qu'elle ne fut pas simplement assommée ; ne s'était-elle pas cognée la tête contre le sol ?

« J'aimerais bien, Jérémie, mais la tour est encore gardée par deux Mangouins, et je suis toujours seule... »

L'informaticien redoubla de vitesse et de nervosité dans l'exécution de son programme. Il n'avait pas encore eu le temps de faire aucun test, mais il était vital que ce programme fonctionne correctement. C'était une question de vie ou de mort.

Trop tard, songea-t-il en tremblant, lorsqu'un bruit mat derrière lui l'avertit de l'atterrissage du spectre. Il se crispa sur son siège. Il n'avait que deux possibilités. La première, continuer de peaufiner son programme, de le configurer, et le lancer – en moins de deux secondes. La deuxième, faire volte-face et tenter de défendre, ne fût-ce que pour une minute, le poste de contrôle. Le choix fut immédiat. Il décida de ne même pas se retourner pour chercher à empêcher Sarles de le tuer. S'il y avait encore une chance, elle ne tenait qu'à ce petit programme qu'il aurait dû achever et simplifier la veille.

Un violent coup le projeta contre le mur de fer de la pièce. Il poussa, en même temps qu'un cri de douleur, un soupir de soulagement. Il venait de presser la touche entrée. Alea jacta... erat, aurait dit César.

Il eut à peine le temps de se redresser que le boxeur dressait devant lui la puissante masse de ses muscles. Un gros costaud, songea Jérémie, ne faisait pas le poids devant un gars fluët et agile comme lui. Il se faufila entre les jambes du géant en le frappant par en-dessous – ça, le spectre en souffrit. Jérémie profita de ce bref instant de répit pour courir au poste de contrôle.

« Jérémie ? Jérémie, je fais quoi ? » hurlait Aelita, terrorisée.

- Eh bien quoi ? la voie est libre, tu fonces vers la tour ! rétorqua Jérémie, exultant. Nous, on a d'autre soucis ici !

« Mais c'est quoi ce gros bazar ? Il y a un monstre que je n'ai jamais vu, qui a éliminé tous les... »

- S'il est contre XANA, il est de notre côté, répliqua Jérémie en étouffant un rire. Allez, fonce,

chérie, et croise les doigts pour nos amis. Quarante secondes.

Le jeune homme s'était attardé une seconde de trop. Le coach était revenu à l'assaut. Le coup que se prit conséquemment notre ami fut particulièrement douloureux. Il se retrouva à terre, sans lunettes, un liquide chaud et gluant coulant sur son visage. Soudain, il sentit le poids de Sarles qui s'asseyait lourdement sur son dos et lui enserrait les bras entre ses jambes. Ses cheveux furent violemment tirés en arrière, forçant sa tête à se redresser. Le spectre lui minauda alors à l'oreille.

- Pas mal, mon bonhomme, ce monstre que tu nous as fabriqué. Et d'une grande aide pour tes amis. Malheureusement, ils ne pourront pas te remplacer, toi.

Jérémie se débattit de toutes ses forces, mais l'emprise de Sarles sur son corps était si puissante qu'il ne parvenait même pas à se tortiller sur le sol. Puis, soudain, il n'y eut plus rien. Plus de Sarles, plus de laboratoire secret, plus d'ordinateur, plus d'Aelita entrant dans la tour, plus de spectre – plus de Jérémie.

• • •

Cet après-midi-là, Jérémie était en train de s'absorber dans son travail de programmation, quand tout d'un coup, une immense forme surgit face à lui, et une grande voix rauque beugla :

- Belpois !

L'informaticien sursauta, puis poussa un soupir. Il eut du mal à ne pas faire paraître son soulagement. Ce n'était que Sarles. Le retour dans le passé avait été lancé. Il avait échappé à la mort, ses amis étaient probablement vivants.

- Devines un peu ce que j'ai pour toi, susurra doucement le boss en étirant un large sourire sur son menton viril.

- A tout hasard, un ordre de convocation du patron ? répondit l'informaticien en se levant. Pas la peine de m'accompagner, je connais le chemin.

- Ouais mais...ouais mais...marmonna Sarles, planté devant le bureau vide, tandis que l'employé se dirigeait vers l'ascenseur.

Jérémie étouffa un petit rire. Cette fois, au moins, il pourrait peut-être savoir ce que lui voulait le PDG.

Soudain, alors qu'il entrait dans l'élévateur, son portable vibra dans sa poche. Il décrocha.

- Coucou chérie.

« Jérémie ! je me suis faite un sang d'encre. Les autres te croyaient vraiment mort, là-haut... »

- Il faut croire que je n'étais pas en état de mort cérébrale. Ce coup-ci, il y a des têtes qui ont failli tomber.

« Tais-toi. »

- Alors, les autres vont bien ?

« A part toi, personne n'avait l'air en danger, d'après Adèle et Ulrich. Mais dis-moi, alors, ce monstre ? Quand je suis sortie de ma cachette, il ne m'a pas attaquée. Tu as une idée de ce que c'est ? »

- Peut-être, s'amusa le jeune homme. Dis-moi de quoi il avait l'air.

« Une...une sorte de gros chaton roux et poilu... » marmonna Aelita.

Jérémie ne put se retenir, cette fois, d'éclater de rire. Même sans autre indice que le son de sa voix, il avait pu sentir qu'Aelita rougissait du ridicule de cette aventure. Il parvint enfin à reprendre son sérieux.

- Mais dis-moi, continua-t-il, est-ce qu'il y avait la marque de Hopper dessus ?

« Non, et c'est ce qui m'a le plus surprise. Il avait, sur chacun des deux côtés, une spirale – et c'est tout...Alors, Jérémie ? »

- Il est exactement comme je l'avais prévu. Faudra que tu me dises comment notre nouvel allié se bat !

« Quoi ? ça veut dire que c'est toi qui...que tu as... »

- Ah, ça, une envie folle de fêter ça ! Première attaque de XANA depuis un mois, on peut bien s'offrir un moment de détente, hein ? En espérant qu'il ne reprendra pas au rythme de juillet...tu te souviens ? J'ai compté : ça fait quarante-trois attaques en deux semaines. Un véritable record !

« On dit quoi, alors ? Même heure, même lieu ? »

- A moins qu'Odd ait autre chose de prévu à une heure pareille, plaisanta Jérémie malicieusement.

« Je te rappelle si ton mauvais esprit est perspicace. » répliqua Aelita en riant.

Jérémie remit son portable en poche avec un autre soupir de soulagement. Après une longue ascension, il arriva enfin à l'étage où le patron tenait ses locaux. C'était tout de même impressionnant, songeait-il en déambulant entre les bureaux des banquiers, directeurs, managers et autres dirigeants. Ce n'était même pas le patron de la firme qui l'engageait officiellement – non, c'était, en personne, le grand manitou, le propriétaire unique de toute une famille d'entreprises, qui avait ordonné qu'il lui rendît visite. Un self-made man à l'américaine, un type à la tête d'un vaste empire industriel de l'ombre qui avait émergé en moins de six ans, un homme qui aujourd'hui détenait à lui seul plus de pouvoir que bien de gouvernements européens.

Jérémie frappa aussi nerveusement que la première fois au panneau d'acajou de la porte qui permettait d'accéder aux appartements privés de monsieur Hideki. L'intendant, un petit homme sec et ridé, vint ouvrir, et s'inclina à l'entrée de l'employé, avant de refermer la porte et de lui montrer le chemin.

S'il n'avait pas déjà visité cet appartement, Jérémie n'aurait pas pu, tant l'homme s'y prenait avec art, remarquer que l'intendant lui faisait faire des détours absolument inutiles dans des pièces où pendaient de splendides tapisseries, des peintures d'art moderne, et quantité de meubles design sur lesquels reposaient des bustes de marbre. Ce petit manège l'amusa d'autant plus qu'il ne s'était rendu compte de rien la première fois, se laissant impressionner par l'apparence, savamment étudiée, de culture et d'austérité qui se dégageait de l'appartement.

Il arriva enfin devant une petite table où on lui dit de s'asseoir. Une domestique apporta du thé pour deux personnes, qu'elle versa. Dix secondes plus tard entra monsieur Hideki. Ce dernier était

un homme grand, maigre et vieillissant, qui portait une petite moustache blanche, et il n'était vêtu que de noir. Jérémie s'inclina lorsqu'il le vit.

- Allons, allons, monsieur Belpois, ce n'est pas la peine de vous incliner. Si je vous ai fait venir, ce n'est pas en tant qu'employé, lui dit le patron en souriant.

Il s'assit devant la petite table et but délicatement une gorgée de thé. Cette fois, Jérémie s'en garda bien. Il n'avait jamais connu de potion plus amère que ce maudit thé, et il souhaitait différer le plus longtemps possible le moment où il y goûterait de nouveau.

- Mais faites comme chez vous, monsieur, buvez donc, proposa aimablement le vieillard en reposant sa propre tasse, à peine entamée.

Ç'aurait été trop facile, songea Jérémie en obéissant à la politesse. Il fit de son mieux pour ne pas grimacer en reposant la tasse et sourit à son patron, lui laissant entendre qu'il était prêt à l'écouter. Et en vérité, il était assez impatient d'enfin découvrir ce que son patron lui avait réservé.

- J'aimerais d'abord vous remercier de vos formidables états de service, monsieur Belpois. Vous avez tant fait pour notre société. En dépit de ce malheureux accident – pour peu que c'en fût vraiment un – vous avez, ces derniers mois, accompli plus pour moi qu'aucun autre de mes employés. Non content d'achever un SuperCalculateur (le premier qu'ait jamais mis au point et possédé une entreprise !), vous avez développé quantité d'autres programmes, et débloqué, dans les équipes concurrentes à votre projet, la situation, lorsque tout espoir de réussir avait quitté nos développeurs. Ne démentez pas, j'ai enquêté précisément sur toutes vos activités cette année. Le bilan est impressionnant. Aussi, bien que du point de vue du comportement, vous ne soyez pas...tout à fait conforme aux canons de mon pays (selon un charmant mot de monsieur...Sarles, me semble-t-il), eh bien ! je n'hésite pas à déclarer que vous êtes un employé modèle !

C'est pourquoi j'hésite quelque peu à vous demander de rendre à notre entreprise un nouveau service...c'est toutefois, voyez-vous, une affaire qui me préoccupe. Ces dernières années, notre entreprise a cherché à étendre ses activités dans la restauration, au Japon du moins. Peu de concurrents nous ont résisté ; toutefois, nous avons eu la surprise, récemment, de voir se développer une firme qui, non contente de résister au monopole dans un pays de faible croissance économique, croît d'une façon dangereuse. La situation est, cet été, devenue alarmante. Cinq bars ouverts aux quatre coins du pays, sept en projet dans les plus grandes villes, une clientèle fidélisée. Nous savons ce que peut devenir ce type de concurrent, nous en avons déjà fait les frais.

Si mes renseignements sont exacts, vous êtes l'ami personnel de Mademoiselle Ishiyama. N'ai-je pas raison ? eh bien, je vous en prie, monsieur Belpois, saurez-vous la persuader de renoncer à la propriété de ses bars ? Nous avons bien tenté de le lui acheter à des prix très intéressants, en lui proposant de lui laisser la gestion. J'espère sincèrement, monsieur Belpois, que vous serez capable de lui expliquer tout l'intérêt qu'elle a à contracter avec nous.

Jérémie n'en revenait pas. C'était donc ça, la grande affaire ? Cette requête l'écœurerait. Il tenta de le dissimuler en déclinant poliment la demande de son patron. Mais les choses n'étaient pas si simples. Hideki fronça les sourcils.

- Je vous prie, monsieur, de bien comprendre l'importance de cette opération. Il ne me semble pas, par ailleurs, que vous soyez en position de remettre en cause la façon dont je fais mon travail, quand je vois comment vous effectuez le vôtre !

L'informaticien fronça les sourcils. Tout ceci se ramenait donc à ça ? Pris d'agacement, il ne tergiversa pas. Il n'aimait pas ces manières. Il n'aimait pas cette idée. Il n'aimait rien de tout ça. Il se leva et s'inclina poliment devant son patron assis.

- Bien, monsieur, je crois que nous nous sommes tout dit. J'espère que vous vous savez assez riche pour ne pas user inutilement de méthodes illégales. Sachez enfin que j'ai été heureux de travailler pour vous.

L'industriel ne répondit pas et prit une gorgée de thé. L'intendant guida Jérémie vers la sortie sans lui faire faire de détours. Une minute plus tard, le jeune homme était en bas de l'immeuble, le soleil brillait sur son visage, et un vent encore chaud remuait l'air. Il était désormais sans emploi.

• • •

- Tu es bien sûr que c'est neuf heures du soir, l'heure habituelle ?

- Évidemment, marmonna Jérémie d'un ton agacé. Qu'est-ce que tu voudrais que ce soit d'autre ?

- La dernière fois, ça avait été neuf heures et quart, répliqua Aelita en retournant dans la chambre se choisir un manteau.

- Je te dis que c'est neuf heures et qu'il faut partir maintenant. De toute façon, il vaut toujours mieux être en avance qu'en retard.

- Oui, c'est bon, j'arrive, soupira Aelita en mettant ses chaussures à talon. Fais pas la gueule.

Le jeune homme ne répondit pas. Il ne faisait pas la gueule. En fait, cela n'avait rien à voir avec Aelita ou avec la soirée. C'était tout simplement qu'il songeait qu'il lui faudrait tôt ou tard expliquer à Aelita qu'il avait démissionné, et qu'elle gagnait désormais les seuls revenus du petit ménage. Rien de bien joyeux – aussi ne pouvait-il s'y résoudre. Il se prenait à espérer qu'il retrouverait un emploi assez rapidement ; mais pour qui ? Hideki avait commencé son activité dans l'informatique ; quelle boîte ne lui appartenait pas aujourd'hui ? et sans financement, le jeune homme n'avait aucune chance de se lancer comme indépendant. Il pourrait toujours écrire des bouquins sur les technologies modernes, songeait-il ; mais dans quelle mesure Hideki n'avait-il pas déjà la mainmise sur l'édition ? Bref, la situation paraissait définitivement scellée, et plus vite il avouerait, mieux ça vaudrait.

Il en avait assez d'attendre. Mais que pouvait-elle bien faire ?

- Quoi encore ? lança-t-il en voyant Aelita retourner dans le salon.

- J'ai oublié mon sac !

Quand le sac d'Aelita eut été retrouvé, le jeune couple put enfin descendre et se mettre en route vers la Bonne Franquette. Dans la voiture, Jérémie ne parla pas beaucoup. Il faisait mine d'être

concentré. Aelita cherchait, au début, à lui communiquer son soulagement vis-à-vis de la dernière attaque, puis elle renonça quand elle sentit qu'il était préoccupé par autre chose.

Une fois qu'ils furent garés, elle eut enfin le courage de lui poser une question.

- Tu crois que XANA prépare quelque chose ? c'est ça ?

- Hein ? oh, non, je crois que XANA n'a rien à préparer, et si c'était le cas, il nous en aurait profiter dès hier. Son but est toujours le même : faire disparaître toute trace de son existence. Maintenant qu'il s'est chargé des services secrets, il ne lui reste plus qu'à s'occuper de nous.

Jérémie baissa les yeux sur sa montre. Neuf heures et quart. Il entra dans le restaurant. Ses amis n'étaient pas encore arrivés.

- Je n'ai pas envie d'en parler, dit-il à Aelita avant même qu'elle ne fasse une remarque sur ce dernier point.

• • •

Adèle arriva peu après que Jérémie et son aimée se fussent assis à table. Elle déboula dans le restaurant comme une furie ; on pouvait aisément constater qu'elle avait couru, et qu'elle était à bout de souffle. Elle fut aussi surprise que Jérémie de ne pas se trouver la dernière arrivée. Heureusement, son entrée évita à Jérémie et Aelita un quart d'heure désagréable d'attente morose et tendue, qui aurait à tout coup fini en véritable dispute. Pendant que Jérémie se réfugiait dans son sport favori (l'assemblage des morceaux de Hopper, dans la mesure où c'était possible), les demoiselles purent discuter. La rentrée d'Adèle se passait relativement bien (elle renouait quelque peu avec Kevin, Albert ne lui en voulait plus, et elle se trouvait d'autres groupes de potes) et celle d'Aelita également (clients et concerts) ; des nouvelles sur telle ou telle personne de leur connaissance circulaient (elles passèrent entre autre cinq minutes à énumérer les moindres détails qu'elles avaient pu glaner concernant les vacances d'Ulrich et de Yumi au Japon). Jérémie, pour sa part, faisait semblant de réfléchir sur un problème qu'il avait rencontré, tout en retournant encore et encore dans sa tête la même question : quand lui en parlerait-il ?

Allons, se dit-il enfin, il n'allait pas gâcher sa soirée ! l'important, pour le moment, c'était de se calmer. Sitôt cette idée venue, il sauvegarda l'avancée qu'il avait réalisée, ferma l'ordinateur, et se mit à participer à la conversation comme si rien ne lui pesait sur l'esprit.

Une minute plus tard, Ulrich entra, suivi du grand rire de Yumi. S'il n'avait pas connu Yumi, Jérémie l'aurait crue éméchée, tant elle paraissait riante et décontractée. Ulrich, pour sa part, avait enfin quitté son costume noir, et respirait le calme et la bonne humeur – à sa façon, il était aussi imprégné de joie de vivre que la femme qu'il aimait. Cela faisait un peu plus de deux mois que l'affaire durait – plus longtemps que jamais – et il s'en dégageait un tel bonheur que plus personne ne semblait craindre que le couple explose ; pourtant, chacun, en son fort intérieur, songeait, chaque jour, à une heure ou une autre de la journée, que tout cela était trop beau pour durer. Mais à cet instant, en les voyant, Adèle, Aelita et Jérémie sentirent se dissiper tous leurs doutes. Comment cela ne pouvait-il pas durer ?

Monsieur Stern présenta à sa douce une chaise, l'invitant à s'y asseoir avec une légère révérence ; mademoiselle Ishiyama, le remerciant, s'assit à côté ; Ulrich se donna un air boudeur et refusa de

s'asseoir où que ce soit. Leurs singeries prirent le devant de la scène pendant quelques minutes, des camps se formant pour défendre l'attitude de l'un ou de l'autre des amoureux, jusqu'à ce qu'Odd arrive.

- Odd ! eh bien, c'est du joli, lui lança Ulrich. Ça fait trois quarts d'heure que tout le monde t'attend. T'aurais pu nous dire que t'étais encore collé avec Sissi ; nous, on a la dalle !

- Comment, vous avez pas commandé ? s'écria le jeune homme en question d'un air sincèrement ennuyé.

- Te sens pas désolé, Odd, le rassura Adèle en lui mettant une main compatissante sur l'épaule. Nous aussi nous étions en retard.

Jérémie et Aelita échangèrent un sourire. Ils savaient parfaitement ce que répondrait leur vieil ami.

- C'est surtout que si vous avez rien commandé, va falloir que j'attende avant de manger ! se plaignit Odd. Avec deux Einstein pour penser, vous auriez pu faire un effort, quand même !

Quand l'hilarité générale fut quelque peu retombée, la japonaise se mit à taquiner Odd sur le thème : « Ulrich te servait de réveil-matin ? si tu veux, nous voulons bien t'adopter, mon petit chéri ! », ce qui provoqua de nouvelles crises de rire jusqu'à l'arrivée des plats. A dix heures du soir, tout le monde était si affamé qu'un silence satisfait tomba sur la table au fur et à mesure que la nourriture apparaissait devant nos amis. L'atmosphère laissait la place au sérieux.

- En tout cas, ça fait plaisir de vous retrouver en bonne santé après ces deux longs mois, dit Jérémie en enfournant d'un coup deux tranches de son magret de canard. Sans parler de cette journée épuisante !

La fourchette de la collégienne tomba bruyamment dans son assiette.

- S'il te plaît, ne nous en reparle pas, supplia Adèle en tremblant.

- C'était vraiment terrifiant, ajouta Ulrich. Y'avait du sang partout – on a cru que cette saloperie t'avait fendu le crâne. Heureusement, on dirait bien que ce n'était que le cuir chevelu.

- A propos de ces types...c'étaient des spectres polymorphes ? interrogea Yumi, essayant de changer le ton de la conversation.

- Non, pourquoi ? s'étonna Jérémie.

- Ben, pour le moustique jap', on dit pas, mais l'autre, c'était pas un homme, c'était une machine à tuer ! expliqua Odd.

- C'est mon patron, le fameux Sarles, déclara l'informaticien avec une sorte de fierté. Vous comprenez maintenant pourquoi j'en avais la frousse ?

- Impressionnant, concéda Odd. Et le moustique ?

L'air suffisant de Jérémie s'évanouit aussitôt. Il céda la place à une sorte de gravité qui intrigua aussitôt le petit groupe. Puisqu'on y était, songea Jérémie, autant crever l'abcès. Il leva les yeux vers Yumi et répondit :

- Tôjo Hideki, propriétaire de la majorité des restaurants du Japon. Entre autres.

Le silence qui régnait autour de la table se fit encore plus tendu. Yumi blêmit, Ulrich parut perdu. Quant à Aelita et Adèle, elles purent sentir qu'il se passait quelque chose d'important. Odd, lui, savait qu'il valait mieux parler que réfléchir :

- Un gars qu'il est bon de connaître !

- La ferme, Odd, culpa Ulrich.

- Comment l'as-tu rencontré ? interrogea Yumi d'un ton acerbe.

- C'est lui qui m'a fait chercher, expliqua Jérémie en se resservant dans le plat central. Tu devrais te méfier. Ce type est visiblement prêt à tout pour que tu ne voles plus de tes propres ailes. Je serais toi, je prendrais un garde du corps en qui je puisse avoir confiance.

- Et toi, je peux te faire confiance, j'espère ? comment voulait-il t'acheter ?

- Il n'avait pas à m'acheter, répondit calmement Jérémie. Je lui appartenais déjà.

Il posa ses couverts et inspira un grand coup.

- Jusqu'à cet après-midi, c'était mon patron.

La remarque avait fait son effet. Un silence consterné s'abattit sur le petit groupe d'amis. L'expression méfiante et lourde de reproches muets qui s'était installée sur les visages de la jeune japonaise et de son petit-ami se volatilisèrent. Aelita, comprenant enfin l'humeur étrange de son ex-mari, lui prit la main. Jérémie fit semblant de supporter mieux l'épreuve que ses amis ne le croyaient, récoltant avec un certain plaisir leurs témoignages de compassion. Odd rompit presque derechef le petit manège qui se mettait en place :

- Bienvenue au club des assistés, mon pote. Demain, je t'emmène à l'ANPE !

- Ce n'était pas la peine d'aller aussi loin pour moi, tu sais ? murmura Yumi en se mordant la lèvre.

- Oh, je t'en prie ! c'était ça ou tenter de te convaincre par tous les moyens de céder.

- J'aurais peut-être du...

- Ne dis pas n'importe quoi. C'est ton rêve. Le mien n'était pas de finir employé.

- Ce n'était pas non plus de finir chômeur, fit remarquer Ulrich. Avec un ancien patron comme Hideki, tu ne pourras jamais retrouver un emploi...

- Qu'à cela ne tienne. J'ai toujours mes compétences. Je pense que je peux y arriver. Demain, je dépose un brevet pour commercialiser mon barman !

- Et il faut ajouter que jouer au super-héros dans un cadre de science-fiction, ça ressemble un peu à un rêve, enchérit Adèle, profitant du bruit d'une table qui se levait dans le restaurant.

Soudain, une alarme, émanant de la sacoche contenant l'ordinateur portable de Jérémie, vint interrompre leur discussion. Le jeune homme sentit son sang se glacer. C'était un son qu'il n'avait pas encore entendu, qu'il n'osait même pas imaginer entendre. Avec un mélange de surprise et d'appréhension, il ouvrit l'ordinateur et se pencha nerveusement dessus.

- J'y crois pas ! s'écria-t-il.
- Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Adèle d'un air inquiet.
- Une tour vient d'être activée...sans subir d'attaques de la part de XANA !
- Ce qui signifie ? interrogea Aelita, sentant son cœur bondir dans sa poitrine.
- Que cette tour n'a pas été activée par XANA, conclut l'informaticien.

Tout à coup, une deuxième alarme, similaire à la première, mais plus aiguë, se superposa aux autres bruits déjà présents dans le restaurant. Une deuxième tour venait d'être activée, exactement de la même façon.

- On file à l'usine ! décréta Jérémie en bondissant de son siège, emportant Aelita.

Les autres suivirent aussitôt ; il ne resta bientôt plus qu'Ulrich et Yumi. Ils échangèrent une grimace amusée avant de demander l'addition.

• • •

- C'est incroyable ! s'émerveilla Jérémie en s'asseyant devant l'écran de contrôle.
- Toutes les tours activées...et fonctionnant à plein régime ! s'étonna Aelita.
- Il n'y a pas que ça, s'excita l'intellectuel en ouvrant plusieurs dizaines de fenêtres d'un coup. Nos territoires sont délicatement découpés de façon à prendre légèrement moins de place...et à faire transiter de l'énergie...vers cette salle du secteur 5 !
- Ça cloche, fit observer Aelita en pointant quelque chose sur l'écran. L'énergie n'est employée à rien, pour ce que je peux voir. Elle se contente de disparaître à ce point précis.
- Je doute que ce soit ça qui se passe, murmura Jérémie, à moitié pour lui-même.
- Hé, vous deux ! ça vous dérangerait de nous donner des explications ? intervinrent en cœur Adèle et Odd.

Jérémie se détacha de l'écran et soupira.

- Je ne suis pas très sûr de bien comprendre. Il semble que toutes les tours de Lyokô ont été activées afin de mobiliser une grande quantité d'énergie vers un point précis du cinquième territoire. On ne sait pas ce que cette énergie devient au-delà de ce point. Pour ma part, j'ai une explication, mais je ne peux rien affirmer tant que personne ne sera allé sur Lyokô voir de quoi il en retourne précisément...

- Je propose que nous partions tous les cinq, déclara Ulrich tandis que les portes du laboratoire se refermaient. Quelque chose me dit que cette mission n'est pas de la moindre importance.
- Je crois qu'on se comprend, affirma Jérémie. Yumi et toi, vous plongez en premier.

Tandis que les autres se précipitaient dans la salle des scanners, Aelita se retourna vers Jérémie. Mais elle ne put rien dire. Elle était totalement bloquée. Le jeune homme sentit qu'elle était toujours là. Il se retourna vers elle et lui dit d'une voix apaisante :

- Tu n'as pas à t'en faire, chérie. Tu es prête pour ça.
- Tu crois ? demanda-t-elle.

Sa voix tremblait – de peur et d'émotion. Jérémie ne savait pas ce qu'elle entendait précisément par là. Voulait-elle simplement qu'il confirme son hypothèse, ou bien attendait-elle de lui qu'il la rassure sur sa capacité à supporter l'épreuve qui allait suivre ?

- J'en suis convaincu, répondit-il calmement.

Soudain, la jeune femme se détourna et disparut dans l'ascenseur. Jérémie se retourna vers l'interface de contrôle. Le cœur du génie battait la chamade tandis qu'il faisait courir fébrilement ses doigts sur le clavier.

- Transfert Yumi. Transfert Ulrich.

Il déglutit. Comment tout ceci avait-il pu avoir lieu si vite ? était-ce vraiment réel ? ne nageait-il pas dans le flou, perdu au milieu d'une stratégie de XANA qui cherchait à le désorienter ? pouvait-il se fier à ce qu'il avait vu ?

- Scanner Yumi. Scanner Ulrich.

Sous ses pieds, il pouvait entendre le rugissement des scanners monter en puissance, et la chaleur, toujours la chaleur, s'élever jusque sous son siège. Ce soir, cette longue attente, cet interminable travail, prendraient fin d'eux-mêmes, enfin. Il en était convaincu. Aujourd'hui, ils rencontreraient Franz Hopper.

- Virtualisation !

Cycle 4

Section 14

Souvenez-vous, lecteur, du charmant portrait que nous avons fait de ce secteur 5 remasterisé. Voyez-vous la grande salle de cristal et son lustre brillant, laissant briller au-delà de ses reflets les mille couloirs labyrinthiques du secteur ? Entendez-vous cette délicate musique dans laquelle baignent chacun des pas de nos amis ? C'est dans ce décor que vous devez voir apparaître, lentement, notre jeune Yumi, suivie de son chevalier servant Ulrich.

Mais comment donc ? que me dites-vous ? vos faibles voix parviennent mal à mes sourdes oreilles. Ah, vous avez du mal à voir Ulrich ! et pourquoi donc ? c'est ma faute ? soyez plus clairs ! Mais oui, je m'en souviens. Le pauvre, je ne l'ai pas encore décrit !

Regardez donc, dans l'ordre où il apparaît, se dessiner les contours de son habillement. Frôlant le bas de ses chaussures blanches, une longue cape brune, brodée de flammes jaunes, ondule contre tout son corps. Ce dernier demeure invisible, enveloppé dans une matière bleu-gris aux reflets d'acier, qui flotte comme une série de voiles, gonflant tranquillement comme de faux muscles, ou des plaques d'armure, et se moulant au corps comme une combinaison futuriste dès que le jeune homme bouge. Quant à ses nombreuses lames, pendant à son côté, ou attachées sur son dos, sous la cape, elles brillent toutes de cette même lueur pâle qui semble l'habiller.

Après que notre samouraï et son amante touchèrent le sol cristallin, Adèle, Odd et Aelita apparurent, et la gardienne de Lyokô ouvrit la voie vers ce que tous espéraient être le repaire de Franz Hopper.

L'errance à travers les dédales du secteur 5 se déroula sans embrouilles, mais elle parut durer une éternité en raison de l'impatience qui pesait sur nos héros. Sans dire un mot, tous se posaient les mêmes questions. Franz Hopper ? comment ? était-ce possible ? le verraient-ils ? parlerait-il ? ferait-il des révélations ? Personne n'osait y croire. Et pourtant...

« C'est ici. Dans la pièce à droite. » déclara l'informaticien au terme d'une longue course.

Le groupe s'immobilisa. Les derniers échos cristallins partirent résonner au loin dans le fond du couloir. Le silence prit place. L'atmosphère était lourde d'énergie – c'était comme une tension permanente que nos héros pouvaient sentir au plus profond d'eux-mêmes, qui coulait dans l'air constamment. Personne n'osait bouger. Lentement, les regards furent attirés vers Aelita, qui demeurait figée devant l'entrée de la salle d'où émanait comme une aura magnétique et sacrée, le regard fixe, perdu dans le vague. Personne n'osait rien dire.

- Il est là, affirma-t-elle dans un chuchotement. C'est bien lui.

Le silence était toujours aussi pesant. Le temps semblait avoir disparu. A présent qu'ils y étaient,

ils n'arrivaient plus à avancer.

Combien de temps s'était écoulé ? Vingt minutes ? une heure ? Soudain, Jérémie essaya de parler, mais sa voix se perdit en un murmure presque insaisissable.

« Aelita, il faut y aller. »

Aussitôt, raide comme un robot, la jeune femme s'avança. Elle entra dans la salle. Les autres suivirent, absents à eux-mêmes.

La pièce était singulièrement différente du reste du territoire, et les Lyokô-guerriers purent sentir, dès qu'ils y mirent le pied, qu'elle portait la marque de Franz Hopper. Murs blancs de plâtre nacré, moulures de coquillage, tentures et canapés beiges, meubles de bois délicatement ouverts, tapis bleu marin sur le sol – et partout, des torrents de lumière blanche, qui convergeaient vers une petite table basse centrale.

- Jérémie ? Que devons-nous faire ? interrogea Aelita, intimidée par l'allure de la pièce.

Il n'y eut pas de réponse. Apparemment, ils avaient quitté le secteur 5, et ils avaient perdu le contact avec Jérémie. Les Lyokô-guerriers échangèrent des regards inquiets. Adèle, en particulier, paraissait au bord de la panique.

- En tout cas, c'est plutôt laid, comme décor ! s'exclama Odd. Ces moulures en forme de coquillage...beuah !

- C'est le bureau ovale, Odd, rétorqua Aelita, avec une pointe d'indignation dans la voix.

- Merci bien, je vois !

- Mais comment pouvez-vous être aussi calmes ! explosa soudain la jeune collégienne. Vous ne vous rendez pas compte ? on ne sait pas où nous sommes, et Jérémie ne peut plus nous guider !

- C'est vrai que tu n'étais pas là les autres fois où c'est arrivé...murmura Ulrich.

- Ça s'est toujours bien passé, ajouta Yumi en la prenant dans ses bras pour la réconforter. Il va nous retrouver en moins de deux secondes.

- Il ne pourra pas, cette fois, l'interrompit soudain Aelita d'une voix étrangement chantante en se rapprochant de la table.

- Et pourquoi ça ? lui lança Ulrich.

- Parce que nous ne sommes nulle part. Nous sommes dans une bande passante.

Tout à coup, Aelita toucha la table et disparut. Une brève panique s'empara des autres membres du groupe, jusqu'à ce qu'Ulrich leur intime le calme (il dut notamment menacer Adèle de la dévirtualiser sur-le-champ à coups de lames pour lui faire retrouver ses esprits).

- Bon, Aelita n'est pas une idiote, les filles. Si elle a touché ce truc, c'est que c'est ce qu'il faut faire. Alors on la boucle et on la suit.

- Mais si...mais si...bégaya Adèle en tentative d'opposition.

- Mais si on peut plus faire confiance à mademoiselle Einstein sur Lyokô, qu'est-ce qu'on va faire, hein ? trancha Ulrich. Je te rappelle qu'elle est originaire d'ici. Et dans le pire des cas, Jérémie est capable d'accomplir l'impossible pour nous récupérer. Alors, on y va ?

- Moi, je suis partant, déclara Odd en s'avançant vers la table basse.

Il se pencha dans la lumière et disparut à l'instar de l'ange de Lyokô.

Restés seuls, Ulrich, Yumi et Adèle sentirent presque leur peur se dissiper.

- On dirait bien que ça ne pouvait pas se passer autrement, conclut la jeune fille.

• • •

La première chose que vit Aelita, après un long tunnel blanc, fut le vide. Le noir complet. Il n'y avait absolument rien. Aucune lumière. Elle avança un long moment à l'aveugle. Puis soudain, elle se cogna à quelque chose.

- Qu'est-ce que c'est ? ah ! qu'est-ce que c'est ? hurla quelqu'un dans l'obscurité.

Elle eut le grand soulagement de reconnaître la voix d'Odd.

- Ce n'est que moi, Odd. C'est bien toi ?

Elle n'avait pas eu le temps de terminer sa phrase qu'une douce lumière bleutée éclairait son ami. Ils constatèrent alors qu'ils se tenaient tous deux debout sur un sol invisible et immatériel, au milieu d'un panorama fantastique, qui déployait à perte de vue l'espace intersidéral, coloré comme dans une chambre d'enfant, d'astres resplendissants aux teintes vives et chaleureuses, de grandes nébuleuses glacées et de voies étoilées, de galaxies géantes et de spirales terribles.

Au loin, ils virent apparaître leurs trois amis émerveillés. En quelques secondes, ils les eurent rejoints.

- Et maintenant ? demanda Ulrich, qui ne parvenait pas à détacher son regard d'un grand nuage bleu électrique et orangé à l'image de la nébuleuse du crabe.

- Maintenant, nous attendons, répondit Aelita. Nous verrons bien ce que cette situation nous réserve.

Le groupe approuva et s'assit en contemplant les merveilles de l'univers. Après une minute, Adèle demanda :

- Vous croyez que nous y sommes vraiment ?

- Où ça ? dit Ulrich.

- Ben, dans l'espace !

- Bien sûr que non, ce n'est pas à l'échelle ! répliqua Aelita en riant.

- Dommage, j'aurais bien aimé, soupira la jeune fille en faisant la tête.

- Tu sais, nous y sommes allés, dit Yumi, pour frimer.

- Sans blague ? Comment ?

- C'était à l'époque où XANA pouvait faire des Réplikas. Par translation, nous intervenions près du SuperCalculateur pour détruire le Réplika. On ne savait jamais où on allait se retrouver.

- Alors, qu'est-ce que ça fait ?
- Moi, je me demandais comment allait mon chien, rappela Odd.

Un grand éclat de rire réjouit les amis. Soudain, une voix familière se fit entendre.

« Bon sang, c'est eux ! »

- Salut Jéré ! s'écria gaiement Adèle. Je savais que tu finirais par nous retrouver !

- Ou pas, releva Odd.

« Mais j'ai retrouvé personne ! je paniquais comme un dingue, puis une fenêtre s'est ouverte et me voilà en communication avec vous. »

- Alors tu ne sais pas où on est ? interrogea Aelita.

« J'ai pas dit ça...je me concentre encore un peu...eh bien, ce qui est sûr, c'est que vous êtes plus sur Lyokô. Mais l'endroit où vous vous trouvez est également géré par le SuperCalculateur. C'est à n'y rien comprendre ! »

- En gros, nous sommes passés dans une sorte de dimension parallèle de Lyokô ! conclut Ulrich.

« Non. Plutôt une sorte de petit frère. Et pour ce que je vois, il est singulièrement différent. Il n'y a pas les mêmes lois. Il est impossible de dévirtualiser. Et tout est sous le contrôle de...putain ! »

Tous sursautèrent. Soudain, une cacophonie monstrueuse envahit l'air, les lumières les plus folles traversèrent l'atmosphère, le sol fictif se mit à trembler en les secouant, et tout parut tourner en désordre autour d'eux, les étoiles avalant les galaxies, les nébuleuses tombant en pluies de comètes, et de grandes éruptions de poussière brûlant les ardentes fournaies des systèmes en formation. Puis soudain, brutalement, tout revint à son état initial.

- Jémérie, que s'est-il passé ? haleta Aelita, inquiète.

« C'est...c'est lui ! » balbutia la voix de l'informaticien.

Avant que les autres aient eu le temps de réclamer plus de précisions, un son net claqua dans l'atmosphère. Suivi d'un autre. C'étaient des pas. Des pas, comme sur un sol de métal. Les Lyokô-guerriers se retournèrent d'un même mouvement vers l'origine du bruit. Au loin, une petite forme blanche se marchait. Le doute était impossible.

Alita bondit en criant et se rua vers son père. Elle aurait, si elle avait pu, pleuré toutes les larmes de son corps. Peu à peu, elle vit se rapprocher le grand corps maigre de son père, enveloppé dans sa blouse de scientifique, surmonté par une grande barbe et des cheveux broussailleux et grisonnants, et de ces lunettes aux verres opaques sans lesquelles elle ne l'avait jamais vu. Il était tel qu'il avait été sur terre, près de vingt ans plus tôt – il n'avait pas pris une ride !

Tout d'un coup, alors qu'elle s'apprêtait à l'enserrer dans ses bras, un mur invisible la bloqua. Elle tomba à terre et hurla de rage et de douleur. Elle fut bientôt rattrapée par ses amis étonnés.

De l'autre côté du mur invisible, l'image de Hopper s'arrêta de marcher et s'assit en tailleur. Des larmes semblaient couler de derrière ses verres noirs et se perdre dans les poils blancs de sa barbe, mais la faible lumière environnante ne permettait pas de l'affirmer.

- Que...que tu es belle, ma fille. En dix ans...tu es devenue resplendissante, dit le scientifique en

baissant les yeux, et sa voix sembla résonner aux confins de l'univers.

- Papa...murmura la jeune femme, la voix serrée.

- Je...suis désolé, ma chérie. Je suis désolé de ne pouvoir te serrer dans mes bras. Et de ne pouvoir te demander pardon pour tout le mal que je t'ai fait.

- Mais papa...tu es là, tu es en vie ! s'écria Aelita en se collant contre la barrière. Bon sang, si nous avions su...mais ne t'en fais pas, nous pourrions bientôt...

- Non, coupa Hopper. Il n'en est pas question !

- Pas question de quoi ? Tu veux revenir sur terre, n'est-ce pas ? Papa !

Les autres Lyokô-guerriers avaient l'impression d'être incapable de parler, et même de bouger. Cette vision dépassait leurs plus folles espérances. Franz Hopper était vivant – il s'était même reconstitué un avatar ! ils avaient peine à y croire. Cependant, l'émotion les empêchait même de penser clairement.

- Il y a...des choses dont je ne veux pas me souvenir. J'ai fait des choses horribles. J'ai tué. J'ai créé XANA. Et je ne veux pas savoir pourquoi...Ça me hante tellement que j'ai peur d'en être détruit. De redevenir fou et paranoïaque comme je me souviens l'avoir été. Allons donc ! une voiture noire qui s'arrête à un feu derrière moi, le signe évident que des services secrets s'intéressaient à moi ?

Hopper se prit la tête entre les mains et pleura à chaudes larmes.

- Et ce « grand projet » - je me rappelle encore déclarant cette phrase dans ce maudit laboratoire ! Savais-je alors ce qui en résulterait pour Aelita et pour moi ? Aelita, je t'ai séquestrée sur Lyokô pendant plus d'un an ! par ma faute, tu as perdu ta mémoire, tu as souffert, tu es même morte plus d'une fois ; et en fin de compte, en essayant de me sauver, tu m'as vu mourir. Je t'ai imposé tant d'épreuves...

- Tu ne sais plus ce que tu racontes, papa ! Crois-tu vraiment que je pourrais te laisser là quand je sais que tu es en vie ? s'emporta la jeune femme.

- Je le crois, si tu comprends que c'est ce qui vaut mieux pour moi, répliqua le vieux scientifique en la fixant droit dans les yeux.

L'avocate ne sut que répondre. Elle n'avait plus de mots. Plus rien ne pouvait exprimer ce qu'elle ressentait – elle n'était même plus sûre de ressentir quoi que ce soit.

Franz Hopper baissa les yeux vers ses mains. Adèle remarqua alors qu'il tortillait ses doigts nerveusement. Soudain, le créateur de Lyokô leva son regard en direction des amis de sa fille.

- Avant tout, je voudrais vous remercier de ce que vous avez fait en personne. Vous avez véritablement été extraordinaires. Je suis navré de ne pas voir Jérémie, encore que je comprenne qu'il soit resté aux commandes et que j'approuve cette décision. Ainsi donc, Ulrich, Yumi, Odd et Jérémie, vous qui avez été là dès le début, et avez pris la décision de sauver Aelita en dépit du danger, vous qui avez tant fait pour lutter contre mon invention et pour protéger ma fille, je vous remercie du fond du cœur. Et toi aussi, Adèle, pour le courage dont tu as su faire preuve, bien que je n'aie pas eu l'occasion de le voir à l'œuvre.

Je vous conjure, s'il vous plaît, de supporter ma fille au cours de cette épreuve difficile. Je vous en prie, ne récupérez pas le dernier fragment, ne me faites pas subir cela. Je sais où il est, mais je n'en veux pas. Je vais vous dire ce que vous devez faire. Éteignez cette machine de malheur. Détruisez-la. Pour ma part, je lutterai contre XANA, je l'empêcherai d'agir à tout prix – et croyez-moi, je le connais et je le comprends : je sais que je parviendrai à le neutraliser sur le réseau. Pourrez-vous faire ça pour moi ?

Après un moment d'hésitation, Ulrich hocha la tête. Yumi également. Adèle les imita. Puis ce fut le tour d'Odd. Mais il n'y eut toujours pas de réponse de Jérémie. Hopper attendait. Aelita était tétanisée. Enfin, la voix de l'informaticien retentit.

« Franz, pourquoi avez-vous créé XANA ? »

- Je savais que le projet Carthage ne me laisserait pas aller librement dans la nature dès le moment où je l'ai quitté. Alors je me suis caché. En Suisse. J'ai longtemps vécu heureux...mais je ne pouvais m'empêcher d'avoir peur. De sentir qu'on savait où j'étais, et ce que j'avais fait. J'avais peur. Je suis donc retourné en Europe au début de l'hiver, et j'ai construit XANA en lui donnant pour mission de dissimuler mes traces et de détruire tout ce qui restait du projet Carthage.

« Ça ne tient pas debout. » objecta le jeune homme. « Si ce programme devait vous protéger, il ne vous aurait pas tué. »

- Je pense que dans la mesure où il devait éliminer tous les membres du Projet Carthage, le programme a pu estimer que j'étais un ennemi.

« Une erreur un peu grosse pour vous. Il vous manque un élément, j'en suis sûr. Pourquoi avez-vous quitté le projet ? est-ce parce que vous avez découvert que c'était un projet militaire ? »

- Oh, ça, certainement pas. Je me souviens l'avoir dit dans mon journal, en effet, mais c'était inexact : j'avais abusé du casque neuronal les premiers jours, je perdais la capacité de raisonner clairement. J'en étais au courant depuis le début, cela je me le rappelle parfaitement. Le Président Reagan lui-même m'a informé de l'objectif de la mission en me demandant si j'acceptais. Mais j'ai découvert quelque chose, au moment de passer à l'application, que je n'aurais pas dû savoir. J'ai compris que ce projet était basé sur quelque chose d'horrible. Je me suis révolté. J'ai tué. Et je refuse de savoir pourquoi. Je ne veux pas savoir quel mal j'ai pu faire. Je ne veux pas savoir ce qui s'est passé.

« J'ai une autre hypothèse pour expliquer la création de XANA. Et si je ne me trompe pas, Franz, vous ne pourrez jamais comprendre parfaitement ce programme que vous avez créé. Alors dites-moi : qui était la mère d'Aelita ? »

L'expression de Franz se perdit dans le vague. Après un long moment, il bafouilla :

- Je...j'ai...j'ai oubl-blié...

• • •

Franz Hopper demeurait immobile et silencieux, les yeux baissés. Ainsi donc, son plan pour réparer ses erreurs tout en évitant de retrouver la mémoire n'était pas viable ? il devrait souffrir une deuxième fois ce qui l'avait détruit s'il voulait permettre à sa fille de vivre une vie normale. Mais la

tête dans les mains, il pleurait – non, il ne pouvait l'accepter. Comment vivre avec un tel poids sur le cœur ?

Aelita leva les yeux vers son père. En cet instant, il avait l'air d'un homme très vieux. Elle pouvait sentir tout le malheur qui le tirait, et elle en souffrit profondément. Elle eut toutefois la force de lui demander :

- Papa, pourrais-tu nous raconter un peu plus ta vie ?

- Bien sûr, bien sûr, mes enfants, répondit ce dernier en essuyant ses larmes. Je comprends pourquoi toute cette affaire vous intéresse. Que dire ? il y a tant de choses si peu joyeuses...Eh bien, il se peut que tu ne t'en souviennes pas, mais je suis né le 30 avril 1945, le jour précis de la mort d'Hitler, et celui de la naissance de la Guerre Froide. La fin d'une ère, et le début d'une autre. Dès mon enfance, j'ai connu quantité de pays et de cultures différentes : Angleterre, Allemagne, Israël, France, États-Unis. Pour ce dont je me souviens de mon enfance, j'étais un enfant moyen, sage et appliqué, polyglotte mais peu brillant, et relativement solitaire. Ce n'est qu'au lycée que j'ai commencé à m'intéresser aux avancées de la science : génétique dans les années 50, mécanique quantique au début du siècle...je devorais tout ce que je pouvais trouver sur les sciences, et bientôt les mathématiques n'eurent plus de secrets pour moi. J'entrai à Harvard grâce à une aide gouvernementale, les faibles revenus de mon père plombier ne suffisant pas. Je ne m'en doutais pas alors, mais j'avais déjà été repéré comme un jeune esprit prometteur par des services confidentiels.

J'ai oublié beaucoup de mes camarades et de mes études à Harvard. Toujours est-il que je devins rapidement un spécialiste en plusieurs domaines, et les professeurs ne cessaient de se plaindre d'un esprit d'entreprise trop peu discipliné parce que je refusais de réitérer des expériences déjà réalisées et me lançais dans la vérification de mes propres théories. J'obtins pourtant mes diplômes, et peu après ma sortie de Harvard, mais je fus contacté par le gouvernement fédéral.

C'était en janvier 1979. J'avais trente-trois ans et déjà quelques théories étonnantes à mon actif. La plupart du temps, l'avenir devait me donner raison. Un jour, je reçus la visite d'hommes en noir, qui me conduisirent directement dans le bureau ovale. J'eus la surprise d'y trouver non pas le président de l'époque, Jimmy Carter, mais un de ses opposants, Reagan. Ces deux hommes avaient collaboré dans l'unique domaine où ils s'entendaient : la Guerre Froide, et la fin de la Détente. Reagan avait réussi à obtenir l'accord de Carter pour la participation informelle des États-Unis à un projet secret du bloc occidental, à propos duquel je ne saurais dire qui connaissait son existence, qui le dirigeait, et à qui il profiterait. L'objectif final était néanmoins impressionnant : désactiver les communications ennemies. Et toutes formes de communications : ondes, impulsions électriques, câbles, puces...en bref, une arme technologique d'une efficacité redoutable, qui laisserait les soviétiques russes impuissants à réprimer le peuple affamé.

J'acceptai. Les contraintes étaient pourtant lourdes. Vivre dans l'ombre, effacer toute trace de ma vie, disparaître, voir mes prix Nobel arrachés par des hommes de papier, renoncer à la gloire, à la richesse, à la liberté...Deux semaines plus tard, je quittais tout ce que j'avais connu et prenais l'avion vers une vie des plus étranges ; pendant trois ans, je vécus reclus dans une base souterraine dont j'ignorais jusqu'à la localisation exacte, travaillant sans contraintes de budget pour des hommes que je ne pouvais pas voir, prisonnier d'une milice supposée assurer notre sécurité, et collaborant avec des hommes dont je ne connaissais pas exactement les travaux, et dans lesquels je n'avais pas toujours confiance. Je crois que sans les quelques vacances où nous étions relâchés en ville, je serais

devenu fou.

Le Projet Carthage était un nom générique utilisé pour désigner un programme de recherches plus ou moins vaste. Nous étions huit scientifiques, avec chacun notre objectif – mais pour atteindre ce dernier, nous disposions d'une autonomie totale, ne subissions aucun contrôle, et avions droit à tous les moyens que nous demandions. Le plus incroyable, c'était les connaissances dont disposait déjà le projet à mon arrivée : les gouvernements avaient au moins quarante ans d'avance sur les recherches – et il y a des choses qui font encore débat dans la communauté scientifique de nos jours, qui nous ont été présentées pour acquises et démontrées. Mon travail, c'était d'élaborer un support informatique capable de réaliser l'impossible : contenir l'univers. Aussi, même si entre collègues, nous nous côtoyons fréquemment, demandant des avis sur une théorie ou sur autre chose, nous ignorions totalement la nature des travaux des uns et des autres – à l'exception de Wilson, l'instigateur et le meneur du projet. C'était un homme d'un grand talent et d'une perspicacité fine, au front haut et ridé ; il ne l'a jamais reconnu (le secret sur la vie privée était une norme là-bas, en particulier du point de vue de l'origine), mais son discours moralisateur, ses manières et son accent le trahissaient au premier coup d'œil : il était anglais.

Nous étions surveillés dans nos échanges par sept gardes. La même politique de désinformation généralisée s'appliquait parmi eux, pour ce que je sais du moins, et seul leur chef savait vraiment de quoi il en retournait. Autant j'admirais Wilson, qui, sur le plan intellectuel, était la plupart du temps admirable, autant je me défiais de son homologue garde Antonio Castellani, quoiqu'une profonde complicité unît ces deux hommes, qui étaient comme frère. Ce type dégageait une assurance, une suffisance, qui frôlait l'arrogance, pour ne pas dire la mégalomanie. Il voyait toujours tout, de derrière ses lunettes aux bords pointus, et tout lui laissait un sourire aiguisé. Il avait du sang sur les mains, il avait déjà tué, ça se voyait. Beaucoup de nos gardes donnaient d'ailleurs cette impression, qu'ils n'hésiteraient pas à tuer, si nous faisions un faux pas, ou voyions quelque chose du travail de nos collaborateurs que nous ne devons pas découvrir.

« Que pouvez-vous nous dire des travaux du docteur Juste Lefranc ? » intervint soudain Jérémie.

- Oh, pas grand chose en vérité. Son domaine devait être, je crois, le fonctionnement du cerveau humain – ou à peu près, car dire que je travaillais sur la mécanique quantique ne suffisait pas à rendre compte de mon activité. Je saisisais aisément en quoi de tels travaux rejoignaient mon travail : simuler le fonctionnement d'un cerveau humain était un point essentiel du travail de Wilson, qui affirmait qu'il devait mettre au point une I.A. plus performante que tout. Ainsi, même en travaillant dans le noir, je me dressais une sorte de représentation des événements.

Mais je sais qu'un jour, j'ai découvert quelque chose qui m'a bouleversé dans le laboratoire de Juste. J'y avais mis les pieds alors que je n'avais pas le droit, je ne sais plus pourquoi – et j'ai alors découvert, dans ses notes personnelles, quelque chose qui m'a révolté. C'était en pleine nuit. J'avais profité de ce que mon garde personnel, Alexandrovitch, dormait, pour fouiner en paix ; quelle folie m'avait pris ! Je me souviens clairement m'être écrié : « Sont-ils fous ? Ne respectent-ils rien ? » Je me suis senti trahi, j'ai souffert. Je voulais m'enfuir, je courais dans le couloir vers la sortie. Castellani s'est dressé devant moi, me menaçant de son arme ; j'avais l'arme d'Alexandrovitch, je lui ai tiré dessus et il s'est effondré à terre – je suis à peu près certain qu'il était mort. J'ai traîné son cadavre avec moi, dehors, sur le toit, et j'ai utilisé la reconnaissance oculaire pour subtiliser

l'hélicoptère qu'il pouvait utiliser en cas d'évacuation de l'île. C'est le pire souvenir de ma vie.

Suite à ma fuite du projet Carthage, j'ai récupéré l'argent que j'avais gagné, et je suis parti me cacher en Suisse, sous une fausse identité, celle de Waldo Hopper – Hopper étant un nom que j'avais choisi, je m'en souviens, dans un annuaire américain. C'est là-bas qu'Aelita est née, dans un petit chalet en montagne. J'ai vécu humblement, puis j'ai fini par trouver un emploi stable dans l'édition : je lisais, jugeais et critiquais les différents livres envoyés à Gallimard. Rien de bien passionnant, si ce n'est que ça me procurait des contes pour enfant assez facilement.

Aelita devait avoir environ quatre ans, le jour où j'ai cru que notre sécurité était menacée. J'ignore quels éléments m'ont porté à cette conclusion. J'ai alors commencé à m'immerger dans des activités illégales pour me procurer du matériel technologique et mettre au point un ordinateur quantique, et un programme qui pourrait me protéger via la technologie des spectres, que j'avais élaborée pour le compte du projet Carthage. Mais le soir même où XANA était achevé, Aelita revenait en pleurs, me raconter qu'elle avait vu un loup qui avait voulu l'attaquer, et des hommes en noir. Ce qui signifiait deux choses : mon programme devait avoir plus de puissance à sa disposition d'une part, et d'autre part, il fallait que je quitte cette cachette qui n'était plus fiable. Je me réfugiai à Paris, à l'ermitage que vous connaissez, et là, sous ma couverture d'enseignant, je bâtis, autour de mon ordinateur quantique, un véritable SuperCalculateur, en modifiant profondément la structure. Vous connaissez le résultat.

Mais très vite, j'ai eu le sentiment que XANA n'avait pas tout à fait détruit Carthage. J'acquis la conviction que quelqu'un savait tout sur moi, tout ce que je faisais – des accidents qui manquaient de me tuer se multiplièrent, des événements mystérieux, des hasards trop poussés...et chaque fois, je réagissais en améliorant XANA et en accroissant son pouvoir. Quel idiot ! j'ai depuis compris que ces accidents étaient le fait de mon programme, qui m'avait jugé comme un ennemi. Comme ç'avait été lui en Suisse.

La peur grandissant, j'ai fini par me sentir traqué, pressé par le temps. J'arrêtai de venir en cours et me mis à travailler frénétiquement sur un projet de simulation d'univers parallèle – j'espérais créer une autre dimension, où Aelita et moi, nous pourrions vivre en paix. Au lieu de quoi, peu à peu, je parvins à mettre au point le retour vers le passé. Ce fut un coup de génie d'une part, et un coup de chance de l'autre. A force de peiner à donner à l'ordinateur un moyen de copier le monde tel qu'il est en simulant son existence depuis sa création, et d'y passer mes nuits, je m'endormis sur le clavier. Au réveil, je pouvais simuler le déroulement de l'univers tel qu'il avait été depuis sa création, et grâce à la technologie des spectres, recréer l'univers depuis l'instant précis où la matière était apparue. Mais il était impossible de changer quoi que ce soit à leur déroulement, si ce n'est ceci : rajouter une particule quantique à la création du SuperCalculateur. En fait, c'était le principe même de ce programme.

Techniquement, c'était un moyen d'accroître à l'infini la puissance de mon nouvel outil. Mais je sentis immédiatement que le retour vers le passé, mon Graal, était possible, à cette seule condition : que je trouve le moyen de conserver ma mémoire, et celle du SuperCalculateur. J'y parvins, en reliant ma mémoire directement au SuperCalculateur au moyen des scanners, et en jouant sur cette particule que je pouvais ajouter à la structure de mon ordinateur quantique.

Mais ce travail prit du temps, et le temps que ce soit terminé, plus rien. Tout était terminé. Ni

accidents, ni espions. Je commençai à douter. Carthage avait-il été détruit ? Peut-être valait-il mieux renoncer à cette folie, et mener une vie paisible et discrète ? je n'étais pas absent de Kadic depuis plus d'une semaine, je pourrais toujours revenir en prétextant une maladie fulgurante. Je quittai la maison avec la ferme intention d'éteindre le SuperCalculateur et de le détruire. Mais au moment où j'allais débrancher mon invention, je vis s'ouvrir la porte de l'ascenseur, et deux hommes en noir se ruèrent sur moi.

Je parvins à remonter dans l'ascenseur vers le poste de contrôle. Je priaï pour que ces hommes n'abîment pas ce qui devenait mon dernier espoir. Je courus à toute vitesse vers la console de contrôle et lançai mon programme de retour vers le passé. Il fonctionna à la perfection. C'était le 6 juin 1994. Je venais, sans le savoir, de subir une autre attaque de XANA.

La suite, vous ne la connaissez que trop bien. Ce que vous ne savez pas, c'est ce qu'il s'est passé quand Jérémie a rallumé cette machine de malheur. Pour éteindre le SuperCalculateur, j'avais activé une tour en entrant dans le cœur même de Lyokô. A mon réveil, j'ai eu le déplaisir de constater que j'y étais coincé. En effet, XANA avait réussi, à l'instant où le SuperCalculateur s'éteignait, à dérober la mémoire de ma fille. Sans sa mémoire, comment pouvait-elle survivre, si je ne palliais cette absence de mémoire ? j'ai assisté à chacun de ses pas, à chacune de vos luttes, sans pouvoir bouger, ni même lancer la moindre action – car Aelita aurait immédiatement cessé de fonctionner, et serait morte, si j'arrêtais de veiller sur elle. Ma plus grande peur a été le moment où tu as matérialisé le cheveu, Jérémie ; heureusement, grâce à la virtualisation de ce dernier, j'ai pu faire le nécessaire pour rendre la vie à ma fille bien-aimée.

J'ai été très surpris le jour où tu as réussi à mettre au point le Code Terre sans même comprendre exactement pourquoi Aelita ne pouvait pas être matérialisée. Je tiens à te féliciter pour cet exploit. Je ne suis pas sûr que j'y serais parvenu moi-même, et encore moins à l'âge que tu avais alors.

Après sa matérialisation, j'ai petit à petit trouvé le moyen d'élaborer des protocoles de maintien automatiques d'Aelita. Ma marge de manœuvre s'accroissait. J'ai cherché à vous contacter pour vous permettre de déchiffrer mon journal, convaincu que les informations qu'il contenait vous aideraient à comprendre la nature du mal de ma fille. Puis j'ai réussi à prendre le contrôle des mantas du secteur 5. Mais nous sommes tombés dans un piège de XANA, et l'appât n'était qu'un leurre. Pendant que la Méduse accomplissait son sombre travail, je fis la seule chose qui pourrait encore sauver Aelita : je partis à la recherche de sa mémoire moi-même, laissant XANA se charger de la maintenir en vie pour moi. Ce fut alors que toute l'horreur de la situation m'apparut. Cette mémoire avait été stockée dans la salle même du cœur, où je m'étais tenu toutes ces années – à quelques mètres devant la porte de ma cellule. Dès que je l'eus récupérée, je réinitialisai le secteur 5 ; XANA fut alors libre d'activer toutes les tours dont il avait besoin, par malheur, et il parvint à s'échapper du SuperCalculateur. Mais au moins, Aelita était vivante. Et c'était tout ce qui importait pour moi.

Cycle 4

Section 15

Nos Lyokô-guerriers étaient suspendus à l'histoire que racontait Hopper. Le peu de sa vie qu'ils avaient réussi à reconstituer s'étalait à présent sous leurs yeux presque comme une série de détails vagues et sans signification, et le fond de l'affaire demeurait mystérieux. Le jeune intellectuel n'avait pourtant aucun doute. Ce que Franz Hopper avait oublié, c'était sa femme Anthéa. Ce qu'il avait découvert au projet Carthage, c'était elle. Ce qu'il avait donné pour mission à XANA, c'était de la protéger. X.Anthéa. C'était elle, la clé de tout. L'origine. La genèse.

A partir de là, les événements s'enchaînaient logiquement. XANA enlevait Anthéa pour la conserver à l'abri. Hopper réagissait en accroissant son pouvoir. XANA exterminait Carthage et effaçait les traces de tout ce qui pouvait avoir un lien avec Anthéa. Et tant que sa mission n'était pas terminée, il devait veiller à se préserver lui-même. De là les attaques contre quiconque connaissait son existence. De là la nécessité de se répandre dans le monde entier. De là la nécessité de dominer le monde. Le seul véritable mystère était donc celui-ci : où était Anthéa, depuis son enlèvement en Suisse ? où était-elle maintenue vivante, et comment ?

La décision de Hopper troublait profondément Jérémie. Sans sa mémoire, sans son savoir, sans l'homme entier, il n'avait aucun espoir de retrouver la seule personne qui pût intimider XANA. Il n'y avait rien d'autre à faire. Il devait pourtant respecter ce souhait, que le jeune informaticien comprenait parfaitement. Aurait-il pu, lui-même, s'il avait commis un acte irréparable, accepter de comprendre pourquoi ? Aussi, il se tut durant tout le temps que dura l'histoire de Franz Hopper, et resta perdu dans ses hésitations, tiraillé entre sa soumission à la requête de Hopper et son devoir.

Tout d'un coup, la fenêtre du SuperScan s'ouvrit. Il hurla de rage. Pas maintenant ! ce n'était pas possible ! XANA ne pouvait pas activer une tour dans un moment aussi critique !

Sa rage ne fut que de courte durée. Un autre sentiment vint bientôt la remplacer. Un sentiment qu'il connaissait chaque fois que le programme lui réservait une surprise de mauvais goût. La peur. Les yeux écarquillés, il sentit son visage se mouiller en un clin d'œil. Ses lunettes glissèrent sur son nez. Il ne croyait pas ce qu'il voyait.

XANA n'était pas en train d'activer une tour. C'étaient chaque tour qui, à toute vitesse, selon un algorithme bien défini, était attaquée. Faiblement, mais assez pour la forme. Et ce qui en résultait, il ne l'attendait certainement pas. Un sentiment d'impuissance l'envahit. Tout se passait tellement vite !

Il jura. Le SuperScan était clair. En moins de dix secondes, XANA avait désactivé les protections et activé toutes les tours de Lyokô. Il n'y avait qu'une solution.

• • •

- J'errais sur le réseau, à la recherche d'informations qui pourraient vous aider à ramener votre ami William, mais XANA protégeait trop bien ses données pour que je puisse...

« Merde ! » hurla soudain l'informaticien.

Tout le monde sursauta. Le créateur de Lyokô se redressa brusquement, à l'affût, comme s'il recevait mille mauvaises nouvelles invisibles d'un coup.

- Que se passe-t-il, Jérémie ? demanda Ulrich en dégainant.

« Vous devez immédiatement retourner sur Lyokô. XANA est en train de récupérer les données. Il a réussi à contourner les dispositifs de protection et il a activé toutes les tours. Nous devons éteindre le SuperCalculateur. »

Aelita se tourna aussitôt vers son père. Ce dernier la regardait, et il pleurait abondamment.

« Franz, nous allons vous compléter et vous matérialiser. Il n'y a pas d'autre moyen de vaincre XANA, croyez-moi. »

- Il doit y avoir quelque chose, déclara le scientifique en se renfrognant, l'air obstiné. Il y a toujours quelque chose à faire.

« Pas cette fois. Mais n'ayez pas peur, Franz. Vous avez eu raison de faire ce que vous avez fait. Vous ne trouverez que de bons souvenirs, je vous le garantis. Vous n'avez rien à craindre. »

- Comment pouvez-vous l'affirmer ? hurla le savant rageusement.

« Faites-moi confiance, Franz. Nous avons besoin de vous. Sans cela, XANA sera invincible. Invincible, vous entendez ? Et il n'arrêtera pas avant de nous avoir tous éliminés ! »

Jérémie hurlait presque. Adèle, Yumi et Ulrich sentaient monter la panique. Même Odd se sentait dépassé par les événements. Quant à Aelita, elle regardait fixement son père, comme si elle le voyait pour la dernière fois. Hopper avait l'air de nager en pleine confusion. Pressé par Jérémie, par le temps, par ses craintes, il ne savait visiblement pas ce qu'il devait faire, où il devait aller, son regard fou bondissait de partout, cherchant quelque chose de rassurant, quelque chose qui puisse le guider. Ses yeux se plongèrent dans les prunelles verts bouteille d'Aelita.

- Je t'en prie...murmura-t-elle. Je t'en prie, papa...fais-le pour maman.

Hopper resta figé un bref moment. Puis ses sourcils se froncèrent. La voix serrée, il déclara :

- Hum, puisque tu insistes, Aelita, je vous renvoie au Skid.

Tout d'un coup, la vision des Lyokô-guerriers devint floue, et le décor interstellaire disparut lentement. La dernière chose que put distinguer la jeune femme du refuge que s'était construit son père, c'était un homme seul, brisé, et qui, tombé à terre, pleurait toutes les larmes de son corps. Quelle horreur, songea-t-elle, que de souffrir de toute la douleur qu'on a pu causer au cours d'une vie comme la sienne. Elle se prit elle-même à sentir un violent pincement au cœur, en espérant de toute son âme que Jérémie ne se trompait pas, et qu'il n'y avait rien d'autre, dans le dernier fantôme, que de bons souvenirs.

Nos cinq amis, réapparus dans la salle d'embarquement, furent à bord du Skidbladnir en quelques secondes. A l'aide des données transmises par Franz Hopper, Jérémie savait où trouver le fragment

manquant ; mais il n'y avait pas une seconde à perdre s'il voulait empêcher XANA de faire main basse sur le code source de Lyokô. Dès l'instant où ils eurent quitté Lyokô, l'informaticien leur envoya les coordonnées à entrer dans le hub, puis les guida jusqu'au fragment.

Une surprise les attendait néanmoins. Le programme avait réussi à exhumer trois de ses anciens monstres, de gigantesques squales qui entouraient le dernier fantôme, baignés dans sa lueur blanchâtre. Ils étaient loin, mais il n'y avait pas moyen de les manquer.

« On n'a pas le choix. Vous foncez dans le tas. » trancha Jérémie, puis il ajouta, se ravisant : « Mais soyez prudent dans votre diversion. Ce serait trop bête de vous perdre maintenant. »

- Enfin un peu d'action dans la mer numérique ! s'exclama Odd en s'étirant. Ça me manquait !

- Surtout, Adèle, tu ne te laisses pas toucher, précisa Ulrich en décrochant.

Il fonça droit vers les Rekins, lançant déjà une torpille virtuelle en direction des ennemis, suivi de près par Odd qui hurlait comme un dingue – si fort qu'Aelita finit par désactiver son micro.

Comme toujours dans la mer numérique, le combat n'était pas aisé, et l'aventure était riche en émotion et en risque. Pourtant, ce n'était pas tant d'éliminer les ennemis que de protéger le Skid pendant la récupération du fragment qu'il était question. De fait, personne ne parvint à toucher personne, et dès qu'Aelita eut terminé le travail, les navskid se rangèrent piteusement sur le vaisseau, laissant les monstres à leur échec.

« Bon, pendant que j'essaye de recréer et matérialiser Hopper, débarquez sur Lyokô. Et le plus tôt sera le mieux ! »

Il ne fallut pas trois minutes pour que les Lyokô-guerriers rejoignent Jérémie dans le laboratoire. Il tapait sur le clavier à une vitesse inimaginable, qui surprit même ses vieux amis.. Aelita se saisit de son ordinateur portable et commença à travailler à la vérification et à l'assemblage du dernier fantôme de concert avec son amant.

- Il ne reste plus que deux minutes, s'écria Jérémie après un long moment de silence concentré.

- Nous n'y arriverons jamais ! répliqua Aelita en grinçant les dents.

- Ça y est, j'ai défragmenté la matrice inertielle ! exulta l'informaticien.

- Ça ne change rien, la matérialisation prendra au moins une minute en elle-même ! s'exclama Aelita.

- Nous sommes à deux doigts...une seconde de plus, et...

- Tu choisis d'arrêter XANA ou de sauver mon père ? trancha Aelita.

- Je choisis Hopper, répliqua Jérémie sans quitter son écran des yeux. Les autres ?

- Hopper, affirma Adèle, pendant que les autres étaient encore à se demander si c'était à eux que leur ami s'adressait.

- Hopper aussi, répondit Odd.

- Hopper, bien sûr, dit Yumi.

- Hopper, sans hésiter, déclara Ulrich.

- Alors on y va sans regret ! s'écria Aelita en se remettant à pianoter de plus belle sur son clavier.

Le compte à rebours affiché sur l'écran de Jérémie arriva bientôt à zéro. Les deux génies continuèrent à travailler frénétiquement, sans avoir l'air de réagir. De même lorsqu'une fenêtre s'ouvrit sur la salle du cœur et la montra envahie de créatures en tous genres.

- Heu, Einstein, ce serait pas le bon moment pour nous envoyer visiter le nouveau cœur ? intervint Odd d'un air hésitant.

- Quoi ? Sous-sol niveau -3. Attendez mon signal. C'est ça, le nouveau cœur.

- Vous pensez pouvoir reconstituer Hopper à temps ? interrogea Ulrich tandis qu'Adèle entrait dans l'ascenseur.

- C'est presque fait, répondit Jérémie. Le tout, c'est de récupérer l'énergie virtuelle du SuperCalculateur, et XANA ne nous facilite pas la tâche.

Tout d'un coup, le bruit des scanners s'éleva ; il devint assourdissant. Jérémie, dans le vacarme ambiant, hurla à Ulrich de vérifier ce qui sortait des scanners. Celui-ci descendit par l'échelle, puis revint un bref instant après que le son des scanners eût disparu pour crier : « C'est bien Hopper ! Il est sur terre ! » Les deux intellectuels échangèrent un regard et se remirent à pianoter frénétiquement. Enfin, ils se détendirent.

- Adèle, envoie un message à Odd pour qu'il désactive le SuperCalculateur, avant que XANA ne nous oblige à le faire, ordonna Jérémie en fermant les yeux.

Odd envoya donc un message à Adèle pour qu'elle désactive le SuperCalculateur sans faire de remarques. Un instant plus tard, un silence de nécropole s'abattait sur le laboratoire. Tout était terminé. Le SuperCalculateur venait d'être éteint, pour la première fois depuis plus de six mois. En moins de dix minutes, tout avait basculé : Hopper ramené à la vie, le SuperCalculateur éteint, XANA invisible et dans la nature...les bouleversements étaient tels, et si brutaux, qu'ils laissaient nos Lyokô-guerriers totalement pétrifiés. Il semblait que le monde entier était devenu comme irréel, suspendu, hors de l'existence et du temps.

• • •

Tout à coup, Aelita releva la tête et lança vivement :

- Il est sur terre, dis-tu ?

Cela faisait presque une minute qu'Ulrich n'était plus là, mais elle ne s'en était pas rendue compte. La porte de l'ascenseur s'ouvrit.

Hopper était tel qu'au jour de sa virtualisation sur Lyokô. Vêtu d'un pull brun de l'ordinaire le plus complet dans les années 1990, portant une barbe de plusieurs jours et les yeux toujours aussi invisibles derrière ses lunettes opaques, il avait l'air étrangement perdu et décalé dans ce décor qu'il avait lui-même aménagé, et où il n'avait plus mis les pieds depuis près de vingt ans. Appuyé sur Adèle et Ulrich, il semblait presque incapable de marcher – Jérémie savait pourtant que ce manque d'équilibre n'était qu'une affaire d'habitude. Le vieux scientifique parcourut le laboratoire du regard et sourit timidement dès qu'il aperçut les deux informaticiens.

Aelita se rua immédiatement vers son père en pleurant – et cette fois, il n'y eut aucune barrière pour l'empêcher de le serrer dans ses bras. Le père et la fille étaient enfin rentrés sur terre tous les deux. Notre jeune femme avait l'impression de chuter comme dans une abîme infinie, de flotter dans un courant qui emportait tout en elle et autour d'elle, sauf son père, qui était là, solide comme le roc, aussi réel, aussi tangible, que quand elle était petite – revenu d'entre les morts. Tout semblait s'oublier dans un flou larmoyant, si ce n'était lui, son pull rugueux contre lequel elle appuyait sa joue, et les battements fous de son cœur.

Le jeune génie s'avança derrière elle, prenant toutefois garde de rester en retrait pour ne pas déranger les retrouvailles de son amante. Il participait à l'émotion générale, tout en songeant que ses larmes étaient loin d'égaliser, en bonheur et en soulagement, celles qui mouillaient le visage de la femme qu'il aimait. Au fond, songea-t-il, il n'avait jamais vu Aelita aussi peu maîtresse d'elle-même et de ses émotions.

Enfin l'étreinte prit fin, et le scientifique, après avoir regardé en silence sa fille, se trouva comme incapable de dire quoi que ce soit. Pris de gêne, il se tourna vers Jérémie.

- Jérémie Belpois ! le génie de ces lieux...

- Monsieur Hopper...tenta de l'interrompre Jérémie en rougissant.

- Et l'homme qui a su prendre soin de ma fille...la libérer de sa malédiction...l'aimer à ma place. Et en fin de compte, délivrer le père de la prison dans laquelle il s'était lui-même enfermé...Jérémie, je veux te le dire en personne : merci. Merci pour tout.

- Monsieur Hopper, ce n'est pas la peine de...

- Non, il n'y a plus de peine, en effet, exulta le savant, écartant les bras et regardant vers le plafond d'un air un peu fou. Enfin ! tout est fini ! Plus de XANA ! plus de Lyokô ! Plus d'ennemis invisibles ! ah, mes enfants, pardonnez-moi !

- Plus de XANA ? releva Odd tandis que Jérémie fronçait les sourcils. On a manqué un épisode ?

- Papa, XANA a réussi à récupérer le code source de Lyokô pendant que nous te faisons revenir, expliqua Aelita en posant une main compatissante sur l'épaule de son père.

L'expression de jouissance exaltée de Hopper glissa sur ses traits, et en moins d'une seconde, passa à celle de l'abattement le plus total.

- Quoi ? XANA est libre ? alors la lutte continue ? Mais sans le SuperCalculateur...Mes enfants, qu'allons-nous faire ?

Avant que personne n'ait le temps de réagir, Franz s'était accroupi et s'était pris la tête entre les mains en pleurant à chaudes larmes, sanglotant comme un enfant grondé. Jérémie ne put s'empêcher de sentir un pincement serrer son cœur. Il n'y avait pas de doute possible : il faisait face à un homme brisé, dont le psychisme déjà fragile avait été démoli par plusieurs années de culpabilité, de captivité et de malheur – sans parler des années où il avait été virtuellement mort. Il échangea avec Aelita un regard où il s'efforçait de lui exprimer sa compassion, de la rassurer, de lui rendre espoir – mais tenter de contrôler la douleur de la fille de Hopper devant l'état de son père, c'était comme de lutter contre un ouragan. Son véritable rôle était d'avoir l'air fort et inflexible, pour pallier la gêne.

Tandis que la jeune femme s'agenouillait et relevait son père exténué, il se rassit dans le siège et entama un débriefing.

- A l'heure actuelle, la situation est radicalement changée, mais le combat continue. Notre principal objectif, à présent, c'est de retrouver Anthéa, le plus rapidement possible, et de jouer dessus pour contraindre XANA à se laisser vaincre.

- Anthéa ! s'écria soudain Hopper, dans un cri de désespoir déchirant. Ah, ma chérie, pardonne-moi ! Si j'avais su...si j'avais su que tu étais toujours en vie...si j'avais compris...Dire que, Jérémie, tu avais raison...Bon sang, quel crétin j'ai été ! Quelle idée de créer ce monstrueux programme ! c'était pourtant si logique !

- Vous ne pouviez pas savoir, monsieur Hopper, que votre femme était retenue prisonnière par le programme qui était supposé la défendre. Mais quelque chose m'intrigue : comment l'avez-vous découvert ?

- Tout le temps où j'ai erré dans le réseau, j'ai pu visiter les banques de données de mon programme. Il est devenu si différent de ce que j'avais prévu...en tout cas, c'est comme ça que j'ai pu vous envoyer les données nécessaires pour le vaincre. Et c'est aussi comme ça que j'ai compris que ses forces s'étaient, dès le début, tournées à rejoindre et maîtriser un endroit particulier, en Suisse.

- Attendez ! vous avez dit « cachée » ? mais c'est pas possible ! un être vivant, ça ne se « cache » pas comme ça ! intervint Ulrich. Il lui faut un lieu où vivre, de l'énergie, de quoi manger !

- En fait, c'est logique, opposa Jérémie, et Hopper acquiesça en baissant la tête. Et ça nous explique même pourquoi XANA a enlevé Anthéa au lieu de la laisser vivre et de continuer à la protéger comme il devait le faire. Je crois que XANA a décidé de conserver Anthéa cryogénisée. Il n'y a pas d'autre explication.

- Et où serait cette cachette ? interrogea Yumi.

- Sans doute en-dessous de mon ancien laboratoire, en montagne. XANA doit avoir aménagé un sous-sol que je ne connais pas. C'est sans doute là qu'il la garde. Et tout ce que j'espère...c'est que ce sous-sol ne se soit pas, avec le temps, transformé en tombe...

Le scientifique se remit à sangloter, la tête entre les mains. Jérémie, pour éviter de laisser grandir la douleur et la gêne générale, se remit à parler pendant qu'Aelita serrait le vieil homme dans ses bras.

- Avant de nous précipiter en Suisse, nous devons établir une liste des SuperCalculateurs qui pourraient nous poser problème en chemin. Pour cela, il faudra que je pirate l'intégralité des services secrets de toutes les organisations gouvernementales, et même anti-gouvernementales, qui pourraient en avoir installé en France et en Suisse. Cela laissera le temps à Franz de récupérer. Ensuite, si nous arrivons à récupérer Anthéa...nous verrons ce que nous pourrons faire.

- Tu veux dire que tu ne sais pas exactement quelle sera la suite des opérations ? demanda Ulrich en fronçant les sourcils.

- Ça t'étonne ? rétorqua le génie avec un petit sourire, tandis qu'Aelita et son père se dirigeaient vers l'ascenseur.

- Bah non, ça a toujours été le boulot d'Einstein, de ramer dans la mouise, pendant que nous autres jouons les bourrins sur le terrain ! jeta Odd en suivant les Hopper.

- Ça alors, un compliment ! s'exclama Jérémie, affectant un air surpris. Eh ben, c'est pas tous les jours !

- Pourquoi, ça devrait ? plaisanta Yumi, sortant à son tour du laboratoire.
- Tu ne viens pas ? demanda Ulrich en entrant également dans l'ascenseur.
- Non...je préfère rester encore un moment...
- Bon, c'est toi qui vois...

La porte se verrouilla. Le jeune homme soupira et se détendit sur le siège. Ce bref instant de répit se couplait à une situation entièrement nouvelle, et plutôt chaotique, pour ne pas dire catastrophique. Le temps était compté, dans la mesure où XANA était tout-puissant de nouveau, maîtrisant des bases militaires et scientifiques aux quatre coins du monde ; il fallait pourtant attendre que Franz Hopper s'acclimate de nouveau à la terre et qu'il se psychologiquement de tout ce qu'il avait enduré – sans recourir à un psychiatre, ça allait de soi. Par ailleurs, le but présent ne serait pas aisé à atteindre : récupérer, dans un laboratoire secret perdu en montagne, une femme cryogénisée, la ramener à Paris et la virtualiser (voire la décongeler préalablement), présentait bien assez de difficultés et de problèmes sans faire la course avec une entité machiavélique prête à tout pour mettre la main dessus.

Le laboratoire était extrêmement calme. Tout était plongé dans une obscurité presque rassurante, l'équipement informatique éteint dégageait une sorte de douce tranquillité maternelle. Après tout, les hommes n'étaient-ils pas venus de la terre ? En tendant l'oreille, on pouvait presque entendre couler le fleuve à l'extérieur.

La voix légèrement rauque et tremblante d'Adèle s'éleva du coin où celle-ci se tenait recroquevillée, les bras autour des jambes.

- Jérémie ?
- Oui ?
- Est-ce que tu crois qu'on va réussir ?

Le génie ne répondit pas immédiatement. Ils avaient presque toujours réussi. Ils avaient matérialisé Aelita après des mois de lutte acharnée, dans le temps ; ils avaient reconstruit Lyokô, ils avaient traqué XANA à travers le monde et lui avaient imposé SuperCalculateur...sans compter qu'ils avaient ressuscité Franz Hopper ! Et pourtant, chacune de ces victoires avait eu un goût de défaite. Le programme s'était toujours montré plus fort qu'eux. Et ce jour-là, en particulier, il n'aimait pas la tournure que prenaient les événements. Ils avaient de nouveau perdu le contrôle. Ils avaient échangé Hopper contre Lyokô. Était-ce vraiment un bon calcul ?

- Je pense que oui. Sincèrement. Car aujourd'hui, nous en savons plus. XANA n'a plus de secrets, le nôtre est intact. Nous connaissons son point faible.
- Et c'est quoi, notre secret ? demanda Adèle.
- Cet endroit, voyons ! ça l'a toujours été !

Adèle ne répondit pas. Elle tremblotait. C'était vrai qu'il faisait froid, songea Jérémie tout d'un coup. L'obscurité, la nuit, le calme et le silence de mort...tout faisait penser à un tombeau.

- J'ai peur, avoua-t-elle enfin. Pour la première fois de ma vie, j'ai peur. Comme je n'ai jamais eu peur.

Elle leva les yeux vers l'informaticien.

- Je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve, mais...je n'ai pas envie de le voir. Aelita a retrouvé son père aujourd'hui ; si seulement tout pouvait s'arrêter là...

Le jeune homme se leva et l'aida à se mettre sur ses pieds.

- Tu es fatiguée, et moi aussi. Tu ne sais plus ce que tu dis. Allez, viens, il est temps d'aller dormir.

• • •

Le cœur d'Aelita battait plus fort et plus vite que ses mains ne couraient sur le clavier du petit portable de Jérémie. Elle était tout simplement incapable de comprendre comment ce qui se passait, comment ce qu'elle était en train de faire, pouvait être tout d'un coup réel, ou même possible. Il n'y avait plus rien de logique, rien de bien net – pas même un objectif bien net, seulement la peur mêlée d'excitation, qui faisait voler ses doigts d'une touche à l'autre, et son regard d'une fenêtre à la suivante...

Tout d'un coup, il n'y eut plus rien à faire. Elle se raidit. Jérémie venait d'utiliser les calculs qu'elle lui avait transmis. Il avait lancé le programme de matérialisation. Le rugissement des scanners était assourdissant. Ce fut à peine si elle entendit son amant crier à Ulrich, dans le bruit ambiant, de descendre l'échelle. Elle ne ressentait absolument plus rien. Le son des scanners s'évanouit. Peu après, la voix familière d'Ulrich s'éleva.

- C'est bien Hopper ! Il est sur terre !

Elle leva les yeux vers Jérémie. Un regard entendu passa entre eux. Il fallait vérifier que leur tâche avait été accomplie. À nouveau, le stress, la précipitation, le travail, la concentration, la recherche, le doute, la réflexion, le temps qui manquait...

Puis il n'y eut plus rien. Le SuperCalculateur était éteint. La jeune femme était comme morte. Vide. Seulement la sensation de sa respiration. Le calme et le silence. Le cœur qui ralentissait, son rythme frénétique qui s'estompait, se noyait dans une sorte de repos. Puis d'un coup, elle se réveilla en sursautant.

- Il est sur terre, dis-tu ? demanda-t-elle, sans bien savoir d'où lui venait cette information.

Aussitôt, la porte du laboratoire secret se déverrouilla et coulissa ; son visage se tourna immédiatement vers l'ascenseur, d'où elle vit sortir, boitant, appuyé sur Ulrich et Adèle, un homme faible, presque effondré.

Aelita se rua sur son père, laissant tomber mille larmes dans son sillage – et cette fois, il n'y eut aucune barrière pour l'empêcher de le serrer dans ses bras. Elle se sentait chuter comme dans une abîme infinie, c'était comme si elle flottait dans un courant qui emportait tout en elle et autour d'elle, et la laissait complètement creuse et inconsistante. Tout avait disparu dans une sorte d'obscurité

floue et imperceptible, tout sauf son père, qui était là, solide comme une montagne, aussi réel, aussi tangible, que quand elle était petite – revenu d'entre les morts.

Enfin, elle détacha sa joue du torse du scientifique et leva les yeux vers lui. Cela faisait tant de temps qu'ils ne s'étaient pas vus ! et malgré les lunettes sombres qui dissimulaient ses yeux, elle pouvait lire sur son visage et dans ses traits tout le bonheur qu'il avait de la retrouver, toute la fierté qu'il éprouvait pour elle. Mais elle attendait tant un mot de lui, elle espérait tant qu'il lui dirait quelque chose, qu'elle le vit soudain perdre tous ses moyens et rester, la bouche semi-ouverte, l'air incapable de parler ; elle détourna les yeux tandis qu'il se mettait à féliciter Jérémie. Un étrange vague se passions agitait son âme. Que ressentait-elle exactement ? de la joie, du soulagement, du bonheur face à ce miracle, ça ne faisait aucun doute ; mais également, une sorte de regret, de douleur lancinante et enfouie qui ne laissait de la tourmenter, presque comme une haine...non, elle l'aimait de tout son cœur, et elle était si heureuse de le retrouver tel qu'il avait toujours été, maladroit quand il était ému...

- Non, il n'y a plus de peine, en effet, l'entendit-elle soudain s'écrier. Enfin ! tout est fini ! Plus de XANA ! plus de Lyokô ! Plus d'ennemis invisibles ! ah, mes enfants, pardonnez-moi !

Une violente souffrance l'assaillit soudain. Il croyait donc que tout était terminé ? elle ne s'attendait pas à ce coup-là. Et elle détestait la mauvaise nouvelle qu'il devrait entendre, elle détestait l'idée de lui briser le seul bonheur auquel il pouvait peut-être s'accrocher...pourtant, il le fallait. Pendant qu'Odd s'avouait perdu, elle posa une main sur l'épaule du vieil homme.

- Papa...XANA a réussi à récupérer le code source de Lyokô pendant que nous te faisons revenir.

Elle sentit le corps de son père frémir à l'annonce de cette nouvelle. Ses traits se tirèrent en une sorte de grimace désespérée.

- Quoi ? marmonna-t-il, soudain perdu. XANA est...libre ? Alors la lutte continue ? Mais sans le SuperCalculateur...mes enfants, qu'allons-nous faire ?

Toutes forces l'abandonnèrent d'un coup. Il glissa mollement à terre, complètement vide, vieux comme le monde, à demi mort, et se mit à pleurer dans ses mains crispées, misérablement. La vérité toute crue se dévoilait à notre jeune femme aux cheveux roses : l'homme tranquille et résolu qu'elle avait pu connaître avait été détruit par les épreuves, les inquiétudes, et tous les maux dont XANA avait pu le poursuivre. Tant que le programme serait toujours actif, il n'y avait aucun espoir qu'il puisse vivre en paix. Elle n'avait de pensées que pour cet être à ses pieds, qu'elle aimait tant qu'elle ne pouvait supporter de le voir souffrir ; ce fut à peine si elle vit le regard réconfortant avec lequel Jérémie cherchait à lui exprimer son soutien.

Prise d'une pitié douloureuse, elle s'agenouilla et prit le vieillard en larmes dans ses bras, le berçant comme un enfant malade. Puis elle le redressa, tentant de toute son âme de lui insuffler un peu de l'énergie qu'elle sentait en elle, un peu de son envie de vivre.

Tout le temps que dura le débriefing de l'intellectuel lui causa une souffrance grandissante. Elle ne pouvait plus supporter de voir son père se laisser tomber à terre en implorant pardon, de

l'entendre parler de sa mère en se lamentant de n'avoir su la protéger, de le voir dans cet endroit qu'il regrettait d'avoir construit, et qui le mettait de toute évidence au martyre. Elle-même, en entendant remuer tout ce passé, songeait que sa mère était une expérience génétique du gouvernement, enlevée par un savant fou qui avait inventé l'être le plus dangereux qu'il y eût jamais eu au monde, et qui venait d'être reconstitué et ressuscité à la façon du monstre de Frankenstein, tandis que sa femme était probablement conservée, cryogénisée par cette invention maléfique en question, près d'un des lieux où elle avait grandi – et tout cela remuant, s'entrechoquant dans ses émotions, elle se sentait elle-même dégoûtante, écœurante, comme un monstre qui n'aurait jamais dû naître. Pourtant, que pouvait-elle faire? elle n'en continuait pas moins de serrer le scientifique dans ses bras, avec l'impression un peu folle qu'il était tout ce qui lui restait de son passé, et tout ce qui pourrait l'aider à tout arranger.

Enfin, elle en eut assez. De toute évidence, tout le monde était fatigué, et Jérémie avait à peu près terminé ce qu'il avait à faire. Le plus urgent, c'était de faire sortir son père de cette atmosphère qui devait l'étouffer. Elle le traîna avec elle-même dans l'ascenseur. Les autres ne tardèrent pas à suivre. Quand ils furent arrivés au rez-de-chaussée, Aelita aida son père à sortir de l'usine désaffectée, sur le pont. La lune blafarde et ses nuages obscurs découpaient le ciel nocturne où les étoiles baignaient dans une lueur insensible, un vent frais et léger, chargé d'odeurs magiques, piquait doucement la peau et éveillait les sens ; Aelita eut cette étrange impression, qu'elle était revenue à cette nuit lointaine, où pour la première fois elle avait découvert le monde réel, quand Jérémie était parvenu à mettre au point le Code Terre. A ses côtés, elle sentit son père s'ouvrir au monde, regarder pour la première fois depuis une éternité cette réalité qu'il avait quittée.

- La Seine...murmura-t-il paisiblement, respirant à pleins poumons l'air gonflé d'eau froide, s'enivrant du bruissement de l'eau coulant en contrebas. Ah, la Seine...

Le bonheur de notre jeune avocate était indescriptible. Chacun des pas qu'effectuait son père sur ce pont, avec une sorte de courage et de certitude puissant, lui faisait visiblement le plus grand bien, raffermissait son cœur – il marchait sans se retourner, tout entier tourné vers l'avant, ou laissant son regard vagabonder sur son chemin. Il reprenait confiance en lui et en l'avenir – ou s'il n'y pensait plus, il retrouvait au moins la vie.

- Si vous voulez, Franz, je connais un endroit où vous pourrez loger, proposa Odd.

- Ah, tiens, c'est vrai ! Vous n'avez sans doute pas prévu d'endroit pour mon retour, étant donné que vous ne saviez pas combien de temps pourrait continuer la recherche de fragments...Quelles options s'offrent à nous, les enfants ?

- Yumi et Ulrich partagent un appartement, Jérémie et moi aussi ; si tu viens chez nous, tu dormiras sur le canapé, et puis ce sera assez petit. L'ermitage est pourri, pour le reste...Quant à Odd, il est parti vivre chez monsieur Delmas pour l'instant.

- Quartier aisé, lieu tranquille...mais ça pose des problèmes techniques.

- Je reverrais bien Delmas...rêvassa Franz.

- Mais papa, comment expliquerais-tu que tu n'aies pas pris une ride en vingt ans ? sans parler de ta disparition ?

- L'explication est pourtant simple, je croyais que tu t'en doutais, répondit le scientifique. J'ai

passé vingt ans sous forme de programme dans une machine.

- Delmas ne te croira jamais, de toute façon, répondit Aelita en haussant les épaules avec un petit rire.

- Oh, n'en sois pas si sûre ! Delmas est parfois surprenant, quand on le connaît plus personnellement...

- Je confirme, renchérit Odd. L'autre jour, Zaza lui a demandé si...

- De toute façon, coupa Aelita, la question est de savoir où papa va dormir. Pas de savoir qui il va retrouver. Dans un premier temps, tu as besoin de te reposer.

- Justement, un lit ne sera pas de trop pour ça, rétorqua Odd.

- Dans ce cas, j'irai dans le canapé.

- Et une grande maison près de la Seine vaudra mieux qu'un grand appartement.

- Surtout qu'il y sera tout seul !

- Avec une vieille connaissance !

- Paix, les enfants ! trancha Hopper. J'irai chez Delmas, mais pas cette nuit, sans doute plus tard. Ah, dormir ! ça fait longtemps...

Aelita garda le silence, indifférente au petit sourire moqueur d'Odd. Après tout, c'était à son père de décider, et le principal, c'était qu'il retrouve des marques dans le monde terrestre. Et si pour cela, il préférerait ne pas la voir pendant quelques jours, peu importait. Ils auraient désormais tout le temps dont ils auraient besoin pour apprendre à se connaître, c'était tout ce qui importait.

La nuit était vraiment magnifique, pensa-t-elle en s'accoudant sur la balustrade. Quelle heure était-il ? elle regarda sa montre ; deux heures quarante-trois du matin. Un bâillement résulta presque naturellement de cette observation ; elle se sentit fatiguée. Surtout après une soirée pareille. Elle regarda la silhouette de son père qui continuait à marcher sur le pont ; elle avait toujours du mal à croire que cette ombre était ce même père qu'elle avait vu exploser su Lyokô dix ans plus tôt. Franz Hopper était sur terre. Le SuperCalculateur était éteint. Sa mère était en vie. XANA pouvait être définitivement vaincu. Tous ces changements...

Un bavardage un peu faiblard l'avertit que Jérémie et Adèle étaient en train de sortir de l'ascenseur. L'esprit un peu cotonneux, elle alla les rejoindre. Dès qu'elle vit apparaître son mari, elle lui demanda si laisser le lit à Hopper lui posait un problème.

- Bof, je sais pas trop. Sans doute non. Après une telle soirée, je pourrais dormir sur une rampe d'escalier de toute façon.

La jeune femme sourit. Ils étaient exactement sur la même longueur d'onde.

- Moi, je ne sais pas si je pourrai dormir, intervint Adèle en se frottant les yeux.

Les deux adultes rirent doucement, tout en admettant qu'ils la comprenaient. Ils se remirent à marcher, lentement. L'aventure à l'usine était terminée pour le moment. Ils savoureraient, ce soir, un repos bien mérité.

- Le plus dur, fit remarquer Aelita, sera de se lever demain pour aller travailler.

- Ah, oui, le travail ! s'exclama soudain Jérémie.

Le silence retomba. C'était vrai, se souvint Aelita : Jérémie avait perdu son emploi. Elle se sentait désolée pour lui ; elle avait sans doute remué le couteau dans la plaie...

- Aelita ? demanda soudain Jérémie.

- Oui ?

- Demain, tu pourras me laisser faire la grasse mat' ?

Cycle 4

Section 16

Pour tout dire, en fait, les événements de cette nuit demeurent assez obscurs pour moi, même depuis que j'ai retrouvé le reste de ma mémoire. Ça faisait déjà un moment que j'avais découvert Anthéa, en réalité. Juste me l'avait montrée en secret, comme marque de confiance – pour tout dire, nous étions assez proches. Je lui avais moi-même révélé que je cherchais le moyen d'amasser plus de puissance virtuelle qu'on ne pourrait jamais en utiliser.

Bien sûr, en voyant un être humain, ainsi conservé en captivité, et utilisé d'une façon si peu conforme à l'éthique, je m'étais révolté. Comment était-ce possible ? un tel scandale ! Nous luttons tout de même pour défendre les droits des individus ! Je me souviens même avoir craché à la gueule de Lefranc que je le trouvais dégueulasse. Mais il m'a aussitôt expliqué. Le projet X.Anthéa : un être humain fabriqué de A à Z, conçu par le gouvernement britannique, qui en était le propriétaire légitime – qui plus est, modifié pour n'éprouver aucun sentiment. Comme j'étais assez sceptique, il m'a montré que les connaissances du gouvernement britannique en matière de médecine et de génétique théorique et appliquée au cours des années 1960 était tout simplement...inimaginable, encore de nos jours. J'ai fini par croire à ses explications ; après tout, les connaissances à ma disposition concernant la physique quantique ne défiaient-elles pas, elles aussi, les scientifiques de ma branche ?

Pourtant...chaque fois que je venais dans le laboratoire – et je trouvais toujours des prétextes, en dépit du danger qu'il y avait à cela, pour fausser compagnie à Alexandrovitch et rendre visite à com collègue neurologue – je ne pouvais me retenir de jeter un coup d'œil à cette jeune femme silencieuse. Elle était nue, seule dans une grande cellule de verre, elle ne connaissait personne et n'avait rien à faire, et elle s'occupait en frappant lentement de petits coups répétitifs contre la vitre avec sa main gauche ; chaque fois, la regarder remuait quelque chose en moi. Ce n'était pas seulement sa beauté ou la couleur surprenante de ses cheveux qui me touchait – certes, je n'étais pas insensible à son long visage pâle et à ses grands yeux verts sans regard, mais ce n'était pas ça – non, c'était quelque chose de plus...mystérieux, que je ne parvenais pas à identifier. Alors, chaque fois, je revenais.

Toc. Toc toc. Toc toc toc. Un jour, ça m'est apparu si clairement ! elle comptait, tout simplement ! Tout en discutant avec Juste, qui n'aimait pas me voir dans un endroit où il n'était pas censé me laisser rentrer, je tendais l'oreille. Cinq. Six. Sept. Elle venait de se réveiller, et elle ne s'arrêtait à aucun chiffre. Puis soudain, tout en essayant d'empêcher Juste de me sortir de son espace de travail, j'entendis qu'elle avait arrêté. Plus un son. Rien. Le silence. Puis, tout d'un coup, un petit claquement sec, unique. Je tendis l'oreille. Le silence complet, à nouveau. Puis le manège reprit de nouveau. Un coup. Deux coups. Trois coups.

- Est-ce qu'elle connaît l'alphabet ? demandai-je vivement à Juste.

- Bien entendu. Quel pauvre cobaye elle ferait sans ça ! s'exclama-t-il.

Je décidai de ne rien lui dire. Mais chaque fois que je revins, les mois suivants, je tendis attentivement l'oreille. Bientôt, je n'eus plus de doute. Elle répétait en boucle une même séquence de chiffres. 24-1-14-20-8-5-1, 24-1-14-20-8-5-1, et ainsi de suite. X.ANTHEA. C'était à cela qu'elle passait ses journées, quand on ne la dérangeait pas. Elle écrivait son nom, patiemment. Le soir, j'en perdais le sommeil. Comment se faisait-il qu'un être, apparemment dénué d'émotions, pût éprouver de l'ennui – pourquoi répétait-elle son nom, pourquoi de cette manière ?

Enfin, un jour où Juste n'était pas là, je rentrai dans son laboratoire et m'assis devant la vitre. En voyant que je la regardais, elle s'arrêta. Je me mis alors à tapoter à toute vitesse des chiffres simples – sans revenir à chaque fois au premier, selon son mode. 23, 8, 25. Why ? Elle me regarda avec des yeux ronds. Je répétai ma question. Je n'eus pas de réponse. Pas même un indice dans ses yeux. Je songeai vraiment que cette créature n'avait effectivement aucune émotion. Mais quand, à la fin de la même semaine, je revins, attiré par ce magnétisme inexplicable, discuter avec le docteur Lefranc, quelque chose me surprit énormément. X.Anthéa ne comptait plus comme avant. Elle avait adopté mon système. Et même, quand j'entrai et qu'elle me vit, j'entendis le rythme des battements sur le verre s'accélérer légèrement.

Mes angoisses nocturnes empirèrent. Mes visites chez Juste – en particulier en son absence – se multiplièrent. J'expérimentais beaucoup avec X.Anthéa – et comme j'ai pu le comprendre plus tard, elle savait que mon intérêt pour elle n'était pas de la même nature que celui qu'elle avait pu connaître de la part d'hommes en blouse blanche. Elle devenait de plus en plus réactive. Un jour, je l'ai vue sourire à mon arrivée. Je dois dire que ça m'a profondément ébranlé.

« Why ? » continuai-je à lui demander pendant un certain temps. Puis un jour, elle répondit. 2, 15, 18, 5, 4 : « Bored. » L'ennui. Troublé, j'ai ouvert sa cage de verre et je l'ai vue pleurer en marchant hors de cet espace exigü, sans avoir l'air de s'en rendre compte. Je lui ai parlé. « Waldo Schaeffer. » ai-je dit. Elle m'a regardé d'un air surpris. Puis elle a déclaré : « X.Anthéa » Sa voix ! c'était la chose la plus douce que j'eus jamais entendue ! claire et cristalline, effleurant à peine les sons – c'était un pétale de rose, cette voix ! Un être possédant une telle voix pouvait-il vraiment ne rien ressentir ?

• • •

J'étais de plus en plus intrigué par X.Anthéa. Ça en devenait une véritable obsession. Tous les moments où je ne travaillais pas, je les consacrais à penser à elle. Comment était-il possible qu'une créature aussi douce n'eût pas d'émotions ? bientôt, accueilli sur le rythme de W.Schaeffer, je me mis à feuilleter les documents dans le bureau de mon ami. Un jour, le dernier que je devrais passer dans cette base, j'y trouvai l'affreuse explication : chirurgie du cerveau modifiée, récepteurs non-appropriés aux diverses phéromones et aux agents chimiques qui étaient supposés les stimuler. C'était donc ça, le fameux miracle de la génétique ! Cette nuit-là, je pleurai si fort dans mon lit qu'Alexandrovitch, mon argus, comme nous disions, vint me demander ce qui se passait, si je faisais une dépression nerveuse. Je vis le revolver à son côté, et en une seconde, tout le système m'apparut clairement.

La clé de Carthage, c'était cette femme, quoiqu'en pût croire Lefranc ; ne m'avait-il pas dit lui-

même qu'il n'était pas le seul à étudier X.Anthéa ? c'était pourtant limpide : utiliser un être vivant apparemment inoffensif, en faire une arme destinée à mettre à bas toute forme de technologie ennemie – pourquoi s'intéresser au fonctionnement du cerveau si ce n'était pour y intégrer un ordinateur quantique capable de réaliser l'impossible ? et après ? des bombardements nucléaires. Et Anthéa sacrifiée. Et toute cette horreur qui se déroulait sous mes yeux, et à laquelle j'avais si longtemps participé aveuglément, dans une sorte de système paranoïaque et meurtrier de suspicions, d'interdits et de secrets.

Une seconde plus tard, ma décision était prise. Je me ruai sur le revolver d'Alexandrovitch. C'était pourtant un colosse, ce type ; je crois que je l'ai eu par surprise, c'est tout. En tout cas, si je n'avais pas réussi à l'assommer, j'ignore ce qu'il serait advenu de moi. Notre lutte silencieuse était à peine terminée que je me ruais hors de ma chambre, le pistolet à la main. Je courus récupérer une partie de mon matériel et de mes plans (ils ne devaient jamais tomber entre les mains de ces fous – et en plus, j'en avais absolument besoin !) puis je me ruai dans le laboratoire de Lefranc. Malheureusement, celui-ci travaillait à une heure tardive ; je lui tirai une balle dans l'abdomen comme il tentait de faire obstruction, et j'ai regardé ce sur quoi il travaillait. Il étudiait en détail son dossier d'instructions. J'en survolai quelques paragraphes. L'affaire était claire, si claire que je manquai de vomir. Comment implanter un dispositif technologique dans le cerveau d'Anthéa et le faire fonctionner en symbiose avec son métabolisme ? C'était donc ça, le sordide sujet de recherche de mon ami ? Tout d'un coup, il m'écoeura. Lui, ses petites moustaches, sa petite tête bien propre de premier de classe tout bien coiffé, tout son petit être en costume brun me révolta. La main crispée sur son rein, il tentait péniblement de se relever. Je lui lançai abruptement :

- Tu savais ?
- Quoi ?
- Qu'Anthéa a des sentiments.
- Franz, tu es fou.

Je rageais. Oui, peut-être bien, j'étais peut-être fou. Peut-être fou d'amour, même. Rétrospectivement, je me suis souvent dit que ce soir-là, j'avais bel et bien perdu l'esprit – ou que peut-être, je l'avais retrouvé un peu trop soudainement. Toujours est-il que j'assommai le blessé avec la crosse de mon arme. Je hurlai pour moi-même : « Sont-ils fous ? Ne respectent-ils rien ? » Puis je libérai Anthéa, je rassemblai des dossiers élaborés par ceux qui travaillaient sur elle. Puis je sortis en trombe.

Trop tard. Ce soir-là, j'ai commis le meurtre que je devrais faire dans ma vie. Alerté par le silence d'Alexandrovitch, Castellani, l'argus de Lefranc, a tenté de m'arrêter. J'étais une furie. Je l'ai tué.

A bord de l'hélicoptère, j'ai survolé la mer vers l'est pendant des heures. J'en venais à me demander si j'aurais assez de carburant. Je finis par atterrir sur la côte ouest sud-américaine. Là, je laissai l'hélicoptère. Je louai une voiture sous un faux nom après deux jours de cavale. Tout en faisant route et en traînant Anthéa derrière moi, je travaillai à nous établir des couvertures passables. Il me fallait pour cela jouer de relations, d'une part, et pirater des banques de données par ailleurs. Enfin, j'y parvins, en réussissant à peu près à couvrir mes traces.

Une fois que j'eus rejoint la Suisse, acquis un chalet retiré en montagne, et dissimulé mes traces, je pus commencer à élaborer un objet mécanique qui me tenait à cœur. En travaillant sur les notes

de Juste et en reprenant mes propres travaux avec une foi décuplée, je fis en deux semaines l'équivalent de ce que le Projet Carthage attendait de huit scientifiques : je construisis une machine semi-organique, capable de s'intégrer à la morphologie de la jeune femme, et de transformer les agents neuro-chimiques qu'elle produisait en agents qu'elle pouvait comprendre. Je pratiquai moi-même l'opération. Pas miracle, elle survécut.

A son réveil, tout restait à faire. Depuis que je l'avais libérée, j'avais découvert qu'elle pouvait parler, et même penser, mais sans grand intérêt – elle avait à peine des fantômes d'intérêts. Pourtant, je n'avais pas été démenti : elle possédait bel et bien un esprit d'initiative. Elle pouvait pleurer, être inquiète ou me demander de tenir sa main ; elle aimait aussi beaucoup regarder le feu, et n'aimait pas les verres. Que dire de plus ? cette femme était douée de sentiments embryonnaires. Après son opération, les sentiments en question prirent un certain temps à se développer. Mais après un moment, je me rendis compte qu'elle était heureuse. Par des petits indices, de petites choses. Elle chantonnait en marchant, elle pleurait de moins en moins souvent, elle s'intéressait de plus en plus aux choses dehors, notamment aux arbres, devant lesquels elle pouvait rester plusieurs heures, pendant que je travaillais à élaborer XANA sur mon petit ordinateur quantique. Mon programme avait trois missions successives : en premier lieu, protéger Anthéa et la dissimuler, ce qui impliquait dans la mesure du possible l'élimination de Carthage. Ensuite, me protéger moi. Enfin, à ta naissance, je t'ai rajoutée dans la liste des objectifs. Tu peux comprendre que si XANA kidnappa d'abord Anthéa, c'était pour la conserver ; ensuite, il se permit de m'attaquer au fur et à mesure que je le rendais plus humain et plus libre de penser...Mais revenons à ta mère.

En quelques mois, X.Anthéa était devenue Anthéa Hopper, une jeune femme parfaitement normale et relativement sociable – sans parler de son intelligence. La première fois où elle m'a battu aux échecs – et ce ne serait pas la dernière – je l'ai vue sauter de joie et battre des mains en riant. Un peu agacé, je lui ai fait remarquer que trop montrer ses sentiments après une victoire, c'était au niveau des gamins. Savez-vous ce qu'elle m'a répondu ? Elle aurait bien pu dire qu'elle n'avait, sur le plan émotionnel, que quelques mois, que c'était excusable. Eh bien, pas du tout. Elle m'a lancé un regard espiègle, puis aussitôt, elle a répliqué :

- Pardonne-moi, ô grand bougon ! je ne gagnerai plus, je promets !

Vous ne comprendrez peut-être pas facilement ce que j'ai ressenti à ce moment-là. Ma créature était devenu un être libre et indépendant : j'avais réussi à faire ça, à la transformer en un être humain à part entière ! Il n'y avait pas en elle qu'une reconnaissance aveugle, son intelligence vive en avait fait quelqu'un, une vraie personne. Quand elle me vit pleurer, elle fut gênée de ne savoir comment réagir à mes larmes ; elle voulut se retirer, mais je lui ai pris le bras et je lui ai dit : reste avec moi ! en souriant dans mes larmes. A cet instant, je savais qu'elle n'obéissait pas : elle voulait bien. Elle se rassit sur son siège, de l'autre côté du jeu. De toute évidence, elle ne comprenait pas pourquoi je pleurais.

- Eh oui, Anthéa, c'est comme ça : parfois, les gens sont compliqués, et on ne comprend pas toujours toutes les implications de ses propres actes, déclarai-je en sentant dans mon cœur l'écho de ces mêmes paroles remuer toutes sortes de souvenirs et d'émotions.

- Est-ce que je saurai ce qui te fait pleurer, Franz ? demanda-t-elle doucement.

- Sais-tu toi-même ce qui fait couler des larmes de tes yeux, quand toi tu pleures ?

- Pas toujours...pas très bien. C'est un peu difficile pour les mots. Dans mes pensées.

- Eh bien, voilà. Mais je peux te dire une chose, Anthéa. Je suis plus fier encore de la réponse que tu m'as faite que de ta victoire aux échecs. Tu es une personne, Anthéa. Tu es libre. Il ne reste plus rien de cette cage de verre dans laquelle je t'ai trouvée. Te voilà vivante et humaine, enfin, pleinement.

- Arrête, Franz, tu vas me faire pleurer en parlant de ces mauvais souvenirs.

- Je suis désolé, je ne veux pas te faire de mal. C'est simplement que...aujourd'hui, tu m'as prouvé que tu pouvais presque vivre sans moi. Que tu pouvais partir et te débrouiller toute seule dans ce vaste monde que tu connais de mieux en mieux. Ça me fait bizarre...

- Mais je n'ai pas envie de partir, Franz, répondit-elle en ouvrant de grands yeux verts, légèrement effrayés, comme si elle redoutait que je la chasse. Je me sens bien avec toi.

Elle se pencha et me caressa la main. Mon cœur a bondi dans ma poitrine. Je crois que ce n'est qu'à cet instant que j'ai compris tout le flou un peu perdu de ces sentiments contradictoires. Je l'aimais, évidemment.

• • •

- Enfin, j'ai assez parlé pour aujourd'hui. Tu sais à présent comment j'ai rencontré ta mère. Ce n'est peut-être pas simple à assimiler – cet amour peut avoir l'air un peu monstrueux, quand on y pense – mais qu'importaient les règles en matière d'amour ?

- C'est...une histoire magnifique, déclara Aelita, les joues luisantes de larmes.

Elle se leva du lit à baldaquin où elle était assise et se dirigea vers la fenêtre. Dans le jardin, Odd arrosait à grands jets d'eau la pelouse tandis que Kiwi, sur les genoux d'Élisabeth, dormait au soleil sur la terrasse. Le jardin des Delmas était vraiment splendide – un vert émeraude parfait, de douces palettes de couleurs dans les parterres de fleurs, des rangées d'arbres taillés avec délicatesse, et même, au milieu, une statue de bronze déployant ses ailes. Si le vieux proviseur n'avait dit le prix pour lequel il avait acquis cette propriété, Aelita aurait pensé qu'il la louait sans le dire à personne, ou qu'il en avait hérité.

- Je trouve que la tienne est assez émouvante également, répondit Hopper en venant contempler le jardin à ses côtés.

- Je ne sais pas trop...

- Nous n'avons pas du voir la même, chose, alors. Moi, j'ai vu un jeune garçon qui croyait avoir affaire à une intelligence artificielle, construite de toutes pièces, et qui l'encourageait à essayer de s'ouvrir au monde, tout en cherchant désespérément à en faire une personne normale. Ajoute à ceci qu'il a, ce faisant, affronté une intelligence artificielle invisible et maléfique capable de détruire le monde, et tu es largement à mon niveau.

- Mais il y a toute cette période où toi, tu as fait découvrir à maman...

- Les joies du monde extérieur ? où je lui ai montré ce qu'il y avait hors de sa prison de verre ? où je l'ai éveillée à une sensibilité qu'elle n'avait presque pas ? Je me souviens encore...de cette nuit où vous avez pris des photographies, dans la cabine.

- Quoi ? tu étais au courant de ça ?

- Comment croyais-tu que je connaissais ces jeunes gens ? il n'y avait pas que XANA pour être omniscient. Dès que tu as quitté le SuperCalculateur, j'ai voulu voir comment tu vivais sur terre. Je n'ai rien vu d'autre que ces photos, mais tes joues rosies par l'air du bord de la Seine en disaient assez pour moi. Et ton sourire, plus encore...

Le vieux scientifique toussota et se dirigea vers son bureau, où il s'assit pesamment.

- Ça fait presque un mois que j'attends. Quand est-ce que Jérémie devrait avoir fini d'élaborer un plan pour contourner les SuperCalculateurs ? demanda-t-il.

- Normalement, cette après-midi. Mais nous ne pourrons pas tout contourner. Entre autres, il faudra bien se frotter à l'éventualité d'une attaque à Genève. Dès demain, tout sera prêt.

- Mes enfants, je vous souhaite bonne chance. J'espère que mes indications vous auront été utiles. En attendant, avant de partir, prenez ceci.

Il lui tendit un CD-Rom gravé.

- Il contient le programme nécessaire à la virtualisation d'une personne cryogénisée, dont le cerveau est pour partie électronique.

- Tu as fait ça ?

- Me croyais-tu capable de survivre un mois sans bricoler ?

- Je suis rodée. Jérémie, lui, ne tiendrait pas une semaine.

Ils rirent doucement et se quittèrent sur un ton léger. Mais il était inutile de mentir. Une même peur serrait leurs deux cœurs : celle de ne plus se revoir.

A peine fut-elle sortie de la maison que son portable vibra.

- Alors ? demanda-t-elle en décrochant.

« Risque minimisé, mais connaissant XANA, il est à peu près certain que nous serons attaqués en route, aux alentours de Strasbourg. » répondit la voix de l'informaticien. « Et je dirais que l'aller sera sans doute plus dangereux que le retour. »

- Et sur le plan pratique, ça nous donne quoi ?

« La fourgonnette est réservée. Quant au matériel, il vient d'arriver. Là, j'essaye de me procurer nitroglycérine et dynamite – en cas de besoin, on ne sait jamais. »

- De la nitroglycérine ? tu es fou ? s'exclama Aelita en écarquillant les yeux.

« Tu as raison. Comme nous serons en transports, mieux vaut se contenter de TNT en matière d'explosifs. »

La jeune avocate renonça à le raisonner. Et puis, après tout, peut-être était-ce lui qui était dans le juste. Mieux valait prévoir toutes les éventualités, plutôt que de se retrouver bloqué à deux mètres de l'objectif après avoir parcouru plusieurs centaines de kilomètres.

- Toi, en train de commander des explosifs à des trafiquants d'armes...si j'avais pu imaginer ça, il

y a treize ans, je t'aurais dit d'éteindre cette horrible machine et de ne jamais remettre les pieds dans ce laboratoire...

« Pour éviter d'avoir affaire à moi ou pour contrer XANA ? » s'inquiéta l'intellectuel, incertain du sens qu'il devait donner à cette affirmation.

- T'inquiète pas, je plaisante. Donc, si je comprends bien, tout se déroule comme prévu...

« Et nous partons demain ! Tout ce que j'espère, c'est que nous arriverons à virtualiser Anthéa... »

- Mon père a fait le nécessaire. Tu pourras jeter un coup d'œil au programme qu'il a fait. Il y a une histoire de composant électronique.

« Super. Tu me montres ça à la maison ? »

- Parfait. J'arrive tout de suite.

Elle raccrocha et glissa son portable dans son sac. La journée du lendemain promettait d'être bien remplie.

• • •

- Quand est-ce qu'on arrive ? s'exclama Odd en levant le nez de son jeu vidéo. Je me sens malade !

- Je te l'ai déjà dit mille fois, grinça Jérémie, au volant. Si tu te sens mal regarde la route. En plus, comme ça, tu sauras peut-être que nous approchons de la frontière.

- Je sais bien, mais si j'arrête de jouer, je vais m'ennuyer avec vous ! ce silence de rat mort...

- C'est un silence de raz-le-bol, Odd ! s'emporta Jérémie en manœuvrant pour dépasser un camion. Tu nous as bien soulé au début, maintenant on en a marre !

- Oh, c'est bon ! s'exclama le jeune homme en se renfrognant. Mais sincère, voyager avec vous, c'est aussi cool que de voyager avec mes sœurs !

- Comme je les comprends, grogna Jérémie en faisant semblant de se concentrer sur la route.

Soudain, il donna un grand coup de volant, secouant tout l'intérieur du véhicule, pour prendre une sortie vers les routes nationales.

- D'ailleurs, si nous approchons de Genève, ne devrions-nous pas réveiller ces deux cocos ? interrogea Adèle, pleine de bon sens, en faisant un signe vers le couple endormi.

- Vas-y, autorisa Aelita. En cas d'attaque, deux personnes de plus sur le qui-vive ne seront pas de trop.

Jérémie, déjà crispé, se raidit soudainement.

- Qu'y a-t-il ? interrogea-t-elle.

- Je lui avais dit d'enlever le son, marmonna-t-il, les yeux exorbités. Je peux pas supporter cette saloperie de son...

Le regard d'Aelita se tourna vers l'arrière. Quelques « bips » faibles flottaient dans l'atmosphère, un peu comme une musique. Odd s'était remise à tripoter son gameboy.

- Bon, Jérémie, ça suffit ! s'exclama-t-elle en le dardant du regard. Tu as conduit pendant plus de quatre heures d'affilée. Maintenant, à la première occasion, tu t'arrêtes, et on échange.

- Dis tout de suite que je suis nerveux ! répliqua le jeune homme du tac au tac.

- Plus calme que ça, t'es mort ! s'exclama Odd derrière.

Le conducteur freina brutalement sur la bande d'arrêt d'urgence.

- Désolé, j'ai vraiment besoin de repos ! s'écria-t-il en passant à l'arrière le temps qu'Aelita prenne son siège.

Une minute plus tard, Jérémie se calmait, Odd éteignait son jeu, et Adèle se moquait de la dispute de gamins à laquelle elle venait d'assister.

- Quand tu conduiras, on en reparlera, répondit Jérémie.

- T'es sérieux ? demanda la jeune fille avec un mélange d'espérance et d'appréhension. Vous allez me laisser conduire ?

- Bien sûr ! répondit Einstein avec un sourire. Nous t'offrirons même une voiture !

- Très drôle, marmonna-t-elle, l'air renfrogné, tandis qu'Odd éclatait de rire. En attendant, j'espère que vous la tiendrez, cette promesse, de m'offrir une voiture.

- Voilà ce qui arrive quand on fait des mauvaises blagues, conclut Yumi en voyant l'expression de désarroi peinte sur le visage de son ami.

- Je suis pas d'accord, Odd est toujours en vie, et son portefeuille est indemne !

- La maîtrise, que croyez-vous ? soupira le blagueur, un grand sourire aux lèvres.

- Moi, je croyais qu'Odd n'avait pas de portefeuille ! lança Ulrich.

Tout le monde éclata de rire, excepté Aelita. Le jeune homme essaya de se défendre:

- Bien sûr que j'ai un portefeuille, et même qu'il est bien rempli !

- Par Sissi, ouais !

- Et puis d'abord, vous êtes pas justes ! décréta-t-il en feignant de bouder, au milieu d'une série de brimades.

Soudain, Aelita poussa un cri qui cassa toute cette charmante atmosphère. Elle criait de rage, et à l'arrière, les passagers purent distinguer dans le rétroviseur son visage, tendu, blanc, pâle comme la mort, et qui faisait peur à voir. La voix rauque, exaspérée de colère, elle cracha à ses amis :

- C'est pas bientôt fini, vos conneries ? j'essaye de me concentrer, merde !

- Aelita, ça va ? demanda Yumi en lui posant une main sur l'épaule.

- Fiche-moi la paix ! répliqua-t-elle en donnant un coup de volant qui l'envoya violemment contre la portière.

- Attention, Aelita ! s'écria Jérémie en se tortillant pour tourner le volant et empêcher le véhicule de se lancer dans un tonneau, tant bien que mal. A peine avait-il réussi que sa concubine le repoussait d'un mouvement du bras et dardait sur lui un regard furieux, oubliant totalement la route.

- Toi, tu me dis pas ce que j'ai à faire !

- Si tu continues à traîner comme ça, nous n'arriverons jamais ! lui lança-t-il, espérant que sa ruse fonctionnerait.

Ça ne loucha pas en effet. La conductrice donna un puissant coup de frein qui manqua presque de laisser la fourgonnette dans le décor.

- Quoi ? jeta-t-elle à son petit-ami. Qu'est-ce que t'as, t'es pas content ? monsieur préférerait que je roule selon ses désirs ?

- Essaie pas de fuir le problème, continua Jérémie. Je veux qu'on en parle ici et maintenant !

- Ça, n'y compte pas ! rétorqua-t-elle. Tu nous fais perdre un temps précieux.

Le cœur de l'intellectuel bondit dans sa poitrine. Elle allait repartir, et le cauchemar également ! Aussi vite qu'il put, il abaissa le frein à main, ouvrit la portière, déboucla leurs ceintures, et s'efforça de tirer la femme qu'il aimait à l'extérieur. Prise par surprise, celle-ci cala et n'eut pas le temps de se débattre qu'elle était déjà dehors.

- Qu'est-ce que tu fous ? cria-t-elle, furieuse.

Jérémie était au fond du fossé, elle lui était tombée dessus, il avait un mal de dos incroyable et l'impression de s'être cassé quelque chose, mais au moins, elle était dehors. Soudain, il la vit qui se relevait et se dirigeait vers le véhicule.

- Personne ne va sur cette saloperie de siège ! hurla-t-il à l'intention de ses amis, à l'intérieur de la voiture.

- Ah ouais ? et comment on est censés arriver à destination, sans ça ? répliqua Aelita en remontant dans la camionnette par le côté de Jérémie.

- Empêchez-la ! insista Jérémie.

Adèle, qui avait mis pied à terre, tenta de ceinturer Aelita pour la retenir, mais jusqu'à l'arrivée d'Odd, ses efforts furent plutôt infructueux.

Lorsque l'informaticien parvint à s'extraire de la fosse, pourtant, la femme qu'il aimait était immobilisée, quoiqu'elle se débattît de toutes ses forces.

- Alors, Einstein ? demanda Ulrich en débarquant. C'est quoi, cette situation de fous ?

- Tu parles de quoi ? Aelita folle qui gueule sur tout le monde, Jérémie qui ordonne de lui mettre une muselière, ou la fourgonnette arrêtée dans une zone où XANA peut attaquer ? interrogea Odd en encaissant une tentative de la jeune femme pour se libérer.

- Non, toi qui la serres dans tes bras, répliqua Ulrich avec ironie.

- L'attaque de XANA a déjà commencé il y a belle lurette, expliqua l'intellectuel. Et cette attaque est désespérément simple : nous empêcher de continuer, voire nous tuer dans un accident avec un chauffeur fou.

- Tu veux dire que c'est XANA qui fait ça ? interrogea Yumi en jetant un coup d'œil à l'intérieur du véhicule, comme si elle s'attendait à y trouver une signature.

- Ouais. Je saisis pas vraiment pourquoi ni comment, mais je suppose que des phéromones

spectrales sont concentrées autour du siège du conducteur pour stimuler chez lui un certain agacement, et du stress.

- Ça colle, admit Adèle.
- On dirait que ça va mieux, déclara Odd en relâchant son étreinte.

Aelita ne bougea pas. Elle allait parfaitement bien. Elle était tout à fait calme.

- On dirait que le sang-froid de Jérémie nous a sauvé d'une catastrophe, conclut Ulrich.
- Le problème est toujours là, cependant, posa Jérémie. Comment aller jusqu'en montagne sans conduire, et y amener ce maudit fourgon en même temps ?
- Là, XANA ne sera pas difficile à doubler, déclara Aelita. Il s'est bien planté, sur ce coup-là.

Elle éclata de rire.

• • •

- Je veux bien, admit Ulrich. N'empêche que moi, je trouve pas ça si drôle.
- Allons ! s'exclama Aelita. Nous qui voulions tant éviter la ville...tu ne trouves pas ça ironique ?
- Désolé, faire durer le plaisir n'a jamais été mon style.

Aelita ricana d'une façon lourde de sous-entendus. Le cadre, embêté, décida de bouder. De toute façon, la fourgonnette était maintenant attachée à la voiture ; il monta à l'avant de cette dernière, et s'installa aux côtés de Yumi.

Il leur avait fallu toute la journée pour rejoindre Genève en auto-stop et trouver un espace où louer une voiture – ainsi, ils venaient probablement de passer plusieurs heures à quelques kilomètres du SuperCalculateur responsable de tout le désordre qu'ils avaient expérimenté. La nuit était tombée, et le froid du début de l'automne se faisait sentir avec la fatigue. Adèle dormait déjà. Bientôt, avec Odd, Ulrich et Yumi aux commandes, les autres à l'arrière, le groupe reprit sa route.

Le plan de la gardienne de Lyokô ne manquait pas de points faibles – un policier contrôlant le droit de remorquer la fourgonnette, XANA déplaçant son attaque d'un véhicule à l'autre – mais le plus significatif de ceux-ci était assurément l'aspect ridicule de cette solution, aux yeux de la stratège. En effet, argumentait-elle, contourner l'attaque de XANA aussi facilement (du moins en théorie, car la pratique s'était révélée plus complexe que de désactiver une tour dans un univers virtuel), voyageant de surcroît dans un cortège aussi consternant, c'était l'élégance même. Son sens de l'esthétique avait peu convaincu le groupe, mais sa proposition était apparue comme la seule acceptable et réalisable (Odd avait bien évoqué le transport aérien de la fourgonnette, après tout).

La fin du voyage ne démentit pas cette impression. Tout se passa sans inconvénients, et conformément à l'avis de Jérémie, ils purent reprendre le contrôle de la fourgonnette après quelques heures de voyage. Ils se perdirent quelquefois dans des vallées, égarés par les instructions contradictoires de Franz Hopper – après tout, sa représentation de la région datait quelque peu, le réseau routier et les paysages pouvaient avoir changé, sans compter les repères que la nuit obscure pouvait enlever à leurs yeux. A un moment, Yumi s'énerma tant que le groupe redouta que XANA ait réussi à remettre ça – et une telle attaque ne serait pas moins dangereuse à flanc de montagne que

sur une autoroute. Heureusement, le programme n'avait rien à voir là-dedans.

- Comme c'est beau, murmura Adèle.

Ulrich suivit son regard, qui s'était égaré sur la masse irréaliste des forêts automnales. La lune, seul dans le grand ciel bleu sombre, jetait sur les ramures ses froids rayons d'argent, qui caressaient doucement les écorces des bouleaux. Le samouraï comprit ce qu'elle voulait dire. Il y avait dans cette atmosphère de contrastes et de couleurs mortes comme quelque chose d'uni, comme une surface flottante et invisible, qui préfigurait déjà la lisse gelée de l'hiver. A l'horizon, un soupçon d'aurore commençait à éclaircir les flancs de la montagne.

Il était déjà presque cinq heures du matin. Aelita, Yumi et Odd s'étaient endormis, et Adèle, tout juste réveillée, n'osait pas parler aux deux hommes. Soudain, toute vue splendide disparut, et la route s'enfonça dans un bois, sur un petit chemin tortueux et boueux. Ceux qui dormaient ne furent pas longs à résister aux cahots, et bientôt, même Odd fit entendre un gémissement plaintif.

- Vous énervez pas tellement, balança Jérémie avec un sourire amusé. Si je ne me trompe, nous sommes presque arrivés.

A peine eût-il fini de les rassurer que le véhicule émergea des arbres, et, dans le jour naissant, s'arrêta devant un chalet à l'aspect si banal que Jérémie aurait fait demi-tour, si son aimée n'avait confirmé, une pointe d'émotion dans la voix :

- Oui, c'est bien là.

•••

Les crissements des pas sur le tapis des feuilles mortes empêchait Aelita de se concentrer.

- Avoue-le, on est perdus ! insista Odd pour la troisième fois.

- J'aimerais t'y voir ! rétorqua-t-elle amèrement. Tu le retrouverais, toi, le gros arbre au tronc noueux ?

- C'est pas moi qui ai grandi ici, c'est pas moi qui le retrouverai, raisonna le jeune homme en s'asseyant sur les racines d'un vieux chêne.

- Juste pour le plaisir de te contredire, tu te trompes, lança Aelita en se retournant avec un petit sourire.

- Qu'est-ce que tu veux dire par là ? s'étonna l'autre.

- Elle veut dire que tu ne le verrais pas même s'il était sous tes fesses, répondit la collégienne au milieu d'un rire général.

Odd était effectivement assis dessus.

- Bon, c'est une chance, le chêne est toujours là. Eh bien, dans ce cas, nous sommes presque arrivés.

- Tu as déjà dit ça il y a dix minutes, princesse.

- Aie confiance, encore dix minutes et nous y sommes.

Une demi-heure plus, tard, notre petit groupe arrivait dans une petite clairière avec, au centre, un énorme rocher moussu, aux arrêtes saillantes. Bien qu'Aelita eût aussitôt déclaré que c'était là, nos amis, examinant le rocher sous toutes ses coutures, passant leurs mains dessus, arrachant la mousse par touffes grisâtres, dégagant le sol autour de l'objet, ne purent trouver aucune trace d'entrée. Adèle, qui s'occupait du dessus de la pierre, harcelait Aelita pour savoir si elle était bien sûre de son affaire. A un moment, il fut proposé que Jérémie utilise les bâtons de dynamite qui étaient restés dans le coffre de la fourgonnette.

- Non, refusa celui-ci, catégorique. Je crois vraiment que ce n'est pas la peine, Odd. J'ai une piste.

Il frappait continuellement sur un coin particulier du rocher, tendant l'oreille au son qu'il rendait. En dépit des insistances des autres, il continuait à écouter, affirmant que le rocher rendait un son étrange.

- Je crois bien qu'il y a un carré de chiffre semblable à celui du labo dissimulé dans la pierre...Je vois mal comment ça se fait, mais je peux sentir...à la façon dont il vibre...un peu comme s'il y avait un code d'accès.

- Qu'est-ce que tu racontes, avec ta pierre qui dit des chiffres ? lança Ulrich, haussant un sourcil dubitatif.

- Eh bien, quand je frappe à un certain endroit, je la sens vibrer un certain temps – toujours un nombre précis de secondes. Ce qui est étrange, c'est que ce nombre de secondes, ce n'est pas une, deux, trois, et caetera. Il y a une seconde, cinq secondes là, et ici...je ne les ai pas comptées.

- Alors c'est que nous y sommes, déclara Aelita en lui tendant un feutre noir. Charge-toi d'identifier les chiffres et les zones qui leur correspondent. Je crois que je connais le code – il me faudra une petite minute pour le retrouver.

- Attends, vous avez pété un câble ou quoi ? s'étonna Odd, appuyé d'un regard éloquent par les autres. Rentrer dans un laboratoire par un caillou, je veux bien, puisque Franz l'a dit ; mais le tapoter pendant dix minutes en espérant qu'il va s'ouvrir ? Pourquoi pas lui demander tout simplement « Sésame, ouvre-toi ! »...« s'il te plaît ? » ?

- T'en fais pas, Odd, répliqua Jérémie en marquant la case des cinq secondes. Dans cinq minutes, on rentre à la maison. Maintenant, Aelita et moi, nous avons besoin de silence pour travailler. Ça vous dérangerait de vous éclipser ?

Le groupe se plia de bonne grâce aux désirs des Einstein, mais Adèle murmura, à moitié pour elle-même :

- De la solitude et du silence pour ouvrir une pierre...mais qu'est-ce que je viens faire dans ce bazar ?

- M'est avis que quand nous reviendrons, ils n'auront pas beaucoup profité de leur solitude pour ouvrir la pierre, plaisanta Ulrich, se délectant de la délicatesse de ses sous-entendus gratuits.

- Dans les bras l'un de l'autre, que nous les retrouverons, ajouta Odd, jetant à bas le sentiment de satisfaction perverse d'Ulrich avec ses gros souliers.

Pourtant, quelques minutes plus tard, en plein milieu d'une partie de carte assez passionnante, ils entendirent un grand grondement, et furent appelés par le couple victorieux (et même euphorique, comme ne manqua pas de le rappeler Odd en refilant avec dégoût une main riche en toutes sortes d'atouts à celle qui collectait les cartes).

- Une quinte de trèfles ! s'exclama Yumi. T'as triché, mon vieux !
- Nan, répondit-il d'une voix amère. J'ai juste jamais de chances aux cartes.

• • •

Dans la clairière, le rocher avait pour ainsi dire basculé à la verticale, laissant apparaître un tunnel dans lequel nos héros pouvaient descendre par une échelle rouillée.

- Ok, maintenant, il faut approcher la camionnette le plus près possible, refroidir l'intérieur, préparer les outils pour remonter Anthéa...ça va pas être simple !
- En espérant qu'elle soit effectivement là, ajouta la fille de cette dernière, le regard fixé sur le trou, comme s'il s'en dégageait un air surnaturel.

Jérémie la serra dans ses bras, lui glissant quelques murmures chaleureux dans le creux de l'oreille, lui insufflant courage, confiance, certitude et tranquillité. Aelita se détendit quelque peu. Elle cessa de trembler. Puis, sans mot dire, elle empoigna l'échelle et se mit à descendre. Pendant ce temps, Odd et Ulrich allaient chercher le véhicule. L'intellectuel, sentant son cœur battre dans sa poitrine, suivit bientôt les traces de la femme qu'il aimait, dans le trou noir, le long de l'échelle, qui s'enfonçait apparemment dans un vide sans fond.

A la lueur des torches, notre couple découvrit en bas de l'échelle une galerie humide, creusée à même la roche, où ils devaient avancer courbés. Les parois suintaient de véritables torrents glacés, l'air froid puait le renfermé et le souterrain. Après une vingtaine de mètres à progresser péniblement dans cet environnement lugubre, ils virent apparaître des câbles et des tuyaux énormes, qui les forcèrent à se courber encore plus. Tout d'un coup, sur leur gauche, une ouverture leur donna accès à une salle tapissée de plaques de fer semblables à celles du laboratoire de Paris, quoique gelées et méconnaissables sous une épaisse couche de poussière ; mais la pièce était vide, à peine restait-il quelques feuilles couvertes de griffonnages, une ou deux caisses de cahiers dans un coin, et des câbles débranchés gisant au centre, devant un vieux fauteuil de cuir rongé par la pourriture.

- Au fait, comment savais-tu le code d'accès ? demanda Jérémie à sa petite-ami en feuilletant un des cahiers de la caisse avec curiosité.
- C'est mon père qui me l'a dit, répondit Aelita en tremblant, cherchant à empêcher l'angoisse de monter en elle. Les chiffres que tu as mis en évidence ne trompaient pas : il n'y avait qu'une seule manière de les arranger. 24, 1, 14, 20, 8, 5, 1. X.ANTHEA.
- Lui et moi, nous nous ressemblons tout de même beaucoup, fit remarquer le génie, amusé.
- En quoi ?
- Devine quel est le code d'accès de ma session, sur l'ordinateur ?

Le jeune avocate sentit une ombre de rire secouer sa poitrine. Puis tout redevint froid et silencieux. Elle ne prononça pas un mot et se contenta de regarder tristement la caisse mouillée et les piles de cahiers qui en émergeaient.

- Jérémie, j'ai peur.

- Allons, ne t'en fais pas. Nous la retrouverons. Elle est ici.

- Justement, insista-t-elle en frissonnant, sans savoir si c'était à cause de la température. Si je ne lui plais pas ? si elle ne me reconnaît pas ? est-elle seulement toujours en vie ? Arriverons-nous même à la transporter assez vite jusqu'à la voiture sans la...tuer ?

- Ne t'en fais pas, lui dit-il en la prenant dans ses bras. Nous allons trouver où cette saloperie a emprisonné ta mère. Ensuite, nous allons la sortir de là. Du gâteau. Ensuite, nous la virtualiserons.

- J'ai peur de la voir. Tu te rends compte...?

- Ça, c'est sûr ! intervint une voix bien familière depuis la galerie. Trente ans dans un glaçon, pas dit que ça soit bon pour le teint !

- Odd ! lui hurla Jérémie, outré.

- Bon, j'ai compris, rétorqua celui-ci en apparaissant. N'en reste pas moins que je pense que ça sert à que dalle de s'en faire ici. Pour avancer, faut qu'on s'mette au boulot ! Alors, une idée d'où XANA a pu la planquer dans le labo ?

- Nous n'avons pas encore terminé de fouiller, expliqua l'intellectuel. Ceci dit, pour commencer, puisque tu amènes des outils, tu vas pouvoir dessouder toutes ces plaques qui couvrent le sol. Je continue d'explorer, pendant qu'Aelita va chercher du matériel.

Mais à peine Odd avait-il commencé son travail depuis deux minutes qu'il poussa un cri étonné.

- Sacré nom de Dieu ! jura-t-il.

- Ben dis donc, ça te ressemble pas de dire des insultes aussi catholiques ! le brima Jérémie.

- Là, c'est différent, y'a prescription ! s'exclama le jeune homme. C'est pas tous les jours qu'on sort les morts de leurs tombes !

Les cinq autres Lyokô-guerriers accoururent à toute vitesse. Jérémie avait vu juste. Sous les plaques de fer du laboratoire, il y avait une étendue plate et lisse de glace ; et juste devant Odd agenouillé, une forme sombre laissait penser que la couche de glace était peut-être moins épaisse à cet endroit ; mais de celle-ci émergeait quelque chose que nos héros pouvaient identifier sans aucun problème. Une petite chose crispée, tordue, noueuse – une main humaine. La main d'Anthéa. La mère d'Aelita.

Cycle 4

Section 17

Les dernières lueurs du crépuscule se dissipaient, accrochant leurs lambeaux sur des nuages ou dans les éthers, au-dessus du fleuve, quand notre groupe arriva à l'usine. Ulrich gara la camionnette sur le pont avec une certaine émotion au cœur. Cette émotion à laquelle il avait fini par s'habituer, le sentiment de la dernière mission comme il avait fini par l'appeler. Cette émotion aussi, qu'il avait ressentie le jour de la résurrection de Hopper, que quelque chose de sacré allait être outrepassé, que l'impossible allait être réalisé – qu'il était à portée de main, qu'il était devenu possible et qu'il l'avait toujours été. Ce mélange sulfurique de hâte, de crainte et d'excitation bouillonnait en lui sous ses dehors impassibles et absorbés dans la réalité, comme le magma en fusion dans le cœur d'un volcan. Mieux valait ne pas y penser, songea-t-il en s'appêtant à sortir Anthéa de sa chambre froide, tandis que Jérémie les devançait dans le labo.

Mais s'il s'arrêtait de penser à ce qu'il ressentait, ses angoisses reprenaient. Pourquoi Jérémie, en lisant le programme de Hopper, avait-il tenu à lui téléphoner ? pourquoi Aelita et lui avaient-ils eu une discussion en privé ? que se passait-il ? Y avait-il un problème avec la virtualisation de l'épouse de Hopper ?

Ulrich repensa à la position dans laquelle ils avaient retrouvé Anthéa – dans laquelle, dans la camionnette, elle était toujours. Nué, droite, les mains ouvertes tentant de défendre le reste du corps contre les agresseurs – mais le plus marquant était l'expression, clairement identifiable, qui s'était gravée sur son visage. Les yeux écarquillés, la bouche ouverte en un cri éternellement silencieux, chaque trait déformé par la terreur. C'était donc ainsi que XANA pouvait aimer...

Adèle reçut un SMS de Jérémie, qui leur proposait d'amener Anthéa le plus vite possible dans un des scanners. Odd ouvrit la chambre froide et entreprit d'en extraire la jeune femme avec l'aide de Yumi. Ulrich, quant à lui, fut encore une fois saisi par cette apparition figée dans son bloc de glace rectangulaire. C'était le chose qu'on ne pouvait voir que dans des films de science-fiction, songea-t-il. Un petit rire intérieur le secoua pendant qu'il aidait Odd à faire basculer la charge : n'en était-il pas de même, au fond, des savants fous ou des complexes souterrains ? Et dire que tout avait si banalement commencé avec un court-circuit de machine à café...

Descendre Anthéa jusqu'à l'ascenseur fut presque facile, en comparaison du défi qu'avait été son transport en Suisse ; mais cette fois, la température était plus élevée, et le temps jouait de façon plus prononcée. Yumi se mordait les doigts en répétant qu'il aurait fallu attendre l'aube, pendant que les portes de la salles aux scanners s'ouvraient.

- Vous croyez qu'elle rentrera ? s'inquiéta Yumi en amenant le bloc de glace vers l'un des scanners.

- Dans le pire des cas, nous avons la possibilité de réduire le bloc de glace, affirma Aelita.

- Il a tellement fondu en chemin qu'une petite coupure de plus et vous lui enlevez la main ! s'exclama Ulrich.

- L'important, c'est son cerveau, affirma la jeune fille. Pour le reste, le SuperCalculateur n'a besoin que d'un cheveu, au fond.

- De toute évidence, cette discussion est vaine, intervint Odd. Aelita, ta mère est tellement fine qu'elle rentre sans problème.

Le bloc de glace était en effet à moitié rangé dans le grand scanner cylindrique ; en poussant encore un peu et après quelques efforts, nos amis parvinrent à charger la femme cryogénisée toute entière dans le scanner. Ce dernier se ferma et commença à faire entendre un bruit terrifiant. Il y avait de l'eau partout sur le sol ; nos amis étaient frigorifiés et leurs mains leur faisaient mal tant ils avaient froid.

- Jérémie, envoie-moi en même temps qu'elle ! ordonna Aelita en montant dans un autre scanner. Je veux la rencontrer.

Un bref silence suivit cette demande. Puis l'informaticien répondit :

« D'accord, mais Franz insiste pour venir avec toi dans ce cas. Tu comprends pourquoi. »

- Oui, dit celle-ci gravement. Merci papa.

Franz descendait l'échelle. Ulrich fronça les sourcils et Yumi lui jeta un regard interrogateur.

- Une réunion de famille ? demanda Adèle avec un sourire heureux.

- Ou une sacrée cachoterie, lança le samouraï d'un ton méfiant. Jérémie, que se passe-t-il ?

« C'est...assez difficile à expliquer » marmonna ce dernier pendant que Hopper prenait place dans le dernier scanner. « Difficile à vivre, aussi. C'est pourquoi Franz doit être présent pour Aelita. »

- Jérémie ! vous avez pris une décision difficile, sans même nous consulter ? s'indigna Yumi pendant que les deux derniers scanners se fermaient. Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce que vous allez faire ?

« La seule solution possible ! » s'exclama l'intellectuel. « La seule solution pour permettre à Anthéa d'être décryogénisée sans retomber aux mains de ces organisations secrètes ! La seule solution pour vaincre définitivement XANA ! La seule solution... »

- Si c'était vraiment la seule solution, pourquoi te mettrait-elle dans un état pareil ? cracha Ulrich. Aelita !

Les portes des scanners étaient hermétiquement closes. Le rugissement de la virtualisation envahit la pièce. Yumi et Adèle se précipitèrent par l'échelle ; Odd se mordit les doigts, inquiet comme il ne l'avait jamais été. La peur et la confusion régnaient dans l'esprit d'Ulrich, il se sentait trahi. Que se passait-il ? avait-il aidé, sans s'en douter, ses amis, à faire quelque chose de mal ? Un vague sentiment d'horreur planait sur la situation, collait à tout, aux scanners, au SuperCalculateur, à Anthéa, à l'expression résignée et douloureuse d'Aelita quand elle avait disparu derrière les portes du scanner, à l'air grave et mystérieux du vieux scientifique, au silence de Jérémie, à cette sorte de

coup de force qui sentait le sacrifice et le meurtre.

Le meurtre ? Sur Lyokô ? par ses amis ? Ulrich se sentit malade et perdu. Le monde était sans dessus dessous. Il déglutit. Un lourd silence s'abattit sur le complexe. Tout était fini, désormais. Irréversible. Il vomit, écœuré.

• • •

Jérémie jaillit en trombe de la voiture dès qu'ils eurent atteint l'aire de repos, en affirmant qu'il voulait être seul, et que personne ne devait le déranger. Il composa nerveusement le numéro de téléphone de Delmas. Après quelques tentatives, la voix à demi endormie de Sissi lui répondit.

« Ouais, allô ? »

- Salut Sissi. Désolé de te déranger à une heure aussi matinale, mais tu pourrais aller chercher Franz ? j'ai à lui parler.

« Jéré ? t'es pas taré ? il est moins de neuf heures du matin ! ça ne se fait pas, de téléphoner à cette heure-ci. Et je te parie que beau-papa Einstein voudra pas sortir de son pieu non plus ! »

- S'il te plaît, Sis', c'est une question de vie ou de mort.

« Si tu l'dis. Bon, je vais voir ce que je peux faire. »

- J't'en dois une, Sis'.

Le jeune homme avait souri pendant toute la durée de la conversation, comme si crisper ses mâchoires avait pu lui attirer la sympathie de son interlocutrice, mais dès qu'elle fût partie, il commença à s'impatienter en tapotant du pied. Il regarda sa montre. Près de trente secondes. Il ne fallait tout de même pas tout ce temps-là pour monter les marches d'un escalier, réveiller un vieillard et le ramener, si ?

Trente-neuf secondes.

Quarante-trois.

Enfin, la voix de Sissi se fit entendre.

« Désolée, Jérémie, il est pas là. »

- Mais bon sang, j'aurais dû y penser tout de suite ! désolé de t'avoir dérangée, ma vieille. Et merci de m'avoir fixé.

Dès qu'il eût raccroché, le jeune homme composa le numéro du laboratoire ; ça ne manqua pas. Ce fut une voix tout à fait inconnue qui répondit – rauque, grave, visiblement abîmée par les ans et le tabac.

« Ici le club d'athlétisme. Peux faire quéqu'chose pour vous ? »

- Allô, Franz ? C'est moi.

« Ah, Jérémie ! » répondit la voix d'Hopper. « Je m'attendais à ce que tu m'appelles plus tôt. »

- Je n'ai regardé que sur le chemin du retour. Pas très intelligent de ma part, mais je vous faisais confiance.

« A raison, Jérémie, je le maintiens. Vous arrivez bientôt ? »

- Dans quelques heures. Je vous conseille d'éteindre le SuperCalculateur pour le moment, et de

ne rallumer qu'à notre retour. Une attaque de XANA ne poserait pas de problème, pour pourrions éteindre la machine ; mais mieux vaut ne pas prendre de risques.

« Très sensé ; je prépare les mises à jour et j'éteins. Autre chose ? »

- Vous demandez s'il y a autre chose ? à votre avis, pourquoi je vous appelle ? Je viens de regarder votre programme, et...

« Et tu perds confiance en moi ? Tu aurais tort, je le maintiens. Seulement, cette décision ne m'appartient pas à moi seul. »

- Franz, vous êtes vraiment sûr de savoir ce que vous faites ? Si nous utilisons ce programme sur Anthéa, d'après ce que m'a dit Aelita, il n'y a aucune raison que...

« Il n'y a pas d'autre moyen. La machine qui permet à Anthéa de ressentir des émotions de la même façon que tout le monde ne sera pas virtualisée. Anthéa renaîtra telle que je l'ai connue. »

- Mais vous l'assassinerez !

« Oh, ça, non. Elle sera vivante – elle aura sa mémoire – elle aura son esprit. »

- Son esprit ? s'emporta Jérémie nerveusement. Vous parlez d'un esprit ! elle retrouvera un esprit de légume, c'est vraiment ce que vous voulez ? Est-ce que ça vous fait quelque chose, au moins ?

« Bien sûr que ça me fait quelque chose, blanc-bec ! » s'énerva le scientifique à l'autre bout du fil. « Ne pas virtualiser cette machine que j'ai conçue, me suis-je dit, c'est comme de la tuer ! Qui suis-je pour avoir le droit de prendre une telle décision ! mais le SuperCalculateur ne pourra jamais virtualiser à la fois un être humain et une machine et les faire fonctionner ensemble. Ce n'est pas sur ces bases que j'ai conçu le programme de virtualisation ! »

- Alors il fallait annuler l'opération.

« Crois-tu que ça s'arrête là ? mon cher Jérémie, une fois Anthéa transférée sur Lyokô, rien ne m'empêchera de la remettre en état. Oui, elle pourra vivre sur Lyokô ! vivre comme tout le monde ! »

- Comme tout le monde ? sur Lyokô ? rugit le jeune homme. Franz, je vous croyais remis, je vous retrouve fou ! avez-vous oublié ce qu'a enduré Aelita avant que je la sorte de ce monde aride ?

Pendant un certain temps, Jérémie n'entendit d'autre réponse que la respiration de Hopper. Puis, enfin, lentement, ce dernier répondit, la voix serrée :

« Non, Jérémie. Je n'ai rien oublié. Sa solitude. Ses privations. Son désir de quitter cet endroit. Tout est gravé en mon cœur, tout me maudit, et à jamais. Mais j'ai fait le choix de faire vivre Anthéa sur Lyokô plutôt que sur terre parce que c'était encore le moindre mal. »

- Le moindre mal ? il faudra m'expliquer ça ! ironisa le jeune homme.

« Il y a deux options, pour décryogéniser Anthéa. Soit en faire une créature virtuelle, soit la rebaptiser X.Anthéa pour de bon. La deuxième solution, je ne saurais l'envisager – remarque en outre que la première, qui, d'une certaine façon, attaquant l'intégrité physique et mentale de mon épouse, fait passer XANA à sa deuxième mission : me protéger et m'obéir. Autrement dit, elle nous débarrasse de notre ennemi ! »

- Franz, c'est tentant, mais le bien que fait une solution ne justifie pas son mal.

« Son mal ? peut-on vraiment parler de mal ? N'oublie pas que Lyokô n'a jamais été terminé – les quelques détails que tu y a apportés sont bien peu de choses par rapport avec tout ce que j'avais prévu, Jérémie. Du vent ? de l'air ? des prouesses graphiques ? oh, Jérémie ! sais-tu quels mets

excellents je peux créer ? quels fouillis d'odeurs délicates ? quelles cités paradisiaques ? Je peux donner à toute personne sur Lyokô le pouvoir de créer son propre univers, son propre paradis. Je peux permettre la connaissance éternelle et universelle, de tout par tous. Je peux démultiplier les arts, rendre la vie éternelle, faire de chaque homme un dieu ! Voilà ce que sera Lyokô quand il sera terminé. »

- Franz, vous parlez comme un fou !

« Oui, je parle comme un fou, et je l'ai toujours été. Mais un fou, qu'est-ce, si ce n'est un visionnaire raté ? Mais cette fois, le temps ne me manquera pas, non plus qu'à toi, pour créer, enfin, un monde sans danger ! »

- Franz !

« Non. » déclara l'autre, calmement, avec en fait un sang-froid terrifiant. « Jérémie, tu peux m'arrêter. Tu le sais. Mais moi, je ne peux m'arrêter. Car ce que je vois, c'est le seul bel avenir qui puisse attendre Anthéa. Car ce que je vois, c'est la seule solution pour en finir définitivement avec XANA. »

- La seule solution aisée, Franz.

« Nous avons déjà essayé les autres. Beau résultat. Il faut détruire XANA à la racine, si nous voulons qu'il nous laisse tranquilles. Il faut...qu'il abandonne son présent objectif, pour que je puisse lui ordonner de s'assurer lui-même de sa propre destruction. Pour qu'il ne revienne jamais. »

Le jeune homme déglutit. Le courage dont faisait preuve son aîné était monstrueux, à tous points de vue. Et pourtant, c'était la seule solution logique. La seule qui pouvait apporter du bien. La seule qui pouvait effacer la mal qu'elle causait. Mais...Hopper lui faisait peur. Ses arguments sentaient le délire – tout réalistes et réalisables qu'ils fussent.

- Écoutez, Hopper, marmonna enfin le jeune homme, le regard faiblard et perdu. Je marche avec vous. Mais je tiens à laisser Aelita décider. Comme vous l'avez dit, c'est une décision lourde de conséquences pour sa mère, et c'est d'abord à elle de décider. A elle, qui lui doit tout, et dont elle n'a rien à attendre, à elle qui ne s'en souvient presque pas mais qui en souffrira autant que vous. C'est à elle de cautionner cette décision. Sauf désaccord de sa part, nous arriverons vers le coucher du soleil. Je vous rappelle chez les Delmas dans le cas contraire.

« Tu agis comme tu le dois, Jérémie. Et je suis fier de t'avoir pour beau-fils. »

Jérémie raccrocha. Il se sentait un peu perdu, dans un monde flou et confus, comme dans un rêve. Comme dans un cauchemar.

•••

Lyokô. Territoire de la forêt. La première chose que vit Aelita après sa virtualisation, ce fut que le territoire était désormais presque complété ; il ne restait plus de trous sur la mer numérique, et le ciel s'était rempli de nuages lourds et gris. Dans la lumière faible et brumeuse d'avant l'averse, elle distinguait à peine ce qui l'entourait ; mais ce dont elle était certaine, c'est qu'il n'y avait près d'elle ni son père, ni sa mère. Elle était seule au milieu de cet univers mort, et elle frissonnait de peur.

- Jérémie ? demanda-t-elle au vide.

« Oh, désolé, chérie, j'aurais dû te prévenir...la virtualisation de ta mère prendra un peu plus de temps que la tienne. Quant à ton père, je l'ai virtualisé à Carthage ; il se dirige vers le noyau, où il sera à l'abri des monstres de XANA, et d'où il pourra lui commander l'auto-destruction. »

- Pourquoi doit-il se mettre à l'abri ?

« Ça me paraît évident. Si XANA l'enfermait dans un gardien, ou s'il le revoyait sur terre pour le cryogéniser, nous serions bien avancés. »

La jeune femme acquiesça.

- Je n'aime pas les dernières modifications sur le territoire forêt. » murmura-t-elle en s'asseyant sur une vieille souche mousseuse. C'est papa qui les a faites ?

- Sans doute. En tout cas, je sais pas trop à quoi il ressemble, mais je trouve son programme météo purement génial. Il devrait pleuvoir dans peu...quelques minutes, d'après le programme, mais il fait des réponses bizarres. »

- Jérémie, je sais toujours pas si nous avons pris la bonne décision pour maman...tu crois que papa arrivera vraiment à la faire redevenir comme elle était avant son enlèvement ?

« La ferme, Odd. Moi, ça me paraît faisable ; et si c'est faisable, Franz y arrivera. Après tout, il lui a bien complété le cerveau, pourquoi pas lui reprogrammer l'esprit ? Et après tout, c'est lui qui est responsable des programmes de virtualisation ; s'il affirme qu'il sait comment faire, je crois que nous pouvons lui faire confiance. Tiens, la cavalerie arrive. »

Quelques secondes plus tard, Adèle, Odd et Ulrich apparurent aux côtés d'Aelita. A peine ceux-ci avaient touché le sol que les remarques fusèrent sur la météo.

- Beuârk !

- Sale temps.

- Quelle drôle d'idée, des nuages en forêt !

- J'aime pas.

Ce qui ne dura que quelques secondes. Aussitôt, un nouvel avatar commença à apparaître dans les airs. Pieds d'abord, jambes, bassin, torse, poitrine, bas du menton...entièrement nue, et en tous points semblable à sa fille, Anthéa se dessina lentement sous les yeux ébahis de nos amis, qui retenaient leur souffle. Derrière ces yeux grand ouverts, trouveraient-ils une vie ? Soudain, le corps remua, et tomba sur l'herbe verte.

Il tenait debout, fermement. Les prunelles tranquilles de la jeune femme ne bougèrent d'abord pas ; puis, lentement, elles passèrent un regard neutre sur les quatre visages qui lui faisaient face. Puis Anthéa ferma les yeux. Et ce fut tout. Elle demeurait debout.

Dès l'instant où les pieds de X.Anthéa eurent touché le sol, le ciel grisâtre changea quelque peu d'aspect ; de petits reflets d'argent apparurent ci et là sur les vaguelette cotonneuses de la voûte nuageuse, qui grossirent se mêlant leurs couleurs de reflets dorés. Quand les yeux de la jeune femme se fermèrent, un léger pétale blanc effleura sa longue chevelure rose, plus longue que celle d'Aelita, et, caressant sa peau, descendit jusqu'à côté de sa cheville. Il pleuvait des fleurs. Cette surprise portait la marque du scientifique.

- Bon bah, c'est pas tout ça, Einstein, lança Odd pendant que Yumi arrivait sur Lyokô, mais j'irais bien faire un petit tour en Overboard.

- Ouais, je m'demande à quoi ressemble le nouveau territoire des glaces, ajouta Ulrich. Il neige là-bas ?

« Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? » interrogea Jérémie, totalement surpris. « Quelque chose ne va pas ? »

- J'ai jamais rien contre me rincer l'œil, ironisa Odd.

« Ok, je vois le tableau. Vos bécanes sont en route. »

Aelita s'approcha de sa mère à pas très lents sans prêter gare aux vrombissements des véhicules. Elle posa doucement sa main sur l'épaule de sa mère. Celle-ci rouvrit les yeux, et la regarda avec une complète indifférence. Dans ceux de notre jeune avocate perlèrent quelque chose d'autre, comme un miroir d'abord, puis un reflet luisant ; enfin, une larme coula le long de sa joue, qu'elle sentit, et que vint sécher une petite fleur de frangipanier.

- Est-ce que...tu me reconnais ? demanda-t-elle, la voix serrée, avec appréhension.

La femme aux cheveux roses parut un moment ne pas entendre la question, puis enfin, elle hocha la tête en signe de négation.

- J'ai grandi, essaya de défendre Aelita avec un sourire brisé en caressant la joue de sa mère. Mais moi, je te reconnais.

Nouveau silence. Très long. Enfin, l'expérience écarquilla ses grands yeux. Elle ne dit rien. Puis, le regard égaré dans le vide, elle murmura, peut-être pour elle-même :

- C'est parti.

- Qu'est-ce qui est parti, maman ?

- C'est parti. Ça faisait...mal...

L'expression de X.Anthéa redevint neutre sitôt que ces paroles eussent été prononcées. C'était comme si rien n'avait eu lieu. La gardienne de Lyokô sentit soudain toutes les peines du monde coincées dans sa gorge, sans aucun mot à mettre dessus en pensée ; un sanglot essaya de sortir, elle le laissa mourir en gargouillis, les pleurs coulaient, et les fleurs les séchaient, toujours avec la même délicatesse, tombant le long de ses joues et étalant ses larmes salées sur sa peau sans toucher. Elle tomba à genoux, sentit des bras l'entourer et la relever avec amitié, aperçut le visage d'Adèle et toute la compassion qu'elle avait dans ses yeux, et se remit à pleurer par terre, regardant au travers de ses yeux embués, les milliers de brindilles mortes qui jonchaient le sol de la forêt à perte de vue.

- Tu es...Aelita, déclara soudain Anthéa.

Notre héroïne tressaillit. Elle leva les yeux. Sa mère n'avait pas bougé d'un cil. Elle avait juste dit ceci. Mais dans ce simple mot, Aelita put sentir tout ce dont son père lui avait parlé la veille au matin, tout ce qui restait à venir, tout l'espoir du monde. Elle se releva, en continuant de sangloter,

mais avec un grand sourire qui passait au travers de ses larmes, comme un timide arc-en-ciel par un jour de pluie.

- Oui, répondit-elle. Je suis heureuse que tu m'aies reconnue, maman. Viens, je vais t'emmener dans un endroit où tu seras plus en sécurité.

Elle lui prit la main et ne la lâcha pas. Même si la forêt et les visages de ses amis étaient sombres, un grand soleil brillait dans son cœur.

• • •

Nos amies n'en crurent pas leurs yeux quand ils aperçurent la tour indiquée par Jérémie (qui suivait en cela les instructions laissées par Hopper). Le grand monolithe blanc sortant de la terre comme un mégot de cigarette avait disparu – ces bonnes vieilles tours que Lyokô avait connues à ses débuts n'étaient plus. C'était à présent un grand bâtiment blanc et cristallin aux contours courbes et élancés, une grande pointe d'ivoire qui montait en flèche vers le ciel et dont le tracé délicat évoquait une gigantesque fleur repliée. Entourée d'une aura scintillante, la tour faisait presque mal aux yeux de par sa splendeur.

Autour d'elle, et grim pant à demi sur ses bases, il y avait comme un jardin spécial, d'arbustes grim pants aux racines fines, d'herbes fraîches et de petits ruisseaux brillants. Un vent factice achevait de dissiper les dernières traces de la pluie de pétales. Cet endroit était magnifique.

« Splendide ! » s'extasia Jérémie, admiratif. « Ce code est un pur chef-d'œuvre de programmation ; je me demande de quoi ça peut avoir l'air dans le monde virtuel... »

- Je t'envoie un visuel, murmura Aelita, éblouie. Dis-moi, en quoi un beau bâtiment peut-il être un chef-d'œuvre de programmation ?

« Ah oui, le revêtement a été amélioré également. » constata Jérémie d'un air faussement indifférent. « Faut admettre que c'est joli. Quand vous serez à l'intérieur, asseyez-vous dans un canapé et pensez à moi. »

Excités par cette réplique (des canapés sur Lyokô ? Adèle avait hâte de découvrir ça !), nos Lyokô-guerrières se dépêchèrent d'amener Anthéa dans ce qui serait désormais sa maison. Plus ils s'en rapprochaient, plus ils la trouvaient belle. Yumi ne put cependant s'empêcher de constater qu'Anthéa y était tout à fait indifférente, et que, par conséquent, Aelita ne participait pas à l'émerveillement général et gardait un regard triste.

- T'en fais pas, ma vieille, marmonna-t-elle en lui passant un bras sur l'épaule, tentant de la rassurer. Je suis sûre que nous arriverons à rendre ta mère à elle-même. Nous avons deux génies sur le coup.

- A propos, Jérémie, où en est mon père ? demanda Aelita.

« Aux dernières nouvelles, il avait obtenu que XANA lui transmette les codes nécessaires à la fabrication d'un Réplika, et il essayait de le convaincre de s'auto-détruire. Y'avait quelques os logiques à rompre...Attends, je lui demande. »

- J'ai du mal à croire que ce soit, ce sera fini, soupira Yumi.

- Il y a tant de fois où ça devait être fini, ajouta Aelita.

- Ta matérialisation...

- Le fragment...

- La mort de papa...

- Et même la fois où William a annihilé Lyokô et qui aurait dû signer nos arrêts de mort.

- C'est sûr...y'aura un os logique à rompre.

- Moi, j'y crois, affirma Adèle avec confiance. Ça ne fait jamais que six mois que j'aurai passé dans le groupe, mais j'ai vu ce dont vous étiez capables, et ça ne m'étonnerai pas du tout que cette fois, XANA n'ait plus d'alternative.

« Eh bien, les filles, il n'en a pas fini avec cet os logique, c'est moi qui vous le dit. C'est qu'il l'a drôlement bien conçu, son programme. »

- Trop bien, si tu veux mon avis, dit Yumi avec une nuance d'amertume dans la voix. Et puisqu'on est pas encore à la tour, que font nos deux garçons ?

« Boarf, des concours de patins à glace. »

- Patins à glace ? demanda Aelita, amusée. Qui est-ce qui a été programmer un truc pareil ?

- Tu te souviens, la fois où je m'ennuyais parce que tu tenais absolument à regarder ce film, là, euh...

- Star Wars II ?

- Ouais, sans doute...

- Mon cher Jérémie, si tu ne comprends rien à Star Wars, tant pis pour toi ! répliqua la jeune avocate en riant. N'en reste pas moins que la scène de la prairie est un pur hors-d'œuvre !

Ils étaient arrivés à la tour.

« Je tiens à voir ce qui se passe à l'intérieur ! » rappela l'informaticien sur un ton léger. Je vous le dit, c'est stupéfiant. »

- Bien, tu l'auras, ton visuel...seulement si tu regardes l'épisode IV avec moi demain !

« C'est cruel, mais ça marche. »

Dès qu'Aelita eut passé la paroi de la tour, elle se retrouva dans un grand univers uniformément blanc. Elle pouvait voir ses amis autour d'elle – et absolument rien, rien d'autre. Ni sol, ni plafond, ni sortie.

« Alors, vous ne prenez pas place sur les canapés ? » demanda Jérémie.

- Tu nous nargues, là ? Y'a rien !

« Essayez de vous asseoir sur un canapé. Le premier qui vous vint à l'esprit. »

Après un petit silence chargé d'échanges de regards étonnés, Adèle se laissa tomber avec un petit cri joyeux en arrière, et fut arrêtée dans sa course par un grand canapé rose aux coussins moelleux peints de grandes tulipes jaunes. Elle regarda d'un air gêné les autres.

- Ben quoi ? il a dit : le premier qui vous vient à l'esprit, non ?

- C'est génial ! s'extasia Yumi en s'avachissant dans un vieux sofa noir délavé, tandis qu'Aelita s'asseyait dans un petit pouf brun et élégant, auquel apparurent bientôt un dossier et des accoudoirs.

- Je me demande ce qu'il y a en bibliothèque, murmura celle-ci en feuilletant un livre surgi de nulle part.

- Comment ça ? s'interrogea la collégienne. Tu n'as pas déjà un volume en main ? Bon sang, y'a bien mille pages dans ce truc !

- Ça ? interrogea Aelita en la regardant d'un air surpris. C'est l'index des volumes. Mais si tu veux, je peux le regarder comme ça, ajouta-t-elle en se mettant à fouiller une base de données dans un écran holographique.

- Il fait même des sculptures ! s'étonna Adèle en admirant un splendide cheval à bascule. Comme on les veut !

- Et voilà la porte de sortie ! s'exclama Yumi assez triomphalement.

Soudain, devant la porte en question, fraîchement apparue, une image holographique de Jérémie surgit, plus réaliste que nature, dans la position qu'il devait occuper sur le siège de contrôle.

« Hé ! attention, les filles ! » s'exclama-t-il. « C'est une tour, vous l'oubliez ou quoi ? Ce genre de trucs, ça a une capacité d'action limitée sur Lyokô. »

- Bah alors, à quoi ça sert ? s'étonna Adèle en renvoyant le cheval à bascule d'où il venait.

« Si j'ai bien compris, c'est pour qu'Anthéa ne manque de rien. Pour le moment. Après, c'est un vieux programme expérimental que Hopper voulait étendre à tout Lyokô. C'est en ça notamment qu'il estime que l'univers dehors n'est 'pas fini'... »

- Ça, tu peux le dire ! s'exclama joyeusement Yumi. Au fait, à propos de Hopper, où en est-il ?

« Hopper ? je croyais vous l'avoir dit. Il a fini, il est en route pour lancer la reconstruction du Skid et venir rejoindre Anthéa. Après, eh bien, il procédera aux mises à jour. »

- Attends ! s'exclama Aelita. Par 'Il a fini', tu veux dire quoi ?

« Eh bien...ça y est, on a vaincu XANA. »

Un silence impressionnant s'abattit sur nos amies. Cette fois...c'était bon...XANA n'existait plus, pour de vrai. Cette fois, c'était terminé... XANA était mort. Et c'était vraiment fini.

Épilogue

Un monde sans danger

- Dépêche-toi ! hurla Jérémie près de la porte de sortie. Nous sommes en retard !
- Juste le temps de récupérer mon sac et d'enfiler ma robe ! répondit la voix d'Aelita à l'étage.

Elle apparut aussitôt, dans sa tenue de soirée la plus élaborée ; vraiment, les pans de sa jupe en doux froufrous, tissés en linge flottant, semblaient voler comme s'ils n'étaient pas soumis à la gravité. Elle était si parfaite dans ces vêtements qu'elle semblait tout à fait sortie d'une autre dimension.

- Tu as l'air d'un ange, la complimenta le jeune homme, ému aux larmes.
- Sèche-moi ces larmes de crocodile, répliqua Aelita en sautant par-dessus la rampe de l'escalier doré pour atterrir sur le tapis fleuri de l'entrée. On croirait que tu ne m'as jamais vue dans cette robe.
- Aujourd'hui, c'est spécial.
- Tu as déjà dit ça la dernière fois.
- Ça fait dix ans.
- La belle affaire. Tout ce que tu veux m'amener à dire, c'est que je te suis reconnaissante de me l'avoir offerte.
- Bah, c'est pas vrai, peut-être ?
- Disons que tu ne mérites pas que je te sois reconnaissante, à cause de la façon dont ça te monte à la tête, répliqua Aelita d'un ton plaisantin en passant la porte.

Ils atterrirent dans un grand jardin mauve, sous un ciel noir de jais. Les mille variétés de plantes qui bordaient le petit chemin jaune qu'ils devaient prendre pour regagner la ville défilèrent à toute vitesse – plus vite que d'habitude, songea l'intellectuel, peut-être était-ce un effet du bonheur ? Ce matin-là, le ciel était clément, comme partout à cette époque de l'année : un soleil rose planait dans le ciel, doucement, étalant une douce lueur en rayons étoilés dans le lointain vide intersidéral ; sur ses joues, Jérémie pouvait sentir souffler un vent léger, portant une chaleur parfaite quand il en avait envie, rafraîchissant ses joues quand elles en avaient assez. Rien n'aurait pu être plus parfait pour ce matin-là, songea-t-il.

- Des nouvelles de tes parents ? demanda-t-il distraitement en cueillant un bourgeon qui s'épanouit dans sa main.
- Rien de neuf pour papa ; je crois qu'il est toujours sur son programme de métamorphose à volonté. Honnêtement, si quelqu'un arrive à utiliser ce programme pour concevoir mieux que les modèles pré-configurés qu'il a mis au point (c'est-à-dire tous les animaux et tous les visages connus, plus quelques licornes ou dragons), je ne dirai plus qu'il perd son temps ; en attendant, il s'obstine, que veux-tu...

- Il faut reconnaître qu'il avait raison la dernière fois : s'il t'avait écouté, nous n'aurions peut-être jamais été capables de changer d'apparence.

- Sinon, continua la jeune femme aux cheveux roses, maman va bien. Elle m'a écrit une lettre récemment – à l'ancienne, pour faire joli. C'est dingue ce qu'elle a une belle écriture. Toujours dans la conception vestimentaire. La métamorphose, c'est l'art du corps : la mode, c'est de l'art pour le corps, m'a-t-elle dit.

- Je sais pas si le terme 'mode' convient pour la chaîne Anthéa.

- Honnêtement, tu ne dis pas ça pour la flatter ? s'étonna la jeune femme en donnant un baiser à son conjoint. Moi qui croyais que tu avais des opinions artistiques distinguées !

- C'est juste que tu méprises les vêtements. Moi aussi, d'ordinaire ; mais il faut admettre que ce que dessine ta mère, c'est...eh bien, ça vaut bien l'architecture multiplanaire.

- L'architecture, ça n'a rien à voir. C'est de la géométrie.

- Alors prends la couleur aléatoire.

- C'est du flan.

- Je te croyais fan !

- Plus maintenant. Dans l'art, il faut de la volonté, sans quoi il n'y a pas d'art.

- Mais dans ce cas, il y a quelque chose que tu aimes, en termes de graphisme, à part l'art paysager ?

- Oui.

- Quoi ?

- La post-botanique.

- C'est pour faire des jardins, rétorqua le programmeur.

- Le règne post-animalier, alors.

- Quoi, les licornes ? les dragons ? les petits centaures ? ironisa-t-il, une pointe de dégoût dans la voix.

- C'est vrai qu'il n'y en avait pas, avant. C'est presque passé dans la chaîne classique, à mes yeux...

- Bon, d'accord, j'ai saisi. Tu parles sans doute de trucs bizarres dans le genre scorpion électrique...

- Pourquoi pas des morpions ailés, tant que tu y es ? J'ai dit règne post-animalier ! s'indigna-t-elle.

- Ne me dis pas que tu travailles à une sorte de gelée cybernétique !

- Non, pas à une gelée cybernétique ! Quadrupède, peut-être, mais jamais cybernétique ! tu es d'accord avec moi, n'est-ce pas ? les robots, c'est du flan !

- Aelita, nous avons déjà parlé des robots...

Le jeune programmeur sourit. Cette discussion conflictuelle était devenue une sorte de petit rituel pendant le voyage à la ville. Et quand ils croyaient ne plus avoir de sujets de conversation, voilà qu'il en venait d'autres ! Art, philosophie, sciences, historiographie, gens, linguistique, jeux vidéos, principes de vie...

A l'image de leurs vies, la culture était devenue pour eux tout ce qu'il y a de plus palpitant. Tout faisait sens, la moindre expérience de vie se muait en quelque chose d'incroyable – et avec tout ce temps libre, il était si facile de découvrir et d'aimer les choses...Même Odd, quand ils le voyaient, leur parlait de choses qu'ils ne connaissaient pas : nouveaux sports, expériences vidéoludiques

inédites, recherches philosophiques...Odd qui s'était mis à la philosophie, la blague était encore bien bonne !

• • •

- Alors, Princesse ! Prête pour ton speech ? interpela le célèbre érudit dès qu'ils se furent assis à la terrasse du café.

- Odd, espèce d'abruti ! lança Jérémie à l'espèce de mante religieuse tachée d'ombres et de lumières sylvestres, surmontée d'une mèche de cheveux jaunes qui se dirigeait vers eux avec un grand sourire. Tu vas nous faire repérer !

- Ah, ça, la métamorphose, ça ne trompe personne, quand on a l'œil.

- Justement, si tu continues comme ça, je te renvoie direct chez Sissi. Nous ne tenons pas à attirer l'attention, chuchota Jérémie en le pinçant à l'oreille.

- Avec une tête de sanglier, c'est raté ! s'exclama leur vieil ami, moqueur en se dégageant.

- Tu crois qu'une tête d'insecte maigrichon, c'est mieux ?

- Svelte, répliqua Odd en pliant ses bras derrière sa nuque. Je suis svelte.

Ils rirent sur un ton bon enfant. Le serveur androïde leur apporta à chacun une petite tasse vide.

- Dis-moi, Odd, t'aurais pas essayé le nouveau générateur de rêves ? le Millenium-3000 ? demanda Aelita.

- Oui. Honnêtement, j'ai été déçu. Point de vue surprises et inventivité, tout y est : c'est un vrai rêve, cette fois. Mais on s'en souvient trop bien. On y est trop conscient. Quitte à perdre son temps à inventer des décors, autant refaire son jardin ! J'ai pas d'idée, qu'est-ce que vous buvez ?

- Boarf, je prendrais bien un énième-quarante-trois, marmonna Jérémie devant sa tasse.

- Un café blanc pour moi, déclara Aelita.

- Classique, hein ? ricana Odd pendant que Jérémie avalait la première des quarante-trois gorgées de son breuvage. Ça me déprime. Comme ces gens qui tiennent absolument à sortir pour aller faire l'amour pour de vrai ! Depuis que tout le monde s'y est mis, tous les philosophes font l'apologie du passé et de la nostalgie. A se demander s'ils savent ce que c'est, là-dehors !

- Laisse-moi deviner : nous vivons dans l'illusion ?

- Exact ! confirma Odd avec une sorte d'amertume en agitant ses longs bras verts. Tellement basique – des débutants !...Enfin, pour moi, ce sera un cappuccino-vanille.

Les amants échangèrent un regard amusé.

- Heu...Odd, se décida enfin à dire Jérémie.

- Quoi ?

- Le cappuccino...

- Ben quoi, le cappuccino ? ça, c'est bon ! Je sais pas si vous vous souvenez du café que j'ai pris la dernière fois que je suis venu ; c'était un extasium-2016. N'importe quoi, franchement, je recommencerai pas ! Voilà ce qui arrive quand on se risque à leurs nouveautés alimentaires, on tombe malade. J'vais vous dire : avant, c'était mieux !

Sur ces entrefaites arriva Yumi, inchangée. Elle portait déjà sa tenue de geisha traditionnelle, toute prête pour la cérémonie ; mais étrangement, elle avait réussi à dissimuler son identité, de sorte que quiconque ne l'aurait jamais vue n'aurait pas pu la reconnaître.

- Ben, ça alors, Yumi ! t'as un bug du nom ? lança Aelita quand elle s'assit.

- Non, c'est un petit programme qu'un pote a bidouillé. Ça ne tient qu'une demi-heure, après ça ne marche plus. Il m'a affirmé que c'était légal.

- Ton ami a dû se tromper, déclara Jérémie en fronçant les sourcils. Ou il a dû te tromper. Ce genre de choses est strictement interdit.

- Mince, se morfondit Yumi. J'espère que tu ne m'en tiendras pas rigueur.

- Qui le pourrait ? soupira-t-il en haussant les épaules. Allez, enlève-moi ça tout de suite, tu vas nous faire repérer.

- Si tu le dis, je renonce à toute dérogation, soupira la japonaise en faisant disparaître son costume de cérémonie avec regret.

- Doit-on comprendre qu'Ulrich ne viendra pas avant la cérémonie ? interrogea Odd.

Yumi le regarda, déstabilisée. Son vieil ami lui envoya un sourire modeste :

- Je vous connais. Alors, vous vous êtes disputé sur quoi, cette fois ? Des pots de chambre, ou de la phénoménologie ?

- Des pots de chambre, répondit la nipponne sombrement.

Le groupe échangea d'abord un regard interloqué, puis après un petit moment, tous éclatèrent de rire. Yumi rougit, agacée, mais n'osa pas parler, de peur qu'ils en rajoutent.

- Hellooo ! appela soudain une voix familière au milieu d'un bruit de sabots

- Adèle ! Ne me dis pas que...non !

- Je blaguais, gloussa la jeune femme en reprenant son apparence habituelle d'écureuil. Je ne vous croyais pas capables de gober ça. Moi, en licorne !

- Ben, y'a deux ans...rappela Yumi.

- Ouais, mais c'était une phase. Et puis, c'était pas encore aussi répandu !

- Les avant-gardes ! s'exclama Della Robbia avec mépris en détournant la tête d'un geste élégant.

- Tu peux parler, toi ! Je parie que dans deux semaines, tout le monde sera habillé en ce...truc verdâtre et maigrichon !

- Je suis une mante religieuse ! Svelte !

Mais cette conversation n'eut pas le temps d'aller plus loin. Soudain, quelqu'un cria : « Les voilà, c'est eux ! » quelque part ; le temps d'échanger un regard et de semer des signatures électroniques, et nos amis s'étaient volatilisés. Pourquoi, mais pourquoi était-il impossible de sortir sans qu'on les harcèle ?

Si Ulrich avait été là, tous savaient ce qu'il aurait répondu : parce que eux, ils n'étaient pas fichus d'arrêter de travailler à des nouvelles productions intellectuelles, ou à élaborer de nouveaux loisirs.

•••

Cette année, la commémoration aurait lieu devant le Building Bonbon. La polémique avait beaucoup amusé les habitants de la ville, la décision finale plus encore. Les intellectuels réactionnaires qui proposaient une reconstitution de tour à l'ancienne ou de gratte-ciel du vieux monde avaient été ridiculisés par la décision finale du peuple et s'en étaient vexés, tandis que ceux qui avaient défendu le Building Bonbon avaient triomphé en affirmant avec la plus grande fierté que ce choix symbolisait la « mort de l'esprit de sérieux ».

Lyokô avait bien changé depuis vingt-trois ans que les anciens Lyokô-guerriers le connaissaient. Pire encore ! c'était le monde tout entier qui était méconnaissable ! Ceux qui, le plus souvent par translation, y mettaient encore les pieds (les équipes de scientifiques expérimentaux notamment, ou les techniciens chargés d'installer les nouveaux programmes depuis les postes de contrôle, et plus régulièrement, quelques hommes de confiance chargés de l'entretien, de l'énergie, etc.) affirmaient qu'à Paris la nature reprenait déjà ses droits, et que les caméras installées dans les autres villes du monde montraient parfois des choses bien pires que les bords de la Seine – quand elles offraient encore une image à voir. Du reste, les scientifiques des quelques postes avancés de matérialisation, qui avaient été installés ci et là dans le monde, estimaient avec soulagement que les effets du réchauffement climatique seraient formidablement atténués grâce aux nouvelles technologies, et que les espèces fraîchement rematérialisées pansaient correctement les blessures des anciens écosystèmes : la trace néfaste de l'homme sur terre avait, grâce à Lyokô et à ses jumelles, été atténuée à jamais.

La foule s'était amassée devant l'immeuble Bonbon. A l'arrivée de nos amis, elle lança de grands vivats heureux. Ils s'inclinèrent tous les six, puis Jérémie s'avança et commença son discours :

- Voyageurs et voyageuses ! Aujourd'hui, jour pour jour, cela fait cinq ans ! Cinq ans que le dernier résident permanent du monde extérieur a mis les pieds dans notre refuge.

Le jeune homme dut s'interrompre un moment pour laisser la foule manifester sa joie. Cette simple phrase d'introduction était, somme toute, un simple prétexte à entrer en matière – mais quel déchaînement de plaisir provoquait-elle !

- A l'époque où le SuperCalculateur était inconnu du public, il y a dix ans de cela, rappela-t-il, l'humanité était tourmentée par des problèmes sans solution. Faim dans le monde, guerres entre nations, langues, ethnies, écologie, pauvreté, inégalités, crainte de la baisse du pouvoir d'achat pour les privilégiés...il n'y avait jamais assez d'or, toujours trop de pollution, toujours trop de plus riches, jamais assez de temps...vous en souvenez-vous ? Regardez aujourd'hui à quoi ressemble notre vie ! éternelle, sans coût, infinie ; chaque homme a le pouvoir de se créer son propre univers, de connaître tout, d'apprendre plus vite que la lumière, et de faire ce qu'il veut. En quelques années, les guides de conscience ou de psychologie ont disparu de la circulation : tous, nous nous sommes acclimatés à cette nouvelle façon de vivre.

Les plus anciens d'entre vous ont vu les premières améliorations, apportées alors par des groupes fermés de scientifiques, auxquels seuls les initiés avaient accès : l'apparition du goût, le perfectionnement des premiers plats, la création du sixième sens...la mise au point de notre société, les premiers systèmes d'éducation citoyenne, la représentation directe : autant de choses qui

paraissaient impossibles à l'époque où nous avons découvert Lyokô...et qui n'étaient encore qu'un début au regard de ce que chaque jour nous devenons...

Aujourd'hui et pour son dixième anniversaire en tant qu'hôte de l'humanité, Lyokô vous révèle enfin ses premières heures d'existence. En bons historiens, souvenez-vous de ce qu'était alors votre vie, de la stupeur aussi qui a suivi son ouverture au public par la chaîne Hideki, et de cette peur que vous ressentiez la première fois où vous avez mis les pieds dans un scanner ; vous pourrez comprendre quelque peu ce qu'ont vécu les Lyokô-guerriers – mais seulement en partie. Car les premières heures de Lyokô n'étaient pas celles d'un monde sans danger. Non. Comme vous le savez sans doute, XANA mena de front contre l'humanité une bataille acharnée, dont tous les secrets ne vous sont pas encore connus.

Aujourd'hui, outre l'ouverture du musée « Lyokô », qui vous montre l'ancien monde tel qu'il était, vous permettant de combattre dans la peau de nos anciens avatars les mêmes batailles que nous avons dû mener contre XANA, et ce aux différentes étapes de son évolution, je vous propose la sortie de la tant attendue saison 5 de Code Lyokô, dans laquelle vous serez révélés tous les secrets de ce que certains ont appelé la « backstory » : pourquoi XANA a-t-il été créé, pourquoi est-il devenu maléfique, qu'était devenue Anthéa, comment se fait-il que le créateur du monde virtuel ait explosé à la fin de la saison 4 et qu'il soit toujours en vie, quand Adèle est-elle intervenue dans l'aventure, et enfin, comment XANA a-t-il été vaincu ? Vous saurez tout, enfin, dans ce dernier opus de nos aventures.

« C'était Jérémie Belpois, guerrier et père programmeur de Lyokô et auteur de nombreux programmes cette année, parmi lesquels la musique adaptative, la transe extralucide, l'humour british, et réalisateur de nombreux hôtels et immeubles vainqueurs des concours de la ville commune, parmi lequel le présent BBB ! » clama une voix pré-enregistrée pendant que la foule assemblée clamait le jeune intellectuel, qui se retirait, une fois terminé ce qui resterait dans l'histoire comme le « discours Bonbon »

Les discours suivants sentirent l'action à plein nez, mais furent nettement plus brefs. Yumi évita beaucoup de parlotte en offrant un numéro fraîchement composé de geisha virtuelle, profitant d'une dérogation exceptionnelle qui l'autorisait à porter des éventails guerriers (elle laissa notamment sur les murs de l'immeuble deux grandes traces parallèles dont Jérémie affirma qu'elles manquaient à l'achèvement de son travail), bientôt rejointe et remplacée dans sa danse par le samouraï et par ses jeux d'escrime. Mais plus encore que ces deux-là, ceux qui cette année reçurent le plus d'acclamations furent Odd (inventeur, après tout, du skato-jet et d'innombrables figures de skato-jet) et Adèle (conceptrice du fameux Millenium-3000 et réalisatrice de Final Fantasy XLIII) – ces deux-là eurent droit à de véritables tranches de fans, ce qui n'était pas arrivé depuis au moins trois ans. Passèrent aussi sur scène Sissi et son père, assez rapidement, Jim (qui préféra ne pas parler de sa contribution à l'invention du skato-jet et ressortit rapidement un petit passage de disco en caricaturant son propre rôle de professeur de sport), Mme Hertz, Tania et Sam, Milly et Tamiya, Rosa la serveuse, quelques anciens élèves de Kadice, Albert Steigne et Hervé, Nicolas et Kevin Bougnon, quelques infirmières, Sarles, Tôjo Hideki et bien entendu, Kiwi, qui déclara sans honte qu'il avait envie de nouvelles croquettes. Ce fut enfin, juste avant de clore la cérémonie, le tour d'Aelita.

- Bonjour à tous, déclara la Princesse de Lyokô au milieu des acclamations de ses fanatiques. Cette année, je vais encore radoter ma vieille vie sur Lyokô, celle de ces vieux jours où je n'avais ni mémoire ni identité – où j'étais une I.A. officiellement, avec un nom, un avatar et un cerveau de disque dur, et rien d'autre. Du moins pour ce que nous pensions. Quelle décision nous avons prise ! imaginez un moment...Cinq gamins, dans un petit collège de banlieue parisienne, décident de garder un secret, et en voilà le monde changé dans la mesure que vous pouvez concevoir..

La vie sur Lyokô n'avait rien à voir avec ce qu'elle est maintenant. De nos jours, je dirais que Lyokô est une sur-vie ; les gens demandent même plus de sommeil, des incubateurs, des générateurs de rêve...Mais le Lyokô que j'ai connu, moi, pendant deux ans, ressemblait davantage à une sorte de sous-vie, où il fallait survivre sur un univers aride, sans vie, sans air à respirer, sans vent dans mes cheveux – sans personne à qui parler. Lyokô était un vaste désert.

C'est la vie qui aurait attendu ma mère, si monsieur Hideki n'avait généreusement accepté de nous aider à tout reprogrammer, pour refaire un monde sans danger, et ouvrir les portes de Lyokô. Par bonheur, Lyokô est depuis devenu mille fois plus que ça depuis notre arrivée dans ce nouveau monde. D'une terre d'exil où l'humanité ne connaîtrait plus le malheur, cet endroit est devenu notre nouvelle maison, la terre promise où nous nous épanouissons enfin, sans limites et maîtres de notre vie. Une révolution qui nous apportera ou le bien, ou la perte, dit-on...Mon avis, en tout cas, est tranché : ce qui nous attend, dans un an, et dans les années à venir, c'est un monde meilleur, toujours meilleur..

Pendant que le public manifestait son approbation, un holographe apparut dans les airs, faisant sursauter la foule étonnée. Il s'agissait du créateur de Lyokô, Franz Hopper, assis dans le siège de contrôle, exhibant fièrement sur sa blouse blanche, peint en noir, le symbole de ses créations.

Jérémie fronça les sourcils. Tout était réglé comme du papier à musique ; comment se faisait-il que Franz eut fait son apparition un trop tôt (et avant même l'arrivée d'Anthéa) ? Cependant, la foule félicitait déjà l'homme qui avait rendu cette aventure aux proportions titanesques possible.

Ce dernier prit la parole sans attendre que les acclamations se fussent calmées. Des regards interloqués fusèrent dans les groupe des Lyokô-guerriers ; Adèle fit signe de méfiance.

- Mes chers amis, mes frères humains, enfin unis dans la célébration de ces dix ans de vie sur Lyokô...Ce faisait longtemps que j'attendais ce jour, pour enfin vous dire adieu. Oui, il est temps que je me retire. Et afin que vous ne m'en empêchiez pas, les programmes de matérialisation et de translation ont été bloqués.

Les spectateurs, d'abord inquiets, devinrent bientôt franchement affolés. Les murmures grondèrent dans la foule ; Jérémie fronça les sourcils et, vif comme l'éclair, il jeta un regard éloquent à Aelita. Celle-ci paraissait consternée, voire quelque peu affolée. Cette décision si soudaine, si brutale, ne ressemblait pas à son père tel qu'elle l'avait connu depuis sa résurrection...Cependant, le vieux scientifique continuait :

- Vous voilà impuissants. Vous m'en voyez aise. A présent, tout est sauf, tout est sûr. Personne ne pourra plus interférer.

La panique était si tangible, tout le monde si démuni...Aelita, perdant presque l'esprit dans la confusion ambiante et les cris de terreur, hurla à Jérémie :

- Chéri, le Code Terre !

Le jeune homme ouvrit aussitôt une interface et commença à lancer le programme, en veillant bien à ce qu'il ne dissocie pas la mémoire d'Aelita du reste de son corps. Un grand rire sinistre envahit l'atmosphère, assourdissant, couvrant les cris du peuple, de ceux qui se débattaient, de ceux qui cherchaient à faire garder leur sang-froid aux autres, de ceux qui couraient en tous sens comme pour fuir...Hopper, sa tignasse grise en pétard, les yeux roulant, n'avait vraiment plus l'air de lui-même...les yeux roulants et brûlant d'un feu dément...

Jérémie avait terminé ; l'ange de Lyokô s'éleva doucement dans une douce lumière, bientôt aveuglante, tandis que le rire lugubre de Franz achevait de se répercuter en échos autour du Building Bonbon. Soudain, celui-ci parut retrouver son calme. Il s'immobilisa. Pâle et froid comme la mort, il déclara :

- Je t'emmène dans un monde où nous serons en sécurité, toi et moi. A dans une minute, ma chérie !

Soudain, son rire reprit, horrible et assourdissant ; il se rua hors de son siège et se mit à courir dans le laboratoire ; Jérémie le vit disparaître des écrans. L'intellectuel se mit à trembler ; les autres restaient figés, le regard perdu, au milieu de la foule qui n'en cessait pas s'agiter. Au milieu des cris et de la panique, le vieux groupe des anciens Lyokô-guerriers formait comme un îlot de silence et de gravité. Ulrich rengaina l'épée que, dans la panique ambiante, il avait sortie de son fourreau ; Yumi s'agenouilla, les yeux baissés. Adèle se mordit la lèvre. Quant au félin, d'abord pensif et perdu dans ses réflexions, il finit par déclarer, avec un air un peu rassurant :

- Bah, on en a vues d'autres !

Personne n'acquiesça. C'était bien possible, ils en avaient vues d'autres – mais en dix ans, ils avaient eu le temps de rouiller, et ce coup-là les prenait par surprise. Hopper qui devenait fou...

- J'espère qu'il ne va pas se suicider, soupira Adèle.

- Hopper ? Je ne crois pas, répondit sombrement Jérémie. Ce n'est pas vraiment pour lui que je m'inquiète. Je vois mal l'homme se tuer.

- Mais alors, qu'est-ce qui t'inquiète ? demanda la jeune modiste.

- Je...je préfère ne pas répondre, dit le programmeur, ravalant ses conclusions logiques et ses angoisses.

Il ne répondrait pas. Il se contenterait d'espérer, loin de l'action. Et de placer tous ses espoirs en Aelita, comme il l'avait toujours fait.

• • •

Le nuage de fumée du scanner n'avait pas fini de se dissiper qu'Aelita s'était ruée vers l'échelle et l'avait à moitié escaladée. Théoriquement, il fallait, après un aussi long temps de virtualisation continue, quelques minutes d'adaptation au monde réel ; peu lui importait, même si elle ne voyait rien et si la tête lui tournait, seul comptait son objectif : elle devait arriver jusqu'à son père.

Sa tête émergea dans le vieux laboratoire. Son père n'était pas devant sa chaise. Des bruits de pas sur le métal résonnaient, à gauche. Un homme en blanc entra dans la cage de l'ascenseur. Dans un battement de cœur, elle bondit et parvint, sans bien avoir vu comment, à se glisser sous la porte juste avant qu'elle se referme.

Une voix familière la salua.

- Tiens donc, Aelita, ma chérie...juste à temps, dirait-on, déclara-t-il avec dans son ton, quelque chose d'insaisissable, comme un soupçon d'ironie.

- Qu'est-ce que c'est que cette folie, papa ? lui lança-t-elle en se relevant d'un mouvement rapide et souple, et en cherchant à évaluer la situation. Pourquoi as-tu d...

Sa question, posée sur un ton acerbe, mourut dans sa gorge. Franz tenait un pistolet. Pointé sur elle.

- Qu'est-ce que tu es en train de faire ? lui cracha-t-elle.

- Un monde sans danger, répondit-il le plus calmement du monde. Un monde où toi et moi, nous règnerons en maître, pour l'éternité.

Terrifiée par ces mots délirants, Aelita releva brusquement les yeux et darda son regard furieux droit sur les lunettes noires et mystérieuses du vieil homme. Et ce fut alors seulement que, pour la première fois depuis que sa mère était née de nouveau, notre héroïne parvint à distinguer, au-delà des verres opaques, le tracé délicat des yeux de son père, à la surface desquels brillait doucement, presque invisible, mais indéniable, le vieux symbole tant redouté de XANA.

L'ascenseur fut tout d'un coup secoué par un arrêt brutal. Le coup partit, assourdissant, claquant comme un éclair ; Aelita put à peine l'entendre. Quelque chose de bizarre lui avait coupé le souffle, elle tombait à terre, il lui semblait hurler de douleur. Son regard embué, à demi vitreux, se coucha sur un sol renversé. Les chaussures de son père s'éloignaient lentement, les bruits de pas résonnaient en courant sur le métal, comme de grands tambours mortuaires, tandis que, gigantesque, or et noir et entouré de vapeurs mortelles, le vieux SuperCalculateur émergeait de la terre.

Hopper leva le bras qui tenait le pistolet vers la machine infernale qui l'avait gardé prisonnier pendant tant d'années. Un sourire victorieux planait sur sa face de démon. Les portes de l'ascenseur se fermèrent dans les ténèbres.